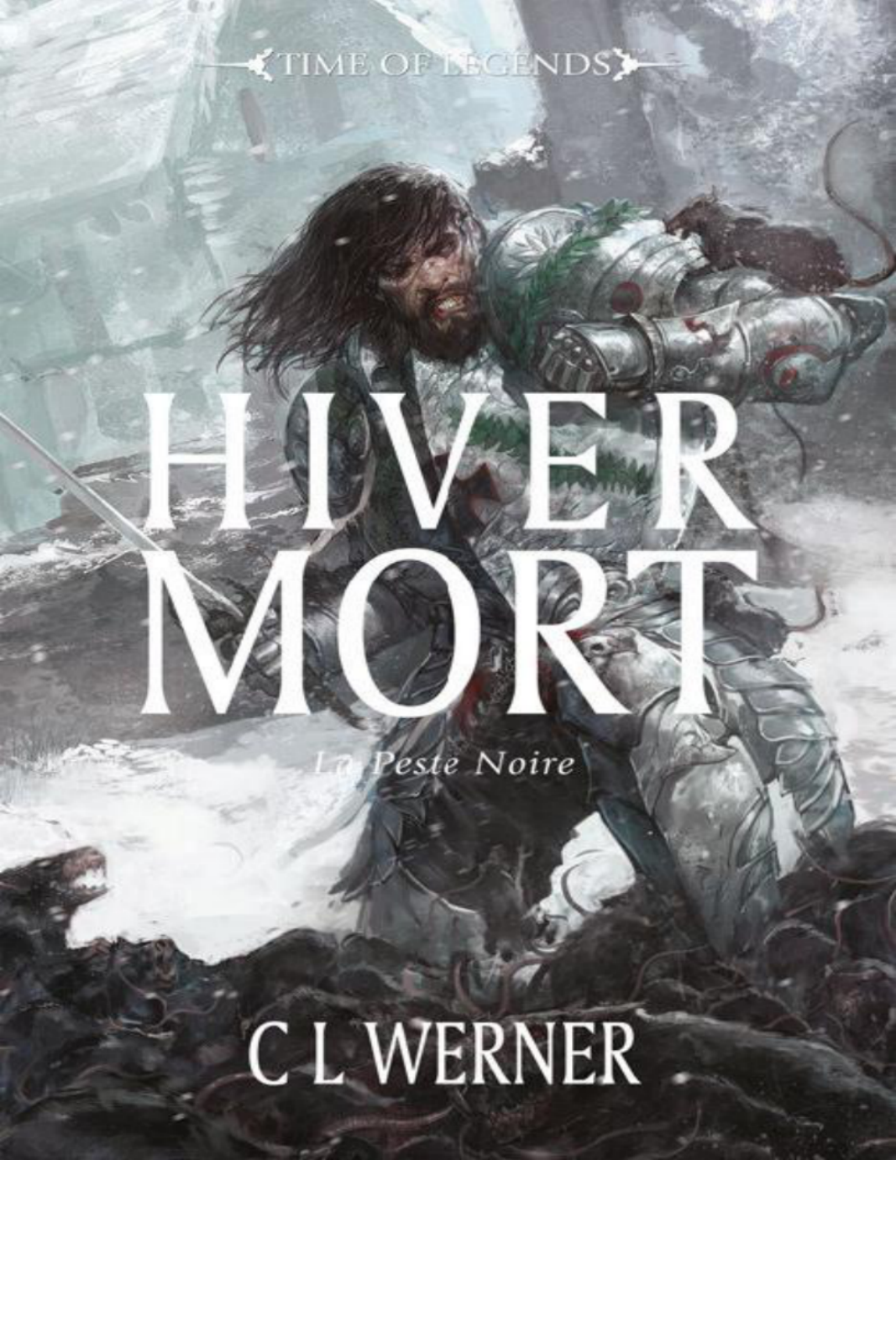


Hiver mort

Warhammer 40k

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

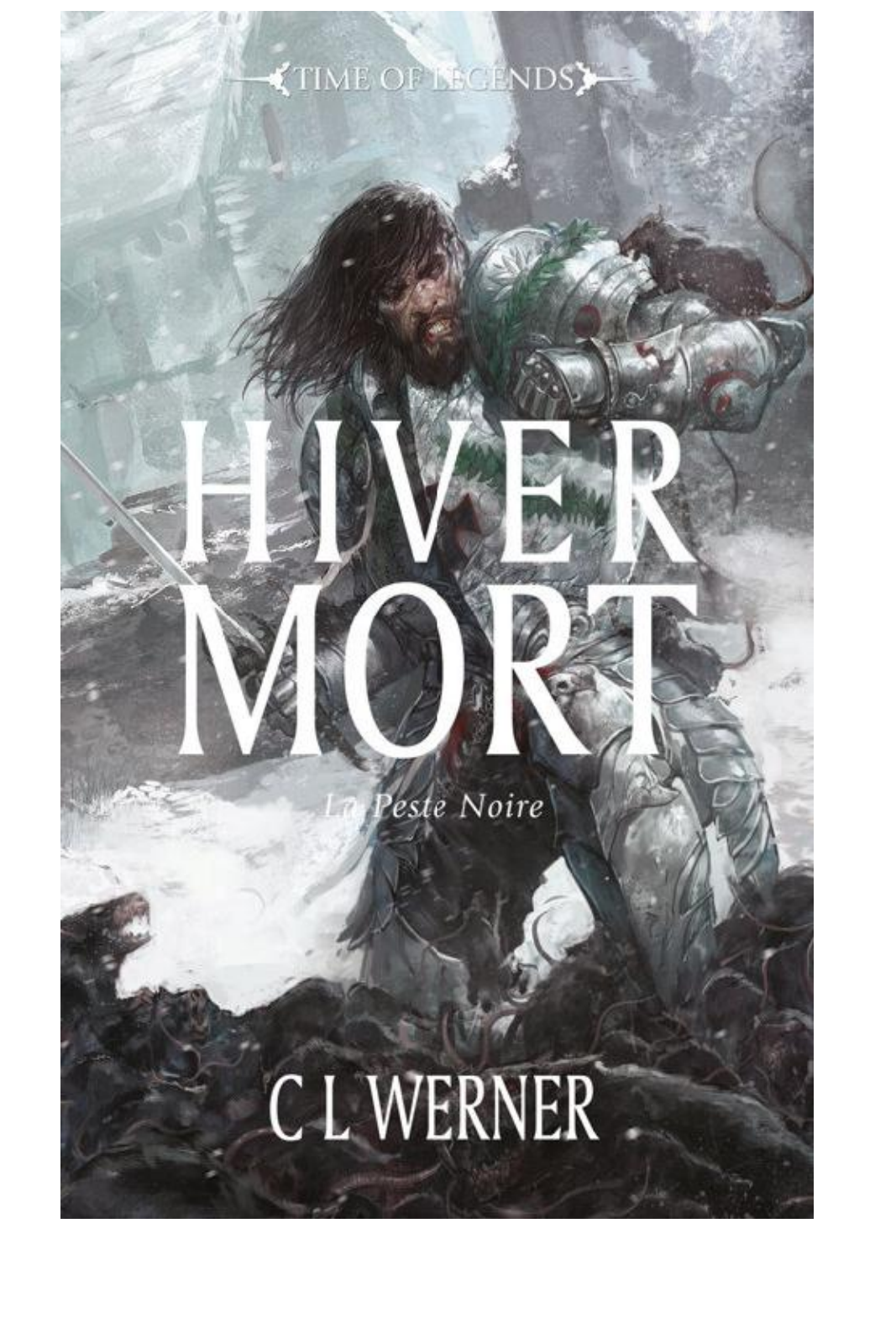


— TIME OF LEGENDS —

HIVER MORT

La Peste Noire

C L WERNER



— TIME OF LEGENDS —

HIVER MORT

La Peste Noire

C L WERNER

—❖— TIME OF LEGENDS —❖—

Livre Un du cycle de la Peste Noire

HIVER MORT

La Peste Noire

C L Werner



BLACKLIBRARY



L'Âge des Légendes.

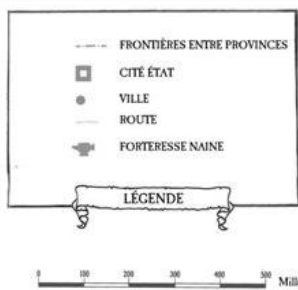
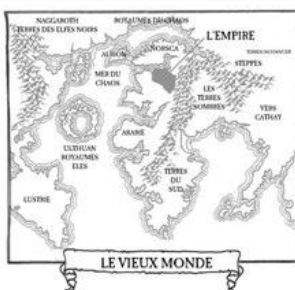
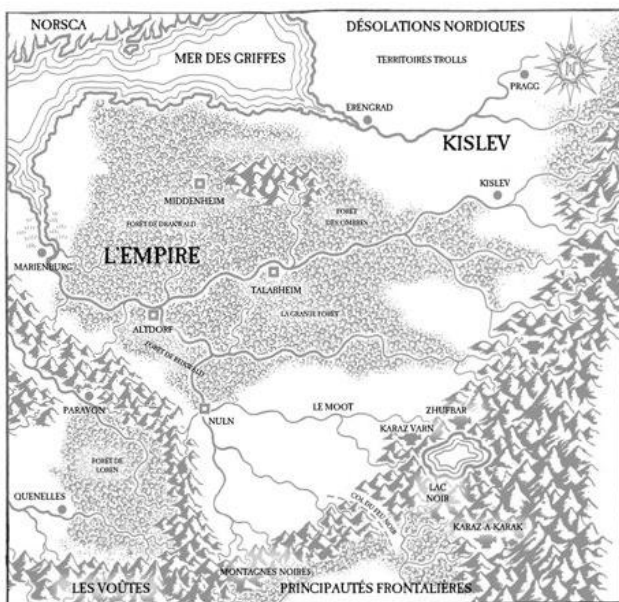
L'âge de l'obscurantisme, une ère sanguinaire où des pactes indicibles côtoient une formidable magie, l'âge de la guerre et de la mort, où sévit une terreur apocalyptique. Mais entre les flammes et la violence, c'est aussi un âge qui fait la part belle aux plus formidables héros, aux plus grands exploits et au courage....

Au cœur du Vieux Monde se dresse l'Empire de Sigmar. Plus de mille ans après la disparition du roi-dieu, l'Empire est dans la tourmente. Corrompu et incompetent, l'empereur Boris l'Avide a saigné la population pour assurer son confort et son train de vie, au point que le peuple est aujourd'hui affamé. Les forts frontaliers, qui constituent la première ligne de défense contre les nombreux ennemis des terres de Sigmar, sont vides, ou presque, et l'armée impériale se démène pour repousser les barbares du Nord, les féroces peaux-vertes et les monstrueux hommes-bêtes qui saccagent les provinces.

Cependant, nul ne sait que la menace la plus grave ne vient pas de l'ombre des forêts ou des cols des montagnes, mais qu'elle se situe sous les pieds des hommes. Les skavens, de sinistres hommes-rats que chacun relègue au rang de simple mythe, manigencent la chute de l'Empire. De fabuleuses armées rongent leur frein sous terre, dans des antres humides. Un nombre incalculable de guerriers des clans est prêt à fondre sur les terres des hommes pour les balayer. Et dans les cavernes les plus profondes, les prêtres de la peste fous du clan Pestilens préparent un mal délétère qui mettra l'Empire des hommes à genoux.

La peste noire.

CARTE GÉOGRAPHIQUE DE L'EMPIRE



➤ PROLOGUE ➤



Skarogne Geheimnisnacht, 1111

L'odeur âcre de la malepierre fumante flottait dans la pièce noircie. Les vapeurs corrompues se glissaient dans chaque coin et recoin, s'insinuaient entre les briques croulantes, rongeaient les poutres de chêne et de frêne, décoloraient le verre et ternissaient le bronze. C'était la puanteur de la plus noire des sorcelleries, et cette nuit lui appartenait.

Le bruit des rats détalant dans les murs mourut lorsque la fumée carbonisa leurs minuscules poumons et liquéfia leurs petits cerveaux. Réduits à de simples carapaces desséchées, des scarabées et des cancrelats tombèrent des chevrons du plafond. Des chauves-souris s'envolèrent en poussant des cris perçants d'épouvante. Elles tentèrent désespérément d'échapper aux miasmes mortels, percutèrent les murs et le plafond, et s'écrasèrent finalement au sol en un enchevêtrement sanguinolent de chairs pantelantes.

Les moustaches du seigneur gris Skrittarr s'agitèrent lorsque l'odeur du sang se manifesta parmi les effluves corrosives de malepierre. C'était une association inconsciente, instinctive. Skrittarr était beaucoup trop discipliné pour se laisser distraire en cette heure de gloire et de terreur.

Skrittarr présidait un cercle de créatures vêtues de robes grises. Comme lui, il s'agissait d'êtres effrayants et inhumains, d'abominables monstruosités qui semblaient mêler les traits les plus hideux des hommes et des rats. De grandes cornes sortaient de leurs têtes allongées, et de terribles symboles étaient peints ou marqués au fer rouge sur leurs fronts couverts de poils. Les yeux enfoncés dans leurs faces de vermine brillaient d'une lueur maléfique, d'un éclat verdâtre visible dans l'obscurité. Ils avaient les pattes jointes devant eux, leurs doigts griffus entrelacés, leurs crocs résonnant d'un chant sourd constitué de sifflements et de vagissements.

Le seigneur gris Skrittarr sentit son cœur s'emballer, comme s'il allait soudain jaillir de sa poitrine sous le coup d'une violente terreur. Il faut dire que son entreprise mêlait audace, arrogance et impudence !

Non ! Le seigneur gris s'efforça de se calmer. Il y avait un risque ; il y avait toujours un risque quand on invoquait les forces des ténèbres, quand on entreprenait une conjuration dépassant la plus sombre des magies noires. Pas un skaven n'aurait osé s'engager dans ce qu'il était en train de faire ! Alors

oui, le risque était grand, mais la récompense ne le serait pas moins !

Il observa la grande pièce en plissant les yeux. Onze hommes-rats cornus, les plus puissants représentants de l'ordre des prophètes gris, en plus de lui, le formidable seigneur gris, sans oublier le Rat Cornu en personne, qui jouait symboliquement le rôle sacré du treizième intime de cette cabale. Avant le début du rituel, chacun des sorciers skavens avait avalé une puissante décoction de racine de ver et de malepierre, et décuplé ses pouvoirs en dévorant les cerveaux encore vivants de ses acolytes les plus doués. L'influence maligne de Geheimnisnacht accentuait elle aussi leurs pouvoirs, et la magie dont ils avaient besoin, ils la puisaient dans les vapeurs de malepierre qui s'élevaient des six coffrets disposés sur le périmètre de leur cercle.

Avaient-ils songé à leur protection ? Évidemment, sous la forme d'une série de cercles concentriques composés de sceaux et de runes de sang de choses-elfes mêlés de malepierre broyée et de poudre d'os de dragon. Mais leur meilleure protection, c'était sans doute leur nombre. Que les choses tournent mal et il suffirait de croiser les doigts pour que les manifestations éthérées frappent un autre homme-rat.

Skrittar regarda derrière ses sbires, qui psalmodiaient toujours, en direction de la grande fenêtre de verre coloré qui les surplombait. C'était un vestige des bâtisseurs de Skarogne, les stupides choses-hommes qui avaient édifié la Tour fracassée et construit la vaste cité, avant de la céder, bien malgré eux, au Rat Cornu et à ses enfants chéris, les skavens.

Cette rosace de verre incrustée dans une véritable toile d'araignée de fer était assurément magique. Sans quoi, jamais elle n'aurait survécu à la treizième heure, lorsque la malveillance divine du Rat Cornu avait frappé les humains à l'image d'un formidable tremblement de terre, sonnant la ruine de leur grande tour. Seule la plus puissante des sorcelleries avait pu lui permettre de résister à un million de générations de rats et d'observer, tel un grand œil impur, les hordes grouillantes et successives de Skarogne qui naissaient, grandissaient et mouraient.

Au travers de cette fenêtre, Skrittar distinguait la lune gibbeuse de la sorcellerie, la lugubre Morrslieb à l'aspect fantastique et à l'orbite erratique. Cette nuit, la lune du Chaos était ascendante, perchée précisément au centre des treize constellations. Détournant les yeux de la lueur troublante de l'astre, Skrittar vit les crocs du Grand Rat et la longue queue du Petit Rat, ainsi que le museau grimaçant du Rat Acculé et la carcasse boursouflée du Rat Noyé, sans oublier les minuscules protubérances du Rat Rose et les yeux meurtriers du Rat Noir. Geignant dans l'ombre des étoiles, il y avait aussi le Roi Souris, le bouffon cosmique, le morceau de viande qui pensait être skaven.

Ce type de conjonction était assez rare pour être souligné. La lune et les étoiles ne s'alignaient ainsi qu'une fois toutes les mille générations, et encore. Quand un tel événement survenait, l'exécution de certains sortilèges et rituels, transmis de seigneur gris en seigneur gris, était possible. C'était une magie d'une telle puissance que nul autre skaven n'en soupçonnait l'existence et

qu'un sorcier ne pouvait y faire appel seul. Et Skrittarr en avait besoin.

Les vermines païennes du clan Pestilens préparaient une nouvelle pandémie, une peste extraordinaire censée mettre à genoux les choses-hommes qui vivaient à la surface. Des espions de tous les clans de Skarogne l'avaient rapporté à leurs seigneurs de guerre, et tout l'Empire souterrain était maintenant le berceau des rumeurs les plus folles, ce qui nourrissait bien évidemment les ambitions de certains. Officiellement, Skrittarr ne croyait pas au projet des moines de la peste, relégué au rang de simple délire, d'hallucinations nées des vers de la folie qui se frayaient un chemin dans leurs cerveaux. Mais en son for intérieur, il craignait que l'archiseigneur de la Peste Nurglitch dispose réellement d'une telle arme. Si oui, l'équilibre des pouvoirs à Skarogne était menacé et les autres seigneurs de la corruption s'empresseraient de négocier les faveurs des prêtres de la peste, jusqu'à en oublier leur allégeance envers les prophètes gris et le Rat Cornu.

L'idée que les moines de la peste puissent prendre le contrôle du royaume des skavens lui était insupportable et avait de quoi lui serrer les glandes. Cette éventualité l'avait poussé à fonder cette cabale et à se lancer dans le plus grand exploit de magie jamais réalisé par la sorcellerie skaven.

Skrittarr leva les pattes et prononça le treizième nom secret du Rat Cornu, en imprégnant le grand rituel de la marque de son dieu. Aussitôt, l'atmosphère de la pièce connut un changement. Il n'était pas nécessaire de ressentir le pouvoir émanant du cercle ; il en décelait l'odeur, le voyait pour ainsi dire, qui émanait des prophètes gris comme une ombre immense. Il vit au travers du vitrail la face de Morrslieb qui s'assombrissait déjà, sa lueur sépulcrale amoindrie par l'ampleur de la magie noire qui s'attaquait à elle.

Un vagissement angoissé retentit dans la pièce. Skrittarr sentit le sang de skaven noir. Il entendit un corps s'écraser contre le sol. Quelques instants plus tard, il y eut un second cri aigu, une seconde chute, suivie d'une troisième.

Un sentiment de peur envahit le cœur du seigneur gris. Avait-il méjugé le potentiel ? Ce pouvoir était-il trop immense, même pour sa cabale de prophètes gris ? Il sentait tout autour de lui l'air qui se chargeait de vagues croissantes d'énergie profane. Il voyait la lune s'effacer, son essence submergée par la sorcellerie skaven.

Un quatrième cri ! Les autres prophètes gris poussaient maintenant des vagissements et des gémissements inquiets. Encore un mort, et les survivants paniqueraient, briseraient le cercle pour s'enfuir comme des idiots malgré le chaos que sèmerait l'interruption brutale du rituel. Skrittarr serra les dents en songeant à la lâcheté de ses traîtres de sbires. Leur manque d'enthousiasme méritait assurément une mort brutale. Par leur sacrifice, l'ordre des prophètes gris devait prendre la tête du royaume des skavens ! Il était de leur devoir de rester et de mourir pour le Rat Cornu et ses vrais prophètes !

Skrittarr frotta nerveusement son menton contre le talisman elfique qu'il portait dans l'espoir que sa magie le protège, au cas où ses poltrons de sous-fifres briseraient le cercle.

Néanmoins, l'énergie qui semblait s'accumuler tout autour de lui s'évanouit brutalement. L'odeur de malveillance éthérée disparut elle aussi.

Le seigneur gris serra les dents en jetant un regard furibond à ses sous-fifres fébriles. S'il en voyait un mettre prématurément fin au sortilège et entraîner l'échec du rituel...

Puis il y eut un éclat lumineux prodigieux. De l'autre côté de la fenêtre, le ciel brillait d'une lueur surnaturelle, d'une grande aura qui entourait Morrslieb. Skrittar siffla d'un air triomphant. Le rituel avait fonctionné ! Grâce à sa sorcellerie, il avait arraché des morceaux de la lune elle-même ! De gros fragments de roche céleste qui allaient désormais tourner en rond autour de la terre, n'attendant que le moment où il les appellerait pour s'en emparer ! Car Morrslieb avait un secret, un secret que même les magiciens elfes n'imaginaient pas possible, et que les autres skavens considéraient comme une légende sans fondement.

La lune du Chaos, la sombre Morrslieb, était composée de malepierre pure ! Les morceaux que Skrittar avait arrachés à sa face suffiraient à inaugurer une nouvelle ère de l'histoire de l'Empire souterrain. Cela suffirait à faire des skavens les maîtres incontestés du monde, à faire de lui le plus riche homme-rat du royaume des skavens, à lui permettre d'acheter et de vendre les autres seigneurs de la déchéance comme s'il s'agissait de simples sacs de viande-gobelin !

Le seigneur gris Skrittar se lissa les moustaches en savourant les vagissements excités des prophètes gris survivants. Ils savaient parfaitement ce qu'ils avaient fait. Le rituel les avait épuisés, les avait vidés pour ainsi dire, mais leurs cœurs brûlaient de cupidité rien qu'à songer à la malepierre qui n'attendait plus qu'à tomber du ciel.

Skrittar montra les crocs et un rictus bestial se dessina sur son visage. Il était hors de question de partager une telle manne avec ces petits parasites. Elle appartenait à l'ordre des prophètes gris et au seigneur gris, pas à ces canailles, ces intrigants et autres traîtres animés par une ambition sans limites ! Vraiment, quel dommage qu'ils en sachent tant. Le savoir était une arme dangereuse, et certains signaient leur arrêt de mort lorsqu'ils en apprenaient un peu trop.

Tripotant sa patte de chat porte-bonheur, Skrittar tourna ses yeux scintillants vers l'obscurité, au-delà du cercle de pouvoir. Il y distinguait une forme tapie, parce qu'il savait où regarder précisément et parce qu'il avait gardé assez de magie pour l'apercevoir. Une silhouette noueuse qui observait les prophètes gris épuisés sans se faire remarquer. Elle portait une cape cousue de scalps de changelins et de démons. Il voyait bien les lames suintantes que le tueur tenait dans ses pattes couvertes de fourrure noire, le métal enchanté imprégné de poison, comme une sueur délétère qui perlait en permanence.

Le maître de la mort Silke, l'assassin suprême du clan Eshin, le plus grand tueur de l'Empire souterrain. Un grand honneur avait été fait à ses sbires qui ne s'étaient rendus compte de rien. Skrittar n'avait pas regardé à la dépense

pour être sûr qu'ils ne raconteraient à personne ce qu'ils avaient fait cette nuit-là. Il se demanda s'ils réaliseraient combien étaient coûteux les services du maître de la mort. C'était le plus beau cadeau que pouvait faire un skaven à ses congénères : payer une petite fortune pour les assassiner.

Skrittar regarda le premier de ses sous-fifres s'effondrer, les deux poumons perforés par les lames de Silke qui s'étaient glissées de chaque côté de sa colonne vertébrale. Sans laisser à sa victime le temps de toucher le sol, l'assassin, invisible, bondit à l'autre bout du cercle pour égorger un second sorcier. Comme il était excitant d'assister à ce massacre, émouvant de voir un tueur chevronné à l'œuvre.

Quand bien même, Skrittari ne lâcha pas sa patte de chat et prépara un sortilège d'évasion, au cas où.

Après tout, il n'était pas impossible que le seigneur de la nuit du clan Eshin ait commis une erreur et « accidentellement » ajouté un nom de plus au contrat du maître de la mort Silke.

✧ CHAPITRE I ✧



*Altdorf
Nachgeheim, 1111*

Des maîtres d'hôtel aux riches pourpoints de velours et aux bottes noires cirées couraient en tous sens dans la grande salle. Certains faisaient le tour de la table en chêne de la Drakwald magnifiquement taillée qui dominait la pièce, remplissant les coupes et assiettes au gré des besoins. D'autres s'occupaient des trois âtres ronflants, enfournant de grosses bûches dans la gueule des cheminées sculptées avec extravagance. D'autres économes, qui portaient de lourds manteaux noirs, se tenaient près de la gigantesque baie vitrée qui occupait la longueur ouest de la pièce. Chacun de ces domestiques portait une longue perche surmontée de plumes d'autruche et se servait de ces curieux instruments pour évacuer la fumée par de petites ouvertures pratiquées au-dessus des carreaux givrés.

Les hommes attablés ne prêtaient aucune attention aux domestiques, trouvant tout à fait normal qu'une assiette vide soit rapidement remplie d'une tranche de chevreuil froid et que jamais leur gobelet ne manque de ce beau vin noir de Solland.

Malgré tout, sur l'estrade située au bout de la pièce se tenait un homme qui ne manquait pas un geste des domestiques, notamment de ceux qui se tenaient près du *Kaiseraugen*, l'imposante baie vitrée qui offrait une vue imprenable sur le Reik et la vieille cité édiflée sur ses berges. Cette fenêtre était un véritable chef-d'œuvre, conçu par les meilleurs vitriers de l'époque ; du travail nain assurément, car ce peuple vaillant était le seul à pouvoir créer ce genre d'œuvre d'art. Le verre était un luxe que seuls les temples et les plus riches aristocrates pouvaient s'offrir. Une œuvre de la taille de cette fenêtre panoramique aurait ruiné n'importe quelle province. Seul l'Empereur pouvait se permettre une telle dépense. D'ailleurs, Boris se tourna vers elle et crut sentir la magie des nains le parcourir. Il avait parfois du mal à détacher les yeux de l'ouvrage et à profiter du spectacle époustouflant qu'offrait la vue.

Le puissant Reik, le plus grand fleuve du monde, et l'opulente cité d'Altdorf, la plus grande du monde elle aussi. Un autre frisson le parcourut des pieds à la tête lorsqu'il songea au fleuve et à la ville. Plus que l'opulence des lieux, les beaux atours des domestiques et des courtisans, les effluves musqués des parfums tiléens et des épices arabiennes, les douces mélodies des

lyres aux cordes d'argent, le contact moelleux des coussins de velours... plus que tout cela, la vue du Reik et d'Altdorf lui inspirait richesse et pouvoir.

Sa richesse.

Son pouvoir.

Qu'un seul de ces manants fasse une tache de suie sur le *Kaiseraugen*, et il les renverrait tous, puis les ferait attacher à une sellette à plongeon avant de les chasser d'Altdorf. Les pourceaux n'auraient plus d'autre choix que de travailler la terre ou de mourir de faim !

Cette pensée lui arracha un froncement de sourcils perplexe. Il porta une main couverte de bagues à son menton et se mit à gratter son épaisse barbe noire. Ses anciens domestiques risquaient de connaître la faim ? Et alors ? Il s'en moquait éperdument. N'en revenant toujours pas, il détourna les yeux de la vue magnifique pour prêter attention aux bavardages agaçants des convives.

Les hommes attablés portaient des tenues parfaitement adaptées à leur environnement somptueux. La rançon d'un roi, du moins son équivalent, était étalée devant lui sous la forme d'une débauche de broderies noires et de brocards, de calicots et de futaines exotiques, de gipons tissés de fils d'argent et de grelots d'or éclatants. Le comte van Sauckelhof, l'émissaire du Westerland, portait une somptueuse houppelande ourlée de fourrure de loutre et brodée de motifs dorés qui représentaient des poissons et des navires. Le baron von Klauswitz du Stirland portait une élégante tunique de laine rousse aux manches échancrées qui dévoilait une magnifique chemise.

Il y avait bien évidemment quelques exceptions. Paré de ses plus beaux atours, Aldo Grand-Gaillard, l'Ancien, n'en aurait pas moins été ridicule. Tous les efforts que le halfling déployait pour imiter le style de la cour impériale lui donnaient des airs de bouffon, mais au moins ce rongeur bedonnant avait-il le bon sens de se taire et de ne pas attirer davantage l'attention sur sa bêtise.

On ne pouvait pas en dire autant du baron Thornig de Middenheim. Bien qu'il fût à la cour impériale, le bougre affectait l'apparence barbare d'un Teutogen à demi-civilisé, avec sa fourrure de loup blanche qui lui couvrait les épaules, ses longs cheveux ébouriffés, et sa barbe hirsute. Ces airs de sauvage sorti du fin fond des bois visaient manifestement à provoquer la cour, à rappeler au reste de l'Empire que la Cité du Loup Blanc débordait de guerriers déchaînés qui rongeaient leur frein en attendant d'en découdre.

Cela rappelait surtout à chacun que Middenheim ne s'était pas montrée très convaincante lors de la guerre qui avait secoué l'Empire récemment. Malgré ce courage dont ils se vantaient tant et leur connaissance présumée des forêts, les soldats du Middenland n'avaient pas réussi à mater le dernier soulèvement d'hommes-bêtes de la Drakwald. Peut-être le vieux Ulric, le dieu des Loups et de la Guerre, s'était-il laissé surprendre en pleine sieste.

Un rictus se dessina brièvement sur le visage émacié de l'Empereur. Il tourna alors la tête vers le bout de la longue table, où était assis un homme chauve, vêtu d'une robe noire ourlée de carmin, et sur la poitrine duquel

figurait un marteau doré brodé. L'archilecteur Wolfgang Hartwich, le représentant du grand théogoniste Thorgrad et du Temple de Sigmar. Depuis que les sigmarites avaient installé leur quartier général à Altdorf, après qu'un incendie eut détruit la grande cathédrale de Nuln et coûté la vie au grand théogoniste précédent, leur présence dans la capitale était de plus en plus appuyée... et fâcheuse. L'archilecteur constituait à lui seul une gêne insupportable, et aucun de ses regards ou de ses gestes ne cachait sa désapprobation. S'il arrivait à Ulric de faire une petite sieste, Sigmar, lui, était particulièrement vigilant, et son clergé un peu trop enclin à se mêler d'affaires qui ne le regardaient pas.

L'Empereur Boris tapotait les accotoirs dorés de son trône en songeant à la question de Sigmar et de Son Temple. Il savait la foi sigmarite plus forte dans le sud que dans sa Drakwald natale, au point qu'elle éclipsait le culte des autres dieux à Altdorf et au Reikland. Le grand théogoniste était le prêtre le plus puissant de l'Empire, malgré tout ce que pouvait en penser Ar-Ulric. Pire encore, le Temple de Sigmar disposait d'une structure et d'une organisation sans commune mesure avec celles des autres cultes. Une organisation sur laquelle il pouvait s'appuyer pour dérégler la production et le commerce avec autant d'efficacité qu'une invasion de gobelins ou une insurrection d'hommes-bêtes. Même l'Empereur devait les traiter avec égard et respect, de peur d'offenser le Temple et les milliers de fanatiques qui faisaient passer leur amour de Sigmar avant leurs devoirs envers leur souverain.

— ... reste cependant à déterminer l'ampleur de la menace. »

L'Empereur Boris remua sur son trône et se concentra sur la silhouette décharnée, voire cadavérique, du palatin Mihail Kretzulescu. L'émissaire de la cour du comte Malbork von Drak, le voïvode de Sylvanie, s'était levé pour s'adresser à l'ensemble des dignitaires. Sur le papier, le comte était le vassal du grand comte von Boeselager du Stirland. Von Drak s'était offert ce titre pour une coquette somme versée au Trésor impérial, et il ne cachait pas son désir de faire de la Sylvanie une province parfaitement indépendante. Avec l'appui tacite d'Altdorf, von Drak était devenu trop puissant pour que le grand comte l'écarte. Le Stirland devait supporter les velléités d'indépendance de la Sylvanie, mais également lutter contre les pots-de-vin de von Drak pour être sûr que l'Empereur ne lui offre pas sa liberté.

La présence du palatin au sein du conseil rappelait au baron von Klauswitz que le Stirland avait beaucoup à perdre si sa générosité à l'égard du Trésor impérial devait diminuer. Flagorneur connu pour son éloquence, Kretzulescu allait faire la démonstration de son talent pendant des heures, à moins qu'un de ses supérieurs ne le réduise au silence.

— La Sylvanie payera sa part, » fit Boris d'un ton grave et caustique pour faire taire Kretzulescu. « Toutes les provinces du pays ont pour devoir de protéger leurs voisins. La Sylvanie sera logée à la même enseigne. Von Drak devra payer sa part, un point c'est tout. »

Kretzulescu se tourna et s'inclina face au trône impérial.

— Mais, Votre Majesté Impériale, vous avez décrété la dissolution de l'armée de la Drakwald. Il n'y a assurément plus de...

— Les hommes-bêtes hantent et pillent toujours la région, » grogna le duc Konrad Aldrech. Le visage du jeune aristocrate tremblait d'émotion et ses yeux brillaient des mille feux de la haine. « Il faudra de nombreux soldats pour terrasser ces créatures et effacer à jamais cette souillure !

— Plus de soldats que nous ne pouvons en aligner, j'en ai peur, » observa le comte van Sauckelhof, furieux. « Vous ne pouvez pas demander au reste de l'Empire de se ruiner à essayer, en vain, de rebâtir une frontière dans une forêt où nul homme sain d'esprit n'irait s'installer ! Je crois que débarrasser le Westerland des Norses est plus important pour l'Empire ! » Van Sauckelhof blêmit. Timidement, il se tourna vers l'Empereur Boris, toujours assis sur son trône, en se rappelant un peu tardivement que Sa Majesté Impériale venait de la Drakwald, et que le duc Konrad était aussi un Hohenbach.

Heureusement pour le Westerlander, Boris était doué d'un pragmatisme à toute épreuve et faisait passer la prospérité de l'Empire avant sa famille et sa terre natale.

— Nous sommes tous conscients des souffrances de la Drakwald. La disparition du comte Vilner est tragique et nous affecte tous profondément. Mais l'heure n'est pas aux effusions, nous devons garder la tête froide. Nous devons veiller sur l'Empire tout entier, et ne pas laisser les maux d'une province affaiblir les autres. »

Le visage du duc Konrad resta impassible, mais il serra le pied de son verre.

— Votre Majesté Impériale, la Drakwald est en ruine. Les immondes hommes-bêtes ont incendié et pillé un tiers de la province...

— Eh bien, cela ne leur laisse plus grand-chose à raser, » fit le comte Artur de Nuln en s'esclaffant. Il essuya ses doigts gras sur la nappe brodée et fixa le duc fulminant de ses petits yeux porcins. « Bien évidemment, si vous avez besoin d'un prêt, je suis certain que nous pourrions trouver un terrain d'entente. »

Le duc Konrad n'eut pas le temps de jeter son verre au visage d'Artur qui riait toujours, car l'homme assis à sa droite se leva. De petite taille, à la fois sec et trapu, il avait les mâchoires serrées et des yeux bleus très perçants. Constituée d'une tunique brune et d'un pantalon noir, sa tenue n'était pas aussi flamboyante que celle des autres nobles. Mais autour du cou, il portait le lourd pectoral doré de Reiksmarshal.

Le baron Everhardt Johannes Boeckenfoerde était le soldat le plus célèbre du Reikland et le général des forces de l'Empire. Sa nomination au rang de Reiksmarshal avait fait grand bruit, car jamais jusqu'alors un soldat aussi jeune n'avait atteint une telle position. Toutefois, même les pires détracteurs de l'Empereur Boris reconnaissaient que cette décision controversée comptait parmi les rares fulgurances de Sa Majesté Impériale. Boeckenfoerde avait conduit l'armée à la victoire contre les invasions d'orques en Averland et en Solland, écrasé une horde de gobelins au Talabecland et défendu le rivage du

Nordland contre les drakkars du haut roi Ormgaard de Norsca. Lors de la dernière guerre, il avait pris personnellement les rênes de la campagne contre les hardes de Khaagor Mort-Sabot. Le Reiksmarshal en personne avait élaboré le piège qui avait fait sortir Khaagor de la forêt pour l'attirer sur les pâturages des abords du village en ruine de Kriegfels. Il avait chevauché aux côtés des chevaliers qui avaient chargé la harde et vengé la mort du comte Vilner en ramenant la tête de Khaagor.

Nul dans la grand-salle ne forçait plus le respect que le Reiksmarshal. Lorsqu'il posa la main sur l'épaule du duc Konrad, pour l'arrêter, ce dernier rougit de honte face à son manque de sang-froid.

Le Reiksmarshal tourna la tête vers le trône et croisa le regard de son Empereur avant de prendre la parole. Le soldat serra les dents. Il n'avait pas besoin de Boris pour se rappeler ce qu'on attendait de lui. Un bref aperçu du regard glacial du souverain le lui fit bien comprendre.

— Les hardes sont en déroute, » dit Boeckenfoerde. « Il ne reste guère plus qu'une poignée de meutes de charognards qui ne menacent aucun bourg. Les villes du sud de la Drakwald n'ont rien à craindre d'elles. Ce sont les camps de bûcherons et les élevages du nord qui sont en danger.

— Vous êtes en train de nous dire que la Drakwald a encore besoin de protection ? » demanda Thornig, le baron barbu.

— N'avez-vous pas vous-même réclamé la dissolution de l'armée de la Drakwald ? » s'empessa d'observer le comte Artur. L'armée en question avait été levée à la hâte, parmi des contingents venus de tout l'Empire : des arbalétriers du Wissenland, des piquiers d'Ostland, des cavaliers d'Averland, des épéistes du Reikland, et des chevaliers d'Ostermark et de Middenheim. Des contingents qui regagnaient déjà leur province natale.

— Écraser les grandes hardes était le travail d'une armée, » affirma Boeckenfoerde. « Ce qu'il en reste est une tout autre histoire. Il nous faudra...

— L'heure est venue pour la Drakwald de panser ses plaies, » déclara l'Empereur Boris, qui fit signe à Boeckenfoerde de se rasseoir. « Nous avons versé assez de sang et d'or pour massacrer ces monstres. Il est hors de question de poursuivre sur cette voie. Les hommes-bêtes nous ruinent. Privés de leur chef, ils vont se disperser et retrouver la forêt. » Il tourna la tête vers les *Kaiseraugen* et observa les feuilles mortes de l'automne qui tombaient sur les toits pentus de la cité. « Ces brutes chercheront à regagner leurs antres avec l'arrivée de l'hiver. Le Hurlement d'Ulric... » Il sourit en évoquant ce vieil euphémisme, qui désignait le vent d'hiver. « ... les décimera et au point du printemps, ils ne seront même plus assez nombreux pour menacer un lupanar du Mootland. »

Comme on pouvait s'y attendre, cette plaisanterie fit rire les dignitaires réunis. L'ancien Aldo Grand-Gaillard ricana comme une hyène, mais ne parut pas franchement amusé.

— Alors, pourquoi ne pas envoyer notre armée au nord, au Westerland ? » demanda le baron Dettleb von Schomberg. Le chevalier était un homme âgé,

aux longues moustaches presque entièrement blanches, au crâne lisse comme un œuf. Mais son pourpoint noir dissimulait une musculature impressionnante, et son regard perçant en disait long sur sa finesse d'esprit. Au titre de grand maître des Reiksknecht, il était dévoué à l'Empereur, mais devait sa place à Sigdan Holswig, le prince d'Altdorf.

L'idée fut rapidement reprise par le baron Salzwedel. « C'est d'une logique implacable, Votre Majesté Impériale, » s'exclama le Nordlander. « Si les hommes-bêtes ne nous menacent plus sérieusement, l'armée pourrait effectivement se charger des barbares et venger les outrages qu'Ormgaard a fait subir à nos bonnes gens.

— Ormgaard est mort, » grogna le duc Konrad. « Mais peut-être étiez-vous trop saoul pour voir sa tête plantée au bout d'une pique en entrant en ville ? »

Le comte van Sauckelhof lança un regard furieux au Drakwalder.

— Ormgaard et sa flotte ont beau avoir disparu, il a laissé derrière lui un fils et des centaines de maraudeurs assoiffés de sang. Savez-vous que cet animal norse se fait appeler le jarl du Vestland ? Ils occupent presque tout Marienburg !

— Mieux vaut perdre une cité qu'une province tout entière ! » répliqua le duc Konrad. « Les hommes-bêtes ont dispersé ma paysannerie aux quatre coins de l'Empire et massacré tous les bœufs et moutons dont ils ont croisé la route !

— Bien dit ! » fit le baron Thornig d'une voix tonitruante. « Les hommes-bêtes sont un véritable fléau que nous laissons proliférer depuis trop longtemps ! Ils ont non seulement pillé la Drakwald, mais également le Middenland. » Le baron agita son verre en direction de van Sauckelhof, qui bouillonnait de rage. « Quant à ce Snagr Demi-Nez et ses loups de mer, ils se désintéresseront rapidement de votre village de pêcheurs et regagneront leurs foyers.

— Vous l'avez déjà dit l'an dernier, » siffla van Sauckelhof, « et les Norses occupent toujours ma cité ! Ils ont incendié le Tempelwijk et bâti un fort sur les ruines du Winkelmarkt ! » Sa colère visa alors le duc Konrad, qu'il menaça du doigt. « Et ne croyez pas que nous ignorons que vous autres, Drakwalders, profitez de nos souffrances ! Tant que Marienburg est entre les mains des barbares, le commerce fluvial est interrompu au niveau de Carroburg, ce qui vous permet de remplir vos coffres de taxes et impôts douaniers ! D'ailleurs, je ne serais pas surpris d'apprendre que vous avez payé Snagr Demi-Nez pour qu'il pille notre cité !

— Peut-être devrais-je payer les Norses pour qu'ils nous débarrassent des hommes-bêtes, » se moqua le comte Artur, qui ne cachait pas le plaisir que lui procurait cette querelle.

— Assez ! » fit un homme assis au bout de la table, qui jusque-là était resté silencieux. Il était sec, avec des yeux bleus perçants et des cheveux blonds coupés court. Il portait des vêtements élégants, quoique simples, et les bagues qui lui couvraient les mains étaient certes de belle facture, mais dépourvues

des pierres précieuses si chères aux autres aristocrates réunis.

L'homme aux yeux bleus attira l'attention de chacun. Le comte van Sauckelhof et plusieurs autres ne cachèrent pas leur mépris. La tradition faisait des représentants du clergé leurs égaux, et un décret fantaisiste de l'Empereur Ludwig le Boursofflé les avait obligés à accepter l'Ancien du Mootland comme un des leurs, mais aucun précédent ne les forçait à traiter Adolf Kreyssig comme leur égal.

Kreyssig était un paysan, un coupe-jarret de petite extraction qui s'était attiré les faveurs de l'Empereur Boris et était devenu le commandant des Kaiserjaeger. À l'origine, ces derniers n'étaient rien de plus que des bûcherons qui organisaient des parties de chasse pour le monarque et ses invités. Mais sous son autorité, leurs pouvoirs et juridictions s'étaient considérablement accrus. Les Kaiserjaeger étaient devenus la police privée de l'Empereur Boris, la police secrète d'Altdorf.

Quelle que fût sa charge, Kreyssig n'en restait pas moins un paysan, et, pour beaucoup dans la pièce, cela suffisait pour ne même pas tenir compte de lui. Souffrir sa présence à la table en contrariait beaucoup, même si la coutume voulait qu'il se tienne debout quand ses aînés s'asseyaient. Le fait que Kreyssig ose interrompre deux fils de l'Empire était un outrage inacceptable.

— Tu ferais bien de tenir ta langue, manant ! » gronda le baron Thornig, dont la main glissa jusqu'à sa ceinture, là où aurait dû se trouver son épée si une telle arme avait été autorisée en présence de l'Empereur.

— Je ne voulais pas vous manquer de respect, mon seigneur, » répondit Kreyssig en s'inclinant face au Middenheimer. « Même s'il sied mal à deux nobles pairs de l'Empire de se lancer des accusations blessantes et infondées en présence de cette assemblée. » Kreyssig observa le duc Konrad et le comte van Sauckelhof à tour de rôle. « Votre grâce, j'en appelle à votre indulgence si j'ai parlé mal à propos. Cependant, je ne pense qu'à l'unité et à l'esprit de corps de notre nation... »

— Débattre de l'armée de la Drakwald n'a aucun sens de toute façon, » le coupa le Reiksmarshal Boeckenfoerde. « Les soldats ont été congédiés et rentrent chez eux. » Il jeta un nouveau coup d'œil en direction de l'Empereur Boris.

— Les soldats ont bel et bien été licenciés, » déclara Boris. « Même ceux qui retournent en Ostland et en Averland devraient être rentrés pour les moissons. » Il agita sa main, qui pesait sous le poids des bagues, en direction d'un homme aux épaules voûtées assis près du bout de la table et lui fit signe de parler.

Le seigneur Ratimir se leva, ajusta les lunettes posées sur son nez aquilin et entama la lecture d'un parchemin de vélin. Une pâleur malade s'abattit sur les dignitaires réunis. En quarante ans, nul n'avait jamais accordé la moindre attention à ce qu'avait à dire le ministre des Finances impériales.

— Qu'il soit décrété, en ce jour, le douzième de Nachgeheim... »

commença le seigneur Ratimir.

— Épargnez-nous les détails et dites-nous combien cela va nous coûter, » grogna le comte Artur, dont le visage rond n'affichait plus aucune joie.

Le seigneur Ratimir replia le parchemin en grommelant.

— Il y aura un nouvel impôt de guerre taxant chaque paysan en état de se battre. Un schilling pour tous ceux qui sont âgés de dix à cinquante ans. Un demi-schilling pour les autres. »

Cette annonce lui valut de multiples protestations et un véritable brouhaha retentit bientôt dans la pièce.

— Vous n'imaginez tout de même pas que nous allons payer cela ? » s'écria le baron von Klauswitz. « Les contributions impériales qui frappent le commerce pèsent déjà sur les ressources de nos champs et de nos fermes ! Pour chaque schilling qui sort de terre, Altdorf prend déjà cinq pfennigs ! »

L'Empereur Boris se leva en jetant violemment son verre par terre.

— Eh bien, vous n'avez qu'à mieux gérer vos ressources ! » Il se frappa la poitrine du poing. « Nous sommes chargés de protéger l'empire sacré que le Saint Sigmar a transmis à l'humanité ! C'est une responsabilité que nous ne saurions prendre à la légère ! Pas plus que nous ne permettrons à un seul de nos sujets de négliger ses devoirs ! » Boris tourna la tête et fit un signe au seigneur Ratimir. « Et afin de vous guider dans vos obligations, j'ajoute un nouveau décret. »

Le ministre déroula le parchemin et s'éclaircit la voix.

— Par la présente, nous avons le privilège de vous apprendre qu'il n'y aura plus de dérogation pour les paysans de la classe des dienstleute. »

Cette déclaration provoqua une vague d'indignation encore plus bruyante parmi les nobles.

— Vous n'êtes pas sérieux ! » vociféra le baron Thornig. « Rien qu'à Middenheim, on trouve pas moins de deux mille dienstleute qui défendent l'Ulricsberg et les forêts alentour !

— Et pourquoi avez-vous besoin de tant de soldats pour protéger votre cité ? » l'interpella l'Empereur Boris. « Les hommes-bêtes ont quitté votre forêt pour dévaster la Drakwald ! Et qu'en est-il de Nuln, qui n'a pas connu la guerre depuis un siècle ? Le comte Artur a près de quatre mille dienstleute, qui pour beaucoup n'ont sans doute jamais tenu une épée ! Non ! Je ne tolérerai plus que le Trésor impérial soit vidé par la cupidité de nobles qui tentent d'accroître leur fortune personnelle en faisant de la moitié de leurs paysans des dienstleute !

— Nous n'avons pas les moyens de payer nos soldats ainsi que nos serfs ! » protesta le grand-duc Bela, le comte du Talabecland.

— Eh bien, congédiez ces soldats, » suggéra le seigneur Ratimir. « Faites-les travailler aux champs. Augmentez vos récoltes et votre production. Tout homme qui porte une épée, mais ne mène pas la charrue, est un destructeur de ressources, et non un créateur de richesses.

— Nombre de ces hommes ne connaissent d'autre métier que celui de

soldat, » répliqua Boeckenfoerde. L'Empereur lui lança un regard menaçant, mais le général ne tint pas compte de l'avertissement. « Les pères de beaucoup d'entre eux étaient des soldats eux aussi, tout comme leurs pères avant eux. Ces hommes ne sauraient même pas distinguer l'avant de l'arrière d'une charrue.

— Les maîtres de ces bons à rien n'auront donc aucun mal à se passer de leurs services, » fit le ministre.

Plusieurs des aristocrates parurent atterrés.

— Et où iront donc ces dienstleute licenciés ? Que feront-ils ? » demanda le baron von Schomberg.

— Ils travailleront ou mourront de faim, » répondit froidement l'Empereur.



Bylorhof Nachgeheim, 1111

Les cloches du temple retentissaient dans les rues boueuses de Bylorhof comme autant de carillons lugubres qui résonnaient au-dessus des toits de chaume, jusque dans les champs et marais qui entouraient la ville. En ce temps de grande catastrophe, peu importait qu'il s'agît des cloches d'un temple de Shallya ou de Morr, car toutes les religions de la ville étaient réunies dans un but commun, mais également par les décrets du baron von Rittendahl, le préfet de Bylorhof. Les cloches devaient sonner de l'aube à midi et prévenir les paysans que les ramasseurs de cadavres faisaient leur tournée. Les gens bien portants devaient alors quitter les rues et barricader leurs portes, en priant les Dieux pour qu'ils les délivrent du mal qui frappait la Sylvanie. En ce temps, les familles frappées par la peste devaient déposer les dépouilles de leurs proches sur leur pas de porte pour que les ramasseurs les emportent.

Peu de gens osaient s'aventurer dans les rues de Bylorhof quand les cloches sonnaient. Même les soldats du baron restaient dans leurs tours à ces moments-là. L'extrême aversion qu'inspiraient les morts était propre à tous les hommes, c'était instinctif, mais cette peur était décuplée quand la mort était d'une origine étrange et inconnue. La peste était une nouveauté en Sylvanie, un mal inconnu dans cette province aux collines verdoyantes et aux forêts denses. Les gens tremblaient devant cette épidémie maligne, car ils voyaient bien les horreurs provoquées par ses pouvoirs surnaturels.

Le prêtre qui marchait d'un bon pas dans la rue déserte sentait le poids de sa charge, comme si on lui avait attaché une grosse pierre autour du cou. Son cœur se serrait un peu plus chaque fois qu'il dépassait un corps gisant sur le seuil d'une maison. Ses yeux larmoyaient de compassion quand il apercevait les vilaines croix rouges barbouillées sur les murs de briques de boue séchée,

témoignage d'un nouveau foyer frappé par la peste. Il partageait la frustration des paysans lorsqu'il voyait de grossières effigies de gerbes de blé à demi brûlées dans la boue, ou la carcasse d'un chat dépecé cloué sur une porte. Cédant à leurs peurs, les gens se tournaient vers toutes les superstitions de leur héritage fennone et faisaient appel à toutes les magies possibles pour combattre les forces de la Vieille Nuit. Nombre des cadavres encombrant la rue avaient une corde passée au cou, les désignant comme des offrandes laissées à Bylorak, le vieux dieu des Marais, dont le culte persistant côtoyait celui de divinités beaucoup plus civilisées. Ces corps allaient non pas être emmenés aux jardins de Morr, mais à la fondrière du marais de Bylorhof, pour être plongés dans la boue profonde et confiés aux bons soins du dieu qui y vivait.

Le prêtre sourit d'un air triste en apercevant une carriole de foin descendre la rue dans sa direction. Elle était chargée de cadavres empilés tel du bois de corde. Il la vit s'arrêter devant une mesure de boue, puis observa les hommes qui la tiraient lâcher le joug avant de débarrasser la rue des corps. Ces nettoyeurs décharnés ne prenaient aucune précaution particulière ; ils portaient les mêmes vestes et pantalons de laine que les paysans. Seules leurs calottes noires vissées aux oreilles trahissaient leur métier ; ça et leurs visages hâves que l'on apercevait sous leurs couvre-chefs. Non, ces hommes n'avaient nul besoin de s'encombrer de précautions. Dans l'esprit de leurs amis et de leurs familles, ils étaient déjà morts. Voilà une autre raison pour laquelle les rues étaient vides quand les cloches sonnaient. Les hommes qui tiraient la carriole dans le bourg de Bylorhof étaient contaminés eux aussi.

Les hommes déposèrent leur récolte macabre dans le véhicule. La peste ne laissait pas grand-chose de ses victimes, qui finissaient quasiment desséchées. Bien qu'ils fussent eux-mêmes affaiblis, les ramasseurs n'avaient donc aucun mal à soulever les dépouilles. Ce matin-là, il y avait vingt, peut-être trente corps dans la carriole, mais les ramasseurs ne semblaient pas décidés à en rester là. Après une nuit particulièrement terrible, il leur arrivait de faire une dizaine d'aller-retours entre la ville et le marais. Le prêtre espéra simplement que celle-ci avait été un peu moins difficile.

Il fit fit le signe de Morr en dépassant la carriole, pour prier son Dieu de veiller sur l'âme des trépassés, avant de poursuivre son chemin dans la ville déserte, sa robe noire agitée par la brise vivifiante de l'automne. Une brise qui charriait aussi la puanteur du marécage, une odeur habituellement aussi mal venue qu'un gobelin, mais qui aujourd'hui paraissait beaucoup plus saine que l'infection des morts.

Le prêtre, qui servait le dieu des Morts, était habitué à l'odeur des cadavres, mais il partageait le sentiment des habitants. Cette épidémie n'avait rien de bon et tout ce qui pouvait la combattre était le bienvenu.

Il tourna au coin de la rue, et observa avec inquiétude le vieux chêne nouveau qui se dressait sur la place. L'arbre avait été au cœur d'un crime horrible. Terrorisés par l'épidémie, les habitants étaient prêts à croire toutes

les rumeurs, à s'en remettre à toutes les superstitions. Une histoire à dormir debout, selon laquelle les nains étaient capables de maudire les hommes grâce à leurs poils de barbe, avait poussé la foule à lyncher trois forgerons nains qui vivaient au château de Bylorhof. Ce crime avait rendu furieux le baron von Rittendahl, qui avait appelé au secours le comte Malbork von Drak. Une seconde tragédie était née de cette décision imprudente. Se moquant bien de trouver les auteurs du crime, von Drak avait ordonné que vingt paysans soient arrêtés au hasard et écorchés vifs, puis que leurs peaux soient envoyées aux forteresses naines des montagnes.

Les prêtres de Morr s'étaient ensuite chargés d'inhumer ce que les hommes de von Drak avaient laissé des malheureux. Parmi les morts figurait une fillette qui n'avait guère plus de douze hivers. Les von Drak étaient connus pour leur cruauté, et l'idée que la Sylvanie puisse s'affranchir du Stirland avec le comte Malbork pour voïvode empêchait de nombreuses gens de dormir la nuit.

Le prêtre dépassa vite l'arbre aux pendus, oublia lynchages et tyrans, oublia même l'épidémie et les cloches. C'était Angestag, ce qui signifiait qu'il allait briser le jeûne en famille. Ce rituel remontait à son enfance, lui, le fils d'un capitaine au long cours de la grande cité de Marienburg. Avec tant de ses membres dispersés en ville ou en mer, la tradition voulait que la famille se retrouve pour le petit déjeuner le jour d'Angestag.

Il s'arrêta en arrivant à l'entrée d'une ruelle, bordée d'un côté par la cour d'un charron et de l'autre par les murs de pierre d'un entrepôt de grain. Plus bas, dans la rue, apparaissait un pâté de grandes maisons en bois, les demeures des marchands et bourgeois les plus prospères de Bylorhof. Et c'était vers l'une de ces maisons que ses pas le menaient. Il sourit en levant les yeux vers la porte de la demeure de son frère. Il n'y vit aucun chat dépecé, pas la moindre marque de craie en appelant aux dieux anciens, juste un morceau de fer, une vieille coutume marienbourgeoise censée porter bonheur.

Il frappa à la porte. Un garçonnet exubérant aux cheveux blonds et aux yeux bleu marine lui ouvrit en lui adressant un large sourire.

— Tonton Frederick ! » s'exclama l'enfant avant de tourner la tête et de crier la nouvelle au reste de la maisonnée. « Papa ! Maman ! Tonton Frederick est arrivé ! »

Le prêtre entra et glissa son bâton dans un vase, tout près de la porte. Puis il se retourna et fit le signe de Morr, un geste censé empêcher les esprits malins de se glisser dans la maison avec lui. Mieux valait se montrer prudent quand on côtoyait les fantômes sans repos. Surtout par les temps qui couraient.

— Le frère prodigue est de retour ! » Un homme de grande taille, rasé de près, s'approcha d'un bon pas de la porte en souriant jusqu'aux oreilles. Il inclina la tête respectueusement, eu égard à la profession de son frère, avant de lui donner une tape amicale sur l'épaule.

— Tu ne devrais pas lui parler ainsi, Rutger, » fit une douce voix pour gronder le grand homme. Il s'agissait d'une jeune femme aux tresses dorées

attachées par un foulard à la mode sylvanienne, qui portait une cotehardie marienbourgeoise. Un sourire de bienvenue se dessina sur son joli minois et elle tendit la main au prêtre. « Avec tout ce qui se passe à Bylorhof, un prêtre de Morr doit avoir beaucoup à faire. »

Frederick s'inclina et baisa la main de la femme.

— Je suis désolé de vous avoir amenés ici, Aysha, » s'excusa-t-il. « C'est un endroit lugubre... »

Rutger lança un regard noir à son frère.

— Si nous étions restés à Marienburg, Snagr Demi-Nez nous aurait démembrés. Je suis triste que nous n'ayons pas été plus nombreux à saisir notre chance. » Il sourit et glissa la main sous son col pour sortir un sachet aromatique en airain fixé à une chaîne. Ce faisant, son épouse et son fils l'imitèrent, pour produire le leur. « Vois, nous sommes tous protégés contre la peste. C'est plus facile que d'éviter une hache norse ! »

Le prêtre n'apprécia pas la boutade de son frère. Il avait enterré trop de gens avec des bouquets de fleurs dans les poches et des pots-pourris autour du cou pour croire qu'un « air malsain » était la source de l'épidémie et qu'un fort parfum pouvait les protéger de la maladie.

— Je ne me sens pas moins responsable. Si vous étiez allés à Altdorf ou à Wurtbad...

— Nul ne nous y aurait accueillis pour nous aider à nous installer, » le coupa Aysha.

— Et à en croire les nouvelles, la peste sévit là-bas aussi, » ajouta Rutger, qui se rembrunit légèrement en regardant son fils avant de lui ébouriffer les cheveux. « Je crois que nous ferions mieux de remettre cette discussion à plus tard. Comme mon épouse l'a souligné, tu es un homme occupé. » Rutger retrouva son sourire et invita le prêtre à entrer.

« Qui sait quand les frères van Hal auront une autre chance de briser le jeûne ensemble ? »



Nuln Nachgeheim, 1111

Les feuilles mortes craquaient sous les bottes de Walther Schill, tandis qu'il arpentait les rues sombres. La lueur vacillante de sa chandelle suffisait tout juste à révéler les bâtiments partiellement construits en bois de part et d'autre de la venelle. C'était un vieux quartier de Nuln, qui remontait aux premières heures de la ville, lorsqu'il ne s'agissait guère plus qu'un bourg commercial niché dans le marais, au confluent du Reik et de l'Aver. Les murs enduits de plâtre s'élevaient des solides fondations de pierre, vestiges des rotondes des anciens pêcheurs merogens. Cette fusion donnait une allure étrange à

l'ensemble, avec ces rez-de-chaussées de calcaire et d'argile aux courbes prononcées surmontés des poutres et planches aux angles saillants des étages. Dans les quartiers les plus riches de la ville, les bâtiments offraient un sentiment d'harmonie, mais nul dans le district de Freiberg n'avait les moyens de reconstruire. Ceux qui auraient pu le faire s'étaient déjà repliés sur l'Altstadt, de l'autre côté du fleuve, ou dans le quartier tentaculaire de l'Handelbezirk, au sud de l'Universität.

Un vent chaud sifflait dans les rues désertes. Exception faite de quelques ramasseurs de fumier, Walther était seul. Les braves gens doués de bon sens avaient pour coutume de dormir à une heure aussi improbable. Les sages affirmaient que les puissances de la Vieille Nuit étaient les plus malignes juste avant l'aube, et que les premiers rayons du soleil finissaient par les repousser en enfer.

Walther se moquait bien de ces vieilles superstitions. Il n'avait jamais vu de preuve de l'existence de la Vieille Nuit et des Puissances de la Ruine, pas plus qu'il n'avait vu de vampires ou de loups-garous battant la campagne en quête de proies fraîches, ou de sorciers maléfiques rongant leur frein dans l'attente de métamorphoser les imprudents en serpents ou en crapauds. Il ne s'agissait pour lui que d'absurdités, de même que le Sanglier Noir et le Peuple Souterrain, des contes de fées censés faire peur aux enfants pour qu'ils restent sages.

Walther soupesa une nouvelle fois le lourd sac de lin qu'il portait en travers des épaules et sourit en songeant au poids de son fardeau. Toute sa vie il avait travaillé dans l'ombre, pour gagner sa croûte durant ces maudites heures où le reste des gens dormait. Le chasseur devait s'adapter à la nature de sa proie. Et quand il s'agissait d'une créature de la nuit, il devait en devenir une lui aussi. C'était aussi simple que cela. Même Verena aurait reconnu la logique d'une telle réflexion.

Il dépassa d'un bon pas les ramasseurs de crottin, dissimulés sous leurs capuches de laine crasseuses. L'un d'eux, qui tourna la tête dans sa direction, fronça le nez et afficha une mine dégoûtée. Walther lança un regard noir à l'homme sale et ajusta son pas de manière à pouvoir lui jeter une pierre d'un simple coup de pied.

— Je me ferai plus cette nuit que toi en un mois, » lui grogna-t-il.

— Au moins, mon travail est propre, » répliqua l'homme encapuchonné en essuyant les immondices qui lui recouvraient le dos de la main sur une bande de feutre souillée.

Walther se renfrogna et poursuivit son chemin. Qu'est-ce que cette canaille pouvait bien en savoir ? Encore quelques semaines, et ils le supplieraient de leur donner quelques pennies à force de gratter le pavé ! La récolte était rentrée, personne n'aurait besoin de fumer les champs avant le printemps. Ces râteaux à fumier ambulants seraient réduits à vivre aux crochets du comte Artur, à nettoyer les rues. En temps normal, cela leur suffirait tout juste à passer l'hiver, du moins s'ils n'avaient pas de famille. Autant dire que la

situation n'avait rien de normal en ce moment.

À l'inverse, les gens tels que Walther étaient toujours très demandés. La répugnance même avec laquelle les ramasseurs de fumiers considéraient sa profession avait un sacré avantage : les ratiers ne manqueraient pas de travail de sitôt. Walther s'était toujours demandé pourquoi les rats inspiraient une telle peur et une telle aversion à la plupart des gens. Certes, il s'agissait de nuisibles, mais de là à inspirer l'horreur... Après, si les gens étaient stupides et avaient peur, Walther était heureux d'en profiter. Cinq queues de rat lui vaudraient une prime de deux pennies, tout droit sortie des coffres de la cité, ce qu'un ramasseur de fumier gagnait en récurant les rues pendant une semaine.

Le ratier jeta un dernier coup d'œil aux hommes encapuchonnés et à leur carriole remplie de fumier. Ils auraient bien du mal à vendre les excréments à cette époque de l'année. Pas un fermier n'avait besoin de crottin. Peut-être en céderaient-ils une partie en guise de combustible, mais seuls les plus démunis des habitants des taudis collés aux quais tomberaient si bas. Et on pouvait difficilement parler d'une clientèle fortunée.

Walther songea à nouveau aux avantages de sa profession. En plus de la prime offerte par le bourgmestre, il y avait toujours un marché pour ses prises.

Dans l'obscurité apparut une enseigne en bois délabrée qui se balançait au bout de ses chaînes rouillées. Rien n'y était écrit – personne, ou presque, ne savait lire dans ce quartier de la ville – mais la tête de porc qui y était peinte en disait long sur le rôle de l'établissement. Walther changea son lourd sac d'épaule. Puis il frappa à la porte au moyen de la perche dont il se servait dans l'exercice de son travail.

Il dut attendre quelques minutes avant qu'on daigne lui ouvrir. Un homme obèse aux cheveux clairsemés, vêtu de sa seule chemise de nuit, apparut en clignant des yeux, une chandelle à l'odeur nauséabonde à la main. Les yeux rougis de fatigue, il dévisagea Walther, qui savait pertinemment offrir un bien triste spectacle avec ses vêtements de laine couverts des immondices des égouts de Nuln, les mains tachées de sang et les traits tirés en raison d'une longue nuit passée à pourchasser les rongeurs.

— Tu comptes me laisser entrer ? » demanda brutalement Walther, qui ne cachait pas son impatience.

— Schill, » répliqua l'obèse en s'écartant pour laisser passer le ratier. « Je t'ai déjà dit de passer par-derrière, » grogna l'homme en refermant la porte derrière son visiteur.

— Je suis trop pressé, » répliqua Walther, qui souffla son brûle-jonc et glissa les restes du cierge dans un étui en cuir de vache. « La chasse a été bonne cette nuit. Je n'ai pas vu les heures passer. » Il traversa rapidement la petite échoppe, en contournant les bacs de pieds de porc et d'oreilles de chèvre, les casiers de jarrets et les carcasses plumées de poulets. Le ratier posa son sac sur le comptoir en bois du fond de la boutique en poussant un soupir de soulagement.

— Pressé, » fit l'obèse renfrogné qui contourna le comptoir. Il posa la chandelle près d'une balance en bronze, puis farfouilla derrière le comptoir pour en sortir de minuscules poids en pierre. « Tu veux dire que tu ne t'es pas rincé le gosier depuis trop longtemps. » Il tendit la main et défit le nœud du sac. « Tu devrais convaincre Bremer de t'associer à lui avec toute l'oseille que tu laisses à la *Rose noire* ! »

Walther plissa les yeux d'un air agacé et reprit le sac avec colère.

— Je ne vais pas là-bas pour voir Bremer et je ne viens pas ici pour recevoir des leçons, Ostmann !

— Comme tu voudras, » s'excusa l'obèse. « Voyons voir ce que tu as là. » Le boucher plongea la main dans le sac de toile et en sortit un long rat couvert de fourrure. Il soupesa le rongeur pendant quelques instants, puis se tourna vers sa balance. « Il est gras. Pas loin d'une livre. » Il jeta un coup d'œil en direction du gros sac. « Ils sont tous comme celui-là ? »

Walther acquiesça.

— Je t'ai dit que la chasse avait été bonne. Quarante-trois longues queues et pas un seul rabouгри. »

Ostmann siffla avec admiration et posa le premier rat sur la balance.

— J'ai bien peur de ne pas pouvoir t'en offrir grand-chose. On ne me demande pas beaucoup de viande pour chien en ce moment...

— Tu vas me payer ce que tu m'as toujours payé, » lança Walther en faisant mine de reprendre le sac. Mais Ostmann y posa rapidement la main d'un air protecteur. Le ratier recula et désigna d'un geste les crochets qui pendaient au plafond, ainsi que les bacs vides qui bordaient les murs. « Je sais parfaitement ce dont t'as besoin. Ces rumeurs d'épidémie rendent les bourgeois nerveux. Le comte Artur a interdit l'importation de bétail du Stirland pour empêcher la contamination de Nuln. Les maîtres des guildes ont promis d'acheter assez de bœuf du Reikland pour compenser le manque, mais à en croire tes étals, ils ont menti. Les bourgeois ont beau être des paysans, ce ne sont pas des serfs. Ils veulent de la viande à leur table. »

Atterré, le boucher recula.

— T'es quand même pas en train de me suggérer de...

— Je pourrais ne pas m'en contenter, » répondit le ratier sur un ton menaçant.

Ostmann se lécha les lèvres d'un air nerveux, puis il sortit les rats du sac et les pesa les uns après les autres, en gribouillant des chiffres sur un morceau de toile.

— Tu veux manger quelque chose pendant que je fais les comptes ? De la saucisse ? »

Walther lui lança un sourire en coin.

— Allons, Ostmann, ce n'est pas parce que je les chasse que je veux en manger. »

✧ CHAPITRE II ✧



Altdorf Nachgeheim, 1111

La réunion du grand Conseil impérial s'acheva quelques heures plus tard, et les nobles mécontents regagnèrent pour certains leurs manoirs du quartier du palais, tandis que d'autres retrouvaient les appartements mis à leur disposition dans l'enceinte même de celui-ci. Il était inutile de remettre en question un décret de l'Empereur, d'autant que cela ne leur aurait valu que d'exacerber leur colère et leur frustration.

Le ressentiment poussa toutefois certains dignitaires à accepter l'invitation du prince Sigdan Holswig. Souverain honorifique d'Altdorf, Sigdan voyait son pouvoir subordonné à celui de l'Empereur Boris, ce qui lui laissait peu de devoirs et encore moins de responsabilités. Depuis qu'il avait hérité le titre de feu son père, son principal souci était de calmer ceux qui étaient ulcérés par les décrets de l'Empereur.

Dominant le fleuve, le château de Sigdan était une relique du passé. On disait qu'il avait été construit par Sigismund II comme un rempart protégeant l'accès au Reik. En ces temps lointains, les pillards norses avaient l'audace de remonter le fleuve jusqu'à Nuln et Pfeildorf. Les châteaux forts que Sigismund II avait bâtis le long du fleuve avaient finalement mis fin aux déprédations des drakkars.

Situé près de la fenêtre bordée de plomb qui dominait le fleuve, Dettleb von Schomberg imaginait déjà les drakkars revenir. Il voyait Snagr Demi-Nez descendre le Reik à la tête d'une flotte de berserkers bien décidée à piller le cœur de l'Empire. Quelques années plus tôt, le noble aurait cru une telle chose impossible, mais il n'en était plus aussi certain désormais. Il venait une fois de plus d'être témoin de la cupidité sans limites de l'Empereur.

— Bien sûr qu'ils congédieront leurs guerriers. » La voix du baron Thornig le sortit de ses pensées. Une bonne dizaine de nobles, accompagnés de leurs domestiques, étaient réunis à la table du prince Sigdan, grignotant les restes d'un sanglier rôti et des assiettes d'anguilles au vinaigre. « Quel autre choix ont-ils ?

— On dirait que vous ne comptez pas licencier les vôtres, » fit remarquer le palatin Kretzulescu. Le dignitaire sylvanien semblait encore plus épuisé et exaspéré qu'au palais impérial.

Un sourire carnassier se dessina sur le visage barbu du baron Thornig.

— Je puis parler au nom du graf Gunthar. Il ne payera pas cet impôt criminel !

— Ne croyez pas que Boris le laissera s'en sortir aussi facilement, » fit Aldo Grand-Gaillard. Le halfling était assis sur un gros coussin et massait ses pieds poilus. Il regardait ses orteils d'un air furieux. « Pourquoi cet homme insiste-t-il pour que je porte des bottes en sa présence... » marmonna-t-il.

— Le demi-homme a raison, » prévint le comte van Sauckelhof. « Essayez donc de prendre un schilling dans la bourse de Boris et il assiégera l'Ulricsberg.

— Avec quoi ? » grogna le baron Thornig. « Il a fait en sorte que nul ne dispose plus d'une armée assez puissante pour entreprendre une telle mission !

— Ne croyez pas qu'il n'y ait pas pensé, » dit von Schomberg en revenant à la table. « Boris a déjà accordé une dérogation au Westerland et à la Drakwald pour leurs labeurs. »

Van Sauckelhof vida son verre de vin d'un trait.

— Je l'imaginais à moitié nous faire payer pour chaque barbare, » lança-t-il sèchement.

Kretzulescu comprit le sens des paroles du vieux chevalier et en blêmit de plus belle.

— Vous parlez de la Drakwald ?

— C'est un Hohenbach, » dit von Schomberg. « Il était logique qu'il exige une certaine loyauté de la part de sa terre natale.

— Il ne semble pourtant pas franchement prêt à aider les Drakwalders, » intervint le prince Sigdan. « Il a même renvoyé le Reiksmarshal chez lui avant que les hommes-bêtes n'aient été totalement exterminés. Cela ne ressemble pas à un homme doté d'une grande dévotion pour son lieu de naissance.

— Mais cela peut dénoter un homme trop malin pour laisser les émotions obscurcir son jugement, » fit von Schomberg. « Tant que la Drakwald est privée de comte, la province reste sous protectorat de la couronne impériale. Toutes ses richesses appartiennent au Trésor impérial. » Le chevalier tourna la tête et opina du chef en regardant le comte van Sauckelhof. « Si Snagr Demi-Nez avait eu un peu plus de chance, deux provinces seraient aujourd'hui dans cette situation. »

Van Sauckelhof frappa la table du poing.

— Quelle indignité ! Louer des chambres du palais impérial à des roturiers, autoriser la gentilhommerie à s'acheter de nouveaux titres de noblesse, on était déjà dans l'infamie, mais si ce que vous dites est vrai, notre Empereur n'est rien de plus qu'un traître de la pire espèce !

— Prenez garde ! » s'exclama le prince Sigdan, inquiet par le tour que prenait la conversation.

— Alors pourquoi refuserait-il d'octroyer le titre au duc Konrad ? » demanda le baron von Klauswitz. « Pourquoi dirait-il à Boeckenfoerde de

dissoudre l'armée avant qu'elle n'ait fini son travail ? Le Reiksmarshal a reçu des ordres pour que les hommes-bêtes ne soient pas anéantis !

— C'est faux ! » L'objection venait d'un jeune homme portant le tabard blanc des chevaliers des Reiksknecht. Le baron von Schomberg avait amené au palais impérial le capitaine Erich von Kranzbeuhler, qui était son chef d'état-major. Fier de sa franchise et de son sens de l'honneur, il n'avait pas hésité à l'emmener au château du prince Sigdan.

« Le Reiksmarshal est un homme loyal et un soldat intrépide, » reprit Erich, que les regards de tous ces aristocrates n'impressionnaient pas. « Si l'Empereur le manipule, il n'en est pas conscient. » Le jeune chevalier se hérissa face à l'incrédulité qu'il voyait encore sur les visages qui l'entouraient. « Quelqu'un ici peut-il affirmer qu'il n'a pas été obligé d'en faire de même ? »

Le comte van Sauckelhof sourit.

— Un des officiers de Boeckenfoerde a eu une liaison avec une couturière employée par mon épouse. Apparemment, il se plaignait de l'Empereur, qui leur avait donné l'ordre de finir la campagne avant Mittherbst, avant de charger une grande partie de leur cavalerie de protéger la frontière bretonnienne. » Le Westerlander secoua la tête. « J'imagine que de telles supercheries seraient inutiles si le Reiksmarshal comptait parmi les lèche-bottes de l'Empereur, comme Ratimir et ce paysan de Kreyssig.

— Qu'importe de toute façon ? » annonça Kretzulescu. « Pour l'instant, l'armée n'est pas le problème. C'est ce fichu impôt de guerre, ou je ne sais quel nom lui donnera l'Empereur ! En Sylvanie, nous avons connu trois mauvaises récoltes de suite et vu assez de mauvais présages pour maudire Taal en personne ! Je pourrais citer une dizaine de villages qui ont succombé à la maladie et une demi-douzaine d'autres qui ont été abandonnés par leurs seigneurs et serfs !

— La situation est à peu près la même dans le reste du Stirland, » observa le baron von Klauswitz, hagard.

— La peste ? » demanda le prince Sigmund, qui osa ainsi mettre un mot sur le mal. Un mot qui retentit dans la pièce et donna des frissons à tous les hommes présents à la table.

— Que Shallya nous en garde, » souffla von Schomberg, invoquant ainsi la protection de la déesse contre le spectre redoutable de la peste et de la maladie.



Skarogne Nachgeheim, 1111

Une odeur moite et froide planait dans les galeries sombres. Des silhouettes

fugaces filaient ici et là dans les vieux passages taillés dans la roche, couinant en se glissant parmi les ombres. Les rats se frayaient un chemin parmi les tas de haillons, nageaient dans des mares de vase, farfouillaient parmi un enchevêtrement d'ossements et d'éléments de maçonnerie. Ils bondissaient par-dessus les nombreux trous dans le sol ou grouillaient sur les larges cordes qui enjambaient les plus larges d'entre eux.

Le parfum entêtant de la nourriture attirait les vermines affamées vers la pénombre primordiale. Elles ignoraient la puanteur des créatures qui vivaient dans le dédale de couloirs et de galeries. Un charognard affamé apprenait à faire montre d'audace face aux plus rapaces des prédateurs.

Le plus courageux d'entre eux longeait le mur à toute allure en direction de l'odeur alléchante. Le rat hésita un moment, et ses yeux de fouine finirent par distinguer deux flammèches vertes un peu plus loin dans l'obscurité. Mais la faim l'emporta sur la prudence et le gros rat gris se précipita vers la source de l'odeur.

Le bout de fromage noirci se situait tout juste dans le rayon d'illumination de la plus proche des lumières. Le rat hésita une nouvelle fois, mais la faim l'emporta encore. Il se rua vers le fromage qui lui faisait des avances et fit un bond d'un mètre pour plonger ses crocs et ses griffes dans ce morceau de choix.

À peine le rat fut-il retombé sur le fromage qu'une grande main couverte de fourrure sortit de l'obscurité et se referma sur lui. Le rongeur couina de terreur et se tortilla pour plonger ses crocs dans le bras de son ravisseur, qui ne lui laissa cependant pas une chance. D'un geste souvent répété, le pouce griffu appuya sur la tête de l'animal et lui brisa le cou.

Krisnik Croc-Pointu observa la carcasse convulsant entre ses doigts. Ses petits yeux rouges enfoncés, hideusement semblables à ceux du rat, brillaient de faim. Ses longs crocs, des versions géantes de ceux du rat mort, grincèrent d'un air de triomphe. Ses moustaches frémirent, ses oreilles remuèrent et sa longue queue se mit à fouetter le mur humide. Poussant un gémissement affamé, le skaven commença à grignoter sa proie.

— Garde-garde du fromage, » lâcha sèchement une voix dans l'obscurité.

Krisnik se figea entre deux mastications et lança un regard hostile à son interlocuteur. Illuminé par la lampe à huile de ver posée un peu plus loin apparut un homme-rat à la fourrure noire, solidement charpenté et couvert d'un ensemble hétéroclite de plaques d'acier et de bandes de mailles. Dans une de ses pattes, il serrait une hache pourvue d'un large fer.

« Prendre-atrapper plus de viande-rat avec fromage, » siffla le second skaven.

Krisnik avala le morceau qu'il avait dans la bouche, puis tendit précipitamment la main vers la poignée de sa propre hache.

— Mon-mien fromage, » gronda-t-il. « Mon-mienne viande-rat !

L'autre skaven dévoila ses crocs dans un rictus carnassier et serra un peu plus la poignée de son arme. Son antagoniste gourmand lui lança un regard

furieux. Les deux hommes-rats, armés et prêts à en découdre, se jaugeaient. Le second skaven recula à contrecœur en jetant un coup d'œil inquiet à l'énorme porte bardée d'acier située derrière lui. Krisnik s'en aperçut, et sa bravade laissa place à un frisson de peur. D'un air presque penaud, il jeta l'arrière-train de son gibier à son camarade.

Non pas qu'il fût inquiet à l'idée de combattre l'autre garde. Il était plus grand et plus fort que son camarade, et meilleur à la hache. Et de toute façon, il y avait cette botte qu'il avait apprise, qui lui permettait d'écraser l'aîne de son ennemi du plat de la queue. Non, ce n'était pas la peur qui le faisait hésiter. C'était juste histoire de reconnaître la dignité et le décorum convenant à un homme-rat de son rang. Un guerrier auquel on confiait la protection de la Tour fracassée ne s'abaissait pas à se quereller pour quelques bouts de viande-rat froide et faisandée.

Surtout que les seigneurs de la corruption s'attendaient à trouver les deux gardes précisément là où ils avaient été postés. Krisnik ne voulait même pas imaginer quelle pourrait être leur réaction s'ils s'apercevaient qu'une des sentinelles avait disparu. Le clan Rictus connaissait bien des façons de s'occuper des traîtres et des tire-au-flanc, et autant dire qu'elles n'étaient pas très ragoûtantes. En toute logique, l'imagination des membres du conseil n'avait pas de limites en la matière.

Prenant un minuscule morceau de son bout de fromage, Krisnik osa un regard furtif en direction de la grande porte. Il était heureux qu'elle soit aussi épaisse. Il ne voulait rien savoir des sujets dont le conseil des Treize discutait depuis si longtemps ! Les seigneurs de la corruption prenaient un malin plaisir à exposer à la vue de tous les corps mutilés des espions pris en flagrant délit. Plusieurs dizaines d'entre eux ornaient les flèches de la Tour fracassée, mais les souverains du royaume des skavens trouvaient toujours de la place pour en rajouter.

Krisnik frémit. Après tout, rejoindre les rangs de la prestigieuse garde vermine n'avait peut-être pas été une très bonne idée. Lequel de ses rivaux jaloux avait bien pu s'arranger pour le mettre dans une situation pareille, se demanda-t-il ?

La sinistre lueur verte projetait des reflets étranges dans la gigantesque pièce, créant un véritable écheveau d'ombres et de lumières. La lueur se déversait d'une paire de gigantesques sphères cristallines enfermées dans des cages de fer posées sur d'imposants piliers de bronze. Un enchevêtrement de fils métalliques se déversait des piliers, s'entortillant au sol avant de disparaître dans un énorme panier de cuivre. Un skaven noueux, à la fourrure teintée d'écarlate là où elle n'était pas marquée de brûlures, s'agitait frénétiquement autour du panier en effectuant des gestes nerveux. De ses pattes gantées, il manipulait des leviers et ajustait des valves, faisant vaciller la lumière verte quand il ne provoquait pas l'apparition de petits jets de gaz luisant par les orifices criblant les piliers de bronze.

Le technomage marmonna un juron, car le mécanisme résistait à ses efforts. La lanterne à malepierre était une invention récente, la toute dernière du clan Skryre en matière de technosorcellerie. Une lampe qui produisait de la lumière non pas à partir de crotte de rat ou d'huile de ver, mais bien de malepierre ! Une création magnifique qui finirait par illuminer l'ensemble du monde souterrain et profiterait grandement aux technomages... si seulement ils parvenaient à la faire marcher correctement !

Le technicien lança un regard furieux derrière ses lunettes et grogna en direction des esclaves skavens décharnés enfermés dans le générateur, oubliant l'espace d'une seconde qu'ils ne pouvaient l'entendre. Les malheureux étaient aveugles, sourds et muets, une précaution prise afin qu'ils n'apprennent rien des secrets du conseil. Pris de colère, le technomage se tourna vers le panier de cuivre et enfonça un des boutons d'un coup de griffes. Une étincelle bleutée courut le long d'un câble situé au-dessus de la cage du générateur, envoyant une décharge aux esclaves, qui s'activèrent aussitôt. Ils se mirent alors à marcher dans la cage cylindrique, qui commença à tourner. L'énergie de leurs efforts se propagea au travers des fils pour alimenter les lanternes à malepierre, et la lueur verte se stabilisa.

Tirant nerveusement sur ses moustaches, le technomage jeta un coup d'œil de l'autre côté de l'immense caverne, en direction de la grande table où les maîtres du royaume des skavens étaient réunis. Il sentit ses glandes se contracter en balayant des yeux cette concentration de mal et de vilénie. Dans tout l'Empire souterrain, il n'existait pas de skavens plus féroces et impitoyables que ces douze-là. En tant que « flambeau » de la Tour fracassée, il était de son devoir d'offrir de la lumière à ces monstres implacables, afin qu'ils voient bien leur environnement et soient sûrs qu'aucun de leurs rivaux n'avait enfreint la tradition en amenant des assassins jusqu'aux confins sacrés de la Chapelle grise.

Le flambeau risqua un coup d'œil inquiet en direction du souverain suprême du clan Skryre, le cruel malmaître Sythar Doom. Le skaven ridé était enfoncé dans sa chaise au dossier d'acier, les pattes croisées, ses doigts jouant avec les fils de cuivre tressés dans sa fourrure parcourue de sillons. Son visage était recouvert d'implants de peau et de plaques de fer. En guise d'yeux, il disposait de deux rubis enchantés trois fois trop gros pour leurs orbites, qui tenaient en place grâce à un enchevêtrement de sutures. Un générateur compact était dissimulé sous sa large robe noire bouffante, relié à l'épais câble noir fixé sous sa mâchoire. Lorsqu'il retroussait ses lèvres desséchées pour dévoiler ses crocs de métal, des étincelles bleutées apparaissaient. Cela rappelait à chacun qu'il avait survécu à plusieurs tentatives de meurtre, et que la prochaine coûterait cher à ses assaillants. Le générateur était branché à son cœur, qui, s'il devait cesser de battre, provoquerait une très violente explosion.

Le malmaître Sythar Doom ne parut pas remarquer le vacillement des lampes

à malepierre, ni même les efforts que déployait le flambeau pour les stabiliser. Il ne prêtait attention qu'aux autres skavens assis à la table du conseil, ses yeux rubis étincelant tandis que chaque facette s'intéressait à un homme-rat différent. Les seigneurs de la corruption les plus faibles n'avaient de cesse d'intriguer pour s'élever dans la hiérarchie de l'Empire souterrain, et autant dire que les plus forts faisaient tout pour conserver leur place. Sythar jeta un regard de convoitise en direction du douzième trône, et un filet de bave provoqua des étincelles en dégoulinant sur ses crocs de métal.

Le conseil abritait douze sièges. Dans la Chapelle grise, ils étaient disposés tout autour d'une vieille table en bois, de part et d'autre du Trône noir, un imposant siège de pierre, le treizième, réservé au Grand Rat Cornu. Les plus puissants seigneurs de la corruption occupaient les places situées à gauche et à droite de leur dieu, le premier et le douzième sièges. Celui de droite était le trône gris, toujours occupé par le seigneur gris, le maître des prophètes gris et le grand prophète du Rat Cornu. Il avait pour rôle de mettre en œuvre les édits du conseil et d'interpréter la volonté du Rat Cornu absent. Censé être au-dessus des querelles et manœuvres politiques des clans, il n'en était pas moins aussi ambitieux et cupide que n'importe quel homme-rat, utilisait sa position à son avantage et exploitait le Trône noir vacant pour s'octroyer un double vote au gré des circonstances.

Un double vote dont Skrittar n'allait pas tarder à avoir besoin. Le malmaître Sythar en était le premier heureux. Le prêtre dominait le conseil depuis beaucoup trop longtemps et il était grand temps de le remettre à sa place. Skrittar tenta de réprimer un violent tremblement de colère et les clochettes fixées à ses longues cornes se mirent à tinter. De ses yeux rubis, Sythar vit au travers de la table en chêne la queue du Seigneur gris frapper avec fureur le flanc de son trône.

Comme il devait être contrariant pour le prophète de voir ses alliances et traités minutieusement préparés s'écrouler sous ses yeux ! Et qu'ils aient été balayés par son pire ennemi, l'archiseigneur de la peste boursouflé du clan Pestilens, n'en rendait le spectacle que plus délicieux !

— Les choses-hommes s'entretuent, » souffla d'une voix rauque Pustule Moultratte, caché dans les ombres. Aussi difforme que son clan délétère, Pustule était le souverain méprisé du clan Verms, grand amateur d'insectes. L'huile de ver n'expliquait qu'en partie leur fortune, car leur richesse venait surtout de l'éradication des infestations de puces et de tiques, que beaucoup d'hommes-rats mettaient d'ailleurs sur leur compte.

« Il est maintenant temps de combattre-tuer, » siffla Pustule en abattant une de ses pattes rugueuses sur la table. « De tuer toutes les choses-hommes et de prendre leurs terres !

— Les choses-hommes ne s'entretueront plus si on leur donne un ennemi commun, » répondit le maître des ombres Peurh sur un ton acerbe. Peurh, le chef du clan Eshin, était à la tête des tueurs et des assassins les plus violents de l'Empire souterrain, si bien que son nom comptait parmi les plus craints de

tout le royaume des skavens. Sythar trouvait dommage que Peurh ait laissé la ferveur religieuse et de généreux pots-de-vin faire de lui le laquais de Skrittar.

« Ils mettront de côté leurs querelles pour nous combattre, » reprit Peurh en levant une de ses pattes pourvues de griffes noires. « Nous ne pouvons pas affronter toutes les choses-hommes.

— Alors pourquoi avons-nous chargé le maître de la mort Silke de tuer l'homme-Vilner ? Juste pour aider cette stupide viande-bête ? » demanda-t-on d'un air hargneux. C'était Rattnak Vile, le grand vivisecteur du clan Moulder. Le corpulent Rattnak était deux fois plus imposant que Peurh, avec d'immenses pattes surmontées de griffes en acier que les maîtres corrupteurs avaient greffées aux os de leur seigneur. Rattnak avait les yeux vitreux à cause de l'abus de poussière de malepierre, et il avait toujours l'air d'un animal acculé prêt à bondir. Il glissa les pattes dans les plis de sa robe et les referma sur les armes qu'il y cachait sans doute. À moins que l'assassin n'ait enduit ses lames d'un poison puissant, Sythar doutait de ses chances face au monstrueux Rattnak.

— Les choses-hommes se battent, les choses-hommes meurent, » gémit le seigneur de guerre Nekrot d'une voix sépulcrale qui fit trembler la pièce. Bien qu'il occupe une place modeste au sein du conseil, l'effroyable maître du clan Mordkin offrait une apparence terrifiante avec sa fourrure ivoire et son armure ornée des ossements de son prédécesseur. Le clan Mordkin avait tiré son épingle du jeu lors de la guerre contre Nagash le Maudit, et était depuis obsédé par la mort et la putréfaction. Ses yeux noirs brillaient derrière le masque en forme de crâne qu'il portait, et il grinçait des dents en songeant à la mort et à la destruction d'un empire entier. Si la guerre devait débuter, les autres membres du conseil raisonnaient en termes de pillage et de butin, mais Nekrot ne s'intéresserait qu'aux massacres que pourrait perpétrer son clan.

— Homme-Boris maintenant Empereur, » déclara Raksheed Griffemort, qui faisait grise mine sous sa capuche rouge, le visage dissimulé par une bande de tissu écarlate. Seigneur des meurtres du clan Skully, Raksheed était le plus grand rival de Peurh, dont il jalousait le pouvoir et le prestige. Il fallait toujours s'attendre à ce qu'il vote contre lui, et donc contre le prophète gris Skrittar. Avec tant de galeries sous les dunes d'Arabie, il était aussi dans l'intérêt du clan Skully d'entretenir de bonnes relations avec le clan Pestilens et leur extraordinaire base de pouvoir des Terres du Sud.

— Oui-oui, » convint le général Casse-Os, le seigneur de guerre bardé d'acier du Clan Grikk. « Mes espions disent qu'homme-Boris très-très détesté par choses-hommes. Sans chef, choses-hommes pas combattre !

— Choses-nains plus gros problème que choses-hommes ! » s'exclama le seigneur de guerre Manglrr Pesteterrier, commandant des hordes grouillantes du clan Fester. « Choses-nains tuer dragon-Graug, et maintenant vouloir voler terrier-Fester à Karak Azgal ! Nous devoir écraser-tuer toutes les choses-nains !

— Nous tuons toutes les viandes-nains, » siffla une voix pleine de fiel. Tous les regards se tournèrent vers le douzième trône et la créature maligne qui y était assise. Le seigneur Vecteek le Meurtier, le belliciste du clan Rictus, lissa sa fourrure noire et soyeuse en se renfonçant dans son siège de pierre volé dans les halls nains de Karak Ungor. Vêtu d'une armure de plaques d'acier hérissée de pointes qui évoquait un buisson épineux, Vecteek dévisagea chacun de ses rivaux de ses yeux gris perçants. Même ceux qui se rangeaient habituellement du côté du clan Rictus furent scrutés par le belliciste.

« Les viandes-nains seront massacrées, » affirma Vecteek, « mais nous asservirons d'abord les humains. Nous utiliserons leurs champs et leurs troupeaux pour être plus forts, pour nourrir de nouvelles armées. Ensuite, nous anéantirons les choses-nains.

— Les choses-hommes sont encore trop nombreuses, » insista Peurh. « Nous perdrons trop de guerriers en les combattant. Nous serons trop faibles pour écraser les choses-nains.

— Qui a dit que nous les combattons ? » gloussa Vecteek, dont le rire mauvais résonna dans toute la Chapelle grise. « L'archiseigneur de la peste Nurglitch nous a amené une nouvelle arme. » Vecteek tendit une griffe pour donner la parole au poptifex.

Nurglitch se redressa en ondulant d'une manière repoussante, à la manière d'une grosse limace. L'archiseigneur de la peste portait une tenue verte de lépreux, fendue en de nombreux endroits, laissant apparaître des bubons tellement gros que ses vêtements peinaient à les cacher. De sa colonne vertébrale et de ses épaules sortaient de grands piquants dont l'extrémité suintait d'une humeur verdâtre répugnante. Des nuées de mouches noires grouillaient au-dessus de sa masse pourrie et de la capuche en lambeaux qui dissimulait son visage dans les ombres. Quand il parlait, son haleine pestilentielle s'accompagnait de mouches mortes qui tombaient au sol.

— Gloire à la magnificence du Cornu, » toussa Nurglitch, « Sous Sa véritable apparence, » ajouta-t-il en tournant sa tête dissimulée vers le seigneur gris Skrittar. « Par Sa grâce divine, nous, Ses fidèles serviteurs, avons découvert la plus sacrée des contagions ! » Nurglitch défit le lourd grimoire qu'il portait autour du cou, au bout d'une chaîne, arrachant des pages moisies jusqu'à dévoiler un creux dans l'ouvrage. Sa patte couverte de verrues en sortit une fiole en verre. Les autres seigneurs de la corruption se firent tout petits, chacun s'attendant à voir les autres bondir de leurs sièges et se ruer vers l'une des nombreuses sorties cachées entre les murs de la Chapelle grise.

« Le Rat Cornu nous offre une nouvelle peste sacrée ! » gloussa Nurglitch en brandissant la fiole. Ce geste ne rassura pas les autres seigneurs. La voix tranchante de Vecteek leur rappela cependant qu'ils avaient d'autres choses à craindre.

— Lâches détritrus ! » gronda Vecteek. « Restez assis ! Écoutez-écoutez ! La peste est inoffensive pour nous. Elle ne tuera que les choses-hommes. »

Premier parmi ses pairs, le verbe de Vecteek avait force de loi. Ce n'était pas une affaire de croyance, mais bien d'obéissance, qui obligea les membres du conseil à ne pas bouger de leurs sièges. Seule une complicité de la garde vermine avait pu permettre à Nurglitch d'apporter son poison dans la Tour fracassée, et pas un homme-rat du clan Rictus n'aurait été assez idiot pour oser une chose pareille sans la permission de Vecteek. En fixant la fiole, les membres du conseil étaient non seulement témoins de la puissance des Pestilens, mais aussi de la domination du clan Rictus. Ce rappel n'était pas des plus agréables.

— Comment être sûr que ça tuera les choses-hommes ? » demanda Rattnak Vile, qui montra les crocs. « Comment être sûr que ça ne tuera pas les skavens ? »

Vecteek se leva et claqua des pattes. Alors, un groupe de gardes vermines entra furtivement dans la Chapelle grise en poussant une grande cage en verre devant eux. À l'intérieur, il y avait un ensemble hétéroclite d'hommes-rats décharnés et d'esclaves humains crasseux qui couinaient et gémissaient, s'accrochant comme ils le pouvaient aux parois transparentes de leur cellule. Les seigneurs de la corruption se mirent à remuer d'un air nerveux en remarquant les marques sur le pelage des skavens enfermés, car ils y décelèrent un représentant de chacun de leurs clans. Un homme-rat pie arborait même de minuscules cornes, ce qui lui donnait des airs de prophète gris.

Sur un nouveau geste de Vecteek, Nurglitch glissa de son siège et s'approcha de la cage. Le prêtre de la peste ouvrit un minuscule battant et lâcha la fiole dans la cage. Elle se brisa en heurtant le sol et répandit aussitôt une brume noire. L'espace d'un instant, les prisonniers disparurent dans l'obscurité. Puis la brume se dissipa et se condensa en une sorte de suie noire. Les esclaves skavens frappaient toujours contre les murs de verre en hurlant de terreur. Les humains, eux, gisaient au sol, couverts de furoncles suintants et de bubons suppurants.

— Ils n'ont rien, » toussa Nurglitch. « La peste ne vise que les choses-hommes. Elle ne tuera pas le peuple-rat. Mon apprenti, Puskab Crasse-Fourrure, teste la peste sur de nombreuses choses-hommes. Neuf sur dix meurent ! »

Cette annonce fit apparaître des étincelles dans les yeux des hommes-rats réunis. Neuf sur dix ? Les humains seraient anéantis, et même en s'unissant, ils ne pourraient rien faire contre les hordes de l'Empire souterrain ! Les hommes-rats les balayeraient et s'empareraient de la surface du monde ! Gavés des richesses de l'empire des choses-hommes, ils seraient plus forts que jamais dans l'histoire du royaume souterrain !

Sythar observait Nurglitch en remuant la queue. Le seigneur de la peste était un fanatique religieux dont le clan avait jadis tenté d'asservir tout l'Empire souterrain. Si les prêtres de la peste disposaient véritablement d'une arme d'un tel potentiel, alors le pouvoir du clan Pestilens n'aurait plus aucune

limite. Il jeta un regard jaloux en direction du douzième trône. En priver le belliqueux Vecteek serait assez compliqué comme cela, mais en prendre le contrôle au clan Pestilens risquait d'être impossible. Il tourna alors la tête vers le seigneur gris Skrittar. Bien que cela l'exaspère, Sythar devrait se ranger du côté du prophète gris au moment du vote.

— J'ai été témoin de l'efficacité de la maladie de Puskab, » déclara le seigneur gris Skrittar, qui ne précisa pas si cette information venait d'une vision magique ou lui avait été rapportée par des espions. Nurglitch grogna en entendant le prophète gris attribuer la maladie à son apprenti, une insulte d'autant plus agaçante qu'elle n'en cachait pas moins la vérité.

« Cette peste est capable de rendre nos ennemis impuissants, de les décimer par milliers, » reprit Skrittar. Sythar imaginait déjà le prophète gris donner au conseil une bonne raison de s'opposer à la nouvelle arme de Nurglitch malgré sa puissance apparente. Il surprit cependant tout le monde en soutenant la contagion.

« Le Rat Cornu manifeste Sa bienfaisance d'une bien étrange manière, » continua Skrittar en tendant la tête en direction du Trône noir, un peu comme s'il écoutait un orateur invisible. « Il a fermé l'œil sur les... excentricités du clan Pestilens et, grâce à eux, nous a offert l'arme qui augure de l'avènement que nous attendons depuis si longtemps ! » Le sorcier-prophète se tourna vers Vecteek en penchant la tête. « Demandons au conseil de voter. Soutenons cette nouvelle arme et utilisons-la sur-le-champ contre les choses-hommes ! » Là encore, Skrittar tourna la tête vers le siège vide. Il n'y avait maintenant plus aucun doute au sujet du vote du Rat Cornu.

Vecteek observait le seigneur gris d'un air méfiant et semblait sur le point de faire intervenir la garde vermine, afin de tuer dans l'œuf les machinations de Skrittar. Mais occire le seigneur gris faisait partie des rares choses qui lui étaient impossibles. Cela aurait donné aux nombreux ennemis du clan Rictus l'excuse qu'ils attendaient pour se regrouper et renverser le belliciste. Il n'y avait rien de mieux qu'une guerre sainte pour exciter les canailles du royaume des skavens.

— Cette nouvelle peste fera plus que cent armées, » dit-il. « L'homme-Boris a divisé les choses-hommes et les a rendues méfiantes. Cela les rendra vulnérables à la peste. Elle sera sur elles avant qu'elles comprennent ce qui leur arrive. Comme elles sont divisés, elles ne pourront pas arrêter sa propagation. » Il serra le poing. « Elles seront brisées et vaincues avant que nos premiers guerriers sortent des tunnels ! »

Comme le seigneur gris Skrittar et le belliciste Vecteek soutenaient le plan, le vote fut une formalité. Au final, seuls le malmaître Sythar et le grand seigneur de guerre Vrrmik du clan Mors s'opposèrent au plan. Sythar ne pouvait réprimer le sentiment de panique qui animait ses glandes chaque fois qu'il sentait la putrescence dévorante de Nurglitch. La nouvelle épidémie allait certainement profiter à tout l'Empire souterrain, mais il ne faisait aucun doute que les prêtres de la peste s'arrogeraient la part du lion. Il y avait bien

évidemment une autre possibilité, qui avait traversé l'esprit de tous les seigneurs de guerre du conseil : si les Pestilens étaient en mesure de produire une peste capable de tuer les choses-hommes, ils pouvaient certainement en concevoir une autre visant leurs congénères. Quelles que soient leurs intentions, Sythar était bien décidé à ordonner au clan Skryre d'observer et d'attendre.

L'opposition du seigneur de guerre Vrrmik était plus pragmatique : le seigneur gris Vecteek était la créature qu'il haïssait le plus au monde. Sythar se demanda si, le temps venu, cela suffirait à en faire un allié contre le clan Pestilens. Parce qu'il était impensable que la peste se limite à ce que Nurglitch avait promis.

Restait à voir ce qui se passerait ensuite.



Nuln, Nachgeheim, 1111

La *Rose noire* était perchée aux abords d'une rue vallonnée du quartier de Freiberg, tout près du fleuve. Du seuil de l'établissement, on avait vue sur la voie qui descendait jusqu'aux eaux claires du Reik et on apercevait les flèches grises rocailleuses du Helstrumoog, la petite île qui s'élevait au confluent des fleuves. Les flèches lointaines de la cathédrale abandonnée de Sigmar étaient visibles aux petites lueurs de l'aube. L'édifice avait été déserté après le grand incendie, qui avait coûté la vie au grand théogoniste et à une bonne partie du clergé sigmarite du Wissenland. De l'autre côté du temple en ruine s'étendaient les terres arables et les pâturages en friche, tout cela parce que les nobles se disputaient depuis des mois pour savoir qui avait le droit d'affermir ces terres abandonnées.

Walther soupira en regardant en bas de la route. Nuln était une cité en pleine mutation. L'Empereur Boris avait déplacé la capitale à Altdorf peu après son couronnement, privant ainsi le « joyau de l'Empire » de son lustre. Élu à la tête du culte sigmarite, le grand théogoniste Thorgrad avait mis un terme à la reconstruction de la cathédrale Helstrum et relocalisé le siège du Temple à Altdorf. En l'espace de quelques décennies, Nuln avait perdu sa place de centre séculier et spirituel de l'Empire. Un sentiment de malaise et d'amertume s'était ainsi abattu sur les Nulners, une impression de grandeur passée, et voilà qu'ils s'enfonçaient lentement dans la décadence et la pauvreté.

Le ratier secoua la tête. Il ne pouvait rien faire pour redorer le lustre de Nuln. Cette mission était celle du comte Artur et de l'Assemblée. Ses propres problèmes le tracassaient bien assez comme cela. Certes, ils n'auraient sans doute pas fait sourciller un baron ou un duc, mais ils étaient plus importants

que les grands mystères de Verena à ses yeux.

La *Rose noire* était presque vide lorsque le jour se leva. Bremer, le tenancier à la barbe broussailleuse, était au bar, où il nettoyait des chopes en terre cuite et des outres en cuir. Quelques lampistes et ramoneurs occupaient les tables ici et là. Les clients se pressaient surtout entre le crépuscule et minuit, lorsque les marins et les matelots venus des quais montaient la colline, et que des étudiants descendaient de l'Universität. L'endroit était alors livré aux chants et plaisanteries grivoises, aux marchands fluviaux ivres et aux solides manœuvres aux relents de poisson.

Walther préférait l'établissement lorsqu'il était calme. Il était habitué au silence, à la tranquillité des égouts, où l'on n'entendait que le crépitement de son brûle-jonc et les grattements des rats. Le bruit, le vacarme des foules réunies en un petit endroit, tout cela l'effrayait. Parfois, il était heureux que les gens fuient la compagnie des ratiers. Cela lui facilitait les choses.

Sauf dans un domaine. Son cœur s'emballa lorsqu'il balaya la pièce du regard et aperçut la femme qui sortait de la cuisine avec un plat chargé de pain noir et de bouillie de froment. Ses yeux s'arrêtèrent sur sa silhouette bien faite, soulignée par sa simple jupe de laine et son tablier de lin. Malgré la pénombre, ses longues tresses dorées étincelaient tel un soleil. Il l'observa qui contournait une table pour poser le plat devant un milicien au visage gris. Walther se renfrogna lorsque le soldat tenta de saisir la jeune femme par la taille.

— Juste un petit baiser, Zena, » dit le milicien en faisant mine de se lever de sa chaise. La femme posa les mains sur ses épaules pour le rasseoir.

— N'y pense même pas, Meisel, » le gronda-t-elle en se dégageant de sa poigne. « Avale ta bouillie et estime-toi heureux d'avoir le ventre plein. »

Meisel fit la moue en regardant son repas.

— Ta cuisine va me manquer, Zena. Presque autant que tes grands yeux bleus, » dit-il en lui faisant un clin d'œil.

— Vous nous quittez, Herr Meisel ? » s'écria Bremer, resté derrière son comptoir.

Meisel tourna sa chaise pour lui faire face.

— J'ai été licencié. Moi et une centaine de gars. L'Empereur Boris a instauré une nouvelle taxe pour chaque dienstmann qu'un seigneur choisit de conserver. » Il plongeait sa cuiller dans son bol de bouillie. « Les nobles taillent dans les dépenses.

— Ils déchanteront si les gobelins reviennent, » pesta Bremer. « Ou encore si les hommes-bêtes décident de sortir de la Drakwald. Ils vous supplieront alors de reprendre les armes. »

Le milicien serra le poing.

— Ils nous supplieront avant, » promit-il. « Il y a ce chevalier du nom d'Engel qui organise une marche sur Altdorf. Nous allons nous adresser à l'Empereur en personne et faire connaître nos doléances ! »

Zena repartit en cuisine, laissant Meisel et Bremer à leur discussion.

Walther savait qu'elle avait horreur des conversations politiques et religieuses, de ceux qui perdaient leur temps à discuter de sujets qu'ils ne maîtrisaient pas. Elle tolérait les mains baladeuses des matelots ivres, mais ne supportait pas leur philosophie de comptoir.

Walther l'intercepta au moment où elle arriva à la porte de la cuisine.

— Zena, » murmura-t-il en l'attrapant par la cordelette de son tablier. Elle virevolta en levant la main pour frapper celui qui l'accostait. Quand elle reconnut le ratier, son expression passa de la colère à l'ennui.

— Schill, » fit-elle en soupirant. « Évidemment. La nuit ne serait pas normale si je ne me faisais pas peloter par un ratier. »

Walther grimaça et lâcha soudain la cordelette du tablier comme s'il s'agissait d'un serpent.

— Je ne voulais pas...

— Tu ne veux jamais rien. » Les yeux de la jeune femme s'attardèrent sur les mains du ratier, et elle se durcit en les voyant couvertes de sang. « Tu aurais au moins pu te débarbouiller avant de venir.

— Je suis désolé. Certains m'ont mordillé cette nuit, » expliqua Walther, qui tenta de s'essuyer les mains sur la laine rugueuse de ses braies.

— Tu finiras par te faire grignoter un doigt, » le prévint Zena. « Je t'ai déjà dit que tu pourrais trouver un meilleur travail. » Son regard s'adoucit lorsqu'elle vit la coupure que Walther venait de rouvrir. « Oh ! Une de ces sales choses va vraiment finir par t'arracher un doigt ! »

Le ratier ne protesta pas quand Zena défit son écharpe et soigna sa main blessée. La chaleur qui lui envahit le cœur lui fit vite oublier la douleur de la chair écorchée.

— Aucun chasseur n'est totalement à l'abri de sa proie. Cela fait partie des risques qu'on doit accepter. » Il releva le menton de Zena jusqu'à ce que leurs regards se croisent. « Je fais tout ça pour toi. Je ferais tout pour t'aider, pour fonder une famille. »

Zena s'écarta et redevint furieuse.

— Un penny la queue ? » se moqua-t-elle. « Tu élèveras des enfants avec un penny par queue ? »

Walther sourit, plongea la main dans sa bourse et en sortit les pièces qu'Ostmann lui avait données. Un sentiment d'exultation l'envahit lorsqu'il vit les yeux de Zena s'illuminer à la vue de l'argent. Elle les lui arracha de la main et les observa d'un air émerveillé, comme si elle ne les croyait pas réelles.

— Et ce n'est qu'un début, » promit Walther. Il songeait au nombre de plus en plus élevé de rats qu'il avait vus dans les égouts, mais également aux étagères vides d'Ostmann et à l'embargo pesant sur le Stirland.

Doucement, le ratier referma les doigts de Zena sur les pièces et lui baisa la main.

« Ne t'inquiète pas, » lui dit-il. « Nous serons bientôt heureux. »

✧ CHAPITRE III ✧



*Middenheim
Kaldezeit, 1111*

Des loups grimaçants aux crocs de pierre regardaient les hommes qui ne faisaient pas attention à eux. Les flammes vacillantes d'une gigantesque cheminée projetaient des ombres folles sur les gargouilles, et les jeux d'ombre et de lumière offraient aux fauves de marbre un semblant de vie.

En contrebas, deux hommes se battaient dans la pièce au plancher ciré. Les planches grinçaient et craquaient sous les bottes des deux escrimeurs qui enchaînaient bottes et parades dans la galerie déserte. Autant dire que l'acier résonnait bruyamment dans le hall.

Le premier combattant était entre deux âges, maigre, avec des cheveux courts et les tempes dégarnies, sans oublier une fine moustache grisonnante. Il avait le visage sec et dur, le regard perçant d'un rapace. Il portait une simple tunique de cuir, et sa seule fantaisie prenait la forme d'un pectoral doré passé autour de son cou. Il maniait l'épée avec adresse et assurance, et chacun de ses gestes témoignait de sa grande expérience.

Son adversaire était beaucoup plus jeune, guère plus qu'un enfant. Ses épais cheveux noirs lui tombaient aux épaules et se prenaient dans son haut col. Par contraste avec la simple tunique de l'homme, l'enfant portait une cote d'armes extravagante, avec des bandes argentées parcourant l'étoffe rubis et une série de boutons d'or s'entrecroisant sur la poitrine. Une énorme boucle, forgée à l'image d'un loup courant, retenait sa ceinture en peau de dragon. Le fourreau qui pendait à sa taille était doré sur une bonne partie de sa longueur et ciselé d'ornementations en volutes complexes.

Le garçon avait un beau visage, marqué des plus grandes qualités de la noblesse. Ses yeux bleu marine ne cachaient pas sa fierté, et son imperceptible sourire en coin témoignait d'une assurance qui n'était assurément pas née de l'expérience ou de la pratique. La volonté d'aller de l'avant suffisait à enhardir l'enfant et à le conduire au succès.

Ses talents de bretteur étaient cependant d'un style moins raffiné, plus primaire, que les gestes calculés de son adversaire. C'était l'émotion plutôt que l'adresse qui animait sa lame, mais son acharnement et ses réflexes étaient tels que sa garde était impénétrable, que ses attaques échouaient à chaque fois d'un cheveu seulement.

L'homme exécuta un geste de torsion du poignet pour bloquer un coup de taille et sourit.

— Cela aurait pu être une belle feinte... si seulement vous l'aviez voulu, » déclara-t-il à l'adolescent.

L'intéressé sourit d'un air affecté.

— Je n'ai pas besoin de feintes pour me glisser derrière ta lame, vieil homme. »

Le bretteur lui rendit son sourire, fit rouler sa lame le long de l'épée de l'enfant et feignit de le frapper au cœur. Mais l'enfant se baissa en exécutant un pas de côté et dévia la lame à l'aide du pommeau de son arme. Impressionné, le guerrier hocha la tête.

— Beau travail. J'en viendrais presque à croire que vous avez étudié les bottes du *diestro* estalien... si seulement vous aviez le goût de la lecture. »

L'enfant donna un coup d'épée au bras gauche de son adversaire, puis se tourna entièrement pour enchaîner avec une botte à la jambe droite. Les deux attaques s'écrasèrent contre la lame en acier du bretteur.

— Pourquoi lire quand on n'a plus rien à apprendre, van Cleeve ? » répliqua l'enfant.

L'homme renifla d'un air amusé, puis donna un violent coup de botte au pied de son adversaire, qui recula en sautillant d'un air surpris et baissa la garde l'espace d'un instant. L'instructeur avait partie gagnée. La pointe de son épée était au contact du ventre de l'adolescent, et la mouche dont elle était recouverte était enfoncée dans son pourpoint.

— Si vous souhaitez vous faire tuer, alors je n'ai effectivement plus rien à vous apprendre, votre grâce. »

L'enfant rit et, dans un large geste d'une rapidité à couper le souffle, posa sa lame contre le cou de son instructeur.

— C'est un coup fatal, mais la mort n'est pas instantanée. Nous perdons la vie tous les deux, vieil homme. » Il écarta sa lame en souriant et enleva le morceau de bouchon de sa pointe avant de la remettre au fourreau.

Van Cleeve soupira en l'imitant.

— Je crois que son excellence le graf se consolera en apprenant que son seul fils a tué son assassin avant de mourir à son tour. » L'homme secoua la tête. « Vous avez un don, c'est une certitude, prince Mandred. Si seulement vous vous appliquiez à apprendre l'escrime... »

Mandred se renfrogna. Cet argument, il l'avait souvent entendu et ne l'appréciait pas, d'autant que son père pensait la même chose que van Cleeve.

— Les techniques et écoles d'escrime ne me feraient que du tort. Dompte un loup et tu émousses ses crocs.

— Un loup dompté vit plus longtemps, » observa van Cleeve.

— Un loup sauvage est plus heureux, » rétorqua le prince.

Cleeve comprit qu'il ne parviendrait pas à convaincre son élève. Claquant les talons, le Westerlander salua le prince et quitta la galerie. Mandred attendit que le bretteur ait disparu avant de se retourner et de se ruer dans l'escalier

situé à l'autre bout de la pièce.

L'entraînement en compagnie de van Cleeve s'était révélé fort contrariant, et le prince avait été impatient d'y mettre un terme. Il y avait en ce moment des choses plus importantes que l'escrime au Middenpalaz. Des nobles et des dignitaires de toute la ville étaient arrivés durant la journée. Il se préparait quelque chose et il était bien décidé à en apprendre un peu plus.

Traversant en catimini les pièces obscures du palais, Mandred prit soin d'éviter les couloirs les plus fréquentés. Empruntant des passages secondaires et un ensemble de pièces vides, il évita ainsi la petite armée de paysans qui s'occupaient de la maisonnée du graf et les gardes armés qui veillaient sur la famille royale. Le seul qui remarqua son passage fut Woten, le chien-loup au poil gris qui flânait dans une salle de banquet, mais l'animal s'intéressait davantage à la chaleur de l'âtre ronflant qu'aux activités du jeune homme. Il remua la queue en le voyant passer, mais ne lui prêta pas davantage d'attention.

Se faufilant dans les couloirs en pierre de taille, Mandred atteignit enfin sa destination, un petit vestibule attenant à la salle du conseil du graf. Cette pièce renfermait un secret connu de peu de gens. Une peinture fixée au mur par des gonds pouvait être ouverte en débloquent un loquet caché. Derrière l'œuvre figurait un carreau de verre opaque, dissimulé derrière un grand miroir de la chambre du conseil qui ne disposait que d'une seule face réfléchissante. Une personne située dans le vestibule pouvait donc observer l'autre pièce au travers de l'œil-de-bœuf. L'ensemble était d'architecture naine, comme en témoignaient les runes anguleuses gravées sur le bord du verre. Mandred s'émerveillait toujours de la magie du judas, mais il ne cherchait plus à l'expliquer depuis bien longtemps. Magie naine ou sorcellerie, peu lui importait tant que cela fonctionnait.

Espionnant la salle du conseil, Mandred vit une vingtaine de nobles de la ville assis autour du Fauschlagstein, une grande table en pierre taillée dans un bloc de granit de l'Ulricsberg. Parmi les notables figuraient le grand maître Arno Warsitz, maussade, dont la grande barbe rousse cascadaït sur sa poitrine ; l'austère Ar-Ulric, le grand prêtre du Loup Blanc, dont la robe en peau de loup était assortie à ses cheveux blancs et à son œil droit laiteux ; le thane Hardin Gunarsson, chef des nains de Middenheim, au visage ridé et déformé par un perpétuel renfrognement. À côté de ses conseillers à la mine sévère, le graf Gunthar semblait gai et vibrant, avec ses cheveux noirs coiffés en arrière et sa longue houppe de créseau côtelée, le bleu foncé de l'habit large contrastant avec le noir et le brun ternes de son conseil.

La joie ne se lisait cependant pas dans les yeux saphir et cernés du graf qui ne cachaient pas son inquiétude.

— Alors nous sommes d'accord, » déclara le graf Gunthar à ses conseillers. « Middenheim ne sera pas affaiblie par les décrets d'un Empereur corrompu. Nous ne congédierons pas nos soldats et ne viderons pas le trésor de la cité pour acquitter une taxe injuste. »

Cette déclaration suscita des hochements de tête des nobles réunis. Le thane Hardin passa la main dans sa barbe blonde et se renfroga en songeant à la cupidité de l'Empereur humain. Même les nains les plus avares n'auraient pas manigancé une entourloupe aussi tordue que Boris, qui en taxant les dienstleute, laissait son Empire sans défense.

Le graf Gunthar fit le tour de la table en dévisageant ses conseillers à tour de rôle.

« Vous savez tous ce que nous risquons en défiant l'Empereur Boris. Il pourrait lever une armée pour venir chercher ce qu'il croit lui revenir de droit.

— Qu'il essaye, » grogna le grand maître Arno en serrant le poing. « Le rat-Drak ne mettra jamais les pieds sur l'Ulricsberg.

— Il n'en aura pas besoin, » l'avertit le vicomte von Vogelthal, le chambellan du graf. « Il pourrait tout simplement assiéger la montagne et nous couper du reste du Middenland. Quelles que soient les qualités de nos guerriers, l'Empereur peut en aligner plus que nous. »

Manifestement d'accord avec la remarque du chambellan, le graf Gunthar opina du chef.

— Voilà pourquoi j'ai décidé de remplir nos réserves, afin de nous prémunir d'éventuelles représailles de l'Empereur. Nous devons imposer les fermes et francs-alleux de la région de l'Ulricsberg, et doubler le champart. Je veux que les greniers soient pleins à craquer avant l'hiver. L'Empereur Boris attendra forcément le printemps avant de lancer une campagne dans le nord, mais chaque jour où il restera au Reikland après le dégel sera un don d'Ulric.

— Les raugrafs et landgraves ne seront pas très heureux de voir leurs charges augmenter, » lui objecta le duc Schneidereit.

— Nous faisons face à une urgence, » gronda le graf Gunthar. « Si nous voulons survivre, chaque homme va devoir faire des sacrifices. » Il s'immobilisa et posa les mains sur la surface de granit froid. « C'est pour cela que j'ai ordonné que le Sudgarten et le Konigsgarten soient labourés afin d'être cultivés. Nous devons planter tout ce que nous pouvons avant les premières gelées. » Il soupira face aux mines inquiètes de ses conseillers. « Cela ne servira à rien si l'Empereur Boris réagit rapidement, mais s'il traîne, nous pourrions rentrer une récolte avant que son armée n'assiège l'Ulricsberg. »

La plupart des nobles acquiescèrent d'un air sinistre face à cette décision pragmatique. Les parcs, avec leurs bosquets et parterres de fleurs colorées, allaient leur manquer, mais ce n'était rien en comparaison d'une possible disette.

— Votre Grâce, il y a un autre point qu'il ne faut pas perdre de vue. » Tous les regards se tournèrent vers le vieil Ar-Ulric. Il ne s'agissait pas d'un conseiller parmi d'autres. En tant que chef du culte d'Ulric, il était le plus puissant prêtre de Middenheim. Les ulricains le vénéraient comme le représentant de leur dieu ici-bas.

Ar-Ulric se leva et balaya la pièce de son œil valide.

« La peste sévit dans les provinces lointaines de Sylvanie et du Stirland. Si la maladie se propage au-delà de leurs frontières, au Talabecland et au Hochland, ou jusqu'à notre Middenland, nous devons nous préparer à un afflux de réfugiés.

— Nous avons déjà trois mille Westerlanders sur les bras, » grommela le vicomte von Vogelthal. « Et quelque deux mille Drakwalders. La ville ne peut pas supporter davantage d'étrangers.

— Et cela n'arrivera pas, » déclara le graf Gunthar. « Nous devons protéger Middenheim. Accepter ceux qui fuient l'ennemi, c'est une chose, mais la miséricorde ne doit pas confiner à l'irresponsabilité. » Il hésita quelques instants pour réfléchir aux conséquences de sa décision. « Non, Votre Éminence, » dit-il à Ar-Ulric, « Middenheim n'accueillera pas les réfugiés de la peste. Ceux qui s'aventureront jusqu'aux chaussées ou poseront un pied sur l'Ulricsberg devront être abattus comme des chiens. Ceux qui chercheront à entrer en ville seront repoussés au pied de la montagne. »

Ar-Ulric hocha la tête.

— Si telle est votre décision, dois-je prendre congé pour en informer le temple de Shallya ? Les prêtresses voudront être informées et se préparer en conséquence.

— Allez-y, mais prévenez aussi le temple que ceux qui aideront les réfugiés ne seront pas autorisés à revenir en ville. Il n'y aura pas d'exception. Pas même pour les prêtresses. »

Choqué par la cruauté de la décision de son père, Mandred remit la peinture en place. Il était malade à l'idée que son père se montre aussi insensible, délaisse les démunis, tourne le dos à ceux qui avaient besoin d'aide.

Il admirait depuis toujours la sagesse de son père, une sagesse qui n'était rien sans une bonne dose de compassion.

Mandred jura qu'une fois devenu graf, il serait doué de ces deux qualités. Il ne se comporterait pas en lâche tyran comme son père.



Altdorf *Kaldezeit, 1111*

Un vent cinglant soufflait sur le Reik et Altdorf, rappelant à chacun que l'automne touchait à sa fin et qu'Ulric refermait déjà ses griffes sur le monde. L'hiver à venir allait être difficile pour la capitale. Les rumeurs effrayantes de mauvaises récoltes au Stirland et en Sylvanie furent confirmées lorsque les nobles de Pfeildorf et de Wissenburg commencèrent à se plaindre à l'Empereur au sujet des quantités ridicules de grain et de millet arrivées par le fleuve. Les quelques denrées sorties de ces provinces n'avaient pas dépassé Mordheim et Talabheim. La Solland et le Wissenland, principalement tournés

vers la viticulture et l'élevage d'ovins, avaient grand besoin de provisions pour l'hiver. À Nuln, le prix de la nourriture s'était envolé, si bien que les récoltes de nombreux seigneurs du Reikland y avaient été détournées, délaissant leurs marchés traditionnels d'Altdorf.

Mais la perspective d'un hiver de disette s'éloigna lors des dernières semaines de Brauzeit. C'est là que le décret de l'Empereur Boris concernant les dienstleute porta ses fruits. Congédiés par leurs seigneurs et incapables de trouver un autre travail, les paysans dépossédés s'étaient mobilisés sous l'autorité d'un véritable brandon de discorde, un chevalier grisonnant du nom de Wilhelm Engel. Vétéran de nombreuses campagnes, Engel avait été le capitaine de généraux et de seigneurs de guerre. Il n'avait eu aucun mal à organiser sa troupe avec une précision et une discipline militaires. Au cours des dernières semaines de Brauzeit, il mena cinq mille soldats affamés dans les rues d'Altdorf pour demander justice à l'Empereur, au nom duquel ils avaient combattu.

Les dienstleute continuèrent d'affluer de tout l'Empire, de toutes les provinces. Chaque matin, une délégation d'Engel se présentait devant les portes de marbre du palais impérial avec ses doléances et une demande d'audience auprès de l'Empereur, afin de pouvoir plaider leur cause. Les demandes d'Engel étaient directes : du pain pour nourrir ses hommes et du travail.

Les semaines s'égrenèrent sans que l'Empereur ne les reçoive. Les « Marcheurs du régiment du pain, » comme on les appelait désormais, occupèrent les champs et prés d'Altdorf, où ils élevèrent un ensemble de gourbis couverts de chaume. Le plus imposant apparut dans l'immense Altgarten, et un dédale sordide de masures envahit bientôt le parc tranquille. Les Altdorfers baptisèrent rapidement l'endroit « Micheburg, » non sans mépris, et le maudirent, ainsi que les malpropres qui l'infestaient.

La présence de tant d'hommes déracinés et désespérés inquiétait les habitants d'Altdorf. Les petites fermes familiales qui nourrissaient en partie la ville étaient constamment la cible de braconniers et de voleurs. Les bergers se mirent à garder leur bétail chez eux, et les greniers prirent des allures de camps armés où des compagnies de gardes patrouillaient jour et nuit. Pendant plusieurs jours, les habitants tremblèrent en entendant les histoires sur les écuries von Werra : l'ensemble des bêtes avait été volé au plus fort d'une nuit. Les feux de camp qui redoublèrent d'intensité à Micheburg en dirent long sur ce qui avait pu arriver aux chevaux.

Le bidonville était visible depuis les tours du Reikschloss. Les chevaliers des Reiksknecht qui patrouillaient sur le chemin de ronde de leur forteresse voyaient bien les rangs du régiment du pain grossir. Constatant que le parc était chaque jour déboisé pour faire de la place aux huttes et cabanes, les chevaliers sentirent une étreinte glacée se refermer sur leur cœur. Depuis les hauteurs, ils voyaient la menace terrible qui ne cessait de croître au sein même de la ville.

Un matin, le baron Dettleeb von Schomberg sentit la tension en se promenant. Depuis qu'il était grand maître des Reiksknecht, il avait l'habitude de faire trois fois le tour des remparts. L'air frais et l'exercice garantissaient, selon lui, un bon état de santé et des idées claires. Ce matin-là, cependant, l'appréhension l'animait encore lorsqu'il entama son cinquième tour.

Le régiment du pain et sa cause lui étaient sympathiques. Il se sentait proche de ces hommes privés de la sécurité de leur foyer et de leur emploi. Malgré tout, il ne pouvait oublier la menace que faisaient peser ces désespérés affamés sur la paix et la sécurité à Altdorf.

Perdu dans ses pensées, von Schomberg n'aperçut le capitaine Erich von Kranzbeuhler qu'en manquant de lui rentrer dedans.

— Toutes mes excuses, mon seigneur, » dit Erich en se mettant au garde-à-vous.

Von Schomberg lui adressa un sourire fatigué.

— Non, c'est moi, » répondit-il en gloussant sèchement. « Je devrais même vous remercier. Sans votre intervention, j'aurais pu basculer par-dessus le parapet.

— Loin d'une mort héroïque digne d'un grand maître, » fit Erich, qui poursuivit au côté du baron, en se dirigeant vers les mâchicoulis. Le baron regarda au-dessus des toits pentus d'Altdorf, en direction de l'enchevêtrement de cahutes.

— Beaucoup de choses sont indignes des Reiksknecht, » soupira von Schomberg. « Mais je crains qu'on fasse appel à nous pour s'occuper d'eux.

— Le régiment du pain ? » demanda Erich en suivant le regard de son capitaine. « C'est un problème dont se chargeront sans doute les Schuetzenverein, non ? »

Von Schomberg secoua la tête et se rembrunit.

— Le guet aurait pu s'occuper des partisans d'Engel plus tôt, mais ce problème dépasse désormais les Schuetters. » Il frappa le parapet de pierre froide de la paume. « Par Verena ! Pourquoi le prince Sigdan n'a-t-il rien fait pour arrêter tout ceci ? Des milliers d'hommes affamés traînent en ville et il reste les bras croisés !

— Peut-être n'a-t-il pas eu le courage de les chasser ? Il ne s'agit pas de simples vagabonds. Ce sont des dienstleute, licenciés par leurs seigneurs du jour au lendemain, sans qu'aucune disposition ne soit prise à leur égard. Des hommes qui ont risqué leur vie pour assurer la sécurité de l'Empire.

— Je partage ce sentiment. Exception faite des officiers, tous les chevaliers des Reiksknecht sont des dienstleute, des vassaux de l'Empereur Boris. Je suis conscient des difficultés liées à cette position, mais un chef ne peut pas laisser les sentiments obscurcir son jugement. Les partisans d'Engel auraient dû être chassés.

— Peut-être la décision n'appartenait-elle pas au prince Sigdan.

L'Empereur considère de plus en plus Altdorf comme son fief personnel. S'il avait voulu renvoyer les Marcheurs du régiment du pain, il l'aurait déjà fait. »

Schomberg leva les yeux pour regarder au loin, de l'autre côté de la grande cathédrale de Sigmar, avant de s'attarder sur le palais impérial posé sur sa colline, entouré de ses murs nains mégalithiques. Les flammes dorées de Boris Hohenbach fixées aux flèches du palais claquaient au vent, rappelant à tous sans exception que l'Empereur était à résidence. À l'abri des hauts remparts du palais, entouré de ses compères et de ses lèche-bottes, il était possible que l'Empereur ne soit même pas au courant de l'agitation qui régnait sur le pas de sa porte.

Le baron afficha une grimace de chagrin. Il y avait une autre possibilité, beaucoup plus probable. L'Empereur profitait de la crise et laissait la situation dégénérer. Il repensa à la réunion du conseil impérial et à l'indignation des dignitaires au sujet des nouvelles taxes pesant sur l'Empire. Des dérogations avaient été accordées à la Drakwald et au Westerland, en proie aux troubles. Cette dérogation ne concernait pas Altdorf et l'armée impériale. Les dienstleute qui composaient le gros des troupes allaient être taxés au même titre que les autres paysans, pour finir dans le trésor impérial.

Malgré son abus de pouvoir, l'Empereur Boris avait des comptes à rendre aux électeurs qui lui avaient confié ses privilèges. Il avait pris l'habitude de dresser les provinces les unes contre les autres, s'assurant que chaque électeur avait un ennemi qu'il détestait encore plus que lui. Il s'assurait aussi que son verbe et son pouvoir étaient les seules choses qui empêchent ces haines à peine dissimulées de tourner à la guerre ouverte.

Mais Boris l'Avide semblait maintenant jouer à un tout autre jeu. Il profitait du désarroi de certaines provinces pour créer un état de dépendance entre elles et lui. Seules ses largesses donneraient au Westerland le pouvoir de reprendre Marienburg, seule sa considération permettrait à la Drakwald de se remettre des déprédations des hommes-bêtes. Un autre empereur, un nouvel empereur, ne compatirait pas forcément à leur malheur et leur imposerait sans doute les mêmes obligations qu'aux autres provinces.

Boris ne se fiait qu'à ce genre de loyauté ; une loyauté basée sur le besoin et la dépendance plutôt que sur le respect et l'admiration.

Les Marcheurs du régiment du pain. Von Schomberg comprenait maintenant où l'Empereur voulait en venir. Chacun de ces hommes était un soldat perdu, une épée de moins dans l'arsenal des autres provinces. Mais ses machinations ne s'arrêtaient pas là. En attirant ces désespérés à Altdorf, la capitale impériale, Boris espérait bien les presser comme des citrons. Il laissait délibérément les taudis croître, invitait le désespoir et l'anarchie à s'immiscer en ville.

Le moment venu, une fois la situation suffisamment grave, il interviendrait. Il chargerait ses soldats de tuer les émeutiers. Les rues seraient alors inondées de sang, le sang de braves hommes qui, quelques mois plus tôt, avaient combattu pour cet Empire qui les condamnerait finalement. Ensuite, le carnage suffirait à faire taire les détracteurs de l'Empereur, qui aurait toutes les raisons nécessaires pour exonérer l'armée impériale, Altdorf et peut-être

même le Reikland de la taxe imposée à leurs dienstleute.

Von Schomberg se détourna du parapet.

— L'Empereur agira, » promit-il à Erich. « Il agira quand il n'aura plus d'autre choix que de recourir à la violence afin que nul ne puisse le contrarier. Il fera appel à ses Kaiserjaeger et ses Reiksknecht, et les chargera de piétiner ces hommes affamés. »

Erich fut écœuré en imaginant la scène.

— Il ne fera pas une chose pareille ! Les chevaliers ne chargent pas des hommes sans défense ! »

Von Schomberg gratifia le jeune capitaine d'un regard glacé.

— Nous nous sommes engagés à servir l'Empereur sur notre honneur. Tous les Reiksknecht ont juré une obéissance aveugle à l'Empereur, et c'est Boris qui occupe cette place. S'il nous demande d'écraser le régiment du pain, c'est ce que nous ferons !

— Ce sera un massacre, » fit Erich en secouant la tête d'un air dégoûté.

— Oui, » répondit von Schomberg, qui reprit sa promenade sur les remparts.

« Ce sera un massacre. »



Bylorhof Kaldezeit, 1111

Des cris et des hurlements résonnaient dans la ville. Les paysans affluaient dans les rues, se rassemblaient pour ne rien manquer de la procession macabre qui traversait lentement Bylorhof. Vingt hommes nus, au corps luisant de sueur et de sang, avançaient péniblement dans les ruelles boueuses. Ils poussaient un autel hideux posé au fond d'un chariot. Il s'agissait d'une épouvantable effigie partiellement humaine : l'eidolon de Bylorak. La statue du dieu des marais était une œuvre monstrueuse taillée dans une pierre verte, une sorte d'homme trapu aux larges épaules, avec une gueule de crapaud béante et un œil laid au milieu du front. Ses cheveux étaient constitués de roseaux du marais, et sa barbe, de mousse. Il tenait un poisson dans la main gauche et un crâne humain dans la droite.

Les hommes qui poussaient l'idole dans les rues ne faisaient pas partie du clergé de Bylorak. La plupart des prêtres étaient morts, et le grand prêtre avait fui dans un ermitage, quelque part au sein du marais, abandonnant ainsi son temple. En son absence, des fanatiques de l'ancienne religion s'étaient résolus à prendre les choses en main. Ils avaient défoncé les portes du temple et volé la représentation de leur dieu, afin que Bylorak soit témoin de la dévotion et de la foi de ses disciples.

La procession progressait lentement dans les rues. Tous les six pas, les

hommes qui poussaient l'idole s'arrêtaient. Hurlant le nom de leur dieu à l'adresse du ciel, ils se flagellaient violemment. Les fouets mordaient leurs chairs et maculaient les rues de sang. Les flagellants arrêtaient au bout de quelques minutes et reprenaient leur marche dans la ville.

Frederick van Hal observait le cortège d'un air horrifié. Il connaissait certains des flagellants, qui constituaient des piliers de la communauté. La peur de la peste les avait fait basculer dans le fanatisme. Considérant les dieux de l'Empire comme des êtres faibles et impuissants, ils s'étaient à nouveau tournés vers les vieilles divinités des Fennones. La peste noire avait engendré une autre maladie en Sylvanie, celle de l'incrédulité.

Le prêtre de Morr était sensible au désespoir des paysans, qui avaient vu leurs prêtres et prêtresses mourir les uns après les autres, incapables d'enrayer l'épidémie, incapables d'offrir les bienfaits des dieux à la communauté affligée. Si Shallya et Morr ne protégeaient pas leurs propres serviteurs, quel espoir y avait-il pour les simples roturiers ?

Telle était la réaction des profanes, mais pour un homme d'Église, les choses n'étaient pas aussi simples. Frederick comprenait que les dieux œuvraient au travers de la foi, qu'il fallait justement s'y accrocher quand tout espoir semblait perdu. Les dieux mettaient les hommes à l'épreuve, ainsi que leur force de volonté et leur détermination, car l'homme ne pouvait révéler toutes ses qualités que dans l'épreuve.

Le prêtre fut pris d'un frisson et serra un peu plus sa robe. Tels étaient les us des dieux bienveillants, mais il en existait d'autres, des dieux d'une telle malveillance que le cyclopéen Bylorak serait passé pour un enfant de chœur en comparaison. Ces dieux anciens incarnaient les pires des maux, il s'agissait de démons qui évoluaient dans l'obscurité, bien décidés à abattre le monde des hommes à tout jamais. Frederick en avait appris beaucoup à leur sujet lors de ses études dans la grande bibliothèque du temple de Luccini, le plus ancien temple de Morr du Vieux Monde.

Il en avait appris plus encore en assumant les devoirs de grand prêtre du temple de Bylorhof. Les lecteurs n'avaient pas choisi d'y assigner un étranger sans raison. L'ancien prêtre, un Sylvanien, avait été excommunié pour ses pratiques hérétiques d'une extrême obscénité. Il avait été livré aux flammes, avec l'ensemble de ses biens, et son nom avait été effacé des archives du temple. Remplacer l'apostat par un Westerlander revenait à déclarer que le temple était lavé de l'infamie.

Mais cela ne s'était pas tout à fait passé comme prévu. Les paysans voyaient toujours le temple de Morr avec horreur et faisaient les signes des autres dieux lorsqu'ils croisaient Frederick dans la rue. Le temple de Bylorak avait ravivé de vieux rites qui laissaient les morts dans la fange du marécage afin que nul n'ait besoin de passer sous l'arche du jardin de Morr. À sa mort, l'épouse du baron von Rittendahl avait été enterrée dans la crypte du château sans cérémonie, car le seigneur n'aurait pu accepter un rituel morrite à cause de l'hérésie du prêtre précédent ; même s'il l'avait voulu.

Le père Arisztid Olt avait laissé derrière lui un héritage pour le moins indélébile... mais ce n'était pas tout. La Garde noire, venue chercher l'apostat pour le livrer aux flammes, n'avait pas remarqué le plus important des biens de l'hérétique. Sous le temple, dans les plus vieilles cryptes, Olt disposait d'une bibliothèque secrète, une collection d'ouvrages prohibés et de grimoires occultes qui surpassaient ceux du temple de Luccini.

Un rêve avait mené Frederick à la bibliothèque cachée. Morr était le dieu de la Mort, mais également du Sommeil, si bien qu'il guidait parfois ses serviteurs au moyen de songes. Un prêtre ne pouvait commettre le sacrilège d'ignorer ce genre de visions. Lorsque Frederick vit la vieille crypte et la porte secrète dans son rêve, il prit cela pour un signe de son dieu. S'y aventurant, il y trouva tout ce qu'il avait vu dans sa vision. Après quoi il emprunta les couloirs de marbre sinueux pour reproduire le chemin de sa forme onirique. Quand il leva le bras en direction du bec du corbeau d'obsidienne sculpté sur un pilier, il crut voir la main spectrale de sa forme intangible. Puis le pilier s'enfonça dans le sol pour laisser place à un passage secret, et Frederick sut ce qu'il allait trouver.

Cette découverte remontait à dix ans. C'était la raison pour laquelle Frederick acceptait les doutes spirituels et les peurs des paysans, la raison pour laquelle il appréhendait la folie que pouvaient susciter ces mêmes doutes et peurs. Les dieux pouvaient décevoir les hommes, mais les hommes pouvaient également décevoir les dieux. Les heures sombres n'étaient pas toujours un présent des dieux bons, mais parfois un piège des dieux mauvais qui souhaitaient pousser les hommes dans les griffes de la Vieille Nuit.

Perdu dans ses pensées, Frederick finit par se reprendre. Il observa avec une colère croissante les flagellants qui se mutilaient, et ne manqua pas la fascination, ainsi que le désarroi empreint d'espoir des spectateurs. Bylorak était une abomination, une relique d'un temps où les hommes rampaient aux pieds de maîtres monstrueux. Il n'y avait nul salut à espérer en se prosternant devant le dieu des marais, seulement la voie de la débauche et de la destruction. Mieux valait périr de la peste que vivre une telle obscénité !

— Arrêtez ça ! » s'écria Frederick en s'avancant dans la rue. Il brandit son bâton en le tenant devant lui pour bloquer le passage. Le chariot ralentit jusqu'à s'arrêter, et il se retrouva face au visage cyclopéen de Bylorak qui lui jetait un regard noir. Les flagellants firent alors le tour du véhicule sans cesser de se fouetter le dos, en poussant des gémissements aigus de colère.

— Profanateur ! » brailla un des fanatiques, la bave aux lèvres. « Tu oses soutenir son regard !

— Bylorak nous observe tous ! » siffla un autre. « Il nous voit, car nous sommes ses enfants ! Il nous écoute, car nous sommes ses enfants ! Il nous aide, car nous sommes... »

Frederick fit un pas vers le flagellant qui hurlait.

— Vous êtes des imbéciles, vous vous vautre devant une idole en pierre et vénerez un monstre ! Tous les hommes meurent un jour, mais tant qu'ils sont

vivants, ils doivent se comporter avec décence et honneur. »

Le flagellant s'écarta et se prosterna devant l'idolon.

— Il nous aide, car nous sommes ses enfants ! » Des larmes dévalèrent le visage du fanatique lorsqu'il posa les lèvres sur les pieds palmés de son dieu. Frederick avança pour l'en écarter, pour rendre un peu de dignité au misérable, nu comme un ver. Mais à peine eut-il tendu la main qu'il recula sous l'effet de la douleur. Une pierre venait de lui ouvrir la joue, et une seconde le heurta bientôt aux côtes. D'autres volèrent et le prêtre battit en retraite.

Les projectiles venaient non pas des flagellants, mais des paysans alignés dans la rue. La procession avait ravivé leur espoir comme jamais depuis les dernières semaines, et voilà qu'ils se déchaînaient parce que Frederick voulait les sauver.

— Va rejoindre ta charogne, chacal ! » s'écria une femme. « Es-tu donc si pressé de remplir ton jardin ? L'élève d'Olt essaye-t-il de prendre la place de son maître ? »

Les huées et les jets de pierres redoublèrent de violence, si bien que Frederick dut prendre ses jambes à son cou. Des pierres le heurtaient à chaque pas, et les excréments et déchets envahissant le caniveau maculèrent rapidement sa robe. Lorsqu'il réussit enfin à s'abriter sous l'appentis d'une porcherie, il eut le sentiment de n'être plus qu'un gros hématome. Il lui fallut un moment pour comprendre qu'il ne devait pas son répit à son refuge, mais à la foule qui ne lui prêtait plus attention.

En effet, les paysans de Bylorhof étaient de nouveau sous l'emprise du sortilège des flagellants. Le fanatique qui avait baisé les pieds palmés de l'idole était toujours accroupi devant le chariot, mais il était maintenant tout noir. On l'avait recouvert de poix, des pieds à la tête. Le prêtre écarquilla les yeux d'un air horrifié lorsque l'homme se mit à hurler à l'adresse de Bylorak, le suppliant de pardonner la profanation de Frederick. Un second flagellant s'approcha de l'homme en prière en serrant une chandelle dans la main.

Le malheureux couvert de poix s'embrasa comme une torche et sa prière laissa place à un hurlement. Les spectateurs abasourdis furent frappés d'un silence mystérieux lorsque les autres flagellants refirent le tour du chariot et poussèrent l'idole grimaçante sur le corps embrasé de leur camarade. Bien que situé à bonne distance, Frederick entendit les os du mort craquer sous les roues.

Le prêtre quitta son ignominieux refuge en clopinant, tandis que la foule gardait les yeux rivés sur la procession macabre. Il secoua la tête d'un air triste. Il y avait une chose dont les dieux ne pouvaient pas sauver les hommes : leur propre folie.

Frederick van Hal ne le savait que trop bien.

✧ CHAPITRE IV ✧



Nuln Kaldezeit, 1111

Malgré son épais manteau de laine, Walther Schill tremblait de froid alors qu'il se trouvait dans la rue du Renard, en chemin pour la *Rose noire*. Il était pressé de retrouver la compagnie d'un bon feu et d'un pot de bière, en somme de tout ce qui pouvait réchauffer ses os glacés.

L'hiver s'était abattu sur Nuln avec autant de violence qu'une armée de gobelins. Le Wissenland était connu pour ses hivers particulièrement rigoureux, mais celui-ci était comparable à la sauvagerie du Loup Blanc. Une couche de givre recouvrait chaque brique, chaque pierre, les rues étaient encombrées de neige et de verglas, et des stalactites de glace acérées pendaient à tous les avant-toits et corniches. Le vent s'engouffrait entre les bâtiments tel un prédateur aux abois, gelant à coups de vilaines bourrasques le visage de tous ceux qui ne se protégeaient pas.

C'était si différent des égouts, pensa Walther. Il était facile d'oublier l'hiver dans l'obscurité chaude et humide. Peut-être cela expliquait-il la présence des rats, de plus en plus nombreux. Le froid avait obligé les vermines à se réfugier sous les rues, dans les tunnels chauds et moites construits par les nains. Quelle qu'en soit la cause, leur nombre avait tellement grossi que Walther avait dû acheter trois chiens et prendre un apprenti. Hugo Brecht n'était pas finaud, mais son courage compensait son manque d'expérience.

Walther réprima un reniflement en passant devant l'échoppe d'un fabricant de chandelles, puis il aperçut un groupe de mendiants en haillons. Il resta sourd à leurs misérables supplications. C'était chaque jour un peu plus facile.

Nuln avait des airs de cité assiégée. Les rumeurs de peste au Stirland s'étaient confirmées, entraînant la suspension des échanges commerciaux avec cette province. Le comte Artur avait bien essayé de compenser la perte en signant de nouveaux contrats avec l'aristocratie du Reikland et du Talabecland, mais la ville n'avait toujours pas été ravitaillée. Le Wissenland et la Solland, des provinces qui produisaient principalement du vin et de la laine, ne pouvaient guère fournir de denrées, même si l'on était prêt à y mettre le prix. Certains plaisantaient en affirmant que si les bourgeois payaient un agneau son poids en or, les Wissenlanders accepteraient de leur envoyer l'animal plutôt que sa laine.

La menace de famine était telle que l'Assemblée avait augmenté la prime offerte pour les rats à trois pennies par queue. Les entrepôts et les greniers étaient beaucoup trop importants pour qu'on prenne le risque de laisser des vermines s'y glisser et gâter les provisions. Pour une population confrontée à la possibilité d'une épidémie imminente, la faim était une perspective inenvisageable.

La peste. Walther frémit rien qu'à y penser. Il était à la *Rose noire* un soir où un marin en avait parlé. Son navire mouillait à Mordheim lorsqu'un marchand sylvanien avait été découvert porteur de la maladie. Couvert de laides pustules noires qui suintaient chaque fois qu'il respirait, l'homme n'avait même plus l'air humain. Le guet avait mis sa demeure et le pâté de maisons alentour en quarantaine. Le marin, lui, avait eu la chance de filer avant que le cordon sanitaire ne soit instauré.

La peste noire, comme ils l'appelaient. Propagés par des vapeurs mauvaises, comme disaient certains, ou à mettre sur le dos de sorciers, selon d'autres. Quelle qu'en soit l'origine, tout le monde était d'accord sur un point : partout où la maladie s'installait, les gens mouraient. Non pas quelques personnes, mais des hameaux entiers. Selon les dernières nouvelles, les navires apercevaient les bûchers installés aux pieds des remparts de Wurtbad plusieurs jours avant d'arriver au port.

Les premiers cas de maladie s'étaient déclarés à Nuln au cours des dernières semaines, malgré l'embargo pesant sur le Stirland. Des maisonnées entières de Freiberg et de l'Handelbezirk avaient été mises en quarantaine, et les prêtres de Morr avaient pour consigne de rapporter tous les décès dus à la maladie à l'Assemblée. Des groupes de miliciens parcouraient les rues, souvent sans en avoir reçu l'ordre, à la recherche de tous ceux qui cachaient les symptômes du mal.

Inquiet pour l'avenir, Walther fut tiré de ses pensées par de l'agitation dans la rue voisine. Jetant un œil dans une ruelle qui donnait sur l'allée des Tanneurs, il vit une foule armée de brûle-joncs et de lampes à huile qui courait.

— Il se passe quelque chose par là-bas, » fit remarquer Hugo, ce qui n'était pas faux, mais n'éclairait pas franchement les deux hommes. Il ajusta son sac plein de rats morts sur l'épaule et fixa son mentor. « On va voir ? »

Walther réfléchit quelques secondes. Les rumeurs et récits étaient nombreux à venir à lui, mais il avait là une chance de comprendre par lui-même ce qui se passait. Un homme sensé ne pouvait croire que la moitié des choses qu'on lui racontait, et moins encore quand sa source était un marin. Mais ce qu'il voyait de ses propres yeux... c'était différent. Cela, il pouvait s'y fier.

— Allons-y, » déclara-t-il en vérifiant que le sac en cuir de vache où il rangeait les queues de ses proies était bien fermé. Les gens étaient désespérés et prêts à voler n'importe quoi, à n'importe qui.

Les deux hommes se ruèrent dans la venelle en compagnie de leurs chiens. Quand ils débouchèrent sur l'allée des Tanneurs, ils virent une foule réunie

près de l'une des nombreuses tanneries de la rue. Malgré la distance, la colère des gens était perceptible, et ils semblaient prêts à se livrer aux pires exactions.

« Vite, » siffla doucement Walther, qui se mit à courir. La foule semblait sur le point de céder à l'émeute. Il voulait comprendre pourquoi avant que la situation ne dégénère. Prenant de l'avance sur Hugo, qui réussit à trébucher sur un des chiens, Walther arriva à temps pour voir plusieurs hommes portant le tablier de tanneur sortir un corps de l'échoppe. Comme ceux qui le soutenaient, le cadavre déposé sur une bière improvisée de peau de cheval brute portait un long tablier de cuir et dégageait l'odeur âcre des tanneurs. Le cou de l'homme était tordu et meurtri, dépecé et couvert de sang.

— C'est eux qu'ont fait ça, » gronda quelqu'un dans la foule.

— Ils ont tranché la gorge du vieux Erwin, » grogna un autre.

Des cris de colère retentirent alors. Certains se jetèrent sur la petite clôture de la tannerie, en arrachant les piquets pour en faire des gourdins de fortune. D'autres ramassèrent des pierres dans la rue et les brandirent comme s'ils tenaient le Croc Runique du comte Artur.

— C'est eux ! » s'écria quelqu'un. « Ils ont tué Erwin parce qu'il allait bien et qu'ils vont mal !

— Ils sont malades de corps et d'esprit ! » hurla un autre homme, avant que son cri ne soit repris par la foule, qui s'éloigna de la tannerie en vociférant et redescendit l'allée en direction d'une petite maison de pierre sur la porte de laquelle figurait une croix rouge.

Walther s'agenouilla près du cadavre, que chacun avait déjà oublié, au nom duquel la foule avait décidé de céder à la violence. Il croisa ses mains froides sur sa poitrine, puis se pencha pour examiner le cou.

— Ils sont dingues ! » s'exclama Hugo, qui rejoignit son employeur près du corps. « Ils vont finir par tuer quelqu'un ! » ajouta-t-il en tendant sa perche en direction de la foule furieuse.

— Comme d'habitude, » répondit Walther, qui observait minutieusement les plaies de la gorge du tanneur.

— On va pas les en empêcher ? » demanda Hugo.

Walther lui lança un regard foudroyant.

— Ils n'écouteront pas la voix de la raison. Pas maintenant. Face à une foule comme ça, trois options s'offrent à toi : la rejoindre, subir sa colère, ou rester en dehors de son foutu chemin. »

Hugo tourna la tête et vit la foule jeter des torches sur le toit de la maison.

— Peut-être... Peut-être qu'ils ont vraiment tué cet homme, » tenta-t-il de se convaincre. « Peut-être qu'ils ont raison de réagir comme ça.

— Ce sont des assassins, » répondit Walther, qui tendit le pouce en direction de la gorge du tanneur. « Ce n'est pas une lame qui a fait ça. On l'a mordu. Bouffé. »

Surpris, incapable de croire ce qu'il venait d'entendre, Hugo regarda fixement le cadavre.

— Mordu ? Mais on est à Nuln ! Quelle sorte d'animal pourrait faire ça au beau milieu de la ville et disparaître ? »

Le ratier ne répondit pas. Il regardait les trois petits chiens noirs qui tremblaient, leurs minuscules cœurs serrés par l'impatience et la peur. Ils avaient les oreilles aplaties, étaient clairement tendus, prêts à passer à l'attaque. Malgré la puanteur innommable de la tannerie, ils avaient flairé l'odeur de l'assassin, et l'avaient même reconnue.

Walther se releva et appela ses chiens en sifflant. Malgré les preuves qui s'offraient à lui, il refusait d'y croire. Il aurait été insensé de croire une telle chose. Car s'il avait raison, si Erwin avait été tué par un rat, avait eu la gorge ouverte par les crocs en biseau d'un énorme rongeur, le monstre devait avoir la taille d'un mouton ! Et autant dire qu'il n'était pas prêt à admettre l'existence d'une telle horreur !

Tournant le dos à la petite maison dévorée par les flammes, il s'éloigna de la tannerie en songeant à ce qu'il pourrait faire d'un tel monstre.

Les rats normaux lui rapportaient déjà pas mal d'argent. Combien pouvait-il espérer tirer de la carcasse d'un tel géant ?



Middenheim Kaldezeit, 1111

Dominant les forêts et prairies du Middenland, Middenheim occupait une place à part parmi les cités-états de l'Empire. Elle s'élevait sur un plateau rocheux que les nains appelaient *Grazhyakh Grungni*, ou la tour de Grungni. Les hommes, eux, l'appelaient le Fauschlag ou l'Ulricsberg, car ils croyaient qu'il s'agissait d'une montagne sacrée pour le dieu Taal. Dieu des étendues sauvages, Taal régnait sur la nature aux côtés de son épouse Rhya et d'un conseil constitué de tous les animaux. Il en chassa cependant le loup, jugé fourbe, ce qui rendit Ulric furieux. Pour restaurer la paix entre eux, Taal offrit sa montagne sacrée à son frère. Dans un accès de rage, Ulric en trancha le sommet d'un coup de hache, ce qui donna naissance au plateau.

Les nains avaient aidé la vieille tribu teutogène à s'installer sur la crête aplatie, offrant aux humains une forteresse comme l'Empire n'en avait jusqu'alors jamais eu. Au fil des siècles, quatre grandes chaussées furent bâties jusqu'à la ville, montant des plaines depuis les quatre points cardinaux. De puissantes murailles furent érigées sur le périmètre du plateau, constituant une barrière impénétrable pour l'ennemi. En mille ans, nul n'avait jamais conquis Middenheim, véritable bastion de l'humanité dans les terres sauvages du nord.

Le prince Mandred faisait le tour des remparts de l'Ulricsberg, sentant les bourrasques glacées des montagnes tirer sur son manteau de fourrure. Il se

promenait souvent le long des créneaux, car il appréciait la vue que lui offrait la muraille. D'ici, il pouvait contempler une bonne partie du Middenland, et distinguer les redoutes et villages du royaume forestier de son père. Tôt le matin, la brume cachait tout, donnant l'impression que la ville flottait sur une mer de nuages. Puis venait ce moment magique où les premiers rayons du soleil dissipaient le brouillard pour dévoiler le royaume dans toute sa splendeur.

En temps normal, il n'y avait pas de vision plus enchantée ici-bas pour Mandred, mais ce matin-là, le spectacle fut gâté par un sentiment de culpabilité et de honte. Lorsque la brume s'évanouit, il vit l'amas sordide de tentes et de huttes qui s'étendait au pied de l'Ulricsberg, entre les chaussées septentrionale et orientale. Ar-Ulric ne s'était pas trompé en affirmant que la peste allait se propager. Des milliers de réfugiés avaient quitté leur foyer, fuyant avant l'arrivée de l'effroyable peste noire. Originaires de provinces lointaines comme la Solland et le Nordland, ils affluaient dans l'espoir d'échapper à la pandémie. Certains venaient parce qu'ils croyaient à la force et à l'invulnérabilité de l'Ulricsberg, mais la plupart voyaient Middenheim comme la cité sainte d'Ulric et espéraient jouir de la protection de leur dieu en se rapprochant de son grand temple et de la Flamme sacrée.

Ces gens avaient été attirés par l'espoir, un espoir déçu par le graf Gunthar. Mandred sentait une colère froide sourdre en lui chaque fois qu'il repensait au décret barbare de son père. Il y avait assez de place sur l'Ulricsberg pour abriter les réfugiés. Les sources de la montagne offraient bien assez d'eau à la ville. Certes, la nourriture aurait pu poser problème, mais un rationnement méticuleux aurait permis de surmonter cet obstacle. Après tout, de nombreux nobles pouvaient bien sauter quelques repas.

Mandred était furieux de considérer son père comme un tyran brutal. Malgré la distance qui l'en séparait, la misère et la saleté du bidonville sautaient aux yeux. Les réfugiés avaient été condamnés à une mort lente et déshonorante, victimes de la faim et du manque de soins. Avec l'arrivée de la neige, ce serait l'hécatombe.

Mandred serra les dents. Il avait pris sa décision. Tournant les talons, il appela son garde du corps, un imposant chevalier chauve du nom de Franz. Ce turbulent dienstmann ne quittait jamais le prince d'une semelle. Chargé de le protéger, il avait rarement le cran de remettre en cause les décisions impétueuses de son maître. Le graf Gunthar l'avait souvent réprimandé à ce sujet, en le qualifiant de complice, et non de gardien, de son fils.

— Va chercher les chevaux, » ordonna le prince au chevalier. « Je vais me promener. »

Une mine inquiète se dessina sur le visage de Franz, qui savait parfaitement ce qu'avait regardé Mandred du haut des remparts.

— Vous ne pensez tout de même pas aller à Warrenburg, Votre Altesse ? » Les yeux de l'adolescent jetèrent des éclairs de colère.

— Comment as-tu appelé le camp de réfugiés ? »

L'imposant Franz rougit d'un air embarrassé et tourna la tête.

— Les soldats l'appellent Warrenburg, le « clapier, » Votre Altesse. Parce que c'est un dédale où règne le plus grand désordre. Comme une lapinière.

— Ces gens ont assez souffert comme cela. Inutile d'égrotter un peu plus leur dignité.

— Oui, Votre Altesse, » reconnut aussitôt Franz, qui claqua des talons et se raidit à la manière des soldats. « Mais je dois savoir pourquoi vous souhaitez vous rendre là-bas, Votre Altesse. Ce n'est pas un endroit pour un prince.

— Ces gens sont venus ici pour chercher de l'aide. Voilà qu'ils sont trahis et abandonnés. Quelqu'un doit leur dire que nous ne les avons pas oubliés, que nous ne sommes pas tous aveugles à leurs souffrances.

— Sa grâce ne sera pas heureuse, Votre Altesse.

— Je me charge du graf. Contentée-toi d'amener les chevaux. »

Mandred était fier de chevaucher vers la porte orientale, fier de défier la position injuste de son père, fier de défendre la dignité de son prochain. Fut un temps où le graf aurait été fier lui aussi, il en était persuadé. Il se souvenait encore du jour où son père avait privé un raugraf despotique de ses terres et de son titre pour avoir abusé de ses paysans. Le graf avait expliqué sa décision à son fils, en ajoutant que quel que soit son statut, un homme ne devait jamais oublier qu'il n'était qu'un homme et répondait de ses actes devant les dieux. En agissant mal, la plus noble des maisons pouvait ainsi s'avilir comme le plus indigne paysan.

À quelle sorte d'indignité le graf avait-il livré sa maison en abandonnant les réfugiés ? Son crime n'était-il pas plus grave que celui du cruel raugraf ?

Mandred allait remettre de l'ordre dans tout cela, faire tout ce qui était en son pouvoir pour réparer la faute de son père. Mais il devait d'abord constater par lui-même la situation dans le camp de réfugiés. Peut-être qu'en faisant un rapport circonstancié à son père, il parviendrait à le persuader qu'il s'agissait de gens, et non d'une simple complication qu'on pouvait balayer d'un geste de la main.

Franz était visiblement mal à l'aise lorsqu'ils traversèrent le quartier du marché en direction de l'énorme barbacane qui s'ouvrait sur la chaussée orientale. Le chevalier au crâne chauve n'avait cessé de regarder par-dessus son épaule, en direction de la Middenplatz et du palais du graf. Mandred sentit un élan de sympathie pour son garde du corps. Franz était depuis toujours un fidèle serviteur, dévoué à Mandred, mais obéissant au graf. Jamais encore le prince ne l'avait mis dans une position l'obligeant à choisir entre ses deux maîtres. Mandred était donc heureux que le chevalier se soit rangé de son côté.

Le prince salua les gardes affectés à la porte.

— Levez la herse, » ordonna-t-il.

Les soldats échangèrent des regards nerveux. Puis le sergent en charge de la porte avança vers le cheval de Mandred.

— Votre Altesse, sa grâce le graf n'autorise personne à quitter la cité.

— Cet ordre ne s'applique pas à moi, » répondit Mandred d'un ton impérieux, un ton d'une telle arrogance qu'il ne souffrait pas la moindre contrariété. Tous les paysans apprenaient à obéir à une telle voix, à s'en remettre à la supériorité de leurs nobles seigneurs. Le sergent ne fit pas exception à la règle : il se tourna vers ses hommes et fit mine de donner l'ordre de lever la herse.

Il s'immobilisa cependant en entendant un groupe de cavaliers arriver au galop. Lancé dans les rues pavées du quartier du marché, l'escadron s'approchait dans un bruit de tonnerre. Les chevaliers portaient des peaux de loup blanches par-dessus leurs armures carmin ; c'étaient des Loups blancs. Et à leur tête figurait le graf en personne, dont la large robe bleu foncé semblait flotter tout autour de lui.

Le sergent salua les cavaliers qui s'arrêtèrent devant la porte, mais le graf l'ignora complètement. Le visage rouge de colère, l'aristocrate s'interposa entre Mandred et la porte.

— Que comptais-tu faire ? » grogna Gunthar.

L'espace d'un instant, Mandred fut intimidé par son père. Puis il s'arma de courage en se rappelant que le droit était de son côté. Le prince soutint le regard de son père d'un air de défi.

— Faire ce que vous auriez dû faire. Je vais descendre aider les réfugiés. »

Mandred ne savait pas trop à quelle sorte de réponse s'attendre, mais certainement pas à celle-ci. Le graf blêmit, les yeux brillant d'un air horrifié. Puis il gifla son fils avec une telle force que le prince manqua d'en tomber de selle.

— Rentre au palais, » gronda le graf d'une voix chevrotante. En entendant ce ton, Mandred le dévisagea avec incompréhension. C'était la voix d'un homme pris de panique. Il vit bien que son père tremblait malgré sa riche robe bleue. Il avait quitté le palais dans une telle précipitation qu'il n'avait même pas pris le temps d'enfiler un manteau pour se protéger du froid de l'hiver.

Se rappelant pourquoi son père avait quitté le palais, le prince ne ressentit plus la moindre compassion.

— C'est hors de question, » grogna-t-il à son tour. « Quelqu'un doit aider ces gens. »

Le graf reprit des couleurs et se raidit sous le coup de la colère.

— Tu veux les faire venir dans nos murs ? Faire venir tous ces gens malades ici, les mêler aux nôtres, les accueillir dans nos maisons ? Et quand ils amèneront la peste à Middenheim, que feras-tu ? Que diras-tu à *nos* gens quand ils tomberont malades et mourront dans les rues ? Que diras-tu à *nos* gens quand ils jetteront leurs morts par-dessus la falaise des Soupirs ?

Ces mots ébranlèrent Mandred plus encore que la gifle. Le prince secoua la tête, tentant obstinément de défier la logique épouvantable de son père.

« Nous avons un devoir envers notre peuple, et non envers de simples

étrangers, » reprit le graf. Son visage s'adoucit et il saisit son fils par l'épaule. « Crois-moi, si nous pouvions aider ces gens sans mettre la cité en danger...

Refusant d'accepter la triste réalité à laquelle son père s'était résigné, Mandred repoussa sa main. Il s'était montré injuste avec lui en le qualifiant de tyran. Il n'était pas cruel. Il était terrifié.

Mais il n'avait pas raison pour autant.

Sans un mot, Mandred fit demi-tour et repartit dans la cité. Franz lui emboîta le pas. L'adolescent jeta un regard noir à son garde du corps. Une seule personne avait pu le trahir.

— Tu n'es pas obligé de venir avec moi, » dit-il au chevalier. « Je serai sage désormais. Tu peux rester avec mon père. »

L'amertume et le sentiment de trahison ajoutèrent au fiel de Mandred, qui partit au galop.

« Tu m'as prouvé à qui tu étais fidèle. »



Skarogne Kaldezeit, 1111

La puanteur de l'eau stagnante et des infiltrations du marais permettait presque de cacher l'odeur de pourriture qui se dégageait du prêtre de la peste. Dans les confins de la crypte aux murs de pierre, l'odeur de la robe verte moisie et de la fourrure galeuse aurait suffi à retourner l'estomac de n'importe quel autre skaven.

Perché au sommet d'un tas de décombres, le seigneur de guerre Krricht pressait un haillon maculé de sang contre son museau pour tenter d'échapper à la puanteur. La douzaine de vermines de choc qui entouraient leur maître n'avaient pas cette chance, et devaient se contenter de tousser et d'éternuer pour protéger leurs nez sensibles.

Le prêtre de la peste se moquait éperdument de la gêne de ses congénères et retroussait ses lèvres couvertes de verrues d'un air méprisant. Les mangeurs de puces grimaçants du clan Mors n'étaient pas de véritables enfants du Cornu. Ils ignoraient son vrai visage et ne pouvaient ou ne voulaient embrasser leur dieu pernecieux dans toute sa gloire. Mais ils finiraient par apprendre. Comme le reste du royaume des skavens, ils rejoindraient la Confrérie pestilente ou mourraient.

Le maître de la vérole Puskab Crasse-Fourrure ôta sa capuche en haillons, révélant un visage atrocement décomposé. Les rares restes de fourrure tournaient au jaune bilieux. La peau à nu de ses joues était pourrie et lépreuse, et des muscles suintants apparaissaient là où les lambeaux de chair avaient complètement disparu. Une paire de bois tordus, couverts d'humeurs et piqués de putréfaction, lui sortait du crâne. Seuls les yeux semblaient encore doués

de vie et brillaient d'une lueur fanatique dans l'ombre de profondes orbites.

Le seigneur de guerre Krricht s'agita nerveusement sur son perchoir. Il avait choisi cet endroit parce qu'il pouvait y arriver vite et s'installer en hauteur. Les skavens respectaient la hauteur ; ils étaient naturellement subordonnés à ceux qui les regardaient de haut. Lors de négociations, l'homme-rat sage assumait une position dominante sans avoir à prononcer un seul mot ou à libérer une seule goutte de musc.

Malheureusement, Puskab n'était pas impressionné par la position dominante, et en matière de musc, Krricht aurait pu en sécréter tant qu'il l'aurait voulu sans que le prêtre malade ne le sente – en raison de sa propre puanteur. Le seigneur de guerre regarda ses gardes du corps d'un air inquiet et grinça des dents en constatant qu'ils ne cachaient même pas leur faiblesse devant le prêtre de la peste. Il comptait sur eux pour en imposer, pour intimider Puskab en usant si nécessaire de leur présence menaçante. Ils étaient une douzaine face aux trois moines de la peste qui avaient accompagné Puskab, ce qui aurait dû suffire à troubler le représentant du clan Pestilens. Mais ses vermines de choc offraient un spectacle pathétique au lieu de relever la tête et d'exécuter leur devoir !

Krricht inspira une nouvelle fois dans son haillon ensanglanté et fixa Puskab de ses yeux rouges.

— Nous avons entendu beaucoup-beaucoup sur le grand maître de la vérole, » dit-il d'une voix oscillant entre le couic et le grognement. « Les choses-hommes appellent la nouvelle épidémie la "peste noire". Elle tuera beaucoup-beaucoup. Les choses-hommes seront prêtes à être conquises. »

L'obèse Puskab s'appuya sur le bâton de bois noueux qu'il serrait dans sa patte lépreuse. Il leva la tête et gratifia le seigneur de guerre d'un regard malicieux.

— Pourquoi clan Mors cherche-veut crier-parler avec Vrask Bouillon-de-Bile ? » gronda-t-il.

Krricht se battit les flancs avec la queue d'un air amusé. Malgré ses démonstrations de fanatisme religieux et de dévotion ardente, le clan Pestilens était aussi cupide et égoïste que les autres skavens, si bien qu'il n'était pas à l'abri d'ambitions et de rivalités internes. Bouillon-de-Bile était le principal opposant de Puskab. Les espions de Krricht n'avaient pas réussi à déterminer si Puskab lui avait volé le secret de la peste noire, ou si Bouillon-de-Bile avait tenté de s'en voir attribuer le mérite. Mais cela importait peu. Leur querelle était bien réelle et il était décidé à l'exploiter.

— Le clan Mors veut un ami dans le clan Pestilens, » expliqua Krricht. « On voulait pas aborder un skaven aussi connu que le maître de la vérole Puskab, alors on s'est tournés vers un prêtre mineur. » Le seigneur de guerre s'inclina légèrement en signe d'apaisement. « Le grand seigneur de guerre Vrrmik dit que même le conseil des Treize parle de Puskab Crasse-Fourrure. »

Vit-il réellement une étincelle d'effroi dans les yeux jaunes du prêtre de la peste ? Krricht remua les moustaches d'un air amusé. Même le très craint

Puskab ressentait de la peur à la simple mention des seigneurs de la corruption. Les actions du prophète gris Skrittar au conseil avaient mis Puskab en avant, aux dépens de l'archiseigneur de la peste Nurglitch. Ce n'était pas la meilleure façon de faire de lui le favori de Nurglitch.

— Qu'est-ce que viande-Mors veut-veut des Pestilens ? » grogna Puskab.

— Une alliance, » répondit le seigneur de guerre en agitant son chiffon ensanglanté en direction de ses guerriers et des moines de la peste. « Les Mors offrent souvent leurs guerriers pour aider les Pestilens. Tu nous aideras en utilisant la peste noire contre les choses-nains. »

Puskab retroussa ses lèvres pourries et dévoila ses crocs noirs en grimaçant.

— Le seigneur Vecteek dit-demande d'utiliser-utiliser la peste contre les choses-hommes. Le conseil vote pour faire ce que Vecteek demande-dit !

— Vecteek exige-veut trop de pouvoir ! » siffla Krricht. « Prends le nom-titre de seigneur gris. Il croit être meilleur que le conseil. Croit que rats-Rictus devraient gouverner l'Empire souterrain ! »

Une violente quinte de toux secoua la carcasse boursouflée de Puskab. Krricht mit un peu de temps à comprendre que le prêtre de la peste se riait de lui, et ses poils se hérissèrent alors.

— Clan Rictus puissant. Dangereux. Meilleurs guerriers. Beaucoup fourrures-noires. » Puskab fut secoué de nouveaux spasmes d'amusement. « Clan Mors pas aussi puissant. Pas autant de fourrures-noires.

— Tu peux changer ça, » couina vite Krricht avant d'agiter une patte. « Change-adapte la peste pour qu'elle frappe-tue les rats-Rictus. Brise Vecteek ! Vrmik prendra un grand-beaucoup de pouvoir sans Vecteek. Partagera-donnera un peu-beaucoup au clan Pestilens. »

Puskab plissa les yeux d'un air méfiant. Krricht se lécha les crocs, en attendant de voir comment le prêtre de la peste allait réagir à une telle proposition de trahison. Le clan Pestilens avait beau ne pas vouloir aider les Mors à éliminer les nains, nul skaven ne pouvait ignorer la promesse d'une meilleure place au conseil.

— Vecteek est ami-allié des Pestilens, » gronda Puskab. Le moine adipeux s'éloigna du perchoir de Krricht en montrant toujours ses dents noires pour menacer le seigneur de guerre. « Seigneur Nurglitch prépare-prévoit beaucoup-

beaucoup pour frapper-tuer les choses-hommes. Les Rictus ont beaucoup-forts guerriers pour conquérir-prendre la surface. » Un rire haché sortit de la gorge du prêtre. « Mors pas aussi nombreux-forts. »

Le prêtre de la peste se retira en compagnie de son escorte tandis que ses paroles résonnaient encore dans la pièce. Krricht leur lança un regard noir en grinçant des dents. Il était tentant de leur sauter dessus et de les tailler en pièces, mais trop de représentants du clan Pestilens étaient au courant de la réunion et sauraient qui accuser si le maître de la vérole ne rentrait pas.

Et voilà pourquoi Krricht avait déjà prévu un plan de secours. Le cœur de son pacte avec Vrisk était la disparition de Puskab. C'était le véritable

objectif de cette réunion : déterminer si Puskab pouvait faire un meilleur allié que lui. Maintenant que le prêtre de la peste s'était clairement exprimé à ce sujet, Krricht allait en rester au plan d'origine et respecter la parole donnée à Vrask.

Le seigneur de guerre grogna un ordre à deux de ses vermines de choc. Couinant avec malice, les deux guerriers en armure filèrent précipitamment dans un tunnel secondaire étroit. Krricht les regarda s'en aller puis se battit les flancs avec la queue d'un air impatient.

Le maître de la vérole Puskab ne sentirait plus jamais l'air du monastère de la pestilence.

Puskab Crasse-Fourrure empruntait un tunnel humide et malpropre dont il tapotait les parois de terre à l'aide de son bâton fendu. Le chant lugubre et tremblotant des moines l'accompagnait dans l'obscurité stygienne sous la forme de prières de maladie et de putréfaction. Le bruissement des rats cavaland dans les détritiques qui jonchaient le couloir était le seul autre bruit.

Le prêtre de la peste songeait à la trahison que lui avait proposée le seigneur de guerre Krricht. La haine et la rivalité entre les clans Mors et Rictus étaient connues de tous. Les clans des seigneurs de guerre s'étaient ouvertement affrontés à plusieurs reprises, déchaînant leurs armées de vermines de choc dans les tunnels et galeries de l'Empire souterrain. Mais il leur était aussi arrivé de coopérer, de comploter pour écrabouiller un autre clan. Il pouvait donc être très dangereux de se fier à leur antagonisme.

Krricht avait dévoilé un peu trop facilement l'intrigue visant à déposer Vecteek. Certes, il avait feint un excès d'enthousiasme, mais Puskab n'avait pas cru à son subterfuge. La gestuelle du guerrier avait été trop contenue, trop raide pour rendre son excitation crédible. Cette « faute » avait été délibérée. La question était maintenant de savoir ce que Krricht espérait en tirer.

Puskab se passa une griffe sur le menton en réfléchissant. La rencontre devait réunir Krricht et Vrask, mais s'étaient-ils arrangés pour que les acolytes de Puskab interceptent le messager ? Krricht savait-il que Puskab, et non Vrask, allait quitter le monastère de la Pestilence ?

Vrask était ambitieux et impatient ; il ne voulait pas attendre que le Cornu reconnaisse son mérite. Les efforts du seigneur gris Skrittar, qui avait tenté de dresser l'archiseigneur de la peste contre Puskab, avaient peut-être poussé Vrask à comploter lui aussi. Une fois Puskab éliminé, Vrask serait devenu maître de la vérole et principal artisan de la propagation de la peste noire.

Le prêtre de la peste aplatis ses oreilles contre son crâne. Vu la façon dont Krricht avait parlé, les Mors semblaient au courant de la propagation à venir de l'épidémie. Les Pestilens avaient créé une maladie visant les humains. La phase suivante consisterait à l'affiner pour qu'elle frappe d'autres espèces. Les nains, les gobelins, les hommes-bêtes... et bien sûr les skavens qui refusaient d'accepter le véritable aspect du Rat Cornu. Des espions avaient peut-être eu vent des intentions des moines de la peste, mais ils étaient rares à pouvoir

survivre bien longtemps à l'atmosphère délétère du monastère de la Pestilence.

Non, il y avait une autre possibilité. Vrask tentait peut-être de trouver des alliés en dehors du clan Pestilens et de la Confrérie pestilente. Il n'était pas impossible qu'il ait parlé de l'évolution de la pandémie à Krricht.

Là encore, pourquoi Vrask voulait-il que Puskab rencontre Krricht ?

Haletant et le cœur battant la chamade, le prêtre de la peste virevolta en serrant son bâton des deux pattes. Il observa le tunnel froid et humide, scruta chaque niche sombre et trou obscur. Il gronda une mise en garde à son escorte, qui mit un terme à son chant mêlant toux et couinements.

Vrask avait une bonne raison d'éloigner Puskab du monastère de la Pestilence. Ne sachant pas si le prêtre jouissait toujours des faveurs de Nurglitch, il avait besoin d'un agent extérieur pour éliminer son rival.

Puskab observait maintenant le tunnel avec la plus grande paranoïa. Si loin sous les rues de Skarogne, le couloir aurait dû grouiller de skavens vaquant à leurs occupations. L'hiver, le froid s'abattait à la surface, et les galeries marécageuses étaient envahies par le givre et la glace. Mais plus bas, alimentés par la chaleur féconde de milliers d'hommes-rats, les tunnels étaient presque étouffants. L'endroit aurait dû être envahi de centaines de skavens couinant et jouant des coudes. Malgré la peur et l'aversion qu'inspirait le clan Pestilens à la plupart de leurs congénères, il aurait quand même dû croiser la route de quelques hommes-rats.

Le prêtre de la peste leva le museau en humant dans l'espoir de comprendre ce qui avait pu pousser les autres skavens à fuir le tunnel. Mille pensées se bousculèrent alors dans son esprit : des technomages programmant l'effondrement du couloir ; ou des chefs de meute lâchant des rats-loups enragés dans le passage. Quoi qu'il soit censé arriver, les skavens des environs l'avaient appris et avaient décidé d'éviter l'endroit.

Puskab bava une prière pour faire appel au pouvoir profane du Cornu. Une chape d'ombre s'abattit sur lui avant de laisser place à un brouillard verdâtre. Les rats qui cavalaient dans le couloir couinèrent de terreur en sentant la magie et s'éloignèrent aussi vite qu'ils le purent.

— Épées, » siffla Puskab aux moines qui l'accompagnaient. Des cris de guerre retentirent aussitôt. Une douzaine de skavens grondants sortirent d'autant de trous et de niches pour se ruer dans le passage sombre et sale. Il s'agissait de créatures maigres et hideuses en guenilles, à la fourrure miteuse et à la peau pâle. Elles portaient des lambeaux de vêtements sales et de cottes de mailles rouillées, et étaient armées de haches en pierre et de poignards en os.

Les assaillants avaient pris la peine de se rouler dans des excréments pour masquer leur odeur, mais les moines de la peste n'eurent pas besoin de les sentir pour les identifier. Chacun était difforme, avec de gigantesques oreilles qui pendaient de son crâne et d'énormes yeux globuleux. Aucune erreur possible : il s'agissait de rats des cavernes du clan Skrittlespike. Ces skavens

vivaient dans les mines de malepierre des profondeurs de Skarogne, où ils menaient une existence troglodytique, loin de la surface et du soleil. Il était rare qu'ils remontent aussi haut, et ne le faisaient alors que pour voler de la nourriture ou des petits, qu'ils arrachaient aux mères de clans prospères.

Puskab grogna en voyant les rats des cavernes se précipiter sur lui. Apparemment, Vrask n'était pas le seul à ne pas vouloir être accusé du meurtre du maître de la peste. Krricht avait dû se donner bien du mal pour engager des guerriers Skrittle-spike. Méprisés et mis à l'écart, les rats des cavernes n'avaient pas grand-chose à perdre en assassinant un skaven connu.

Krricht avait néanmoins commis une erreur en sous-estimant la force du maître de la vérole.

Puskab tendit une patte et désigna le premier des assaillants de ses doigts pourris. Une lueur pâle se dessina autour de sa main avant de frapper le rat des cavernes à la poitrine et au ventre. L'attaquant se plia en deux, sa fourrure blanchit et sa peau se couvrit de lésions là où le sortilège avait frappé. L'homme-rat hurla de terreur, mais ses cris furent rapidement étouffés par ses camarades qui n'hésitèrent pas à le piétiner pour continuer leur chemin.

Le sortilège avait neutralisé un ennemi, mais il en restait une bonne dizaine. Leur peur de sa magie n'allait pas suffire à remplacer celle que leur inspirait leur seigneur. Car si les sortilèges du prêtre pouvaient les abattre les uns après les autres, la colère de leur seigneur de clan, elle, les terrasserait tous. Au fond de son cœur de lâche, chacun des rats des cavernes était persuadé que la magie du maître de la vérole allait frapper un de ses camarades.

En se concentrant sur Puskab, ils commirent néanmoins une grave erreur. Certes, le sortilège n'avait tué qu'un des leurs, mais il ne s'était pas limité à cela. C'était une manifestation physique de la puissance du Rat Cornu, le rappel que la voie du clan Pestilens était la seule véritable voie. Les moines de la peste remuèrent le nez en sentant la maladie divine jaillir des pattes de Puskab. Le hurlement de douleur du rat des cavernes mourant sonna comme une douce musique à leurs oreilles et ils ne purent détacher leurs regards de la lèpre qui se propageait rapidement.

Ils s'interposèrent donc entre Puskab et ses assaillants. La bave aux lèvres, les moines de la peste enragés se jetèrent sur les skavens aux yeux globuleux. Les hommes-rats en robe verte abattirent leurs armes rouillées sur la fourrure et les chairs avec le zèle de fanatiques. Les couinements de douleur des blessés prirent vite des airs de cacophonie aiguë qui envahirent le tunnel désert.

Les énormes oreilles des rats des cavernes étaient trop sensibles pour supporter leurs propres hurlements. Le visage déformé par la douleur, ils plaquèrent leurs pattes contre leurs tempes dans l'espoir d'étouffer le vacarme. Bien qu'ils soient quatre fois plus nombreux que leurs adversaires, les rats des cavernes se heurtèrent à la résistance acharnée des skavens en robe. Leur attaque faiblit bientôt et ils se mirent à battre en retraite, en laissant derrière eux leurs morts et leurs blessés.

Puskab observa la scène en plissant les yeux. C'était trop facile. Beaucoup trop facile. Il y avait une raison pour laquelle les Skrittlespike étaient méprisés et réprouvés : ils étaient faibles. Nul n'aurait jamais fait appel à eux pour...

Le prêtre de la peste fit volte-face au moment où un homme-rat à la fourrure brune lui portait un coup d'épée à la gorge. Puskab para avec son bâton, et la lame en dents de scie s'enfonça profondément dans le bois. Le visage caché derrière un heaume en acier, ses petits yeux rouges plissés de haine, son assaillant grogna. Le rat-assassin solidement charpenté envoya alors un coup de pied pour griffer le maître de la vérole.

Puskab gloussa d'un air mauvais lorsque les griffes de l'homme-rat glissèrent sur le haubert caché sous sa robe verte. Comme beaucoup de skavens, le rat-assassin ne s'était pas demandé ce que pouvait dissimuler la robe d'un prêtre de la peste. N'ayant pas réussi à éventrer son adversaire, le skaven se débattit pour libérer son épée du bâton du prêtre.

Il réalisa alors que cela allait être plus compliqué que prévu. L'homme-rat usa de toute sa force pour dégager son arme, mais un craquement se fit entendre. Une pluie de rouille tomba de sa lame et l'horreur envahit son regard lorsqu'il comprit ce qui se passait. Il baissa les yeux, vit avec dégoût sa fourrure qui tombait par touffes entières, sa peau qui se nécrosait déjà.

Puskab pépia un rire effroyable en voyant son assaillant qui tentait de fuir. Le skaven faisait les frais de la magie de protection conjurée par la prière du maître de la vérole. La brume verte qui l'entourait était une concentration de la majesté putride du Cornu : inoffensive pour les véritables fidèles, mais corrosive et mortelle pour les viandes-infidèles.

Le rat-assassin gémit de terreur et lâcha sa lame corrodée pour s'écarter de Puskab. Le prêtre de la peste ne lui en laissa cependant pas le temps et lui donna un coup de bâton en pleine mâchoire. Affaibli par la magie, l'os pourri se brisa comme une coquille d'œuf. Le pauvre homme-rat pris de convulsions se ratatina au sol en s'étouffant dans son propre sang.

Une hallebarde s'abattit sur Puskab, le privant de l'extrémité d'un de ses bois et manquant sa tête boursouflée de quelques centimètres à peine. Le prêtre fit un bond en arrière malgré sa forte corpulence. Il leva alors les yeux vers un homme-rat grimaçant depuis un trou situé dans le plafond. Ce n'était pas un rat des cavernes rachitique du clan Skrittlespike, mais un autre de ces solides guerriers à la fourrure brune. De toute évidence, le clan Mors s'était servi des rats des cavernes à des fins de diversion, mais aussi pour en faire des boucs émissaires, laissant néanmoins le soin de commettre le meurtre à ses vermines de choc.

Puskab décida de faire payer à la viande-vermine le prix de son arrogance. Lorsque le hallebardier sauta de son trou, le prêtre de la peste croassa une incantation gutturale. Ses yeux jetèrent des flammes vertes et un répugnant bourdonnement de mouches retentit bientôt. Sûre que l'allonge de son arme allait lui permettre de rester à l'abri de l'aura corrosive, la vermine de choc en armure frappa de nouveau. C'était sans compter sur les autres sortilèges du

prêtre.

Des parois du tunnel jaillirent des flots de vers grouillants qui, en une fraction de seconde, se transformèrent en autant de mouches velues. Des nuées entières d'insectes horribles se jetèrent sur la vermine de choc pour la mordre sans tenir compte de ses cris de douleur. L'homme-rat lâcha sa hallebarde et tenta de fuir, couvert d'un tapis de mouches qui le dévoraient. Aveuglé par la nuée, il s'écrasa contre un mur et tomba par terre en hurlant. S'il y avait d'autres rats-assassins dans le plafond, les souffrances du hallebardier les dissuadèrent de défier la sorcellerie du prêtre de la peste.

Puskab Crasse-Fourrure observa ses adversaires avec un vilain plaisir. Voilà le sort qui attendait tous ses ennemis : une mort lente et douloureuse. Les souffrances de ceux-là n'étaient qu'un prélude aux événements à venir.

✧ CHAPITRE V ✧



Altdorf
Kaldezeit, 1111

Les alentours du *Kaiseraugen* étaient couverts d'un paisible manteau blanc, les toits d'Altdorf saupoudrés de neige et les berges glacées du fleuve brillaient comme un champ de diamants aux lueurs du petit matin. De minuscules silhouettes s'agitaient sur les quais gelés, déchargeant les marchandises des quelques embarcations qui empruntaient encore le Reik. D'ici, on aurait dit de petites fourmis affairées.

L'Empereur Boris les chassa de ses pensées. Remuant les épaules, il se pelotonna un peu plus dans les chaudes fourrures qui recouvraient son trône et reporta toute son attention sur les hommes assis à la table. Le seigneur Ratimir finissait un exposé particulièrement long et fastidieux de l'état de l'Empire.

— La moitié des provinces ont eu une bien maigre récolte cette année, et c'est à mettre sur le dos de la guerre ou de la pandémie. La maladie frappe la paysannerie de six provinces et se propage à une telle vitesse qu'il est impossible de la contenir. De nombreux fiefs n'ont même plus assez d'hommes pour assurer les moissons dans de bonnes conditions, si bien que les cultures pourrissent dans les champs. Pire encore, ces malheurs ont attiré un nombre de vermines sans précédent... Des souris et des rats qui se gavent dans les champs abandonnés avant de se jeter sur les greniers pleins. »

Boris agita sa main couverte de bijoux pour faire signe à son ministre des Finances de se taire.

— De simples exagérations, » se moqua-t-il. « Une manœuvre pathétique visant à tromper le Trésor impérial. Je veux que des percepteurs soient envoyés dans chaque province – surtout pas des autochtones – pour évaluer la situation de chaque district. » Un sourire finaud se dessina sur son visage. « Que les percepteurs du Nordland se rendent au Middenland, et ceux de Sylvanie au Stirland. » Il gloussa en voyant le seigneur Ratimir reprendre son sourire. Il n'eut même pas besoin de demander au ministre d'échanger les fonctionnaires entre les provinces qui avaient eu des accrochages. L'objectif était double. S'assurer que les récoltes de chaque province soient surestimées par les inspecteurs de la cour ennemie. Que ces récoltes soient réelles ou imaginaires, les provinces seraient taxées en conséquence, et les charges excessives attribuées à la province rivale, et non à l'Empereur. Ensuite, en cas

de famine, l'Empereur serait en mesure de prouver, grâce à ses archives, que la récolte était pourtant suffisante, qu'il fallait mettre cela sur le dos de seigneurs locaux cupides tournés vers la spéculation.

— Il y a un autre problème, Votre Majesté Impériale. » Adolf Kreyssig se leva et s'approcha du trône impérial en sortant un parchemin d'un étui en bois. « Mes Kaiserjaeger ont découvert pas moins de six cas de peste ces deux derniers jours. Nous avons pu conduire les paysans malades au fort de Mundsén sans que les Schueters ne s'en émeuvent. Il n'est pas rare que nous arrêtions des paysans afin de les interroger.

— Alors il n'y a aucun problème, » dit l'Empereur.

Adolf Kreyssig secoua la tête et déroula le parchemin, dévoilant un plan de la cité.

— J'ai bien peur que si, Votre Majesté Impériale. Les cas de peste ont été repérés non loin des quais sud, dans le quartier de Niederhafen. Toutes les victimes étaient des marins. Cette partie de la cité est bondée et surpeuplée. Quelle que soit l'origine de la peste, d'autres sont forcément tombés malades. Il ne faudra pas attendre bien longtemps pour voir d'autres cas se déclarer.

— Que proposez-vous ? » demanda le seigneur Ratimir. « Que nous incendiions le Niederhafen ? Avez-vous une idée de l'importance commerciale des quais ?

— C'est probablement par là que la peste entre en ville, » riposta Kreyssig. « Vous êtes prévenus : il faut chasser les navires du Stirland et du Talabecland.

— C'est noté, commandant, » annonça Boris. Une lueur machiavélique brillait déjà dans ses yeux. Il laissa sa main couverte de bijoux retomber sur l'accotoir de son trône en songeant aux différentes possibilités qui s'offraient maintenant à lui.

« Je crois que vous ne saisissez pas bien le potentiel de la situation, Kreyssig, » finit par reprendre l'Empereur. Il se pencha en avant en pointant du doigt le commandant des Kaiser-jaeger. « Vous n'avez jamais trouvé ces gens à Niederhafen. Ils ont été ramassés près de l'Altgarten. La peste n'entre pas à Altdorf par les quais. Ce sont les canailles d'Engel qui nous l'ont amenée. »

Kreyssig hocha la tête d'un air sinistre.

— Mes hommes vont s'occuper des paysans que nous détenons. Tout laissera penser qu'ils sont morts de la peste. Nous laisserons les corps près de Micheburg, bien en évidence pour que quelqu'un les retrouve au plus tôt. Les peurs de la population se chargeront du reste. »

Comme le grand maître Schomberg, Kreyssig était parfaitement conscient que l'Empereur gagnait du temps avant de lâcher ses chevaliers sur les Marcheurs.

— Contenez néanmoins la panique, » prévint l'Empereur. « Je devrai donner l'impression d'ouvrir courageusement la voie, et non de réagir aux demandes de paysans et de nobliaux. Plus qu'un jour ou deux, et nous

fondrons sur les rebelles d'Engel.

— Les Kaiserjaeger seront prêts, » déclara Kreyssig, qui claqua des talons et salua l'Empereur.

— Informez-en également les Reiksknecht, » ordonna l'Empereur. « Ainsi que les Schuetzenverein, si vous estimez leur présence nécessaire. » Boris écarta l'objection qui se dessinait sur les lèvres du commandant. « Je ne veux pas que les protestations d'Engel soient simplement étouffées. Je veux une atrocité, un massacre. Je veux que l'Altgarten soit inondé de sang. Je veux un carnage qui fera hurler le Conseil impérial. » L'Empereur s'enfonça dans les coussins de son trône. « Ce sera regrettable, mais avec plus de troupes, un tel massacre aurait pu être évité. Avec assez de soldats, nous aurions pu prendre le contrôle de la situation sans bain de sang. Le carnage aurait pu être évité.

— Vous allez demander une dérogation pour Altdorf ? » demanda Kreyssig.

L'Empereur s'esclaffa d'un air mauvais.

— Après leurs hurlements d'indignation, aucun de ces sots couronnés ne refusera ma demande !

— Et la peste, Votre Majesté Impériale ? » demanda Ratimir.

L'Empereur lui lança un regard glacé.

— Lorsque le commandant Kreyssig aura balayé les canailles d'Engel, il n'y aura plus d'épidémie. Est-ce bien compris ? »

Il était tard lorsque Adolf Kreyssig regagna son foyer, une maison enduite de plâtre du riche quartier d'Obereik. Après avoir salué sèchement l'escouade de Kaiserjaeger en uniforme noir stationnée devant le bâtiment, l'officier gravit l'étroite volée de marches de pierre et entra chez lui.

Kreyssig ne pensait plus qu'à la conspiration à laquelle on l'avait mêlé. L'Empereur devait avoir confiance en lui pour l'avoir nommé à la tête des Kaiserjaeger. Il tirait un réel plaisir de cette preuve de confiance. Pendant que les barons et les comtes s'époumonaient et agitaient leurs titres sous son nez, l'Empereur en personne avait reconnu les qualités d'un simple paysan et l'avait choisi, lui, et non un duc arrogant, pour assurer la protection de la cité. Et voilà qu'il était choisi à la place d'un aristocrate comme von Schomberg pour mener l'attaque contre Micheburg.

Il travaillait depuis de nombreuses années pour faire des Kaiserjaeger la force qu'elle était aujourd'hui, mais ses efforts allaient enfin payer. Le seul obstacle à ses ambitions était son statut de roturier, mais il avait tout prévu. Le baron Thornig du Middenland allait lui permettre de s'élever socialement. Ses espions avaient eu vent d'indiscrétions sur son passage à Nuln, des indiscrétions qui, au pire, jetteraient l'opprobre sur le nom des Thornig. Heureusement pour lui, le baron avait une fille au fort joli minois en âge de se marier, la princesse Erna. Le Middenlander était têtue, mais il finirait par comprendre que la seule façon de conserver sa place était de lui offrir la main de sa fille.

Le commandant sourit en s'imaginant déjà rejoindre les rangs de la

noblesse. Il remarqua d'un air totalement absent son valet qui l'attendait dans le vestibule. Le petit domestique bedonnant était manifestement agité et avait le visage écarlate. Kreyssig crut d'abord que le baron Thornig avait fini par venir, mais une telle inquiétude se dessinait sur le visage gras du valet qu'il ne pouvait pas s'agir de bonnes nouvelles.

— Qu'y a-t-il, Fuerst ?

— Commandant, je vous attends depuis des heures, » balbutia le valet. Il jeta un œil nerveux en direction du plafond, comme s'il pouvait voir au travers du plancher. « La cloche de votre petit salon, celle que vous m'avez dit de toujours écouter, celle pour laquelle je devais vous réveiller quelle que soit l'heure...

— Oui, Fuerst, » grogna Kreyssig, qui perdait patience.

Fuerst joignit les mains sur son ventre et dévisagea son maître d'un air contrit.

— La cloche a sonné il y a quatre heures. » Il eut un mouvement de recul en voyant la colère apparaître soudain dans les yeux de son maître. « J'ai envoyé des messagers, mais personne ne savait où vous étiez passé. » Kreyssig tourna les talons et se précipita dans le couloir.

« Quelqu'un a dit que vous étiez peut-être parti au fort de Mundsén, » expliqua le domestique en lui emboîtant le pas. Son maître poursuivit à toute allure, traversa une salle à manger richement meublée puis une cuisine aux murs de pierre.

« Le fort de Mundsén est à l'autre bout de la ville, » dit le valet qui faisait toujours face au dos de son maître. « Et lorsqu'un messager y est arrivé, vous étiez déjà... » Fuerst cligna des yeux au moment où Kreyssig ouvrit la porte et entra dans le cellier avant de lui claquer la porte au nez. Il entendit le commandant la fermer à clef derrière lui, puis dévaler l'escalier menant à la cave.

Ne comprenant pas l'attitude de son maître, Fuerst se renfrognait et posait timidement l'oreille contre la porte. Au bout d'un moment, il crut entendre des voix. L'une d'elles était celle de son maître, mais l'autre s'exprimait par des sifflements aigus. Bien qu'il n'en saisisse pas un traître mot, le ton de cette voix sifflante lui donna la chair de poule.

Au bout de quelques minutes, les voix se turent et Fuerst entendit Kreyssig remonter l'escalier. Il s'écarta vivement de la porte et se mit au garde-à-vous lorsque son maître reparut.

— Va me chercher des messagers, » ordonna le commandant. « Qui connaissent mieux leur travail que les bouffons que tu as chargés de me retrouver. Je dois envoyer de nouveaux ordres aux capitaines des Kaiserjaeger.

— Tout va bien, commandant ? » demanda Fuerst, incapable de réprimer sa curiosité.

Kreyssig opina du chef.

— L'Empereur a ordonné une attaque contre les rebelles de l'Altgarten. On

dirait que des Reiksknecht traîtres comptent se ranger du côté des rebelles.
Incrédule, Fuerst écarquilla les yeux et en resta bouche bée.
— Que... qu'allez-vous faire ? »
Une lueur froide illumina le regard de Kreyssig.
— Tous les tuer. »



Bylorhof *Kaldezeit, 1111*

Frederick van Hal s'immobilisa devant la porte de la maison de son frère. Il lança un regard sinistre à la croix rouge qui y était barbouillée. L'épidémie faisait rage et presque toutes les maisons de la rue étaient marquées de la sorte, mais le prêtre s'était raccroché à l'espoir que la peste noire ait pu épargner sa famille. Tout espoir était maintenant perdu.

Le prêtre frappa à la porte d'une main pâle. Il attendit quelques instants, écouta la neige qui tombait sur les toits, les rats qui détalait dans le caniveau, sentit l'odeur de charogne qui planait sur la ville. Il trembla malgré son épaisse robe noire, sentit la chaleur le quitter. Le chagrin se dessina sur ses traits froids et il frappa de nouveau.

La porte s'ouvrit lentement. Rutger van Hal apparut, les cheveux ébouriffés et les yeux cernés. Robuste et viril, Rutger était devenu presque aussi pâle que son prêtre de frère. Il marmonna une excuse, puis fit mine de refermer la porte. Le prêtre y glissa néanmoins son bâton pour la coincer.

— Ne crois pas que tu pourras me garder dehors, » gronda Frederick, qui plaqua la main contre la croix. « Pas à cause de ça. »

Rutger lui lança un regard sévère.

— L'un de nous doit vivre, » grogna-t-il. Le prêtre poussa le marchand, secoua les épaules pour se débarrasser de la neige qui les recouvrait, et entra dans la maison.

— Oui, » reconnut Frederick. « L'un de nous doit vivre. » Il gratifia Rutger d'un regard perçant. « Et c'est *toi*. » Il leva la main pour réprimer les protestations qu'il vit se dessiner sur les lèvres de son frère. « Ma place est ici, Rudi. J'ai beaucoup lu. Je peux faire plus qu'inhumer les morts et confier leur âme à Morr. Si je peux t'aider, dis-le-moi. Ne t'inquiète pas pour moi. Je suis exposé à la peste tous les jours. Si elle avait dû m'emporter, ce serait déjà fait, » conclut-il avec une pointe d'angoisse. « La peste noire a semé le désordre dans le temple de Morr de Bylorhof. Tous les prêtres ont succombé, ainsi que deux templiers. Les survivants ont ôté leurs robes et fui la ville, me laissant pour seul gardien du temple.

— Si ça ne tenait qu'à moi... » commença Rutger, qui préféra se taire avant d'en dire trop. « Je suis désolé, Frederick, mais Aysha ne veut plus te voir ici.

» Il voulut ouvrir la porte, mais le prêtre la referma d'un coup de bâton.

— Est-elle malade ? » demanda Frederick. Sa voix trahit une gravité dont il n'avait pas fait preuve depuis des années, et qui le surprit lui-même. Aysha avait fait son choix il y a longtemps. Cette question était réglée. Il n'avait pas le droit de s'en faire pour la femme qui était désormais sa belle-sœur.

— Non, » hoqueta Rutger d'une voix caverneuse, les yeux brillants de terreur. « C'est Johan. »

Frederick sentit une poigne glacée se refermer sur son cœur lorsqu'il entendit le nom de son neveu prononcé sur ce ton. Si les sentiments qu'il éprouvait pour Aysha étaient confus, il avait le droit d'aimer son neveu, et il le savait.

— Où est-il ? » Le prêtre n'attendit cependant pas la réponse. Au moment où Rutger leva les yeux et regarda le plafond, Frederick se dirigea vers l'escalier.

— Tu ne peux pas monter ! » hurla Rutger, en se précipitant à sa suite. « Aysha ne veut pas que tu... »

Frederick vit volte-face et lança un regard foudroyant à son frère.

— Elle a été très claire à ce sujet à Marienburg. Ce n'est pas à propos de moi, ni d'elle, mais de Johan. Il faut le sauver. » Le prêtre traversa le petit salon en trombe en effleurant l'ivoire et la porcelaine que les van Hal avaient amenés de leur maison du Westerland. Il gravit quelques marches, mais s'arrêta en s'apercevant que quelqu'un descendait.

Une silhouette blafarde croisa le regard de Frederick, un homme grassouillet aux membres décharnés vêtu d'un manteau ciré. L'homme avait le visage dissimulé derrière un masque en bois pourvu d'une sorte de bec d'oiseau. De petits yeux verts plissés le regardaient derrière les lentilles de verre du masque.

Le prêtre n'avait jamais rencontré cette créature grotesque, mais c'était tout comme. N'ayant finalement rien obtenu des divinités païennes, les gens de Bylorhof s'étaient tournés vers une nouvelle folie. Ils étaient allés chercher un doktor de la peste à Wurtbad, un des soi-disant médecins capables de soigner les victimes de la peste noire et de combattre la propagation de l'épidémie. Répondant à leur appel de détresse, le doktor Bruno Havemann avait fondu sur la ville comme un vautour.

— Nous voulons tous sauver l'enfant, » commença Havemann d'une voix étouffée. « Mais la peste noire ne saurait être vaincue au moyen de simples prières. » Le doktor de la peste agita la baguette coiffée de cuivre qu'il tenait de sa main gantée en direction du bâton du prêtre. « À Wurtbad et à Altdorf, même les prêtresses de Shallya sont restées impuissantes. Si la déesse de la Miséricorde ne peut nous aider, que peut-on attendre du Seigneur de la Mort ? » Havemann secoua la tête. Le bec de son masque s'agita de haut en bas et une odeur de vinaigre et de clou de girofle se répandit dans l'escalier. Il se tourna finalement vers Rutger. « Non, c'est vers la science qu'il faut se tourner pour nous prémunir de ce fléau. Vous avez bien fait, Herr van Hal,

lorsque vous m'avez appelé. L'enfant est très malade, mais avec de bons soins, je pense qu'il pourra être sauvé. »

Les yeux fatigués de Rutger s'illuminèrent. Il dépassa rapidement Frederick pour enlacer le médecin qui lui avait rendu espoir. Le doktor recula face au marchand qui lui tendait les bras, et finit par le repousser du bout de sa baguette. Se souvenant que le médecin avait une sainte horreur des contacts physiques, Rutger, tout honteux, garda ses distances.

— Que devons-nous faire ? » demanda-t-il d'un air penaud.

La vue de son frère remettant humblement son sort entre les mains de Havemann rendit Frederick fou de rage. Il frappa bruyamment les marches de son bâton.

— Rudi ! N'écoute pas ce charlatan ! »

Le masque de corbeau se tourna vers le prêtre.

— La science peut sauver l'enfant, » insista Havemann. « Pouvez-vous en dire de même de votre dieu ? » Le doktor de la peste se tourna une nouvelle fois vers Rutger. « Je vais devoir préparer certains élixirs, que vous donnerez à Johan pour rééquilibrer les humeurs de son corps. La peste est provoquée par des araignées noires, et la maladie vient de leur poison. Il faudra pratiquer des saignées et purger l'enfant. »

Le doktor de la peste se tut et voûta les épaules en poussant un long soupir.

« Tout cela va demander du temps et coûter cher, » s'excusa-t-il.

Rutger glissa la main jusqu'à sa bourse. Il ne compta pas les pièces qu'il en sortit et se contenta de les donner au médecin. Frederick nota non sans amertume que Havemann répugnait beaucoup moins à toucher la main de son frère maintenant qu'il y avait de l'argent dedans.

« L'enfant se repose, » reprit Havemann dont la main gantée se referma sur les pièces en argent de Rutger. Le doktor de la peste soupesa discrètement l'argent pour estimer ce qui lui avait été donné. « Frau van Hal est avec lui. Il devra prendre un bouillon quand il se réveillera, et surtout pas de viande. Cela pourrait attirer d'autres araignées. »

Rutger laissa Havemann et monta précipitamment l'escalier en direction de la chambre de son fils, allant jusqu'à oublier les deux hommes laissés derrière lui. Frederick ne vit pas le sourire triomphant qui se dessina sur les lèvres du doktor qui regagna le rez-de-chaussée, mais il n'était pas dupe. En arrivant au pied de l'escalier, Havemann le regarda droit dans les yeux et attendit qu'il s'écarte de son chemin.

— Prenez votre argent et renoncez à cette imposture, » le prévint Frederick.

— Vous êtes comme tous les prêtres, » se moqua Havemann. « Peu importe le dieu que vous servez, vous méprisez le progrès et la science. Il faut toujours que la foi se dresse en travers du chemin de la raison.

— La foi peut déplacer des montagnes, » répondit Frederick. Le doktor de la peste plissa les yeux d'un air furieux et écarta le prêtre avec son bâton.

— Comment la foi lutte-t-elle contre la peste ? » demanda Havemann en quittant la maison.

Frederick tourna la tête et regarda le doktor disparaître.

— Fais du mal à ma famille, » murmura-t-il, « et tu verras ce que peut faire la foi d'un homme. »



*Skarogne,
Kaldezeit, 1111*

L'Abattoir aux proportions cyclopéennes était une relique du passé. Taillé dans de colossales colonnes de craie, l'ensemble prenait la forme d'une série d'arcades superposées gigantesques qui faisaient le tour d'une arène. Sous l'ère précédant la Treizième heure, l'édifice avait été au cœur de la civilisation humaine qui régnait jadis sur cette terre et qui avait bâti la grande cité sur les ruines desquelles s'était construite Skarogne, à la splendeur décadente. L'amphithéâtre avait été conçu pour accueillir des dizaines de milliers de spectateurs, un témoignage du pouvoir et de l'influence de ses bâtisseurs.

Quels jeux, spectacles et mises en scène avaient pu attirer autrefois les foules ? Les seigneurs de Skarogne n'en savaient rien et s'en moquaient éperdument. Même le nom du lieu avait été oublié. Ses nouveaux maîtres lui en avaient donné un autre, qui reflétait mieux son nouveau rôle. C'était l'Abattoir.

Une arène susceptible d'accueillir soixante mille humains était ridicule aux yeux des maîtres de Skarogne. Ils avaient fait construire de nouveaux gradins au-dessus des arcades de pierre, au-dessus même de la roche, chaque niveau un peu plus branlant que le précédent. Dans leur fanatisme religieux, les seigneurs-rats avaient demandé sept niveaux de gradins supplémentaires, pour un total de treize, le nombre sacré. L'extension permettait désormais d'entasser un demi-million de skavens vagissants dans les galeries. Une masse détraquée d'étais et de soutiens supportait comme elle le pouvait l'enchevêtrement chaotique de poutres, mais cela ne durait généralement pas très longtemps. Des sections d'échafaudages en bois s'effondraient à une fréquence stupéfiante, provoquant à chaque fois la mort de centaines d'hommes-rats. Par deux fois déjà, les étages en bois de l'Abattoir tout entier s'étaient effondrés dans un vacarme épouvantable.

De telles catastrophes étaient jugées normales par les skavens. Les hommes-rats se fichaient bien des désastres s'abattant sur leurs congénères. Les services de l'Abattoir étaient trop importants pour que les habitants de Skarogne songent à s'en passer. Il offrait aux faibles et aux opprimés un moyen d'oublier leur misère. Les plus nantis, eux, pouvaient y jouer et se livrer aux mille autres vices proposés alentour. Pour les seigneurs de la corruption, c'était la sécurité garantie, la nouveauté nécessaire pour distraire les hordes grouillantes de Skarogne et leur faire oublier leurs ventres vides et

leurs fourrures infestées de puces.

Puskab Crasse-Fourrure était assis sur l'un des sièges de pierre du troisième niveau d'arcades. La craie était lisse, usée par les générations de skavens qui s'y étaient succédées, et le prêtre dut combattre le sentiment qu'il allait glisser et dégringoler vers les niveaux inférieurs. Il savait bien qu'il ne s'agissait que d'une illusion, qu'il n'y avait aucun danger en réalité. Les sièges périlleux étaient ceux du bas, près de l'arène, à portée des bêtes et esclaves qui parvenaient à s'en échapper.

Le prêtre de la peste leva son visage difforme et se renfroigna lorsqu'un petit corps venu des niveaux supérieurs dégringola vers le sol. Il tressaillit et s'imagina déjà entendre le grincement de poutres et le claquement de cordes, mais rien de ce genre ne se produisit. La superstructure n'était pas en train de s'effondrer. Un des hommes-rats occupant les gradins bon marché avait simplement fait un faux pas et chuté. À moins qu'on ne l'ait poussé, ce qui était plus vraisemblable. Un enchevêtrement de poteaux et de poutres avait justement été édifié au-dessus des arcades de pierre pour prévenir ce genre de chute, pour éviter qu'un dignitaire skaven ne soit écrasé par un de ces misérables projectiles. Mais les poteaux n'arrêtaient pas toujours les corps. Puskab respira un peu mieux quand il entendit le corps s'écraser à quelques dizaines de mètres sur sa gauche.

Après avoir échappé aux tueurs du clan Mors et aux intrigues de Vrask Bouillon-de-Bile, il aurait été bien dommage de mourir dans un accident stupide. À moins qu'on ne veuille justement faire passer cela pour un accident ? Puskab plissa les yeux et observa les échafaudages en bois en se demandant s'il était possible de jeter un corps avec précision depuis une telle hauteur.

Puskab grinça des dents. Il devenait paranoïaque. Vrask avait disparu, il avait fui Skarogne la queue entre les pattes. Puskab avait échappé à son piège. Sachant comment Nurglitch allait réagir à sa tentative de meurtre contre son disciple préféré, il avait filé avant d'en subir les conséquences.

Puskab répugnait à se croire en sécurité. Vrask avait des amis haut placés, des amis qui l'avaient prévenu avant que les acolytes de Crasse-Fourrure ne viennent le chercher. Et le traître avait des alliés en dehors du clan Pestilens. Il était impossible de dire quels liens Vrask entretenait avec les Mors, ni même ce qu'il leur avait promis. Si Krricht avait beaucoup à gagner dans cette histoire, ses rats-assassins risquaient de mettre du cœur à l'ouvrage pour le rattraper.

Puskab était venu à l'Abattoir pour cette raison, pour peaufiner ses alliances en dehors de la Confrérie pestilente. Que Krricht ait à craindre plus que le mécontentement du seul clan Pestilens, et il oublierait peut-être le pacte conclu avec Vrask. Une grande fosse plongée dans le noir s'était ouverte sous le sable de l'arène. Les esclaves skavens qui essuyaient le sang et les entrailles du dernier spectacle poussèrent des vagissements d'effroi et se ruèrent vers les petites portes en fer perçant les murs. Leurs gémissements ne firent

qu'empirer lorsqu'ils réalisèrent qu'elles étaient fermées et qu'ils virent les gardes situés à l'abri se moquer d'eux.

Dans la fosse, la chose que les esclaves craignaient se dessina lentement et le silence retomba sur la foule. Couverte de plaques de chitine noires et luisantes, l'épouvantable créature avait la taille d'un ours. Son long corps trapu était pourvu de huit pattes griffues et de deux pinces. La face de la bête était enfoncée dans le prolongement de l'abdomen, sans que l'on distingue vraiment de tête. Deux groupes d'yeux satinés brillaient d'une lueur rubis au-dessus de sa mâchoire béante aux mandibules chitineuses. Elle disposait aussi d'une longue queue segmentée dressée qui portait un aiguillon de la taille d'un poignard. Du poison en suintait, dégoulinant sur la carapace de la face dorsale du monstre.

Le silence prit fin. La foule se mit à hurler d'impatience lorsque le scorpion géant se mit à traverser l'arène en courant pour charger les esclaves paniqués.

— Magnifique, oui-oui, » gloussa l'homme-rat assis au-dessus de Puskab. Pustule Moulte-Gratte, le seigneur des vers difforme du clan Verms, était assis dans une chaise à dossier haut, assisté d'une troupe d'esclaves à la fourrure fauve, et entouré d'une phalange de guerriers en armure. Le seigneur des vers ratait rarement les combats de l'arène. Avec l'huile-ver et les tiques-beauté, l'arène représentait la plus lucrative des entreprises du clan Verms. Les éleveurs d'insectes produisaient toutes sortes d'abominations pour l'Abattoir, une véritable ménagerie des horreurs. Aucune n'était plus populaire que les marche-morts géants.

Puskab répondit d'une voix égale, sans le moindre signe d'intimidation.

— C'est épouvantable-affreux, Très Meurtrier Tyran.

Pustule fut pris de couinements de rire et leva son bras tordu en direction du scorpion géant. L'arachnide avait refermé ses immenses pinces sur un esclave et enfoncé son aiguillon mortel dans sa poitrine.

— Simple démonstration. Le spectacle commencera vraiment quand cette porte s'ouvrira. » Il tendit une patte en direction d'une porte bardée d'acier située sur le côté de l'arène, sous la première rangée de gradins de l'arcade la plus basse. « Les Moulder ont promis du neuf. Ils pensent pouvoir battre mes marche-morts. » Le seigneur des vers retroussa les lèvres dans un rictus méprisant.

— Clan Verms très-beaucoup puissant, » reconnut Puskab. Il n'ajouta cependant pas qu'il était aussi le plus détesté des clans majeurs, car on lui reprochait les légions de puces et de parasites qui envahissaient le royaume des skavens. « C'est pour ça que je veux-désire parler-crier avec Votre Magnificence Despotique. »

Les oreilles de Pustule n'étaient plus que deux masses de tissus cicatriciels envahies de tiques multicolores. Quand bien même, il parvint à les aplatis contre son crâne, un geste qui témoignait d'une extrême condescendance.

— Je sais-sais pourquoi le maître de la vérole Puskab veut me parler. » Un cri aigu venu de l'arène leur fit comprendre qu'une seconde victime était

tombée entre les pinces du scorpion. « Les Pestilens ont besoin-avoir aide avec leur plan-peste. »

Puskab contracta ses glandes. Si les skavens du clan Verms savaient comment la peste était transmise, cela risquait de remettre en cause les ambitions du clan Pestilens.

Souriant, Pustule tendit une patte noueuse vers son cou, y chercha quelque chose et en tira une tique noire au bout de quelques instants.

— Ça transmet la peste, oui-oui ? » Le maître des vers se fouetta les flancs de la queue. « Mes espions savent que les moines de la peste vouloir-acheter beaucoup de puces. Pas des puces de rats, mais des puces de choses-hommes. Facile de deviner-comprendre pourquoi. »

La foule se tut de nouveau. Puskab tourna la tête et vit les portes en bois s'ouvrir lentement sur une grande cage. La chose qui y était enfermée était monstrueuse. C'était un colosse quatre fois plus grand qu'un skaven, couvert de la taille aux pieds d'une fourrure brune hirsute.

« Les chefs de meute appellent ça rat-ogre, » grogna Pustule. « Le marche-mort se gavera de sa carcasse. »

Le prêtre de la peste n'en était pas si sûr. Quand la porte de la cage s'ouvrit et que la brute entra dans l'arène, chacun de ses pas lourds témoigna de sa sauvagerie et de sa force primales. Le rat-ogre se frappa la poitrine de ses pattes griffues et grogna un défi inintelligible au scorpion monstrueux.

— Le clan Verms sait-apprend beaucoup-beaucoup, » fit Puskab d'un air très subtilement menaçant. Rares étaient les skavens qui osaient mettre leur nez dans les affaires secrètes des moines de la peste. Même un seigneur de la corruption aurait dû savoir que ce n'était pas très prudent.

— Nous pouvons aider les Pestilens, » fit Pustule sans quitter des yeux l'arène. Le marche-mort et le rat-ogre s'étaient rapprochés et tournaient en rond en vue de la première attaque. « Les Verms élèvent les meilleurs insectes de l'Empire souterrain. Ils feront des puces plus fortes pour les Pestilens. Porteront la peste loin-loin. Infecteront de nombreuses choses-hommes. »

Puskab remua avec nervosité, car il n'était pas à l'aise à l'idée que Pustule en sache autant sur la peste noire et sa propagation.

— Je parlerai-expliquerai à l'archiseigneur de la peste. Écouterai-entendrai s'il veut-veut l'aide des Verms. »

Pustule battit des pattes d'un air ravi. Le scorpion se jeta sur le rat-ogre en refermant ses pinces sur son adversaire. Pustule se tourna à contrecœur vers Puskab.

— Tu es venu ici chercher de l'aide, mais je dois avoir quelque chose en échange. Si tu veux-souhaites que les Verms te protègent, tu dois donner quelque chose. Je veux être associé au succès de la peste noire. Impressionner le seigneur de la peste Vecteek avec la puissance du clan Verms !

— L'archiseigneur de la peste Nurglitch... »

Pustule s'enfonça dans son siège en clignant des yeux d'un air surpris.

— Quel curieux manque d'ambition. Tu es le maître de la vérole, le créateur

de la peste noire. Tu tues-massacres plus de choses-hommes chaque jour qu'une armée de vermines de choc ! Le conseil connaît ton nom ! »

Le prêtre de la peste baissa la tête en songeant aux paroles du seigneur des vers.

« Pourquoi parler-expliquer avec Nurglitch ? » souffla Pustule. « Après tout, il ne peut y avoir qu'un archiseigneur de la peste au conseil. Les autres seigneurs de la corruption sont prêts à accepter un changement. »

Puskab serra les glandes en songeant aux conséquences de ce que Pustule lui proposait. Siéger au conseil ! Rejoindre les seigneurs de la corruption ! Jamais il n'aurait osé en rêver ! Jamais il n'avait envisagé de jouir un jour d'un tel prestige ! Une alliance entre les clans Vermes et Pestilens faciliterait la propagation de la peste noire et lui offrirait la protection dont il avait besoin. Mais trahir Nurglitch, laisser ce païen de Vermes s'attribuer le mérite de la conception d'une des pandémies saintes du Cornu... cela méritait réflexion.

Pustule se releva d'un bond en pestant et frappa le museau d'un esclave d'un coup de griffes. Il secoua le poing en direction de l'arène.

Le rat-ogre avait réussi à se dégager des pinces du scorpion et même à lui briser une griffe. Et voilà que la brute saisissait le marche-mort par la queue. L'arachnide tenta bien d'échapper aux mains velues de son adversaire, mais celui-ci tira de toutes ses forces. Un grincement et un craquement écœurants se firent entendre, puis la brute lui arracha la queue dans une gerbe de sang.

Pustule grogna une série d'ordres à son escorte. De toute évidence, la bataille prenait une tournure qui lui faisait perdre le goût du spectacle.

« Réfléchis bien à ma proposition, prêtre, » gronda-t-il. « Il n'y en aura pas d'autres. » Le seigneur des vers tapa des pattes et son escorte se précipita vers la sortie la plus proche.

Puskab se tourna vers l'arène et observa la nouvelle monstruosité du clan Moulder qui frappait l'énorme scorpion avec la queue dont il venait de le priver. Un rictus macabre se dessina sur la face pourrie du prêtre, qui se rua à la suite de Pustule Moul-Gratte.

Le maître de la vérole avait décidé d'accepter la proposition d'alliance de Pustule.

— CHAPITRE VI —



Altdorf
Kaldezeit, 1111

Erich von Kranzbeuhler remuait nerveusement en selle et observait les brumes matinales qui remontaient du Reik en tourbillonnant. Il ne voyait que les arbres de l'Altgarten – du moins ceux que les Marcheurs n'avaient pas abattus – et les vagues lueurs des feux de camp des taudis. Le jeune chevalier porta la main à son épée et eut un haut-le-cœur en sentant le pommeau entre ses doigts. Il pouvait difficilement oublier la devise gravée sur la lame de son arme : « Honneur. Courage. Empereur. »

Et voilà qu'il était sur le point de trahir l'un de ces vœux solennels, de demander aux chevaliers d'enfreindre leur serment. C'était une responsabilité énorme, de celles que le jeune capitaine n'était pas sûr de pouvoir assumer. Il ferma les yeux et pria pour que Sigmar lui en donne la force.

— Ils n'espèrent tout de même pas que nous chargions nos propres soldats, si ? » murmura le chevalier situé près de lui, un grand gaillard du nom d'Aldinger.

Pour qu'un des vétérans du Reiksknecht lui pose une telle question, Erich comprit qu'il avait pris la bonne décision. Pour respecter leurs deux premiers vœux, ils devaient maintenant trahir le troisième.

Le capitaine scruta le voile de brume grise, en direction des rangs de la cavalerie massée. Les Reiksknecht dans leur intégralité avaient été appelés pour soutenir les Kaiserjaeger et les Schuetzenverein, afin de réprimer la « rébellion ». Le plan, tel qu'il avait été présenté par Adolf Kreyssig, faisait des Reiksknecht le fer de lance de l'attaque. Les Kaiserjaeger et les Schuetters, eux, devaient suivre sur les flancs. Le commandant avait été très clair. Les chevaliers devaient repousser les rebelles d'Engel dans le fleuve, et ne pas faire de prisonniers.

À la lecture de ses ordres, le grand maître von Schomberg était devenu livide, mais cela n'avait fait que renforcer sa détermination de défier l'Empereur. Les plans dont il avait parlé avec ses officiers étaient bien différents de ceux de Kreyssig. Les Reiksknecht allaient mener la charge... sur une centaine de mètres seulement. Une fois dos aux arbres, ils feraient volte-face et lanceraient une contrecharge en direction des Kaiserjaeger et des Schuetters. Il espérait semer une telle confusion que les forces adverses

battraient en retraite en ville.

Après cela, Engel et ses hommes devraient se débrouiller. Les Reiksknecht auraient bien assez de problèmes. Le plan était de se replier sur le Reikschloss. Il y avait là-bas assez de nourriture et de matériel pour tenir un long siège. Plus ils résisteraient, plus ils embarrasseraient l'Empereur Boris et soulèveraient la question de savoir pourquoi son plus fidèle ordre de chevaliers s'était retourné contre lui.

Erich se retourna pour tenter de localiser le grand maître von Schomberg dans le brouillard. Il distinguait tout juste la silhouette d'Othmar, le porte-étendard du grand maître, mais ne voyait pas son chef. Peu importe. D'autant qu'il ne savait pas quelle serait sa réaction s'il lisait le doute dans les yeux du baron

— Ernst, » fit-il en tournant la tête pour voir si son aide de camp était là. Il vit l'imposant chevalier porter son gantelet à la visière de son casque en guise de réponse. « Reste près de moi, » ajouta-t-il en désignant le cor fixé à la ceinture du dienstmann. « J'aurai peut-être de nouveaux ordres lorsque nous chargerons. »

Il fut une fois de plus tiraillé par le doute. Réussirait-il à aller jusqu'au bout ? Allait-il vraiment désobéir à un ordre direct de son Empereur ?

Alors qu'il luttait contre ses démons intérieurs, des martèlements de sabots lui arrachèrent un juron. Un imbécile avait lancé la charge trop tôt ! Il entendit des officiers hurler tout le long de la ligne, dans la plus grande confusion, en se demandant qui avait donné l'ordre. Le grand maître von Schomberg se mit à hurler à son tour, ordonnant au reste des hommes de soutenir les chevaliers partis à l'attaque.

Les vingt chevaliers placés sous le commandement d'Erich lancèrent leurs destriers au galop. Les montures bardées d'acier s'élancèrent depuis la place où elles patientaient en formation. Erich eut une montée d'adrénaline, vit le brouillard se fendre devant son cheval qui bondit.

Puis ce fut la catastrophe ! La place, qui, une seconde plus tôt, résonnait du martèlement des sabots, fut envahie par un vacarme d'hommes et d'animaux hurlants. Les chevaux s'écroulèrent, les pattes brisées, avant d'écraser leurs cavaliers projetés sur le pavé. Les hommes désarçonnés heurtèrent le sol comme des gargouilles basculant dans le vide. On aurait dit le grondement d'une avalanche, le rugissement assourdissant d'un volcan.

Le cheval d'Erich trébucha et bascula sur le flanc. Le capitaine ne fut cependant pas écrasé sous son animal, car un autre cheval qui se débattait se cabra et repoussa sa bête. Il réussit à sauter de selle, et s'écarta comme il le put pour éviter les coups de sabots et les autres chevaux.

Tel un gros rat d'acier, le chevalier s'éloigna de cette scène absurde et comprit la cause du problème. Sous couvert du brouillard, quelqu'un avait jeté des chausse-trapes à l'entrée de la place, si bien que les chevaux s'étaient sérieusement blessés.

Il sortit son épée du fourreau et accusa instinctivement l'ennemi qui lui

semblait le plus logique. Wilhelm Engel et ses Marcheurs ! Les canailles étaient à l'origine de ce piège, avaient eu recours à ce tour grossier pour estropier les chevaux et les hommes des Reiksknecht ! Eh bien, si l'Empereur voulait un massacre, Erich allait se faire un plaisir de le lui offrir sur-le-champ !

Puis le capitaine aperçut des silhouettes qui sortaient en catimini des bâtiments faisant face à la place, jetant des coups d'œil depuis les toits ou s'en allant discrètement par les ruelles. Les Kaiserjaeger ! La vérité lui sauta aux yeux dans toute son horreur. C'étaient les hommes de Kreyssig qui avaient couvert la route de chausse-trapes. Beaucoup étaient d'anciens chasseurs et bûcherons. Ils savaient ne pas se faire remarquer et leur avaient laissé cette vilaine surprise en profitant du brouillard !

Chacun des soldats vêtus de noir portait un arc fin. Les chevaliers des Reiksknecht restés sur la place étaient encerclés. Leur seule issue était la rue encombrée de chausse-trapes et de leurs camarades blessés.

Kreyssig avait tout prévu. Il avait appris que le grand maître von Schomberg comptait empêcher le massacre. Planifiant soigneusement son action, le commandant avait neutralisé tout un ordre de chevaliers. Les hurlements venus de l'Altgarten et les flammes qui s'élevaient de Micheburg lui firent comprendre que Kreyssig avait gardé suffisamment de forces pour mener à bien sa mission.

— Chevaliers des Reiksknecht, » s'écria une voix rude. « Posez vos armes et soumettez-vous au jugement de l'Empereur ! »

Erich vit les archers bander leurs arcs et viser les chevaliers pris au piège. Il regarda tout autour de lui, en espérant trouver un moyen d'aider ses camarades. Tout ce qu'il vit, ce fut Aldinger qui tentait de sortir de sous le cadavre convulsant de sa monture. Une chausse-trape lui avait blessé la main et trois autres avaient transpercé son cheval. Erich n'hésita pas une seconde et se précipita au secours du chevalier. S'il ne pouvait rien pour les hommes de la place, il pouvait néanmoins porter assistance à Aldinger.

En aidant le chevalier immobilisé à soulever le destrier, Erich ne quitta pas la place des yeux. Le grand maître von Schomberg était un homme courageux et hardi. Il n'allait pas obéir à un tyran.

— Sigmar sera mon juge ! » s'écria-t-il d'un air de défi. Sur son ordre, les chevaliers de la place éperonnèrent leurs montures vers les chausse-trapes, obligeant leurs chevaux à sortir du piège, à piétiner les blessés.

L'ordre de tirer fut donné. Les hennissements des chevaux et les hurlements des hommes retentirent une seconde plus tard. Certains, néanmoins, passèrent dans un vacarme de tous les diables. Beaucoup de chevaliers s'écroulèrent, les sabots de leurs chevaux transpercés par les chausse-trapes, mais d'autres réussirent à se frayer un chemin. Les archers coururent sur les toits pour les abattre, mais il était déjà trop tard. Erich compta au moins vingt chevaliers qui disparurent dans l'aube croissante et se dispersèrent dans les rues d'Altdorf.

Il détourna le regard, refusant d'entendre les gémissements et les

hurlements des blessés. Il passa le bras dans le dos du dienstmann blessé et l'entraîna dans l'ombre d'une ruelle avant de l'appuyer contre un mur enduit de plâtre.

Les Kaiserjaeger n'allaient pas tarder à rappliquer à la recherche de survivants. Il n'y avait qu'une manière de se jouer de tels pisteurs. Erich s'agenouilla et se mit à balayer la neige jusqu'à ce qu'il dégage une plaque d'égout. Il mit de précieuses minutes à gratter la crasse accumulée tout autour. Ce faisant, il entendit les Kaiserjaeger évoluer parmi les blessés, évaluant l'état de chacun. Un gargouillement sinistre se faisait entendre chaque fois qu'ils trouvaient un chevalier qu'ils estimaient trop mal en point pour supporter un procès.

La plaque fut dégagée au moment où les Kaiserjaeger se mirent à fouiller la zone couverte de chausse-trapes. Erich fit rapidement descendre Aldinger à l'abri des égouts chauds et nauséabonds. Puis il le suivit aussitôt et remit la plaque en place avant de sauter dans le noir.

Au moment où la plaque fut immobilisée, Erich entendit à nouveau la voix de l'officier des Kaiserjaeger.

— Épargne celui-là, » gronda-t-il. « Le commandant Kreyssig le voudra quel que soit son état. Ce n'est pas tous les jours qu'on a la chance de pendre un grand maître. »



Nuln Kaldezeit, 1111

— Nous vivons dans un âge de science et de raison, et non de superstitions ridicules ! »

La déclaration émanait du seigneur Karl-Joachim Kleinheistkamp, un vieil homme ridé au crâne maladroitement recouvert d'une perruque en crin de cheval, les boutons de son large manteau ternis et couverts de suie. Il affectait l'assurance et la suffisance d'un homme certain de son autorité, qui n'avait pas une minute à consacrer à tout ce qui ne figurait pas dans son monde de livres et de papiers. En somme, Kleinheistkamp avait tout du professeur de l'Universität.

Et autant dire que Walther trouvait cela contrariant. Kleinheistkamp était le troisième professeur qu'il avait réussi à attirer à la *Rose noire*, et le troisième à rire ouvertement de son histoire. Il lança un regard désespéré à Zena, qui se contenta de secouer la tête avant de disparaître dans la cuisine. Hugo aurait pu se montrer plus compatissant s'il n'avait été occupé à apprendre aux chiens à s'asseoir et à mendier de la nourriture.

Bremer affichait quant à lui un large sourire et remplissait la coupe du professeur à l'envi. Walther grimaçait chaque fois qu'il voyait le tavernier

s'en emparer. Pour un vieil homme, Sa Seigneurie avait une sacrée descende, et c'était bien évidemment le ratier qui payait. De toute évidence, un titre de noblesse n'empêchait pas certains de lamper la bière de leur prochain.

« Ce que vous m'expliquez est tout bonnement impossible ! » déclara Kleinheistkamp, en s'essuyant la moustache du revers de la main. « Nous sommes en plein âge des lumières ! Nous savons désormais que le concept de génération spontanée s'accompagne de règles. Une salamandre naît des flammes, les mouches sortent des corps sans sépulture, mais les formes de vie supérieures, comme le bétail et les porcs, observent un processus de création précis. Nous savons que les impressions maternelles provoquent des malformations chez l'enfant, qui n'ont rien à voir avec les habitudes et le régime alimentaire des mères, comme aimeraient le faire croire les herboristes. Nous savons que la cockatrice vient d'un œuf de coq exposé aux rayons de Morrslieb et non, comme voulaient nous le faire croire nos aïeux béotiens, d'un serpent s'étant accouplé avec une poule. »

Walther sentait la veine de son front palpiter. Le professeur papotait de la sorte depuis près d'une heure, abordant des sujets dont il n'avait aucune envie d'entendre parler.

— Tout ça, c'est très bien, mon seigneur, mais au sujet du rat...

— Une telle créature ne saurait exister, » dit Kleinheistkamp en tapotant le comptoir en bois pour appuyer ses propos. Bremer vit là l'occasion de remplir sa coupe. « Un rat aussi gros que vous le décrivez serait écrasé sous son propre poids ! Il ne pourrait pas marcher, et encore moins se jeter sur un homme pour lui arracher la gorge !

— J'ai chassé des rats toute ma vie, » grogna Walther en tendant la main pour que le professeur voie bien ses cicatrices. « Je sais à quoi ressemble une morsure de rat. »

Kleinheistkamp sourit en secouant la tête.

— Je sais que vous croyez savoir ce que vous avez vu, » expliqua-t-il avec la tolérance et la condescendance d'un parent faisant la leçon à son enfant. « Mais j'ai bien peur que vous n'ayez pas l'intelligence nécessaire pour exprimer un sentiment de la sorte. N'est-il pas plus probable que les miliciens aient eu raison ? Quelqu'un lui a tranché la gorge et votre imagination a fait le reste. Vous êtes habitué à voir l'œuvre des vermines et avez inconsciemment fait d'une créature similaire le responsable du meurtre du tanneur. »

Le vieillard but une longue gorgée et se leva.

« Je vous concède que la foule porte des accusations à tort et à travers, mais je vous assure que l'auteur était humain. Le vol, et non un monstre, est derrière la mort du tanneur. »

Le seigneur Kleinheistkamp s'éloigna en titubant et en gloussant. Walther sentit une boule gonfler au creux de son ventre en regardant le pompeux vieillard s'en aller. Le professeur était sa dernière chance de voir un représentant de l'Universität l'écouter. Divertir ces savants pendant qu'ils réfutaient avec tant de suffisance ce qu'il avait vu lui avait coûté près de douze

schillings. Il lui faudrait des semaines pour se refaire.

Bremer voulut ramasser la chope de Kleinheistkamp et plissa les yeux en s'en emparant.

— Sa Seigneurie en a laissé un peu, » dit-il en se tournant vers Walther pour lui tendre le récipient.

— Bois-la toi-même, » siffla Walther en serrant le poing d'un air frustré. Bremer haussa les épaules et avala le contenu de la chope.

« Quelle bande d'idiots, » gronda Walther. « Des idiots qui ne croiront rien tant que ça ne sera pas écrit dans leurs précieux bouquins ! Ils n'accepteront l'existence de ce monstre que s'il se montre et les mord aux... »

— Alors, pourquoi s'embêter avec eux ? » demanda Zena. Elle avait les joues rouges et ses lèvres tremblaient de colère. Elle savait parfaitement ce qu'avait misé Walther sur les savants. La perte d'argent était une chose, mais elle savait que le désespoir coûtait beaucoup plus cher au ratier. « L'Universität n'est pas la seule à pouvoir acheter une telle créature. »

Walther se leva et la foudroya du regard, comme submergé par le chagrin de ses rêves anéantis.

— Qui d'autre alors ? Ostmann ? À un penny la livre ? »

Sentant la colère monter, Zena lui rendit son regard. Walther n'était pas le seul à dépendre de la rentrée d'argent du monstre. Malgré tout, elle s'en faisait pour lui. Sa chute entraînerait la sienne. Et elle ne comptait pas baisser les bras.

— Pourquoi ne pas le vendre à Emil ? » demanda-t-elle en désignant Bremer, situé derrière le comptoir. Le tavernier barbu recula, l'air effrayé.

— Faites ce que vous voulez tous les deux, mais laissez-moi en dehors de ça, » dit-il.

Zena ne comptait pas laisser son employeur s'en sortir aussi facilement.

— Tu dis toujours que tu as besoin de nouveauté pour relancer les affaires, » fit Zena sur un ton accusateur. « Voilà l'occasion parfaite. Un vrai monstre, que les gens pourront venir voir. Ils en resteront bouche bée ! »

Bremer leva les yeux au ciel.

— Je parlais de danseuses, pas d'une vermine géante. Qui aimerait manger en regardant un énorme rat suspendu au dessus de la cheminée ?

— Je croyais que l'idée était de vendre des bières, » ajouta Walther pour rebondir sur l'idée de Zena. « La vue de ce géant me donnerait envie de m'envoyer un verre ou deux pour me calmer. »

Le tavernier s'approcha et posa les coudes sur le comptoir en se grattant la barbe.

— C'est pas faux, » reconnut-il. « Un homme voudrait boire un verre après avoir vu une chose pareille. » Une lueur froide apparut dans ses yeux et il se redressa, en se tournant vers Zena puis Walther. « Notez bien que je ne vous promets rien. Mais si Walther attrape ce monstre, je le ferai empailler et l'installerai derrière ce bar. Si ça me ramène des affaires, ce sera soixante-quinze vingt-cinq.

— Cinquante cinquante, » protesta Walther. « N’oublie pas que c’est quand même moi qui vais descendre pour tuer cette chose. »

Bremer cracha dans sa paume.

— Vendu ! » s’exclama-t-il en tendant la main au ratier. Walther cracha dans la sienne et serra celle du tavernier pour conclure l’affaire à la façon du Wissenland. Zena disparut rapidement en cuisine et laissa les deux partenaires discuter des détails de leur accord.

— Herr Schill, » les coupa Hugo d’une voix calme. Le ratier tourna la tête en direction de son apprenti, assis près du feu. Il avait réussi : les trois chiens étaient assis sur leurs arrière-trains et tendaient la patte vers lui comme des mendiants. Walther fut agacé d’être interrompu, d’autant qu’il s’agissait d’un tour que le plus écervelé des enfants aurait pu apprendre au plus stupide des bâtards.

Hugo avait cependant une bonne raison d’intervenir. Faisant un geste en direction des chiens, il dit quelque chose qui eut l’effet d’une poigne glacée se refermant sur le cœur de Walther.

— Si on part traquer ce géant, » dit Hugo, « est-ce qu’on n’aura pas besoin de chiens plus gros ? »



Middenheim Kaldezeit, 1111

Le vent des montagnes charriait des rafales de neige contre les remparts de Middenheim. Une couche de givre et de glace recouvrait les falaises déchiquetées et donnait à l’Ulricsberg l’allure d’un pilier gelé, les lueurs de la cité brillant dans les hauteurs telle une aurore fantomatique.

Les gardes qui circulaient sur le chemin de ronde plongé dans le noir étaient emmitouflés dans leurs manteaux de fourrure, serrant les outres de bière qui constituaient leur meilleure protection contre le froid. La face gibbeuse de Morrslieb les observait d’un air suffisant depuis le ciel noir, projetant sa lueur malade sur la cité. Son frère Mannslieb, plus pur et sain, reculait et descendait vers l’horizon, abandonnant le ciel à la lueur sinistre de son déplaisant compagnon.

Des dizaines de sentinelles patrouillaient sur les remparts de Middenheim, chacune assignée à une section de mâchicoulis bien précise. C’était un travail monotone et ingrat, surtout au plus fort de la nuit et en pleine tempête de neige. Les soldats auraient tout donné pour un lit chaud, une bouteille de Reikhoch et une fille de taverne plantureuse.

Ce genre de rêve était cependant inaccessible aux hommes chargés de protéger la cité endormie. Ils tentaient de se consoler en songeant à tout ce qui pouvait mettre en danger leurs camarades qui profitaient des plaisirs des

tavernes et des maisons de joie du quartier de la porte Ouest. Il y avait les malandrins et les pickpockets, qui attendaient toujours l'occasion de dépouiller un soldat éméché. Il y avait la menace des nains ivres, capables de prendre ombrage de la moindre remarque et dotés de la force nécessaire pour assumer leur mauvaise humeur. Et il y avait une menace plus récente, les rumeurs selon lesquelles quelques habitants du quartier avaient contracté la peste.

Pour beaucoup des soldats patrouillant sur le chemin de ronde, les bruits de peste étaient déconcertants, mais ils ne leur accordaient pas de réelle importance. Pour les deux soldats chargés de la portion d'enceinte située entre les portes sud et ouest bordant le Sudgarten, il ne s'agissait pas de simples histoires. D'autres gardes refrénaient leurs peurs en se disant que le décret du graf Gunthar empêchait la peste d'atteindre le sommet de l'Ulricsberg. Mais eux n'étaient pas dupes.

— Halte ! Qui va là ? » s'écria un des soldats à l'adresse d'une silhouette qui jaillit de l'obscurité. Sa hallebarde tremblait dans sa main.

— Un ami, » toussa une voix grasse. Un homme solidement charpenté apparut au clair de lune. Il portait un épais manteau en peau d'ours et avait la tête dissimulée sous les plis d'une capuche ourlée de fourrure.

Le soldat se détendit en reconnaissant Oskar Neumann, son bienfaiteur clandestin. Il releva sa hallebarde avant de la poser au sol, puis saisit la main gantée de Neumann d'un air inquiet. Ce bref contact fut cependant récompensé par le tintement de pièces d'argent.

L'autre sentinelle s'avança et accepta elle aussi une escarcelle en cuir de Neumann. Le garde afficha une mine revêche en soupesant la bourse.

— C'est un peu léger, » ronchonna-t-il.

— La somme est la même que d'habitude, Herr Schutze, » répondit Neumann de sa voix grasse.

Un sourire malicieux se dessina sur le visage de Schutze.

— Ouais, mais les risques ne sont plus les mêmes. » Il soupesa une nouvelle fois l'escarcelle. « Ils ont doublé depuis qu'on s'était mis d'accord là-dessus.

»

Neumann secoua la tête.

— Vous voulez plus d'argent ? »

Schutze scruta l'ombre dans laquelle était caché le visage de l'homme.

— Le capitaine s'est mis à poser des questions. Les gens affirment que la peste frappe les bas quartiers, et ils se demandent comment elle y est entrée.

— Et moi qui croyais que vous faisiez tout ça par compassion, » soupira Neumann. « Pour aider les pauvres âmes de Warrenburg. Je pensais que l'argent était purement secondaire. »

Schutze éclata de rire.

— Tu t'es trompé, Oskar. Ce n'est qu'une question de pognon. Ne me dis pas que tu ne tires pas de jolis bénéfices de tout ce que tu fais entrer ici. Si tu veux t'y retrouver, tu n'as qu'à demander plus aux « pauvres âmes »

auxquelles tu viens en aide. »

Neumann haussa les épaules.

— Je ne leur demande rien de plus que leur discrétion. Mes motivations sont purement altruistes. En aidant ces gens, j'obéis aux préceptes de ma foi. » Un soupçon de chagrin se glissa dans sa voix rauque. « Mais si vous n'êtes motivés que par l'argent, en voici un peu plus. »

Schutze sourit en voyant une nouvelle bourse apparaître dans la main gauche de Neumann. Les yeux rivés sur l'argent, il ne fit pas attention à l'autre main de son interlocuteur. Et avant même de comprendre ce qui lui arrivait, une fine dague s'enfonça entre les articulations de son armure, sous l'aisselle, pour lui transpercer le cœur. Le soldat poussa un cri étouffé et s'écroula.

— Vous n'allez pas me causer d'ennui, n'est-ce pas, Herr Brasche ? » demanda Neumann, toujours armé de son poignard maintenant ensanglanté. « J'espère que cela n'entame en rien notre petit accord malgré son issue déplaisante. Les hommes cupides sont un vrai handicap. Ils sont... indiscrets. »

Brasche fit un gros effort pour détourner les yeux du corps sans vie de son camarade. Le ton menaçant de Neumann ne faisait aucun doute. Même s'il l'avait voulu, il n'aurait pas été dans son intérêt de s'opposer au contrebandier. Avec la mort de Schutze, il était seul, tandis que le groupe de Neumann était sans doute tapi dans l'obscurité.

— Qu'allons-nous faire ? » demanda Brasche.

L'imposant Neumann se pencha et souleva le corps de Schutze comme si le soldat en armure ne pesait pas plus lourd qu'un enfant.

— Quand nous en aurons terminé ici, nous balancerons Herr Schutze par-dessus les remparts. La neige l'aura enseveli d'ici le lever du jour. Vous déclarerez à vos officiers qu'il a abandonné son poste pendant la nuit. » Le contrebandier gloussa, ramassa la bourse qui lui avait permis de distraire le soldat et la glissa dans la botte du mort. « Et même s'ils le retrouvent, ils penseront qu'il a glissé et chuté. »

Brasche trembla devant la brutalité avec laquelle Neumann jeta le cadavre contre les créneaux. Des bruits de pas accompagnés de cliquetis détournèrent cependant son attention. Le groupe de Neumann, sept hommes vêtus d'un assortiment de fourrures et de vêtements de laine, longeait les remparts. Quatre d'entre eux portaient de gros rouleaux de corde sur l'épaule, tandis que les trois autres haletaient sous le poids d'un énorme panier.

Comme fasciné, le soldat observa le groupe qui assemblait les pièces d'un treuil en bois et y fixait les cordes. L'autre extrémité fut reliée à la nacelle. Le mécanisme fut rapidement mis en place. Le panier fut ensuite glissé de l'autre côté des remparts et entama sa descente.

— C'est une noble vocation, » dit Neumann en s'approchant de Brasche. « Mais qui ne convient pas aux sangs bleus. » Il leva la tête vers le ciel. « Nous avons quelques heures devant nous. On devrait pouvoir en remonter une

douzaine avant que le jour se lève. »

Brasche remua d'un air nerveux, car il ne se souvenait que trop bien de la façon dont le contrebandier avait assassiné Schutze sans la moindre hésitation. Mais il ne put s'empêcher de poser la question qui le démangeait. Comme Schutze, il s'imaginait que Neumann faisait cela parce qu'on le payait pour.

« Ce que vous me dites me chagrine pour l'humanité, » répondit Neumann. « Sommes-nous tombés si bas que nous ne puissions plus comprendre les motivations dépassant nos vils besoins ? J'ai dit la vérité à votre camarade, Herr Brasche. Je ne prends rien aux gens que j'aide. Savoir que je les soulage de leur misère, que je leur offre un peu de réconfort et de sécurité est une récompense qui me suffit amplement. »

Il se tourna vers Brasche et le fixa sans enlever sa capuche.

« Vous et moi soutenons l'œuvre des dieux. Un jour, tout Middenheim comprendra l'importance de notre travail. »

✧ CHAPITRE VII ✧



*Altdorf
Ulriczeit, 1111*

Erich s'adossa au mur de pierre de l'herboristerie et regarda les deux hommes vêtus de haillons dévaler la rue. Malgré leur apparence hirsute, il y avait une sorte de précision militaire dans leurs gestes. Erich s'imagina qu'il s'agissait de survivants de Micheburg, de dienstleute qui avaient échappé au massacre.

Mais cela ne devait pas durer. Il vit alors trois miliciens portant les brassards des Schuetzenverein tourner au coin, l'épée en main, apparemment à leur poursuite. Lorsque les deux fugitifs dépassèrent l'herboristerie, deux hommes vêtus de la cape et de la tunique noires des Kaiserjaeger sortirent d'une allée. L'un d'eux dégaina son épée, et l'autre s'accroupit en visant avec son arbalète.

Touché en pleine poitrine, un des rebelles poussa un cri et s'effondra dans la neige. Le second hésita et s'arrêta un instant près de son ami à terre. À ce moment-là, les trois Schuetters lui tombèrent dessus de toutes parts. Le dienstmann était armé d'une simple hachette, mais il s'en servit avec une extrême férocité, tailladant le bras d'un milicien et entaillant l'épaule d'un autre avant que l'épéiste Kaiserjaeger ne l'embroche par-derrière. Le rebelle s'effondra et tomba en travers de son camarade.

Prudent, Erich se réfugia dans l'ombre d'une venelle. Sa retraite n'était pas due à cette scène de violence car il en avait vu un nombre incalculable dans les semaines qui avaient suivi le massacre du régiment du pain. De nombreux hommes avaient échappé à la destruction de leur camp pour finir en ville. La peste était apparue dans les quartiers pauvres, éradiquant des pâtés de maisons entiers. Autant d'espace où pouvaient se cacher des hommes désespérés.

Les Kaiserjaeger et la milice ne reculaient devant rien pour dénicher les rebelles, ce qui se traduisait par de fréquents combats de rue. Mal équipés, en sous-nombre, les rebelles refusaient néanmoins de se rendre.

En servant aux côtés des dienstleute des Reiksknecht, Erich avait perdu toutes ses illusions. La vaillance et le courage n'étaient assurément pas l'apanage de la noblesse. Néanmoins, il était impressionné par l'entêtement des paysans d'Engel. Malgré la mort qui les attendait, ils refusaient de renoncer à leur honneur. Un homme ne pouvait pas demander mieux de ses compagnons d'armes.

Il se renfrogna en y réfléchissant. Ce dont il avait été témoin ne présageait rien de bon pour ses propres camarades. Il avait pensé prendre de l'épiaire et autres racines vulnérables chez un herboriste pour s'occuper des blessures d'Aldinger. Mais l'apparition soudaine des Kaiserjaeger lui avait prouvé qu'il s'agissait d'une bêtise. Les Kaiserjaeger savaient qu'une partie des Reiksknecht avaient échappé à leur piège et que certains étaient blessés. Il était tout naturel qu'ils surveillent les endroits susceptibles de leur offrir de l'aide. Erich réalisa qu'il devait la vie à ces malheureux rebelles. Sans eux, il serait tombé dans l'embuscade des Kaiserjaeger.

Se glissant dans la rue étroite, scrutant chaque ombre en quête de ses ennemis, Erich mit rapidement de la distance entre l'herboristerie et lui. Après une vie passée à s'exercer et à se battre, jouer le rôle de l'animal traqué était une expérience unique pour lui. Une expérience qu'il avait juré de faire payer à Kreyssig.

Une section de rue déserte et déneigée marquait une autre entrée du dédale d'égouts et de canaux souterrains d'Altdorf. La chaleur des tunnels voûtés suffisait à faire fondre la neige qui tombait sur les plaques de pierre aux airs d'écoutilles. D'ailleurs, c'était bien souvent la seule façon de les remarquer, car les nains les avaient habilement mêlées aux pavés.

Erich s'accroupit et regarda tout autour de lui pour s'assurer qu'il n'était pas observé. Avec la panique qui s'était emparée de la population suite à la propagation rapide de la maladie, il n'y avait pas grand monde dans les rues, mais le capitaine préférait se montrer sur ses gardes. Enfin sûr d'être seul, il souleva la plaque et se laissa tomber dans l'obscurité.

Il ne disposait que d'une simple chandelle pour s'éclairer dans l'égout humide. Erich posa un chiffon parfumé contre son nez en empruntant le rebord qui longeait la rigole d'effluents qui courait sous la rue. La répugnance même de son environnement lui offrait un certain réconfort. Nul ne voulait songer aux égouts, chacun préférant chasser les immondes canalisations de son esprit. Volontairement oubliée par une bonne partie des habitants d'Altdorf, c'était la route parfaite pour tous ceux qui ne voulaient pas se faire remarquer.

D'énormes rats fuyant la flamme détalèrent devant lui. Des clapotis se firent entendre dans la rigole lorsque les rongeurs décidèrent de s'éloigner de la lueur à la nage. Erich eut un haut-le-cœur. Les rats d'Altdorf étaient de plus en plus gros et audacieux depuis le début de l'hiver, au point qu'ils se glissaient dans les maisons touchées par la peste pour grignoter les corps des morts. Les prêtres de Morr en avaient été réduits à engager des ratiers pour protéger les morgues, pour que les défunts soient confiés aux bons soins de leur dieu avec leurs doigts et orteils au complet.

Son estomac se serra en songeant à ces vermines grouillantes tapies dans le noir, attendant tels des vautours prêts à s'abattre sur le corps d'un homme pour le dévorer jusqu'aux os. Ils avaient même gagné le sobriquet de petits chiens de Khaine, car seul le dieu du Meurtre pouvait avoir une quelconque

affection pour ces sales charognes. Il n'y avait rien au monde de plus repoussant qu'un rat.

Le chevalier frémit en apercevant des dizaines de petits yeux qui l'observaient dans l'obscurité, un peu plus loin. Le mur abattu était devenu une sorte de repère, un poteau indicateur lui montrant qu'il était près de sa cachette, mais il ne s'habituaît jamais à la horde de rats qui vivait parmi les briques cassées et la maçonnerie écroulée.

Lorsqu'il s'approcha, les yeux disparurent dans leurs trous et terriers. Et quand il fut assez près du mur pour le voir enfin, il ne vit des rats qu'une longue queue écailleuse qui disparut dans une fissure, entre deux pierres. Erich frémit encore une fois. Il n'avait pas besoin de la vermine pour savoir où elle était.

Observer.

Attendre.

Le chevalier reprit d'un bon pas. Il s'arrêta quelques centaines de mètres plus tard, tourna à gauche et suivit un étroit tunnel bordé de briques. En construisant les égouts pour l'Empereur Sigismund, les nains avaient creusé dans de nombreuses cavités naturelles. Plutôt que de les contourner, ils les avaient incluses à l'architecture, laissant parfois des tunnels transversaux déboucher sur les rigoles principales. Au fil du temps, avant l'accroissement du nombre de caves et de cryptes, beaucoup de vieux tunnels avaient été éventrés. On les avait refermés pour la plupart, mais les clients de certains bâtisseurs avaient exigé qu'on ne touche pas au réseau.

Le refuge dans lequel Erich s'était caché après le massacre du régiment du pain disposait d'une telle cave. Pendant plusieurs années, il avait fréquenté dame Mirella von Wittmarr, une femme ravissante qu'appréciait le prince Sigdan, qui couvrait tous les frais de la somptueuse maison où elle habitait. Dame Mirella était heureuse de lui rendre sa générosité, mais le prince se moquait des affaires qu'elle pouvait avoir avec d'autres hommes.

Erich dut retenir son souffle pour se glisser dans l'étroite fissure qui s'ouvrait sur la cave de dame Mirella. D'ailleurs, il s'étonnait encore d'avoir réussi à y faire passer l'imposant Aldinger.

Une torche était fixée à l'un des murs de pierre de la cave. Erich vit un des domestiques de dame Mirella, un vieux serviteur du nom de Gustav, assis près de la paille sur laquelle était allongé Aldinger. Le paysan posait une sorte de compresse sur la main blessée du chevalier. Intrigué, il sourcilla. Il ne savait pas que Gustav avait des connaissances en médecine, et fut encore plus surpris que dame Mirella ne lui ait pas signalé un fait aussi important.

Puis une pensée effrayante lui traversa l'esprit. Prise de pitié, peut-être Mirella avait-elle envoyé Gustav auprès d'un herboriste ou d'un chirurgien-barbier. Si tel était le cas, peut-être y avait-il maintenant un peloton de Kaiserjaeger autour de la maison.

— Pourquoi faites-vous une tête pareille, capitaine ? »

Erich fit volte-face en portant la main à son épée. Il n'avait pas remarqué les

hommes assis dans l'ombre d'un casier à bouteilles. Il était sur le point de les défier lorsque l'un d'eux s'avança en pleine lumière. Il détendit le poing en reconnaissant un de ses camarades : Othmar, le porte-étendard du grand maître. Près de lui était assis un autre chevalier, un vétéran grisonnant du nom de Konreid.

Erich se jeta sur les chevaliers pour leur donner une vigoureuse accolade.

— Comment avez-vous échappé aux Kaiserjaeger, canailles ?

Othmar répondit d'abord par un sourire.

— Konreid a sauté par-dessus les chausse-trapes. J'ai toujours dit que son cheval avait du sang de pégase dans les veines.

— Cet idiot a tenté de se frayer un chemin à coups d'épée, » gémit Konreid. « On aurait dit un hérisson avec toutes ces flèches plantées dans sa cotte de mailles ! Et puis il a fini par comprendre que les Kaisers allaient lui tirer dessus jusqu'à ce qu'un de leurs traits le transperce.

— Alors j'ai fait demi-tour et foncé dans un mur, » le coupa Othmar. « J'ai traversé une cuisine, un salon et un vestibule avant que mon cheval ne ressorte par la façade de la maison. Une escouade de Kaisers attendait de l'autre côté ! Par la bourse de Ranald, ils ont été tellement surpris de me voir arriver par là qu'ils en sont sûrement encore bouche bée ! »

Erich rit en apprenant l'exploit du chevalier.

— Par Sigmar, je n'en reviens pas de vous voir ici, mais comment nous avez-vous trouvés ?

— Tu peux remercier la dame pour ça, » répondit Konreid. « Tu sais que les Kaisers se sont emparés du Reikschloss ? » Erich opina du chef. Il savait que la forteresse avait été prise quelques heures après le massacre du régiment du pain. « Eh bien, puisqu'on ne pouvait pas se replier sur le château, nous sommes quelques-uns à avoir décidé de faire un saut jusqu'au manoir du prince Sigdan. Il a toujours été un fervent partisan des Reiksknecht, mais n'a jamais trop ouvertement critiqué la politique de l'Avide, si bien que Kreyssig ne le surveillait pas.

— Nous sommes dix à séjourner chez le prince, » précisa Othmar. « Parmi lesquels le sénéchal Boelter. Il y a aussi un médecin, un doktor du nom de Grau, qui s'est retrouvé pris dans le massacre. Il s'occupe d'Ernst Kahlenberg.

— Ernst était dans un sale état, » fit Konreid. « Sans Grau, il serait mort.

— C'est lui qui nous a donné les médicaments et les herbes pour Aldinger, » ajouta Othmar.

— Alors nous lui sommes redevables, » répondit Erich.

Othmar secoua la tête d'un air grave.

— Ce bon doktor semble ne pas vouloir de notre gratitude. En fait, il est pressé de quitter Altdorf. Il affirme qu'il filera dès qu'Ernst sera tiré d'affaire.

»

Konreid gratifia son camarade d'un regard désapprobateur.

— Je crois que ce sont nos conversations, et non notre compagnie, qui l'embêtent.

— Que veux-tu dire ? » demanda Erich.

— Tu sais que le Kaiserjaeger a capturé le grand maître, » fit Othmar, qui poursuivit alors en chuchotant. « L'Empereur a ordonné son exécution. Ils le gardent au palais de justice impérial.

— Dis-lui le reste, » lança Konreid.

Othmar afficha un large sourire.

— Le prince Sigdan a un plan. On va sauver le grand maître ! »



Bylorhof Ulriczeit, 1111

Un linceul blanc recouvrait le corps de l'enfant lorsque Frederick van Hal entra dans la maison de son frère. Le prêtre posa une rose noire sur la poitrine de Johan, un rituel visant à protéger le jeune esprit des démons et sorcières jusqu'à ce que son âme puisse être confiée à Morr. C'était un geste qui n'avait pas de prix ; les roses noires étaient toujours rares et la pandémie avait littéralement fait exploser la demande. Chacune ne pouvait servir qu'une seule fois. La fleur serait brûlée lorsque Frederick exécuterait les derniers rites pour Johan : l'esprit de l'enfant serait libéré avec la fumée, pour être ensuite emporté par les corbeaux de Morr.

Frederick releva la tête en direction des parents de l'enfant. Le visage de Rutger affichait un masque pitoyable de culpabilité, celui d'un père qui avait le sentiment de n'avoir pas fait assez. Jamais l'homme ne pourrait se défaire du chagrin gravé sur ses traits, c'était une marque qu'il porterait éternellement, le signe de cette tache noire qui souillait son cœur.

Aysha offrait une apparence encore plus tragique. Son joli et délicat minois était impassible, elle avait les lèvres résolument pincées. On aurait pu croire qu'elle écoutait patiemment le tout dernier discours du maître de guilde Patrascu, ou observait son mari débattre avec un berger de la qualité de sa laine. Son visage n'affichait aucune émotion, juste une résignation épouvantable. Frederick eut un frisson en regardant ses yeux, car le vide qu'il y décela était tel qu'il ne laissait même pas de place au chagrin. Les yeux d'un cadavre offraient sans doute plus de vie.

— Merci d'être venu, Frederick, » dit Rutger d'une voix chevrotante.

— Comment aurais-je pu ne pas venir ? » répondit le prêtre, qui posa la main sur l'épaule de son frère éploré. « Il était hors de question que je laisse les ramasseurs de cadavres le jeter dans une carriole comme un quartier de viande. Tant que ce sera en mon pouvoir, Johan jouira des égards dus à un van Hal.

— Et en feras-tu de même lorsque viendra notre heure ? » La voix d'Aysha était aussi nette et précise que son port de tête.

Frederick, qui portait une capuche, s'inclina. Il ne voulait pas aborder ce genre de sujet. Il venait de perdre un proche. Il ne voulait pas parler de la disparition des suivants. Rutger et Aysha étaient tout ce qui lui restait désormais. Il ne voulait pas les imaginer s'en aller eux aussi.

Mais il savait qu'il n'avait pas d'autre choix. Ils finiraient par partir comme leur fils. La peste noire était impitoyable et affamée, à l'image d'un loup qui ne se contente pas d'une seule victime, mais dévore toute une maisonnée. Là où la maladie frappait, elle finissait toujours par montrer à nouveau son visage monstrueux.

Frederick posa la main sur le front de Johan et sentit sa peau froide malgré le linceul. En dépit des connaissances et du savoir-faire dont il se vantait, le doktor Havemann n'avait pas réussi à sauver son patient. Les traitements barbares qu'avait subis Johan n'avaient servi à rien.

Un horrible soupçon lui traversa soudain l'esprit et sa main se referma sur le linceul. Il regarda le couple avec intensité. Dans leur chagrin, ils auraient accepté n'importe quoi d'Havemann. Même s'ils doutaient, ils n'auraient su quoi chercher.

Sans réfléchir, Frederick ôta brutalement le linceul. Aysha perdit finalement son sang-froid et hurla. Incrédule, Rutger se jeta sur son frère en gémissant. Le prêtre le tint à l'écart d'une main et désigna la dépouille de l'autre.

— Regardez ! » gronda-t-il.

Rutger jeta un regard d'incompréhension vers le corps pâle et sans marque de son fils. Dans son chagrin, il ne saisit pas ce que Frederick voulait lui faire comprendre. Il lança un regard implorant au prêtre, le supplia en silence.

« Il n'y a aucune marque, » déclara Frederick en soulevant le bras raide pour dévoiler l'aisselle, avant de faire rouler la tête d'un côté puis de l'autre pour bien montrer la peau lisse et immaculée. « Il n'y a pas le moindre symptôme de la peste noire. J'ai vu assez de victimes pour connaître les traces qu'elle laisse derrière elle. » Le prêtre baissa la voix et finit par chuchoter d'un air désolé. « Je ne sais pas quel mal a pu frapper Johan, mais ce n'était pas la peste. »

Rutger se mordit le poing pour faire taire le gémissement d'effroi qui remonta de sa gorge. Aysha resta silencieuse. Elle était redevenue l'épouse imperturbable, avait le visage figé, le regard vide d'une marionnette. Elle tourna les talons et quitta lentement la pièce. Quelques instants plus tard, on l'entendit qui montait les escaliers.

Rutger attendit jusqu'à ce que les bruits de pas se taisent à l'étage, puis il se pencha vers son frère. Le marchand avait la mâchoire serrée.

— Comment est mort mon fils ? » demanda-t-il avec une détermination de mauvais augure.

Frederick secoua la tête. Il ne servait à rien de lui répondre. Cela ne ferait qu'aggraver son chagrin, et il avait assez souffert comme cela. Ignorant la question, il recouvrit Johan du linceul et joignit les mains de l'enfant sur sa poitrine.

Rutger serra la main de Frederick. Pris d'un accès de folie, il manqua de la lui écraser.

« Comment est mort mon fils ? » répéta-t-il.

— Ne me pose pas cette question, » répondit Frederick en tentant de se dégager.

— Comment est mort mon fils ? »

Frederick eut le cœur serré en voyant le désespoir de son frère. Ne pas savoir pouvait être une damnation aussi terrible que la vérité. Mais il en doutait.

— On lui a fait perdre trop de sang. Il n'en avait plus assez pour vivre.

Rutger recula d'un pas, tomba à genoux et vomit bruyamment, comme si chaque partie de son corps était révoltée par ce qu'il venait d'apprendre. Et par ce que cela impliquait.

Jamais de toute sa vie Frederick ne s'était senti plus honteux d'avoir raison. Pas même lorsqu'il avait découvert la comptabilité trafiquée à Marienburg, ce qui avait précipité son départ du Westerland. Jamais le fait d'avoir raison ne lui avait inspiré de tels regrets. Il les avait pourtant prévenus que le doktor de la peste était un charlatan et un opportuniste. Rutger venait de comprendre que le prêtre avait raison.

— Havemann l'a tué, » marmonna Rutger, encore et encore, ses chuchotements cavernaux laissant bientôt place à des grognements haineux.

Frederick écouta son frère donner libre cours à sa colère avec une vive inquiétude. Il chercha dans les méandres de son esprit à trouver quelque chose à dire qui puisse apaiser son chagrin et sa culpabilité. Mais malgré son éducation, malgré les milliers d'ouvrages qu'il avait lus, malgré les dizaines de rites secrets et de rituels ésotériques qu'il avait appris, il n'y avait rien à dire. Le chagrin était parfois trop grand pour qu'on puisse l'apaiser. Il fallait l'affronter telle une tempête hivernale, et ne pas chercher à s'y dérober.

À l'étage, du bruit retentit et Rutger reprit ses esprits. Il leva la tête et regarda le plafond pendant quelques instants d'un air hébété. Puis il blêmit un peu plus et poussa un gémissement de désespoir à fendre l'âme.

« Elle sait, » dit-il d'une voix entrecoupée. Puis il se retourna et lança un regard noir au prêtre. « Ne comprends-tu donc pas ? Elle sait ! »

Rutger n'attendit pas une seconde de plus et quitta la pièce en trombe avant de se ruer dans l'escalier, dont il gravit les marches deux à deux pour voir la scène d'horreur qu'il savait déjà inéluctable. Frederick s'attarda un instant en se demandant ce que voulait dire son frère. Puis il fut pris d'un frisson en comprenant, remonta sa robe et courut à la suite de Rutger.

Le doktor de la peste avait tué le petit Johan avec ses remèdes de barbare, mais ce n'était pas Rutger qui l'avait fait venir. C'était Aysha !

Frederick n'était qu'à quelques pas de la porte de la chambre de Johan lorsque la maison fut ébranlée par un gémissement pitoyable. Le cri à figer le sang émanait de la pièce. Il dut rassembler tout son courage pour oser entrer. Comme son frère, il savait à quoi il devait s'attendre. Mais il n'y avait

maintenant plus aucun doute : il était trop tard pour arrêter la tragédie qui se jouait.

Rutger était assis par terre, au centre de la pièce, braillant comme un enfant, le beau visage de sa femme serré dans ses mains, ses longs cheveux dorés étalés en travers de ses épaules.

Et à quelques dizaines de centimètres, là où il était tombé de la main sans vie d'Aysha, il y avait un large poignard à la lame maculée de sang.



Skarogne Ulriczeit, 1111

Pour se moquer, les skavens des autres clans appelaient les terriers du clan Vermes « la Ruche ». Pourtant, rares étaient ceux qui savaient à quel point ce sobriquet collait à la réalité. Les murs de terre étaient couverts de masses grouillantes d'insectes, le sol n'était qu'un bournier de vie sans nom et d'immenses toiles d'araignée pendaient du plafond. L'air était chaud et nauséabond, à l'image des formes de vie puantes et de l'insalubrité qui y régnaient. Chaque centimètre carré de la forteresse semblait consacré à l'élevage de toutes sortes d'insectes pullulants.

Puskab Crasse-Fourrure frémit en parcourant les tunnels obscurs. Heureusement, la bénédiction pestilentielle du Rat Cornu tuait la plupart des insectes qui s'intéressaient un peu trop à lui. Les formes de vie inférieures étaient toujours les premières à succomber à la corruption. Néanmoins, certaines créatures se montraient particulièrement résistantes à la chape sacrée de maladie qui entourait le prêtre de la peste. Les plus enquinquantes étaient des espèces de moustiques transparents qui produisaient un insupportable bourdonnement aigu et s'entêtaient à vouloir se glisser dans son nez.

Les moustiques avaient de nombreux points communs avec leurs créateurs. Les skavens du clan Vermes étaient obsédés par leur style de vie répugnant. Cela ne s'arrêtait pas aux simples dictats du commerce et de la mégalomanie. Ils ne voyaient pas les insectes comme le moyen de parvenir à leurs fins, mais comme une fin en soi. Élever des espèces toujours plus fortes et résistantes de scarabées et d'araignées, créer de nouvelles couleurs de puces ou de plus grosses tiques, voilà le genre de préoccupations qui obsédaient le clan Vermes.

Ces misérables étaient bien trop détraqués pour apprécier le caractère divin de la maladie comme le faisait le clan Pestilens. Ils ne comprendraient jamais les saintes vérités de la corruption. Leur clan ne saisirait jamais le véritable aspect du Rat Cornu.

Mais ils n'en constitueraient pas moins des outils utiles pour le Cornu. Pour l'instant, peu importait qu'ils croient ou non, il suffisait qu'ils obéissent.

Puskab contourna une mare d'eau saumâtre couverte de larves de

moustiques, et baissa la tête lorsqu'une énorme araignée jaune se mit à se balancer au-dessus de lui. Un mot de pouvoir additionné d'un simple geste, et l'arachnide se recroquevilla.

Devant lui, Puskab sentit l'odeur rassurante de la peste et de la décomposition. C'était un très maigre écho du monastère de la Peste, mais cela suffit pour qu'il desserre ses glandes. En l'espace de quelques jours, il avait réussi à faire de la caverne que Pustule avait mise à sa disposition un petit coin de corruption et de maladie en l'honneur du seigneur de la peste.

La caverne brillait des feux de dizaines de lampes à huile de ver, mais leur forte odeur était masquée par celle de la fumée âcre qui s'élevait de plusieurs chaudrons d'encens. Même les fous du clan Vermes comprenaient qu'il ne valait mieux pas que leurs poux et scarabées s'approchent du laboratoire de Puskab.

Puskab pépia malicieusement en passant devant les skavens en armure flanquant l'entrée de son repaire. C'étaient d'imposants cogneurs à la fourrure noire, couverts de mailles qui semblaient avoir été conçues à partir de plaques de chitine d'insectes énormes ; peut-être du marche-mort vaincu de Pustule ou d'un de ses rejetons. Les gardes baissèrent la tête et tendirent le cou dans un geste de soumission. Puskab se demanda quelle part de cette obséquiosité était réelle. Il n'était pas vraiment facile de savoir s'il s'agissait de gardes ou de géoliers.

Le prêtre de la peste oublia cependant bien vite cette question. Ses yeux étincelèrent de joie en contemplant son laboratoire. Des dizaines de tables basses y avaient été disposées, et chacune était couverte de petites corbeilles qui ressemblaient à autant de crânes. Dans chacune flottait un morceau de viande pourrie baignant dans un cocktail toxique d'onguents et de poisons, conformément au sept cent trente et unième psaume du *Liber Bubonicus*. Seuls les plus grands prêtres de la peste disposaient de telles connaissances. Toute autre créature aurait contracté la tremblote écarlate en lisant la formule.

Puskab faisait partie de ces prêtres haut placés. Il avait brassé la solution dans un chaudron trois fois maudit et prononcé les mots secrets en remuant la mixture. Chacune des petites corbeilles et leurs minuscules flots de viande pourrie allaient lui permettre de cultiver le bacille qu'il avait développé. Les vapeurs invisibles de la peste noire allaient s'amonceler autour de la chair et y faire apparaître des plaques de moisi.

En contemplant les tables et leurs centaines de crânes, Puskab sentit son cœur s'emballer sous le coup d'une délicieuse terreur. Il y avait dans cette pièce assez de germes pour éradiquer toutes les choses-hommes de la surface ! En trouvant les moyens de les propager uniformément et rapidement, il pourrait anéantir l'humanité en l'espace d'une nuit.

Malheureusement, ce n'était pas aussi simple. Le Rat Cornu demandait de l'ingéniosité et de l'intelligence de la part de ses disciples, aussi avait-il assorti cette pandémie divine d'un défaut. La peste noire ne se propageait pas seule. Elle avait besoin d'un hôte, d'une créature faisant office de vecteur.

Puskab se détourna des tables et passa paresseusement devant une série de cages construites dans les niches d'un mur. Des hordes de rats lui lançaient des regards furieux de leurs petits yeux enfoncés. Ils ne constituaient cependant pas le vecteur dont il avait besoin. Ils n'étaient que les hôtes des créatures qui allaient porter la peste. Chacun des rats grouillait de puces particulièrement fécondes et résistantes, elles-mêmes élevées par le clan Vermes.

Lors de ses expériences initiales, Puskab avait pris soin de n'utiliser que des hôtes humains. Les puces qui infestaient les choses-hommes n'aimaient pas le sang des rongeurs, si bien que la maladie ne pouvait pas affecter les skavens.

Mais le seigneur des vers Pustule lui demandait tout autre chose. Il voulait modifier la peste noire, afin de pouvoir s'en servir contre d'autres skavens. Ce que les seigneurs de la corruption faisaient aux humains, Pustule comptait le faire à ses clans rivaux. C'était la preuve effrayante d'une ambition meurtrière sans bornes !

Bien évidemment, Puskab ne se faisait aucune illusion : Pustule ne respecterait jamais leur accord. L'armée d'assistants qu'il lui avait fournie tentait constamment de lui chiper le secret de création de la peste. Si les Vermes l'obtenaient, ils n'auraient plus besoin du clan Pestilens. Mais leur duplicité ne s'arrêtait pas là. Puskab savait que ses assistants présumés faisaient constamment entrer des insectes dans le laboratoire pour voir quelles espèces résistaient à sa présence. Il ne lui en fallut pas plus pour comprendre où ils voulaient en venir.

Puskab montra les crocs en dévisageant les hommes-rats qui s'affairaient autour des tables. Aucun ne lui rendit son geste. Quoique seul, un prêtre de la peste était un adversaire bien trop redoutable pour une bande de viandes-lâches courbant l'échine.

Puskab regrettait de n'avoir pas pu se faire accompagner d'une petite meute de moines de la peste dans la Ruche, mais comme Pustule le lui avait si bien dit, un secret n'était jamais mieux gardé que lorsqu'il n'était pas partagé. En s'entourant de proches, sa situation aurait été beaucoup plus délicate. Cela aurait pu donner à Pustule de bien vilaines idées sur son nouvel allié.

Le prêtre de la peste remua le nez en sentant l'odeur du seigneur des vers. Il se tourna vers la porte. Le difforme Pustule Moultratte et son escorte de rats-assassins et de lèche-bottes entrèrent en grande pompe dans le laboratoire. Pustule s'était drapé dans une large robe de soie qu'il prétendait tissée par des vers. Il tenait une petite sphère dorée percée d'étroites fentes. En s'approchant, le seigneur des vers secoua la boule et réveilla le scarabée qui y était enfermé. L'insecte cracha alors un musc sulfureux.

— Ça avance ? » demanda Pustule dont les moustaches frétilaient d'impatience.

Puskab fit un geste en direction des cages.

— Encore beaucoup-beaucoup travail. Le Cornu fait-donne peste pour utiliser-tuer choses-hommes. »

Pustule poussa un grondement guttural.

— Mais tu peux changer-modifier. Tu as promis-dit que la peste peut tuer-massacrer les skavens !

— Prend-besoin de temps, » reconnut Puskab. Il se tourna vers une cassette en bois qu'il ramassa pour que Pustule voie le tas de puces recroquevillées qu'elle contenait. « Trouver-besoin de puces qui peuvent vivre-porter la peste noire.

— Nous trouverons la puce, » siffla Pustule. « Si nous devons arrêter les fermes à vers et en faire des ranchs à puces, le clan Verms trouvera ce qu'il te faut. » Une lueur maligne apparut dans les yeux du seigneur des vers, qui claqua des dents. « Tu dois changer-modifier, ou le clan Verms ne t'aidera pas contre Nurglitch-traître. »

Puskab montra ses dents noires dans un rictus menaçant.

— Nurglitch puissant-fort ! Trop fort-puissant pour clan Verms ! »

Pustule poussa un rire aigu, puis il fit signe à une partie de son escorte d'approcher. Un rat-assassin en armure poussa devant lui un esclave skaven tremblant, et un sinistre homme-rat blanc avança avec une grosse boîte en fer dans les mains. Puis vint un couple de skavens nouveaux brandissant d'étranges torches à huile de ver, avec de longues poignées et de curieuses coques en métal pour leur protéger les pattes.

— Regarde-apprends, » ordonna Pustule. Le rat-assassin fit glisser la lame de son épée sur les jambes de l'esclave. Le malheureux s'effondra et le skaven blanc posa la boîte par terre. Ensuite, il posa un lourd pavé devant et ouvrit un battant en métal vers le haut.

Puskab ne comprit pas tout de suite son geste. L'albinos avait ouvert la boîte, mais la pierre en cachait toujours le contenu. Puis il décela une vive odeur acide. De la fumée commença à s'élever de la pierre et un son faible se fit entendre, comme le grésillement de la graisse qui coule sur une flamme. Le centre de la pierre commença alors à se dissoudre. Rapidement, un trou béant se dessina et des pattes noires velues apparurent en pleine lumière.

C'était une araignée, une gigantesque tarentule de la taille du poing. L'abomination sortit du trou creusé par son venin et se dressa sur ses pattes arrière en agitant ses pattes avant et ses pédipalpes. L'esclave à terre se mit à hurler, mais ses jambes cédèrent sous son poids lorsqu'il tenta de se relever. L'araignée lui bondit dessus avant qu'il ne puisse s'éloigner en rampant. Ce que le venin acide pouvait faire aux chairs suffit à rendre malade le prêtre de la peste.

Pendant que la tarentule suçait la chair liquéfiée de l'esclave qui se débattait, les hommes-rats équipés de torches passèrent à l'action. Avec une adresse née d'une longue pratique et d'une nécessité mortelle, les habiles skavens s'approchèrent de l'arachnide et agitèrent leurs flambeaux sous ses mandibules. Au début, l'araignée se contenta de se cabrer en agitant ses pattes antérieures en direction de ses assaillants, mais elle finit par reculer face au souffle chaud des torches.

Se servant des lampes à huile comme d'aiguillons, les deux skavens la repoussèrent de son repas en direction de la boîte en métal. Dès que l'araignée y fut rentrée, l'homme-rat à la fourrure blanche referma le volet.

« Nous avons de nombreux creuse-crochets, » fanfaronna Pustule, qui savourait l'effet qu'avait produit cette petite démonstration sur Puskab. « Ils régleront le problème de Nurglitch. Creuseront les murs de son sanctuaire. Le dévoreront vivant. Ensuite, Puskab Crasse-Fourrure deviendra archiseigneur de la peste ».

— CHAPITRE VIII —



Altdorf
Ulriczeit, 1111

Le tribunal, le palais de justice impérial d'Altdorf, était une gigantesque forteresse de pierre tapie dans l'ombre du palais de l'Empereur et faisait face à la grande cathédrale de Sigmar. Ses murs gris étaient constitués de gros blocs de pierre de taille, et d'imposantes bretèches dominaient le grand parvis que les Altdorfers avaient sinistrement surnommé « la place des Veuves ». Les soldats en livrée dorée de la garde du palais patrouillaient tout autour du tribunal. Le visage fermé, des dizaines de halberdiers sur le qui-vive flanquaient la barbacane, prêts à faire usage de leur arme. Au sommet de la tour d'Altdorf, le grand bastion circulaire qui s'élevait au-dessus du palais de justice, une vingtaine d'archers patientaient. Ces hommes-là avaient été choisis pour leur extrême adresse.

Tels étaient les gardiens visibles de la forteresse. Erich savait qu'il y en avait d'autres à l'intérieur. Sans compter les pièges conçus par les ingénieurs nains de l'Empereur Sigismund, ainsi que les surprises que l'Empereur Boris et ses sbires y avaient ajoutées depuis. Tout avait été fait pour que ceux qui se languissaient dans les geôles de la forteresse n'aient aucune chance de s'en échapper. Erich espérait que nul n'ait pensé à ceux qui voulaient s'y introduire.

Vêtu d'une robe noire dissimulant son armure, le jeune capitaine gigotait d'un air nerveux. Privilégiant la vitesse et la mobilité, les chevaliers avaient troqué leurs cottes de mailles et d'écailles contre des brigandines. Erich se sentait vulnérable avec cette simple cuirasse de plaques d'acier rivetées sur du cuir bouilli. Et autant dire que les robes qui constituaient leur déguisement ne faisaient rien pour le mettre à l'aise. Porter la tenue d'un prêtre de Morr pouvait difficilement remonter le moral d'un homme. D'ailleurs, il n'était pas exclu que le dieu de la Mort en prenne ombrage et décide de faire venir les auteurs dans son royaume pour discuter de cette transgression.

Erich se détourna du palais de justice menaçant pour examiner le déguisement de ses camarades. Il les trouvait trop grands pour passer pour des prêtres morrites.

— Cela ne marchera pas, » grogna-t-il.

— Aie foi en Sigmar, fiston, » le reprit l'homme situé à la tête de la

procession, le seul qui ressemblait à un prêtre. Pas étonnant puisque c'en était un ! Erich ne le connaissait pas. Son visage était resté caché sous les plis de sa capuche et le prince Sigdan l'avait juste présenté comme « un allié du clergé ». Mais vu qu'il invoquait sans cesse le nom de Sigmar, Erich s'imaginait qu'il n'appartenait pas au temple de Morr.

Le prêtre prit Erich par le bras et tira la manche de grosse toile.

« L'habit fait le moine. Les gens craignent beaucoup trop Morr et ses serviteurs pour regarder de près l'homme qui se cache sous la capuche. » Il hocha la tête avec insistance. « C'est la clef dont nous nous servirons pour libérer le grand maître. »

Erich digéra les propos du prêtre et demanda silencieusement à Sigmar de lui donner courage. Et pendant qu'il y était, il croisa les doigts pour invoquer la chance de Ranald. Dans une entreprise comme celle-ci, les faveurs du Roublard ne pouvaient pas faire de mal.

Cinq chevaliers et un prêtre, une force ridicule pour prendre d'assaut le palais de justice. Les Marcheurs du régiment du pain s'y étaient essayés avec deux cents hommes, tous massacrés. L'audace du projet lui donnait à réfléchir. Mais c'était justement l'in vraisemblance de leur mission qui leur donnait une chance de s'en sortir.

Dans un accès de colère, l'Empereur Boris avait ordonné au Reiksmarshal Boeckenfoerde de rassembler l'armée impériale et de marcher sur Talabheim. La cité-état avait offensé Sa Majesté Impériale en rompant tout contact avec Altdorf, une précaution prise pour se prémunir de la peste et du risque de contamination. Courroucé par l'audace du grand-duc de Talabheim, Boris n'avait pas écouté ses généraux et ses conseillers. Il avait donc chargé l'armée de rouvrir les marchés de la ville par la force malgré les difficultés logistiques qu'entraînait une campagne militaire en plein hiver. Ses détracteurs affirmaient que l'Avide était préoccupé par la perte de rentrées fiscales et non par les cargaisons de nourriture du Talabecland.

Pour réunir une armée de taille à assiéger Talabheim, il avait fallu faire appel à des paysans conscrits et à une bonne partie de la garnison d'Altdorf. Voilà pourquoi Erich s'imaginait avoir une chance de s'introduire dans le palais de justice et de libérer le baron von Schomberg. Malgré un système de sécurité impressionnant, il était sûr qu'il y aurait beaucoup moins de gardes à l'intérieur.

Les six hommes vêtus de robes sombres marchaient vers la barbacane. Les gardes postés près de la herse s'écartèrent lorsque les prêtres de Morr s'approchèrent. Leurs conversations se turent et ils reculèrent nerveusement vers les murs solides et rassurants de l'ouvrage de fortification. Un soldat intimidé portant un brassard de sergent s'avança néanmoins pour accoster la procession.

— Quelles affaires vous amènent au tribunal, mon père ? »

Le prêtre sigmarite baissa la tête et s'adressa au soldat d'une voix caverneuse, à mi-chemin entre le grognement et le chuchotement.

— J'ai bien peur que nos affaires nous mènent dans tout Altdorf, mon frère. La peste noire a rendu visite à beaucoup de gens et le nombre d'âmes errantes est maintenant élevé. Nous nous efforçons d'offrir la paix aux âmes sans repos, afin de les confier aux bons soins de Morr. »

Déjà inquiet, le sergent blêmit un peu plus à l'évocation de la peste noire et en imaginant les fantômes de ses victimes hantant le palais de justice jusqu'à ce qu'on leur offre la paix. Autant dire que le soldat en oublia les autres questions qu'il aurait pu leur poser. Il fit signe aux troupes situées au-dessus de la barbacane et la herse commença à s'élever. Le sergent fit ensuite un geste nerveux pour indiquer aux prêtres d'entrer. Le sigmarite croisa ses mains ouvertes sur la poitrine, ce qui correspondait au signe du corbeau de Morr. Puis les chevaliers lui emboîtèrent le pas et l'imitèrent en passant devant le sergent.

— Ils gardent forcément le grand maître dans la tour, » murmura Erich.

— Sans doute, » répondit le sigmarite. « Les geôles doivent encore être pleines de soldats du régiment du pain. Même la peste ne peut les tuer assez vite au goût du commandant Kreyssig. »

Erich sentit son cœur s'emballer lorsqu'ils entrèrent dans l'édifice et empruntèrent les couloirs sinueux du palais de justice. Partout, des statues de plâtre de Verena, sous son aspect de déesse de la Justice, les regardaient d'un air menaçant, brandissant une corne d'abondance dans la main droite pour les innocents et tendant vers le sol un crâne grimaçant – la mort pour les coupables – de la gauche. C'était une représentation sinistre, un peu plus oppressante chaque fois que les chevaliers en croisaient une nouvelle. Erich en eut la chair de poule et sentit un filet de sueur glacée couler le long de sa colonne vertébrale. C'était comme si la déesse en personne le foudroyait du regard par l'intermédiaire du visage sévère de ses statues, en lui promettant que cette intrusion ne resterait pas impunie. Verena, l'épouse de Morr, parce que la justice entraîne souvent la mort.

Un effort suprême de volonté lui fut nécessaire pour s'arracher à l'emprise de la terreur superstitieuse qui s'emparait de lui. Heureusement qu'ils n'avaient eu affaire à aucune autre opposition. Les gardes du palais de justice semblaient préférer ignorer la procession morrite, au même titre que ceux de la porte. En fait, ils n'eurent aucun problème sérieux jusqu'à l'entrée de la tour d'Altdorf. La sentinelle en faction de l'autre côté de la porte barrée était plus attentive que ses pairs, et faisait preuve d'une discipline franchement contrariante.

Erich prit les rênes de la conversation dès qu'il vit que les platitudes morbides du prêtre ne leur ouvriraient pas la porte. Il écarta le sigmarite de son chemin et se mit à chuchoter d'un air de conspiration.

— C'est le commandant Kreyssig qui nous envoie, » dit-il au garde. « Il souhaite que nous offrions la grâce de Morr au prisonnier. Je n'ai pas besoin de te dire que pour cela, il doit se soulager du poids de ses péchés. Et cette confession intéresse le commandant au plus haut point. »

Le garde situé derrière la porte acquiesça, mais il se méfiait toujours.

— Un seul d'entre vous peut entrer. Deux oreilles suffisent pour entendre les paroles d'un traître. »

Erich échangea un regard avec ses compagnons. Dès que la porte fut ouverte, il avança. L'espace d'un instant, l'attention du garde se porta sur les prêtres auxquels il avait demandé de rester dehors. Erich en profita pour passer à l'action. Il saisit le garde par le cou et attrapa la porte, qu'il lui envoya en pleine figure. Un craquement écoeurant se fit entendre, mais le garde s'effondra dans l'encadrement de la porte sans un bruit de plus.

Les autres se précipitèrent dans la tour, refermèrent la porte derrière eux et tirèrent le garde assommé derrière la cage d'escalier en colimaçon.

— Othmar, Josef, clouez la trappe menant à la salle des gardes, » ordonna Erich, qui reprit son rôle d'officier. « La dernière chose dont nous avons besoin, c'est de l'intervention de ces archers. Vous autres, partez à la recherche du grand maître. Neutralisez les gardes, mais ne les tuez qu'en cas d'absolue nécessité. »

Les chevaliers se séparèrent aussitôt et se dispersèrent dans les étages de l'édifice. Ils vinrent facilement à bout du peu de résistance qui leur fut opposée. Erich grimaça à chaque combat, craignant que le bruit n'alerte la garnison, mais les murs épais jouaient en leur faveur en étouffant les sons. Vu la proximité du palais impérial, le silence était essentiel, car l'Empereur Boris était indisposé par les cris des prisonniers.

La cellule du baron fut découverte par Konreid. Erich sut que quelque chose n'allait pas lorsqu'il vint à lui avant de le libérer.

— Le grand maître dit qu'il ne veut pas s'en aller, » commença Konreid, les yeux remplis de larmes. Ce fut avec un désespoir empreint de tristesse qu'il mena Erich et le prêtre sigmarite à la pièce où von Schomberg était enfermé.

Le grand maître était squelettique. Il n'était plus que l'ombre de l'aristocrate qui avait pris la tête des Reiksknecht lors d'innombrables batailles, avant de défier un tyran pour une affaire de conscience. Il était allongé sur un lit de paille et portait une simple robe de lin élimée. Sa cellule puait la crasse et de répugnants rats noirs cavalaient dans les coins. Un broc d'eau brune apparemment tirée du Reik était posé par terre, près de la paillasse, de même qu'un pot de chambre en bois, situé non loin de là. Sans la chandelle que Konreid avait glissée entre les barreaux de la porte de la cellule, le grand maître aurait été invisible dans l'obscurité du réduit dépourvu de fenêtres.

Erich jeta un coup d'œil à son commandant et sentit une colère sourde monter en lui. Ses doigts craquèrent lorsqu'il les referma sur les barreaux et secoua la porte pour éprouver sa résistance. Elle était solide, mais n'allait pas l'empêcher de libérer le grand maître.

— Arrête, » haleta le baron, ce qui mit un terme à l'assaut d'Erich contre la porte. « Cela ne servira à rien. Vous devez me laisser ici. C'est important.

Le jeune chevalier colla le visage contre les barreaux en se demandant ce

qui arrivait à son maître. Il n'imaginait même pas les tortures qu'il avait dû subir aux mains des sbires de Kreyssig.

Aussi faible soit-il, le grand maître avait encore le regard perçant et interpréta parfaitement l'expression peinte sur le visage d'Erich.

« Non, je ne suis pas fou. Mais il existe des affaires qui importent davantage que ma vie. Boris l'Avide est devenu un tyran. Si nul ne l'arrête, sa cupidité sonnera le glas de l'Empire. Trouvez-en d'autres comme vous, formez une alliance pour le destituer. C'est la seule quête qui reste aux Reiksknecht désormais ! »

Erich secoua la tête.

— Nous le ferons, » jura-t-il en posant l'épaule contre la porte. « Et vous nous mènerez, » grogna-t-il en tentant de la forcer.

— Je serai plus utile à votre cause en devenant un martyr. Je dois être décapité dans deux jours par Gottwald Drechsler, le Scharfrichter d'Altdorf. L'Empereur Boris compte ainsi intimider les autres nobles. Faites en sorte que ma mort ait un autre sens. Faites-leur comprendre que plus personne n'est à l'abri, que s'il ose exécuter le grand maître des Reiksknecht, il finira par faire pire encore. Les grands et les puissants de ce monde doivent comprendre qu'ils ne seront en sécurité que s'ils se dressent contre le tyran !

— Le prince Sigdan est déjà avec nous, » répondit Erich, qui voulait faire comprendre à son maître que son martyre n'était pas nécessaire.

— Vous aurez besoin de plus que le prince d'Altdorf.

— Ils ont d'autres alliés, » intervint le prêtre sigmarite, qui ôta sa capuche. L'ami de Sigdan n'était autre que l'architecte Wolfgang Hartwich. Erich et Konreid en restèrent bouche bée et n'auraient jamais imaginé que leur complice n'était autre que le numéro deux du Temple de Sigmar.

Hartwich s'approcha de la porte et adressa un sourire bienveillant au grand maître.

« Vous voyez. Vous n'avez aucune raison de commettre un tel geste. Vous contribuerez bien plus à cette grande cause en gardant la vie. »

Une violente quinte de toux secoua le baron amaigri.

— Il est trop tard pour cela, mon père. On m'a privé de ce choix. » Une lueur de panique illumina le regard du grand maître lorsque Erich tenta une nouvelle fois de forcer la porte. « Non ! » ordonna-t-il. « N'entrez pas ! Ne vous approchez pas de moi ! » Il poursuivit en chuchotant d'un air lugubre. « La mort est déjà près de moi. La peste noire. »

— Vous... vous êtes malade ? » demanda Erich, qui recula instinctivement.

Le grand maître acquiesça d'un air triste.

— Au début, l'Empereur Boris souhaitait programmer mon exécution pour l'anniversaire de son couronnement. Mais il craint maintenant que je meure avant que l'épée du Scharfrichter n'emporte ma tête. » Le prisonnier serra ses frêles poings. « Mais je survivrai le temps nécessaire. Je survivrai. »

Erich tourna la tête et posa la main sur l'épée cachée sous sa robe de prêtre. Il se détendit légèrement en voyant Othmar et Josef débouler dans le couloir.

Leur mine inquiète en disait long. Ils n'avaient plus beaucoup de temps devant eux.

— Les archers ont compris que quelque chose ne tournait pas rond, » expliqua Othmar. « On les a entendus qui tentaient de briser la trappe. Il ne faudra pas attendre bien longtemps pour que l'un d'eux décide d'appeler à l'aide du côté de la cour. »

Le capitaine se retourna vers la cellule non sans une certaine amertume. Il se mit au garde-à-vous et salua le baron malade.

— Le grand maître estime qu'il servira mieux notre cause en restant ici, » dit Erich. Othmar fit mine de vouloir protester, mais la résignation et la tristesse qu'il vit sur le visage de son capitaine lui firent comprendre qu'il y avait autre chose, qui rendait cette mission de sauvetage déplacée.

« Rassemblez les autres, » ordonna Erich. « Nous passerons par les caves de la tour pour accéder aux geôles. » Les chevaliers acquiescèrent. Ils avaient soigneusement étudié le plan du palais de justice. Les geôles étaient reliées à un vieux réseau de catacombes, qui elles-mêmes menaient aux égouts bâtis par les nains. L'itinéraire souterrain était trop risqué pour entrer dans la tour, mais une fois l'alarme donnée, ils n'avaient pas grand-chose à perdre à se sauver par là.

— Que la force de Sigmar soit avec vous, » fit von Schomberg à ses chevaliers, qui l'abandonnèrent à contrecœur à son sort.

— Nous n'oublierons pas votre sacrifice, grand maître, » jura Erich.



Nuln Ulriczeit, 1111

Accéder à la tannerie du vieux Erwin ne fut pas particulièrement difficile. Depuis son meurtre, les gens préféraient éviter l'endroit, plus parce qu'ils croyaient que des pestiférés avaient commis le crime que par peur du crime lui-même. Certaines rumeurs voulaient que la peste se propage par le souffle délétère des malades. Il y avait des chances pour que les exhalaisons des tueurs planent encore dans un coin sombre de l'édifice. Personne ne voulait prendre un tel risque.

Walther, lui, n'était pas bien sûr que la peste se propage de cette façon. Une chose était certaine néanmoins : Fritz n'avait pas été tué par un homme, qu'il fût malade ou non. Son assassin était un monstre, un rat plus gros qu'un chien de berger, avec des crocs semblables à des poignards. Les gens avaient beau se moquer de lui à ce sujet, il leur clouerait le bec une fois le colosse capturé.

La tannerie était une cahute crasseuse. Elle était installée dans un bâtiment aux murs de briques et de boue séchée, avec un plancher situé à un bon mètre sous la rue, et son sol était maintenant couvert d'une fine couche de glace.

Sans personne pour entretenir les lieux, de la neige fondue s'était glissée dans l'échoppe et avait fini par former une croûte de givre brun. Même s'ils avaient gelé, les gros pots d'argile où étaient rangés les acides destinés à tanner les peaux dégageaient encore une odeur d'urine. Un ensemble hétéroclite de peaux de chèvre et de bœuf étaient pendues aux cordes fixées au plafond. Il y en avait d'autres, nauséabondes et entassées contre un mur, dont Fritz n'avait jamais eu le temps de s'occuper.

Contrairement aux rats. Le tas de peaux avait été grignoté par les vermines. Des crottes jonchaient le sol tout autour, ainsi que des touffes de fourrure et de poils. Les rongeurs avaient dévoré les rares morceaux de viande encore accrochés aux peaux. Et autant dire que les animaux ne s'étaient pas contentés des maigres rations abandonnées par le tanneur. Plusieurs dizaines de carcasses de rats gelées jonchaient le sol. Ils avaient été assaillis et dévorés par leurs congénères. Walther ne comprenait pas comment un rat pouvait ainsi en dévorer un autre, et il n'avait aucune envie de le savoir.

Mais le plus important pour l'instant, c'était la piste du géant. Walther avait aperçu quelques traces du monstre dans la glace et les chiens avaient découvert une crotte de la taille du poing. De toute évidence, le monstre avait marqué son territoire. Il allait revenir pour manger, et le ratier serait alors prêt pour le capturer.

Une dizaine de pièges avaient été posés dans la tannerie. Walther avait remarqué une chose au sujet des rats : ils avaient tendance à détalier en ligne droite, en longeant toujours les murs quand c'était possible. Profitant de cette habitude, il avait posé ses pièges le long des murs, assez loin des trous et fenêtres que le géant empruntait peut-être pour entrer, afin qu'il ne se méfie pas. Chacun des pièges était le fruit de son imagination et fonctionnait sur le principe d'un contrepoids s'appuyant sur la propre masse du rongeur. Le rongeur devait se glisser dans la boîte pour y récupérer le morceau de bœuf qui faisait office d'appât. L'augmentation de pression déclencherait le contrepoids et détendrait la cordelette tendue au-dessus de la boîte. Walther était sûr que cela fonctionnerait. Il avait passé plusieurs heures à régler le contrepoids en se basant sur les rats de taille normale qu'il y avait piégés. La cordelette avait coupé en deux la vermine un peu trop curieuse.

— Vous ne comptez pas armer les autres pièges ? » demanda Hugo lorsque Walther le rejoignit dans leur cachette, entre les cuves en bois dont Fritz se servait pour laisser tremper les peaux après les avoir nettoyées.

Le ratier soupira en grimpant entre les cuves. Il repoussa le chien qui voulait lui lécher le visage et expliqua pour la cinquième fois pourquoi les autres pièges ne fonctionnaient pas.

— Le rat est intelligent. Ces pièges sont nouveaux pour lui. En les voyant, il les étudiera, les reniflera et se montrera très prudent. S'il est rapide, il pourra s'en sortir. C'est pourquoi les pièges situés près des fenêtres et des trous renferment un appât, mais ne sont pas armés. Comme ça, il pourra s'y glisser et grignoter un morceau de viande. Il se dira alors que les autres sont sans

danger. Et ce sera sa dernière erreur. »

Hugo acquiesça, puis finit par secouer la tête.

— Je ne vois pas comment ce géant pourrait entrer si nous laissons la porte fermée. Les fenêtres ne sont pas assez larges, et même Alex ne pourrait se faufiler par les trous dont vous parlez. » Hugo tapota la tête de l'un des chiens, qui se mit à agiter la queue frénétiquement.

Walther soupira une nouvelle fois et lui rappela certaines particularités physiques des rats.

— Les rats ont le crâne souple. Il peut se disloquer, s'effondrer sur lui-même lorsque la vermine veut se faufiler dans un espace étroit. Si son crâne aplati passe, alors le reste passe aussi. J'ai vu des rats d'une livre sortir de trous pas plus gros que mon pouce. Notre géant dispose de nombreuses entrées. Encore faut-il qu'il veuille bien revenir. »

Cette fois, l'explication parut faire son effet. Hugo se tourna alors vers les murs de l'échoppe pour observer les étroites fenêtres et les trous perçant le plâtre.

Walther laissa son apprenti monter la garde et s'intéressa au repas froid que Zena lui avait préparé. Une miche de pain de seigle, un morceau informe de fromage et une saucisse qui, il l'espérait, ne venait pas de la boutique d'Ostmann. On était loin d'un souper de roi, mais c'était l'intention qui comptait.

Il prit le pain et tourna subitement la tête vers le plafond. Sa main s'immobilisa avant d'atteindre sa bouche. Il écarquilla les yeux et se sentit blêmir.

Une créature de cauchemar aux petits yeux rouges l'observait. Tapie entre les poutres, remuant les moustaches, son hideuse queue imberbe pendouillant entre ses pattes arrière, c'était le rat géant. Les odeurs de la tannerie avaient dû cacher sa présence aux chiens. Quant à Walther, occupé par ses pièges, il en avait oublié de surveiller le plafond. Depuis combien de temps cette horreur était-elle assise là, à les observer ? C'était impossible à dire. Peut-être l'odeur de son repas avait-elle fait sortir le géant de son trou ? Quoi qu'il en soit, Walther voyait pour la première fois le monstre qu'il avait décidé de traquer.

Il repensa aux paroles d'Hugo, qui avait préconisé de trouver des chiens plus gros. D'ici, le rat semblait de la taille d'un poney. Il faisait le dos rond et avait le poil hérissé. Ses crocs taillés en biseau, qui avaient coûté la vie à Fritz, brillaient dans l'obscurité.

Les pièges frisaient la plaisanterie ! Jamais ce monstre n'y serait entré ! Vu ses crocs, il n'aurait de toute façon eu aucun mal à en sortir. La cordelette n'aurait même pas entamé cette fourrure brune de poils raides.

Walther était sur le point de marmonner une mise en garde à Hugo quand un des chiens remarqua la peur du ratier et suivit son regard jusqu'au géant. L'animal poussa un grognement.

Les yeux enfoncés du rat géant brillaient dans l'obscurité. Le monstre fit

claquer ses mâchoires. Face à la réaction du chien, Walther s'était plus ou moins imaginé que la créature allait fuir. L'espace d'une seconde, il fut envahi par la déception et craignit que sa proie ne s'échappe.

Mais cette déception fut vite remplacée par un sentiment d'effroi qui lui parcourut l'échine. Le géant ne détala pas, bien au contraire. Il sauta de la poutre, droit sur le petit chien. La terreur s'empara de Walther lorsque la chose au poil dru et à la queue squameuse lui frôla la joue. Le colosse percuta le chien tête la première. Emporté par son élan, il alla s'écraser en compagnie de sa proie contre une des cuves, qui se renversa.

Le petit chien poussa un cri écœurant avant de périr sous les crocs du rat. Le monstre agrippa sa proie par le cou et le secoua brutalement pour enfoncer un peu plus ses mâchoires dans sa gorge. Du sang jaillit de la plaie et vint s'écraser en fumant sur le sol gelé.

Sans réfléchir, le ratier abasourdi frappa le rat. Sa perche se brisa contre le flanc de la brute. Le géant ne couina même pas de douleur. Il lâcha le cadavre du chien et fit volte-face en montrant les crocs en direction de l'homme qui avait osé l'attaquer. Du sang dégoulinait des moustaches du géant, et de la bave coulait entre ses crocs pointus. Les yeux du rat brillaient d'une intelligence malveillante.

Pris d'une peur panique, le ratier eut un mouvement de recul. Fritz et sa gorge tranchée, les rats cannibalisés aux entrailles dévorées et à la peau retournée, toutes ces images lui revinrent en tête telles des prophéties de malheur.

Le géant se tendit pour bondir sur le ratier paralysé lorsqu'il prit un coup soudain sur le flanc. Cette fois, il poussa un couinement de colère qui évoqua un cliquetis métallique. Hugo le piqua une seconde fois avec sa perche, et le monstre se retourna pour lui sauter dessus sans crier gare. Hugo hurla en lâchant son arme sous le poids de l'animal, qui lui mordit la main.

Le hurlement d'Hugo sortit les deux autres chiens de leur stupeur, et ils bondirent sur le géant en grognant. Le premier referma ses mâchoires sur une oreille, et le second s'attaqua au ventre. Le monstre lâcha Hugo et fit face à ses nouveaux assaillants.

Walther se jeta sur le monstre, occupé à repousser les chiens. Armé d'un gros couteau de chasse, il s'approcha par derrière et le poignarda sérieusement à plusieurs reprises. Le sang jaillit à gros bouillons, et le rat poussa des couinements de douleur. Pris de frénésie, il réussit à se défaire d'un des chiens tout en repoussant Walther d'un coup de queue.

Néanmoins, il était déjà trop tard pour lui. Ses blessures étaient trop graves. Le poignard de Walther s'était glissé entre les côtes et lui avait perforé les poumons. Respirant à grand-peine, il fit quelques pas, puis glissa sur le sol gelé. Les chiens se jetèrent aussitôt sur lui et vengèrent leur camarade en lui déchiquetant la gorge.

Walther tremblait d'excitation, de cette curieuse alchimie de terreur et de jubilation que connaît si bien le soldat victorieux.

— On a réussi ! » s'écria-t-il avec une telle force qu'on aurait pu l'entendre jusqu'à la *Rose noire*. « Accroche-toi, Bremer ! Tu vas avoir une crise cardiaque lorsque tu verras ce que nous te ramenons ! »

Le ratier se tourna vers son apprenti. Hugo était assis par terre et se tenait le bras contre les côtes. Walther lui donna une grande tape sur l'épaule.

« T'as entendu ? Notre fortune est faite ! »

Hugo acquiesça mollement, puis afficha une grimace de douleur.

— Très... bien... Herr Schill, » grommela-t-il. « Mais... croyez-vous que... vous pourriez... sortir mes doigts... de sa bouche... »



Middenheim *Ulriczeit, 1111*

— Votre Altesse ! »

Mandred serra les dents. Manque de chance, il n'avait pas réussi à semer son garde du corps, qui semblait maintenant prêt à faire savoir à tout le quartier de la porte ouest que le prince de Middenheim battait le pavé.

Mandred s'emmitoufla un peu plus dans son manteau de laine et s'enfonça dans l'allée la plus proche. L'espace d'un instant, il songea à filer par l'autre bout de la ruelle, mais se dit que Franz finirait par le rattraper de toute façon. Ou que ce bouffon se mettrait à poser des questions dans le voisinage, pour savoir si quelqu'un avait aperçu le fils du graf rôder dans les parages.

Quand Franz apparut à l'entrée de la venelle, Mandred l'agrippa par le col et le plaqua contre un mur. Le chevalier porta la main à son épée, mais se détendit rapidement en reconnaissant le prince sous son couvre-chef cabossé doublé de fourrure.

« Votre Altesse, » répéta Franz, qui fit mine de se mettre au garde-à-vous. Mandred leva les yeux au ciel et poussa un soupir.

— Tu sais que j'essaye de passer inaperçu, » rappela-t-il au chevalier. Le chevalier au visage de marbre afficha une mine confuse.

— Bien sûr, Votre Altesse. Vous avez été très clair à ce sujet en quittant le palais.

— Alors, » fit-il sèchement, « puis-je te demander d'arrêter de m'appeler « Votre Altesse » ? Mais également de cesser de t'incliner et de me saluer chaque fois que je te regarde ? Nous sommes censés être de simples paysans, rien de plus. »

Franz opina du chef.

— Entendu, Votre Altesse. »

Mandred sentit sa nuque l'élancer. Le palais avait eu vent de rumeurs de réfugiés se glissant en ville. Dans les quartiers les plus pauvres de la ville, on parlait également de cas de peste. Le graf Gunthar avait chargé une partie de

ses troupes d'enquêter à ce sujet. Il avait même demandé au thane Hardin d'envoyer ses nains dans les vieux sous-sols de la ville pour voir si quelqu'un avait pu entrer par les tunnels. Il était bien décidé à enrayer le flot de réfugiés en découvrant par où ils passaient. Mandred, lui, était déterminé à l'en empêcher.

Pas un étranger ne pouvait raisonnablement entrer en ville sans l'aide d'habitants sachant passer outre le guet. Mandred devait les trouver ; les trouver et les prévenir avant que son père n'intervienne et mette un terme au passage des réfugiés.

Si seulement il pouvait trouver un de ces réfugiés et le convaincre de sa sympathie, peut-être découvrirait-il le moyen de les aider. Mais pour l'instant, il n'avait rencontré que des habitants de longue date. Et plus il cherchait, plus les chances que Franz fasse une bourde étaient élevées.

« Peut-être devrions-nous retourner au *Rat rose*, Votre Altesse ? » proposa Franz, qui se lécha les lèvres en songeant à cette célèbre taverne.

Mandred ferma les yeux et marmonna une prière à Ulric pour qu'il guide ses pas, ou du moins le dote du sang-froid nécessaire pour ne pas étrangler son garde du corps.

Pour ce qui est du sang-froid, sa prière ne fut visiblement pas entendue, mais un appel à l'aide retentit dans la ruelle – le genre de cri auquel Mandred aurait répondu de toute façon –, mais il fut pris d'un frisson en reconnaissant un accent étranger. Il ouvrit les yeux et leva la tête vers le ciel gris.

— Merci, Père-Loup, » dit-il avant de s'enfoncer dans la venelle en courant.

— Votre Altesse ! » s'exclama Franz.

Mandred ne ralentit pas pour autant. Il n'y eut pas d'autre cri, mais un vacarme d'acier accompagné des grognements inarticulés de combattants. Le prince dégaina son épée. Son déguisement incluait un fourreau en cuir de cheval, mais son épée était cette lame naine parfaitement équilibrée avec laquelle il s'entraînait contre van Cleeve.

Mandred poursuivit dans le dédale d'allées et de ruelles, droit vers les bruits de combat, puis il déboula sur une petite place au centre de laquelle trônait une fontaine en pierre. De longues maisons de bois délabrées aux toits de tuiles ployant sous le poids de la neige bordaient la place de toutes parts. Des congères s'étaient accumulées contre les murs, jusqu'aux avant-toits pour certaines, et la place elle-même n'était pas épargnée puisqu'elle était recouverte elle aussi d'un épais manteau blanc. Le prince remarqua tout de suite les taches de sang écarlate maculant le sol.

Trois hommes gisaient dans la neige, aux côtés de leurs lames et de leurs gourdins. Quatre coupe-jarrets vêtus de braies de laine et de grossiers manteaux en peau de vache encerclaient un guerrier portant un lourd manteau noir et une imposante épée large.

Mandred ne mit qu'une fraction de seconde pour choisir son camp.

— Si vous devez vous y mettre à quatre pour affronter un homme seul, sans doute vous êtes-vous trompés de profession, espèce de rats, » s'écria le prince.

Surpris, les combattants se tournèrent vers lui.

— Ils étaient six quand nous avons commencé, » se vanta l'homme en noir à l'accent net et guttural, la marque d'un Reiklander.

— Reste en dehors de ceci ! » grogna un des malandrins. Il agita son gourdin en direction du Reiklander, puis du troisième corps gisant dans la neige. « Cette canaille a apporté la peste noire en ville !

— Et vous pensez éviter la peste en ferrailant ? » demanda Mandred. Il lança un sourire plein d'assurance aux quatre bandits. « Bonne idée. Je serais heureux de rendre service à tous ceux qui pensent qu'on peut se battre honorablement à six contre deux.

— Occupez-vous de ce fâcheux, » grogna le brigand armé d'un gourdin en fer à deux de ses compagnons. « Hans et moi, on va finir l'étranger. »

Les coupe-jarrets se séparèrent donc en deux groupes. L'homme au gourdin et une brute armée d'un long sabre s'approchèrent du Reiklander. Mandred se retrouva face à un gredin balafré armé d'une hache, et à un misérable tout en tendons brandissant une masse de cavalerie. À la façon dont ils avancèrent, le prince comprit que l'homme à la masse était le plus expérimenté des deux, et donc le plus dangereux. Mandred se jeta en avant sans leur laisser le temps de le prendre en tenaille afin de surprendre le porte-masse.

Le gredin recula, mais ne fut pas aussi surpris que Mandred l'avait escompté. L'homme ne resta pas les bras croisés, s'écarta vivement et porta un large coup de masse qui rebondit sur l'épaule du jeune homme. S'il avait fait preuve de plus de précision et de force, le choc aurait pu l'étourdir et permettre à son adversaire de porter le coup de grâce. Le prince fut juste bousculé et déséquilibré l'espace d'une seconde.

Eût-il été un peu plus habile, cela aurait pu suffire à l'homme à la hache. Mais le misérable, surpris par l'attaque soudaine de Mandred, essayait encore de reprendre ses esprits. Le prince ne lui en laissa pas le temps. L'homme à la masse demeura sur la défensive pendant quelques instants, et Mandred en profita pour porter un coup de taille à son camarade. L'épée toucha le poing de l'homme, juste sous le fer de sa hache. Le malheureux hurla à la vue du sang qui jaillit, et ses doigts tranchés tombèrent dans la neige.

— Par les dents de Ranald ! » gronda le porte-masse, qui visa alors la tête de Mandred. « Tu vas payer pour ça, manant ! »

Le prince plongea facilement sous l'arme et porta un coup d'estoc au mollet de son adversaire.

— Tu ferais bien de filer avant que je ne te fasse vraiment mal, » se moqua-t-il.

L'homme à la masse était maintenant rouge de colère. Il se jeta sur Mandred en grognant et abattit sa masse avec assez de force pour lui briser l'épaule. Malheureusement, son attaque était quelque peu prévisible. Son arme n'avait pas eu le temps de redescendre que le prince lui enfonçait la pointe de son épée dans la gorge. L'homme porta les mains à son cou pour tenter d'arrêter le sang qui coulait à gros bouillons de l'artère, et sa masse tomba dans la

neige. Il tituba en direction de la fontaine, puis s'écrasa contre l'eau gelée.

Mandred essuya le sang qui maculait son épée et regarda comment s'en sortait le Reiklander. Il y avait maintenant un quatrième corps dans la neige, et le dernier bandit s'enfuyait dans une ruelle. Comme le prince, le Reiklander essuyait son arme avec le manteau de son adversaire.

— Un à terre et l'autre en fuite, » dit le Reiklander, qui montra du menton l'homme à la hache qui s'enfuyait par une venelle. « Nous sommes à égalité, mon ami. »

Mandred secoua la tête et rengaina son épée.

— Vous oubliez ces deux-là, que vous avez tués avant que je n'arrive. »

Le Reiklander se rembrunit et envoya un coup de pied à celui que les gredins avaient qualifié d'étranger.

— Celui-ci est également mon œuvre. C'est en me défendant contre lui que j'ai attiré ces chacals. » Il gloussa d'un air sinistre. « Ils ont senti l'odeur du sang, comme de véritables charognards. »

Le prince baissa les yeux vers le mort. Il portait des vêtements à la mode de la Solland et des bottes de laine crue, ce qui était plutôt rare dans le nord.

— Pourquoi vous a-t-il attaqué ?

— Il craignait que je parle aux mauvaises personnes. » Le Reiklander lui jeta un regard perçant. Mandred s'aperçut alors que l'homme n'avait toujours pas rengainé son épée. « Il avait raison. Je compte m'adresser aux mauvaises personnes. »

Mandred lui lança un regard dur. Il se tenait comme un soldat, ce qui n'avait rien d'étonnant puisqu'il venait de tuer quatre hommes à lui tout seul. Il portait des vêtements grossiers, un assortiment de fourrures et de laine qu'aurait pu enfiler un paysan pour survivre à l'hiver, mais son épée était visiblement de qualité, gravée de volutes. En gros, l'homme semblait vouloir se faire passer pour un rustre, alors qu'il n'en était rien. En somme, comme le prince.

— Et qui pourraient être ces mauvaises personnes ? » demanda Mandred.

— Tous ceux qui s'intéressent aux réfugiés et cherchent à savoir comment ils s'introduisent en ville, » répondit le Reiklander, qui se tendit visiblement et observa Mandred, en quête du moindre signe d'hostilité.

— Et si je vous disais que je fais partie des mauvaises personnes, baisseriez-vous votre épée ? » demanda le prince, qui haussa les épaules en voyant que le Reiklander ne s'exécutait pas. « Comme vous voudrez, mais vu votre situation, j'ai l'impression que vous auriez bien besoin d'un ami. »

Le Reiklander se détendit légèrement.

— Je vous suis reconnaissant de m'avoir aidé contre ces chacals, mais nos chemins vont se séparer ici, j'en ai bien peur. Je dois voir le graf Gunthar. »

Mandred n'eut pas le temps de répondre à cette déclaration surprenante, car une soudaine agitation retentit dans l'allée derrière lui. Franz entra sur la place en trombe, l'épée à la main, le visage déformé par la panique. Le chevalier s'immobilisa en voyant les corps étendus dans la neige. Il lança un regard

mauvais au Reiklander, qui le lui rendit, puis se tourna vers le prince.

— Tout va bien, Votre Altesse ? »

Le Reiklander cligna des yeux d'un air ahuri.

— Votre Altesse ? » fit-il pour reprendre les mots du garde du corps.

Mandred enleva son chapeau cabossé.

— Prince Mandred de Middenheim, » annonça-t-il.

Le Reiklander claqua les talons et s'inclina devant le prince.

— Sir Othmar, des défunts Reiksknecht, à votre service, Votre Altesse.

— À la bonne heure, sir Othmar, » dit Mandred, qui préféra ne pas demander tout de suite comment et pourquoi un chevalier du Reiksknecht avait fait le voyage d'Altdorf à Middenheim. Pour l'instant, il voulait savoir qui faisait entrer les réfugiés en ville. Et surtout, le découvrir avant le graf Gunthar.

« Maintenant que les présentations sont faites, peut-être pourriez-vous m'expliquer ce que vous voulez de mon père. Et pourquoi des gens essayent de vous tuer. »

✧ CHAPITRE IX ✧



Altdorf
Vorhexen, 1111

Les nuages noirs étaient tellement gros qu'on eût dit que la nuit était tombée sur Altdorf. Une volée de corbeaux tournait en cercles au-dessus du palais impérial et leurs croassements résonnaient dans les rues de la ville. Nombre des habitants superstitieux se terraient chez eux pour ne pas être vus des messagers de Morr. Avec la peste noire qui faisait rage, personne ne voulait tenter l'austère divinité.

Seul un endroit semblait encore animé. Attirée par l'exécution du grand maître, une foule importante de nobles et de paysans s'était réunie sur la place des Veuves. Jamais au cours de leur longue et illustre histoire les Reiksknecht n'avaient été accusés de trahison. Jamais un héros comme le grand maître Dettleb von Schomberg n'avait été condamné à la décapitation en place publique, un sort particulièrement ignoble.

La foule jacassait d'un air excité. Avec la solitude que beaucoup s'imposaient depuis des semaines dans l'espoir d'échapper à la peste, ils étaient nombreux à avoir ignoré le danger et fait preuve d'une extrême témérité. Une ambiance de carnaval régnait. Les paysans et les nobles riaient et chantaient. Des vendeurs fendaient la foule, proposant des fruits desséchés et des légumes pourris à des prix absurdes. Les halflings, eux, poussaient des carrioles et vendaient du rat grillé à tous ceux qui préféraient les économies à la prudence. Contrairement aux fruits et légumes, on ne manquait pas de rats à Altdorf.

Tout autour de la place, les soldats en uniforme noir des Kaiserjaeger étaient présents en force, prêts à faire usage de leurs hallebardes et de leurs arbalètes. Le commandant Kreyssig était en compagnie d'une petite escorte d'officiers et de gardes derrière la plate-forme en bois située au centre de la place. Kreyssig le roturier arborait un sourire triomphant en observant la foule réunie pour assister à l'exécution. C'était plus que l'élimination d'un traître : c'était une victoire personnelle. En prouvant que le baron von Schomberg était un séditieux, en dispersant et en condamnant les Reiksknecht, il avait créé une brèche au sein du pouvoir d'Altdorf, une brèche que lui et ses Kaiserjaeger allaient vite combler.

Il tourna la tête vers le palais impérial sans se défaire de son sourire. Sous la

volée de corbeaux, il distinguait le balcon qu'on appelait la vue des Traîtres. De là, un habitant du palais pouvait contempler la place et assister aux exécutions. L'Empereur Boris était là, resplendissant dans sa robe de cérémonie noire, avec la couronne dorée de Sigismund le Conquérant sur la tête. Kreyssig gloussa intérieurement. Il était heureux que l'Empereur assiste à l'exécution. Il avait finalement offert à Sa Majesté Impériale un spectacle digne de son rang.

La foule se tut lorsque les portes du palais de justice impérial s'ouvrirent. Une phalange de soldats apparut, flanquant une carriole en bois. Accroupi dans le véhicule, les mains attachées dans le dos, tremblant dans sa robe de lin élimée, figurait celui que tout le monde était venu voir : le grand maître von Schomberg sur le point d'affronter son destin.

Derrière la carriole marchait Gottwald Drechsler, le sinistre Scharfrichter, le bourreau impérial en personne. Vêtu de noir, le visage caché derrière un masque de cuir, il traversait la place à grands pas, tel un démon primordial. Oscillait entre ses épaules l'Épée de justice, une monstrueuse claymore presque aussi grande qu'un homme, au pommeau argenté en forme de crâne grimaçant, à la lame gravée de runes et de malédictions visant à damner ceux qui périssaient sous sa morsure.

Kreyssig tira un plaisir immense du silence qui s'abattit sur la foule. Il sentit l'odeur de la peur qui s'en élevait. Et dans l'Altdorf de Boris l'Avide, la peur était synonyme de pouvoir. Von Schomberg allait servir d'exemple pour les autres, qui sauraient ce qui les attendait s'ils osaient défier l'Empereur... ou Adolf Kreyssig.

Drechsler gravit les marches de l'échafaud, un peu comme un démon inhumain sortant de l'Enfer. En arrivant sur l'estrade, il ôta son manteau de bourreau, révélant une musculature telle qu'elle aurait davantage convenu à un ogre. Chaque centimètre carré de sa poitrine était recouvert de muscles saillants, et chacun de ses gestes faisait onduler ses bras massifs. Des yeux noirs et tristes apparaissaient dans les trous de son masque et semblaient juger tous ceux dont ils croisaient le regard, les prévenant qu'ils pouvaient eux aussi goûter un jour à la morsure de son épée.

Von Schomberg dut être aidé pour descendre de la carriole, une tâche confiée à deux prisonniers tirés des cachots. Pris d'une violente quinte de toux, le grand maître se laissa tomber dans leurs bras et ils le conduisirent à l'échafaud. Pas un prêtre n'attendait le condamné. Depuis la tentative d'évasion, Kreyssig avait interdit qu'on approche von Schomberg.

Le condamné fut poussé et tiré vers le billot de bois posé au centre de l'estrade. Puis on l'obligea à se mettre à genoux avant de lui poser la tête contre le bloc de bois taché et entaillé. Une bande de cuir lui fut passée aux épaules pour qu'il ne puisse plus se dégager.

Le Scharfrichter brandit l'immense Épée de justice et fit le tour de l'estrade afin que chacun voie bien. Puis, avec une brutalité extrême, il plongeait la lame dans le sol de terre battue, au pied de l'échafaud, en la jetant comme s'il

chassait le sanglier. Le spectacle arracha des hoquets de stupeur à la foule, étonnée par cette démonstration de force et cette infraction à la coutume. Drechsler tourna ses yeux froids vers la tribune où Kreyssig et ses officiers attendaient.

L'espace d'un instant, un frisson d'incertitude parcourut la foule. Le Scharfrichter refusait-il de mener à bien cette exécution ? Une lueur d'espoir anima ceux qui s'étaient pris de sympathie pour les Reiksknecht et ce qu'ils avaient tenté de faire.

Mais leur espoir fut de courte durée, foulé aux pieds par la cruauté d'un despote. Un sergent des Kaiserjaeger quitta le groupe d'officiers de Kreyssig. Il portait une hache bipenne.

Il ne suffisait pas de tuer von Schomberg. Kreyssig voulait l'humilier, le déshonorer devant tout Altdorf. La tradition était claire, la loi sans appel. Les aristocrates étaient décapités à l'épée. Seuls les paysans étaient condamnés à la hache. C'était une distinction que tous, nobles comme roturiers, saisissaient, une insulte que pouvait comprendre le plus misérable des serfs.

Drechsler prit la hache et fit une nouvelle fois le tour de l'estrade. Après l'avoir contournée pour la troisième fois, il se tourna vers le prisonnier et le billot. Il souleva la hache à deux mains et l'abattit brutalement. La foule poussa un cri étouffé.

Des cris d'horreur retentirent sur la place. La hache avait manqué sa cible, du moins en partie. Son fil aiguisé avait entaillé le cou de von Schomberg, sans le décapiter néanmoins. Le prisonnier blessé et entravé se débattait comme un beau diable en poussant des gargouillis sinistres. Du sang jaillissait de la blessure et arrosait l'échafaud.

Le Scharfrichter se pencha en arrière et posa les deux mains sur l'extrémité de la hache ensanglantée. Il attendit ainsi une bonne minute pendant que sa victime se tortillait de douleur. Puis il brandit une nouvelle fois son arme et l'abattit avec une violence meurtrière.

Il n'y aurait pas de troisième coup.

L'espace d'une seconde, le silence retomba sur la place des Veuves. Kreyssig sourit en constatant l'effet que cette exécution délibérément maladroite avait eu sur la foule. Elle s'en souviendrait et craindrait de subir un tel sort.

Puis une voix forte et claire retentit.

— C'est honteux ! » Le cri fut repris par d'autres et laissa rapidement place à un grondement de colère. Kreyssig avait poussé le bouchon trop loin. Loin d'intimider la foule, la parodie d'exécution l'avait mise dans une colère noire. Les Kaiserjaeger se démenaient pour contenir la multitude furieuse. Des briques et des pierres jetées par les gens désireux de venger la mort ignoble d'un martyr se mirent à pleuvoir sur l'estrade.

Face à ce déluge, Kreyssig battit en retraite pour se mettre à l'abri des murs épais du palais de justice. Le Scharfrichter et les officiers des Kaiserjaeger lui emboîtèrent aussitôt le pas. Avant de disparaître dans la barbacane, le

commandant eut tout de même le temps de jeter un coup d'œil en direction du palais impérial. L'horreur se mêla alors à la colère. Il n'y avait plus personne sur la vue des Traîtres. L'Empereur Boris s'était retiré dans le palais, pour prendre ses distances avec Kreyssig, qui n'avait pas réussi à terroriser la population d'Altdorf.

Adolf Kreyssig comprit que ses efforts avaient été vains. Mais il n'allait pas renoncer pour autant. Qui qu'il doive dénoncer, qui qu'il doive enfermer ou exécuter, il ne renoncerait pas.



Bylorhof Ulriczeit, 1111

Le silence sépulcral du temple de Morr n'était brisé que par le crépitement d'une lampe à tourbe. Des ombres noires envahissaient la morgue aux murs de marbre, dessinant des reliefs sinistres sur les colonnes cannelées. La statue ébène d'un corbeau au bec grand ouvert observait depuis son perchoir, au-dessus de l'arche reliant la chambre au sanctuaire. Les murs étaient flanqués d'alcôves sombres et des urnes d'encens étaient disposées dans les niches creusées dans leurs flancs, menant un combat perdu d'avance contre la puanteur de la mort s'élevant des dépouilles.

La morgue était pleine à craquer. Même s'il avait disposé du nombre de prêtres habituel, le temple n'aurait pu suivre la cadence vu l'hécatombe provoquée par la peste noire. Frederick van Hal était submergé. Lorsqu'il était d'humeur massacrante, il remerciait presque la lente descente dans le paganisme auquel cédaient les Sylvaniens. S'il avait aussi fallu s'occuper des corps jetés dans le marais, les morts auraient non seulement rempli les niches, mais aussi toute la morgue et même le sanctuaire. Malgré tous ses efforts, il y avait tout simplement trop de travail pour un seul homme.

Mais pour l'instant, Frederick ne songeait pas aux cadavres des habitants entassés dans les niches, qui attendaient les rites nécessaires pour confier leur âme à Morr. Il ne songeait pas aux dizaines de corps que les ramasseurs lui apporteraient au matin. Il ne songeait qu'à la pitoyable dépouille étendue sur la table de pierre, au centre de la morgue, au beau visage encadré de longues tresses blondes.

S'il avait obéi aux coutumes et aux règles, il n'aurait jamais dû amener Aysha ici. Les suicidés étaient damnés, maudits par Morr et livrés aux cloches infernales de son frère meurtrier Khaine. Les Sylvaniens croyaient que la chair des suicidés faisait sortir les goules des forêts. Le mieux était encore d'ensevelir ces misérables au milieu d'un carrefour, en leur fourrant une grosse pierre dans la bouche et en leur brisant les os des jambes avec une pelle.

Frederick se moquait des coutumes et des règles. C'était Aysha, sa belle-sœur, une femme qui, s'il était resté à Marienburg, aurait pu devenir plus encore à ses yeux. Il était prêt à commettre un sacrilège en son nom, à épargner à son esprit tourmenté l'affront d'une tombe anonyme. Pour elle, il était même prêt à faire encore plus.

Le prêtre tourna la tête vers les bougies noires disposées autour du corps. Il lui avait fallu une bonne partie de la journée pour les fabriquer, un travail qui l'avait dégoûté, au point qu'il en avait encore la nausée. Il jeta un coup d'œil en direction des niches sombres et s'imagina les corps mutilés cachés dans l'obscurité. Qu'un prêtre de Morr agisse ainsi relevait du blasphème, mais les ouvrages d'Arisztid Olt avaient joué un rôle crucial concernant les cierges et leur fonction dans le rituel.

Frederick s'éloigna de la table en tapant dans ses mains d'un air nerveux. Il étudiait depuis longtemps les livres de la bibliothèque secrète d'Olt, les étudiait alors qu'il aurait dû les livrer aux flammes. Jusqu'à présent, il n'avait jamais été tenté d'exploiter ces connaissances occultes. Il avait songé aux secrets ésotériques avec l'appréciation détachée d'un savant. Il n'avait jamais voulu mettre de telles obscénités en pratique.

Ne fut-ce que penser à ce que Frederick faisait relevait de l'hérésie pour un prêtre de Morr. S'ils n'avaient pas été tués par la peste, les gardes noirs l'auraient exécuté pour avoir seulement envisagé une telle chose. Les serviteurs de Morr entretenaient un lien avec la mort et l'au-delà, mais la magie que Frederick souhaitait invoquer était tout autre. Cela ne faisait pas partie de la mort, c'était une attaque la visant. Ce n'était pas un lien avec le monde de l'au-delà, mais un violent assaut contre la porte séparant les plans.

Frederick poussa un gémissement de désespoir et fit le tour de la table. Il leva le bras pour renverser les bougies, pour se détourner de l'hérésie avant de commettre le sacrilège ultime. Mais son regard était rivé sur le beau visage d'Aysha. Ses convictions s'effritèrent et la tentation envahit son cœur. Au lieu de jeter les bougies au sol, il prit une chandelle et alluma les mèches de chanvre. L'un après l'autre, les cierges se mirent à crachoter, et leurs flammes bleues sinistres parurent jeter davantage d'ombres dans la morgue.

Le prêtre fit le tour jusqu'au bout de la table en observant Aysha, couverte d'un linceul. Il posa le fil d'un couteau en pierre contre sa paume et s'entailla profondément la main en serrant les dents. Ensuite, il dessina par terre un symbole avec son propre sang, reproduisant de mémoire d'anciens hiéroglyphes nehekharéens. Puis il sortit un troglodyte à gorge rouge d'une cage en osier. Tuer un tel oiseau, sacré aux yeux de Taal, était un affront envers les dieux de la nature. Frederick hésita quelques secondes, puis brisa le cou de l'animal pathétique avant de le jeter aux rats qui crapahutaient parmi les cadavres.

Frederick sentit la température chuter et fut pris d'un frisson qu'il ne pouvait mettre sur le compte de la simple morsure de l'hiver, de ceux qui s'insinuent dans l'âme des hommes, nés des griffes froides de la magie noire

et de la Vieille Nuit. Il voyait presque des doigts de ténèbres dans les ombres, attirés par ses horribles rites blasphématoires. Il hésita une fois encore en baissant les yeux vers la dernière chose requise par le sortilège d'Olt, et eut un haut-le-cœur en songeant à ce qu'il devait faire. Il s'arma cependant de courage en se convaincant qu'il était déjà allé trop loin de toute façon. D'un geste rapide, il ramassa l'organe glacé en essayant de ne pas penser à l'orbite maintenant vide d'où il venait, puis le fourra dans sa bouche. Il fut pris d'une envie de vomir lorsqu'il avala l'horreur. Il posa sa main sanguinolente contre sa bouche et s'obligea à ne rien recracher.

Aussitôt, une chape de ténèbres s'abattit sur lui. Il la sentit tirer sur sa robe, glisser contre sa peau. Les poils de sa nuque se dressèrent et il eut l'impression qu'il venait de fourrer sa tête dans la gueule d'un troll des glaces.

Frederick se secoua pour se défaire des sensations qui s'emparaient de lui, des griffes glacées qui lacéraient son âme. Il regarda à nouveau Aysha puis cracha un flot ininterrompu de syllabes gutturales dans une langue ancienne, celle de l'empire vaincu de Khemri, dont les cités étaient déjà en ruine mille ans avant la naissance de Sigmar.

La lampe à tourbe crachota quelques étincelles avant de s'éteindre, laissant pour seules lumières les flammes bleues des cierges, mais également la lueur malade de Morrslieb qui entraînait par la seule fenêtre de la pièce. Frederick sentit un froid sépulcral s'abattre sur lui lorsque les émanations horribles du sortilège enflèrent soudain. Les bruissements et couinements témoignèrent de la peur des rats qui détalèrent pour fuir les énergies délétères conjurées par le prêtre.

Une lueur glacée illumina alors la dépouille d'Aysha. De ses lèvres pincées commença à s'élever une fine volute de fumée. Se déroulant dans les airs tel un serpent, la brume luisante prit vaguement l'allure d'épaules surmontées d'une tête, d'un semblant de torse et de membres. Seule l'imagination d'un fou aurait pu dire que ce fantôme ressemblait ne fût-ce que de loin à la femme allongée. C'était une créature d'ombres et de reflets, un souvenir et rien de plus.

Frederick sourit en contemplant le visage d'Aysha. L'horreur et le blasphème étaient déjà oubliés. Tout ce qui importait, c'était sa présence et la possibilité de lui parler une dernière fois.

— Aysha, » murmura le prêtre. La volute s'agita légèrement en entendant le nom.

Une voix rauque, semblable à un grattement de griffes contre le verre, siffla dans la pièce.

— Il y a des portes qu'il ne faut pas ouvrir. » Les paroles du fantôme prirent forme dans l'esprit de Frederick. « Des puissances qu'il ne faut pas invoquer. Prends garde de ne pas appeler ce que tu ne peux pas chasser. »

Frederick observa le visage fantomatique et fut pris d'un doute. L'énormité de son sacrilège lui sauta aux yeux, l'écrasa comme les anneaux d'un python, lui coupa le souffle. Qu'un homme fasse appel à cette magie profane

constituait un crime en soi, mais dans quelle mesure était-ce pire pour lui, un prêtre de Morr, un homme dévoué au caractère sacré de la tombe ?

« Il est des liens qu'il faut savoir rompre avec les morts, » prévint le fantôme. « Manipules-tu les Puissances, ou te manipulent-elles ? »

Frederick ferma les yeux et refusa d'accepter la mise en garde du spectre. Il savait parfaitement ce qu'il faisait. C'était mal, abominable, mais il ne le referait plus. Il ne referait jamais appel à cette magie. Il n'en aurait aucun usage. Juste cette fois, afin de pouvoir parler à Aysha une dernière fois. Pour qu'une fois son heure venue, son âme trouve la paix.

Le prêtre rouvrit les yeux et observa l'image fuligineuse et glacée d'Aysha. Puis il usa de sa volonté sur le fantôme, l'obligeant à mettre un terme à ses mises en garde lugubres.

« Pourquoi m'as-tu appelée ? » demanda l'apparition.

Frederick s'appuya contre la table et ne se souvint qu'au dernier moment du conseil d'Olt : il ne devait pas sortir des symboles tracés par terre.

— Il fallait que je te voie, que je te parle. Il fallait que tu saches.

— Il n'y a rien à dire aux morts, » le prévint le fantôme.

— Il fallait que je te dise ce que je ressentais, » insista pourtant Frederick. « Il fallait que je te dise que je n'ai jamais cessé de t'aimer. Je sais que tu devais épouser Rutger, que c'était la meilleure chose à faire pour toi. Je ne t'ai jamais reproché cette décision et je me suis toujours senti redevable envers lui de ce qu'il a fait. » Le prêtre tourna la tête vers le sanctuaire. « J'ai déposé Johan dans le mausolée des templiers, l'endroit le plus sacré du jardin. Il y sera en paix. Ton corps y reposera également. Je ne les laisserai pas t'emmener. »

La volute s'agita à nouveau, donnant l'impression de grandir et de rapetisser en même temps.

— Tu n'aurais pas dû m'appeler. Johan et Rudi attendent. Ils me font signe. Tu devrais me laisser les rejoindre.

Frederick secoua la tête, les yeux pleins de larmes.

— Chaque fois que je te voyais, chaque fois que je voyais Johan, je pensais à ce qui aurait pu être. Je me plais à croire que j'aurais pu te rendre heureuse, que j'aurais pu être un bon père pour Johan.

— Il appartient à Rudi, » fit le fantôme. « Il attend avec son père. Tu dois me laisser partir. »

La déclaration du fantôme lui fit l'effet d'un coup de poignard dans le ventre et il s'éloigna de la table. Toutes ces années, il avait cru que Johan était son fils. Il n'avait jamais osé en parler avec Rutger, n'avait jamais abordé le sujet avec Aysha. Il avait toujours cru que c'était mieux que Johan n'en sache rien. Regarder sans rien dire, cela avait été comme une privation de l'âme, mais ses souffrances étouffées lui avaient donné la force d'aller de l'avant. Son chagrin n'était finalement qu'un mensonge, et il ne ressentait plus qu'un vide terrible.

Une alarme se mit à retentir dans son esprit malgré sa mélancolie. Frederick fixa le visage informe du fantôme. C'était la seconde fois qu'elle parlait de

Rutger qui l'attendait. Mais son frère était vivant. Il ne pouvait pas attendre...

— Pourquoi parles-tu de Rutger comme s'il était mort ? » demanda Frederick, le visage déformé par la colère. « Mon frère est vivant ! Il est vivant !

— Rudi m'attend avec Johan. Ils m'appellent. »

Un sentiment d'épouvante envahit le prêtre. Il avait quitté son frère la nuit précédente, lorsqu'il l'avait aidé à amener les corps au temple. Il était impossible que la peste ait frappé le marchand aussi rapidement. Rutger était la seule famille qu'il lui restait.

— Comment se fait-il que mon frère attende au royaume de Morr ? »

La volute vacilla. L'espace d'un instant, les yeux d'Aysha se dessinèrent dans la forme agitée comme pour implorer le prêtre d'arrêter. Frederick serra le poing et du sang se remit à couler par terre, renforçant la magie qu'il avait évoquée.

— Rudi est allé demander justice pour notre fils. Havemann l'attendait. »

Frederick crut qu'il allait s'effondrer. Les cierges crachotèrent et s'éteignirent un par un, renvoyant la volute fantomatique dans le cadavre allongé sur la table.

« La ligne a été franchie, » murmura la voix spectrale. « Il est des liens qu'il faut savoir rompre avec les morts, et une porte a été ouverte qui ne pourra jamais être refermée. »

Le prêtre ne remarqua même pas la disparition du fantôme. Il pensait à son frère.

Et à l'homme qui l'avait assassiné.



Middenheim
Ulriczeit, 1111

La nuit jeta une nouvelle fois son manteau sinistre sur les toits de l'Ulricsberg, la lumière pure de Mannslieb et la vilaine lueur de Morrslieb se disputant la domination du ciel. Les feux allumés sur les remparts de Middenheim se découpaient contre le ciel noir et marquaient clairement l'emplacement des barbacanes et des tours de garde. Des lueurs plus modestes, qui disparaissaient en passant devant les créneaux, trahissaient la présence de patrouilles.

Depuis la réserve de chasse privée du graf, le petit bois connu sous le nom d'Ostwald, Mandred observait les patrouilles mobiles. Le prince était accroupi sous les rameaux d'un pin couvert de neige et attendait le signe que lui avait indiqué Othmar, celui qui ferait venir les contrebandiers près de la muraille.

— Vous avez dit qu'on allait recevoir des renforts, » chuchota Othmar à l'oreille du jeune homme. Contrairement à Franz, le Reiklander arrivait à ne

pas lancer des « Votre Altesse » à tout bout de champ. Le prince avait obstinément refusé d'informer son père de cette entreprise, ce qui allait à l'encontre du sens du devoir du chevalier, qui ne pouvait dissimuler un certain ressentiment.

— Nous ne savons même pas s'ils seront là, » marmonna Mandred. « Nous recevrons de l'aide plus tard si nous en avons besoin. »

Franz passa une main calleuse sur son crâne chauve pour en enlever la neige. Tout ce qui touchait sa tête, qu'il s'agisse de neige, de pluie ou de chapeaux, le mettait mal à l'aise, au point qu'il avait même sacrifié ses cheveux. Quand il était stressé ou inquiet, son crâne était particulièrement irritable.

— Je n'aime pas ça, Votre Altesse, » toussa Franz. « Il vaudrait mieux dire au graf ce qui se passe. »

Mandred gratifia son garde du corps d'un regard sévère. Il était déjà assez agacé comme cela que le Reiklander remette en cause son plan. Il n'était pas nécessaire qu'un de ses sujets en rajoute.

Le prince était sur le point de prendre Franz à partie quand son attention fut attirée sur la muraille dominant le Sudgarten. Au lieu de poursuivre comme elle le faisait jusque-là, la lanterne s'immobilisa brusquement. La sentinelle l'agita de haut en bas pour faire signe à quelqu'un en ville. Le geste fut répété à trois reprises, puis la lumière disparut. Encore fallait-il savoir quoi chercher pour remarquer quoi que ce soit d'inhabituel.

— On dirait que vos amis vont se rendre jusqu'aux remparts, » dit Mandred à Othmar. « Vous avez dit qu'ils se servaient d'échelles pour grimper jusqu'aux mâchicoulis ? »

Le Reiklander acquiesça.

— C'est comme ça qu'ils nous ont fait descendre. Il me semble logique qu'ils en fassent autant pour monter. »

Mandred sortit du couvert du pin et de la neige tomba de ses branches.

— Voyons si les échelles sont en place. Ensuite, je saurai ce qu'il faut faire. » Le regard qu'Othmar lui lança lui fit bien comprendre qu'il aurait préféré que le graf soit informé et que d'autres hommes viennent les aider à se charger des contrebandiers. Mandred regrettait déjà d'avoir dû tromper le chevalier. Il ne connaissait pas Othmar depuis très longtemps, mais son intégrité l'impressionnait déjà. Il rationalisa son geste en se rappelant que les enjeux dépassaient de loin l'orgueil d'un chevalier. Les vies des nombreux malheureux des taudis en dépendaient.

Les trois hommes traversèrent le jardin boisé en silence en se frayant un chemin entre les haies et les parterres de fleurs. Une grande partie du parc avait déjà été défrichée, débarrassée d'arbres et de bosquets, afin d'être labourée aux premiers jours du dégel. Le sol retourné faisait penser à un champ de bataille, les tas de terre à des remblais, les profonds sillons à des tranchées creusées à la hâte. Cette ressemblance mit le prince mal à l'aise. Middenheim était son foyer. La pensée que la guerre puisse bientôt frapper à

sa porte ne l'enchantait pas.

Les cloches du temple de Shallya, l'édifice religieux le plus proche du Sudgarten, sonnaient. Le temple n'abritait plus aucune prêtresse. Elles avaient toutes pris le graf Gunthar au mot et quitté la ville pour s'occuper des malades des taudis. Seul un diacre était resté pour garder le temple et faire sonner les cloches, pour rappeler aux habitants de Middenheim que même sans ses prêtresses, la déesse était toujours à leurs côtés.

Les cloches produisaient un tel vacarme que Mandred n'entendit pas Othmar l'appeler. Le Reiklander dut l'attraper par le bras pour attirer son attention. Il tourna alors la tête dans la direction que lui indiquait le chevalier. Comme promis, deux grandes échelles étaient posées contre les remparts. Elles étaient d'une conception étrange, constituées de pin blanc et d'échelons curieusement espacés. Mandred mit quelques instants à comprendre ; il s'agissait de treillages récupérés dans le parc en ruine. Les contrebandiers les avaient ramassés parmi les débris et les avaient liés au moyen de cordes pour en faire des échelles. C'était une idée ingénieuse. Quand ils en avaient terminé, ils pouvaient les démonter et les remettre parmi les débris du jardin boisé. Ainsi, il était inutile de les transporter. Il suffisait de se servir quand on en avait besoin.

— Va-t-on enfin en parler au graf, votre altesse ? » demanda Franz d'une voix inquiète en se frottant la tête.

— Non, montons pour voir de qui il s'agit, » répondit Mandred qui tentait encore de gagner du temps. Il lança un regard autoritaire à chacun des chevaliers. « Si nous demandons de l'aide et qu'elle n'arrive pas en temps et en heure, au moins saurons-nous à quoi ressemblent ces contrebandiers.

— Il y en avait sept lorsque je suis monté sur le plateau, » rappela Othmar. « Sans compter les sentinelles corrompues.

— Nous allons juste jeter un œil, » promit Mandred. « Ils ne sauront même pas que nous sommes là. » Il se sentit coupable de leur mentir, mais n'avait pas le temps de les convaincre. Ses motivations étaient pures, mais il savait par expérience que certains hommes étaient trop cyniques pour croire simplement en l'humanité.

Franz prit la tête du groupe, Mandred cédant ainsi à ses appels incessants à la prudence. Le prince lui emboîtait le pas, et Othmar grimpa à la seconde échelle. Le Reiklander leur avait bien précisé que l'ascension ne serait pas de tout repos, d'autant que les échelons étaient irrégulièrement disposés, et Mandred haletait lorsqu'il arriva en haut.

Il n'y avait pas de lumière sur cette section de mâchicoulis. Les sentinelles soudoyées avaient éteint leurs lanternes et laissé les contrebandiers travailler au clair de lune. Cela semblait très largement suffisant. Mandred aperçut le treuil grossier et les grosses cordes qui y pendaient de l'autre côté de la muraille. Plus bas, dans l'obscurité, il devait y avoir la fameuse nacelle dont Othmar avait parlé. D'ailleurs, un groupe de réfugiés était peut-être en train de monter sur le plateau.

Trois hommes vêtus d'un ensemble hétéroclite de fourrures manœuvraient le treuil, grognant sous l'effort en faisant lentement remonter leur charge. Deux soldats portant l'uniforme des gardes assignés aux remparts observaient la scène sans cacher leur inquiétude. Deux autres hommes vêtus d'un manteau faisaient les cent pas, chacun de leurs gestes trahissant leur méfiance et leur vigilance.

Enfin, il y avait deux autres hommes. Comme les sentinelles, ils étaient concentrés sur les trois manœuvres. Le premier, large d'épaules, solidement charpenté, portait un bonnet en fourrure d'ours. Son rôle ne faisait aucun doute. Certes, Othmar le lui avait décrit, mais même sans cela, il aurait tout de suite vu qu'il s'agissait du chef des contrebandiers.

Son compagnon était plus petit, tout en tendons, vêtu de la tête aux pieds d'une robe élimée de laine teinte. Incapable de rester en place, il marchait autour du chef en tournant la tête en tous sens. Mandred le trouva tout de suite antipathique, troublant et répugnant dans chacun de ses gestes.

— On ferait bien de contacter votre père maintenant, » chuchota Othmar.

Mandred lui jeta un regard en coin. Il était temps de passer à l'action. Il n'aurait pas d'autre occasion de montrer à ses compagnons qu'ils se trompaient. Restait maintenant à voir s'ils lui laisseraient une chance de leur faire comprendre.

— Suivez-moi, » dit-il aux deux chevaliers. Ils n'eurent pas le temps de réagir que le jeune homme avança courageusement vers les contrebandiers, les mains bien en vue le long des flancs.

« Du calme, » fit-il aux deux contrebandiers qui l'aperçurent et se mirent à courir vers lui, une épée courte à la main. « Je ne suis pas là pour me mêler de vos affaires. »

L'apparition du prince attira l'attention du chef aux larges épaules, qui se détourna du treuil. Le visage dissimulé dans l'ombre de sa capuche, l'homme vêtu de fourrures s'approcha. Les soldats soudoyés et le petit homme habillé de laine le suivirent.

— Si vous cherchiez à vous faire trancher la gorge, vous ne vous y prendriez pas autrement, » commença Neumann d'une voix grasse. « Vous ne devriez pas faire peur aux gens dans le noir.

— Les gens qui désobéissent aux vœux du graf n'agissent pas au grand jour, » répondit Mandred en affichant un sourire enjoué. Une mine perplexe se dessina sur le visage d'un des soldats lorsqu'il entendit le prince, comme s'il avait reconnu sa voix sans réussir à l'identifier. Mandred sut alors qu'il devait convaincre les contrebandiers de sa sincérité avant que le soldat ne se rappelle où il l'avait déjà entendue.

« J'ai entendu parler de vos opérations, » reprit Mandred. « Je voulais voir si je pouvais être d'une quelconque aide. »

Neumann gloussa alors, non sans une certaine cruauté. Il leva une main gantée et désigna Othmar.

— C'est cet homme qui vous a conduit jusqu'ici, » grogna-t-il. « Je ne

supporte pas les gens indiscrets.

— Je lui ai demandé de m’amener ici, » répondit Mandred, qui espéra faire diversion. « Sans lui, c’est aux hommes du graf que vous auriez affaire. »

Quelle erreur ! Cela parut rafraîchir la mémoire du garde perplexe.

— Prince Mandred ! » s’exclama-t-il.

Effrayés, les deux contrebandiers qui s’approchaient de Mandred reculèrent, mais Neumann fut pris d’un rire mesquin et mauvais.

— Le prince, » siffla-t-il. « Et voilà qu’il voudrait nous aider. »

Le soldat qui avait identifié Mandred se rua au côté de Neumann et l’attrapa par le bras.

— C’est le prince ! Vous ne feriez pas de mal à Son Altesse ! »

Neumann pivota et une dague apparut dans sa main.

— Regarde bien, » grogna-t-il en poignardant le soldat avec une telle force qu’il perfora sa cotte de mailles et glissa sa lame entre ses côtes. Le soldat referma ses mains sur le manteau de Neumann, et le lui enleva en glissant contre les mâchicoulis.

Mandred écarquilla les yeux d’un air horrifié en voyant le visage du contrebandier. Ce n’était qu’une masse suintante de plaies et d’escarres, dont le crâne s’ornait de mèches éparses de cheveux noirs. Sa bouche, charnue et plissée comme celle d’un poisson, dégoulinait d’une bave qui lui coulait dans ce qui restait de son oreille. Deux yeux jaunes porcins étaient enfoncés dans les plis de peau morte de son visage de lépreux en décomposition. Enfin, deux dents pourries semblables à des crochets de serpent luisaient dans sa bouche dépourvue de lèvres.

« Avec un tel otage, » grogna Neumann en essuyant le sang qui tachait son poignard, « le graf n’osera pas lever le plus petit doigt contre nous. » Les yeux du mutant à l’esprit traversé de pensées maléfiques se mirent à briller. « Sans quoi le prince de Middenheim fera un sacrifice parfait pour le Grand-Père Nurgle ! »

Mandred eut un haut-le-cœur en entendant le nom du dieu de la Peste. Ses narines se mirent à le piquer et la triste vérité se fit jour. Ces hommes n’étaient pas de simples contrebandiers, mais des serviteurs des Puissances de la Ruine ! Cette prise de conscience eut l’effet d’une gifle, qui lui fit oublier ses idéaux et nobles intentions face à l’œil sinistre du Seigneur de la Peste.

Son père avait-il eu raison finalement ? Jouait-on le jeu du mal en aidant ces réfugiés ? La compassion était-elle une faiblesse que ces cultistes exploitaient ?

— Défendez-vous, Votre Altesse ! »

Abasourdi, Mandred ne s’était même pas aperçu qu’un des cultistes fonçait sur lui. Livré à lui-même, il n’aurait rien pu faire contre l’épée de l’homme qui s’abattait sur son crâne. La lame parut fondre sur lui au ralenti, au point qu’il distingua chaque entaille dans le métal corrodé.

Puis Franz apparut et porta une botte à l’épaule de son adversaire, déviant l’épée et la main qui la tenait. Le contrebandier sanguinolent s’écarta en

virevoltant et en gémissant. Du coin de l'œil, Mandred vit qu'Othmar affrontait l'autre guetteur, qui fut rapidement sur la défensive. Même le soldat restant entra en lice en se jetant sur Neumann pour le repousser vers le bord de la muraille.

Une masse confuse se jeta sur Franz, qui était sur le point d'achever son adversaire. Touché aux jambes par deux poignards à lame courbe, le chevalier poussa un cri de douleur. Il s'effondra en roulant au sol et manqua le cultiste vêtu d'une robe de laine. Le gredin poussa un horrible rire étouffé en plongeant un de ses poignards dans le genou de Franz.

— Éloigne-toi de lui, canaille ! » hurla Mandred, qui sauta sur le tueur en brandissant son épée. En l'entendant, le cultiste s'écarta d'un bond avec une agilité et une adresse incroyables. Mandred regretta aussitôt de l'avoir prévenu. S'il n'avait rien dit, il aurait pu prendre le scélérat au dépourvu.

Le prince n'eut pas vraiment le temps de penser à son erreur. Le cultiste nouveau se jeta sur lui en grondant et en lui lançant son manteau de laine. Mandred fit un pas de côté pour l'éviter, puis leva rapidement son épée pour parer un coup de poignard descendant. L'autre poignard le toucha au flanc, mais transperça à peine ses épaisses fourrures.

Mandred ne sentit pas la douleur malgré la légère entaille. Là encore, le jeune homme fut horrifié par l'allure du cultiste. La chose qui s'attaquait à lui était totalement inhumaine. Elle ressemblait davantage à une bête qu'à un homme, offrant un spectacle hybride comme il n'en avait jamais vu. Sa face affichait un long museau de vermine, ses mains étaient pourvues de griffes et son corps était couvert d'une fourrure brune hirsute. En fin de compte, la créature ressemblait à un énorme rat.

L'homme-bête grinça de ses dents jaunes, puis tenta de lui porter un nouveau coup de poignard au flanc. Le prince esquaiva l'arme et saisit son adversaire au poignet. Ce contact lui donna la chair de poule. Un dégoût sans nom s'empara de lui, et il en oublia la discipline que van Cleeve, entre autres instructeurs, lui avait apprise pendant des années. Le prince hurla et envoya un violent coup de pied à l'homme-bête efflanqué. Coincé par le prince qui refusait de le lâcher, le rat humanoïde n'arriva pas se dégager complètement et prit la botte dans la jambe au lieu du ventre.

La chose couina de douleur et balança un coup de queue à Mandred en tentant de fuir. Mais le prince abattit son arme et trancha le répugnant appendice squameux. L'odeur de son propre sang rendit l'homme-bête totalement fou. Couinant méchamment, le monstre se jeta sur Mandred, le renversa sur le dos et se retrouva à califourchon sur sa poitrine.

Mandred vit la créature tortiller le poignet pour lui donner un nouveau coup de poignard. Poussant des pieds contre les dalles, le prince roula sur le côté et emporta l'homme-bête avec lui. La créature couina de panique, car elle se coinça la main sous son propre corps et laissa échapper son arme.

Les gesticulations du monstre les firent rouler tous les deux vers les créneaux qui dominaient le plateau. Mandred se débattit pour échapper aux

griffes de la créature, qui tentait de déchirer sa tunique. Le prince hurla même de douleur lorsque le monstre lui mordit le lobe de l'oreille.

Du sang lui coulait sur la tempe lorsqu'ils s'écrasèrent tous les deux contre les mâchicoulis. S'appuyant contre les blocs de pierre, Mandred poussa son ennemi de toutes ses forces. Malgré sa sauvagerie et sa célérité, la créature était de faible constitution et beaucoup plus légère qu'un homme. Mandred réussit à briser son étreinte et la projeta vers une des ouvertures. Il la vit disparaître la tête la première en griffant désespérément le créneau. Un hurlement aigu de terreur retentit avant de décliner, et le monstre alla s'écraser au pied de l'Ulricsberg.

Mandred posa une main tremblante sur le créneau pour se relever. Il balaya le chemin de ronde du regard ; les dalles étaient marbrées de noir au clair de lune. Tous les cultistes qui n'avaient pas fui dans la nuit étaient morts. Tous, sauf le solide Neumann. Le chef des cultistes avait terrassé le vaillant garde qui s'était retourné contre lui, mais avait subi une grave blessure au bras. Il essayait maintenant de se débarrasser d'Othmar, qui enchaînait les coups, mais c'était moins facile qu'il y paraissait. Chaque fois qu'il tentait de contourner le chevalier, Othmar le repoussait d'un coup d'épée. Lentement mais sûrement, Neumann reculait en direction des mâchicoulis.

Mandred tendit la main vers le sol maculé de sang et ramassa la hallebarde de l'un des soldats, puis il s'approcha sur le côté pour lui couper toute retraite.

Le mutant tourna sa tête difforme et sa bouche desséchée dessina un rictus. Puis il tendit sa dague en direction du treuil et de la corde qui pendait de l'autre côté des remparts.

— Il y a des gens dans la nacelle, qui attendent qu'on les hisse jusqu'ici. Des gens innocents, comme ce Reiklander indiscret. »

Le sang de Mandred ne fit qu'un tour lorsqu'il vit les yeux du cultiste briller d'une lueur maligne. Neumann était le plus proche du treuil. Un coup de poignard, et la nacelle irait s'écraser au pied de l'Ulricsberg.

— Nous vous laisserons partir, » dit Mandred, qui lança un regard dur à Othmar. « Tu as compris ? Nul mal ne doit être fait à cet... homme. »

Neumann gloussa une fois encore une sorte de gargouillis.

— Comme c'est charmant. Croyez-vous réellement que je vais vous faire confiance ? » Il plissa les yeux d'un air malicieux. « Tout comme il serait idiot de vous fier à moi. »

Mandred n'eut pas le temps de réagir. Neumann passa le fil de son arme sur le treuil et brisa la cheville qui en assurait l'intégrité. Des cris lointains retentirent lorsque les cordes libres de toute entrave se déroulèrent, précipitant la nacelle en contrebas.

— Ordure ! » gronda Mandred en chargeant le mutant exultant. Le cultiste fut pris de spasmes lorsque le prince l'empala sur la hallebarde. Sifflant de défi, Neumann tenta de balafrer le jeune homme avec sa dague, mais la longueur de l'arme d'hast l'en empêcha. Othmar ne lui laissa pas le temps d'effectuer une nouvelle tentative. Il abattit son épée sur le bras du mutant, lui

tranchant la main, et envoya la dague valdinguer contre les mâchicoulis.

— Vous êtes tous condamnés, » gloussa le mutant agonisant en s'écroulant sur le chemin de ronde. « Vous ne pourrez même pas vous rendre, car ils ont déjà gagné. »

Mandred enfonça un peu plus la hallebarde et du sang se mit à couler de la bouche du monstre. La lueur malicieuse qui illuminait son regard s'évanouit doucement. Le prince leva les yeux lorsque Othmar se porta à sa hauteur.

— Et maintenant, va-t-on enfin aller voir le graf ? » demanda le chevalier.

✧ CHAPITRE X ✧



Altdorf Vorhexen, 1111

Des rats cavalaient entre les poutres du vieil entrepôt et la neige entraît par les trous du toit. Le vent d'hiver, quant à lui, se faufilait par les fissures des murs, soulevant l'épaisse couche de poussière des lieux.

Le bâtiment n'était déjà plus entretenu lorsqu'il était habité par un baron de la Drakwald ayant un penchant pour les entreprises commerciales dépassant de loin ses finances. Depuis la ruine de la province et la disparition du baron en question, l'entrepôt situé au bord du fleuve était abandonné et se délabrait lentement. Les plus démunis d'Altdorf évitaient déjà l'endroit avant la pandémie et cherchaient un environnement un peu moins vétuste pour s'installer. Depuis le début de la peste noire, il y avait tellement de maisons et de manoirs vides que plus personne ne faisait attention à cette ruine croulante.

Son ignominie faisait de cet entrepôt l'endroit parfait pour un rendez-vous en pleine nuit. Jamais les bords du fleuve n'avaient reçu une telle réunion de personnes sous le toit de tuiles brisées du vieil édifice.

Depuis près d'une heure, un bel échantillon des seigneurs et aristocrates de l'Empire parlait de loyauté et de tyrannie, d'honneur et de conscience, de survie et de destruction. Le capitaine Erich von Kranzbeuhler gardait un silence prudent, se contentant d'écouter et d'observer, comme il l'avait fait au château du prince Sigdan.

L'exécution macabre du grand maître von Schomberg s'était retournée contre l'Empereur Boris et sa cabale d'intrigants. Au lieu de soumettre la contestation par la terreur, ils avaient créé un martyr, un point de ralliement pour les nombreux ennemis de Boris l'Avide et de sa politique cupide. Malgré la peste et le froid de l'hiver, des manifestations contre le pouvoir avaient éclaté dans tous les quartiers de la ville. Dans tout Altdorf avaient été dessinés sur les murs des aigles impériaux avec une corde autour du cou. Une foule armée s'était même introduite chez le ministre Ratimir, qui avait pris la fuite et s'était réfugié au palais impérial.

Erich balaya l'entrepôt désolé du regard et se sentit ragaillardir en dévisageant les grands hommes qui avaient uni leur destin à la cause de la justice. Le cadavérique palatin Mihail Kretzulescu de Sylvanie se tenait près du baron von Klauswitz du Stirland ; la crise les avait poussés à mettre de côté

les différends de leurs provinces. Le baron Thornig de Middenheim et sa fille la princesse Erna. Le duc Konrad Aldrech et le comte van Sauckelhof, seigneurs de terres en ruine à cause des machinations politiques et de l'opportunisme de leur Empereur. Même le petit Ancien Aldo Grand-Gaillard, qui représentait le Moot halfling, était présent. Les halflings devaient leur indépendance à l'ancien empereur, mais cette dette ne les avait pas rendus aveugles aux actes de violence perpétrés par le fils de leur bienfaiteur.

En plus des nobles seigneurs et dignitaires de terres lointaines, il y avait l'architecte Wolfgang Hartwich. Le sigmarite était accompagné de plusieurs roturiers, des représentants des guildes commerciales de paysans et des hommes du régiment du pain dispersé de Wilhelm Engel. Le ressentiment visant l'Empereur Boris ne se limitait pas à l'aristocratie, et comme Hartwich l'avait souligné, le renversement du Trône allait devoir passer par une révolte populaire, et non par un coup d'État initié par une clique d'aristocrates ambitieux.

— Alors nous sommes tous d'accord, » déclara le prince Sigdan, dont le regard passait des uns aux autres. « Il est convenu que Boris l'Avide est indigne du titre d'Empereur. Sa chute est indispensable si nous voulons que l'Empire survive. Il est entendu que nous devons agir contre lui, et contre tous ceux qui lui sont fidèles. »

Le comte van Sauckelhof remua d'un air nerveux et blêmit.

— Il est aussi entendu que nous n'agissons que s'il n'y a aucun moyen de contraindre l'Empereur. Si nous parvenons à l'obliger à se plier à nos requêtes et qu'il renonce à une partie de son autorité...

— On ne peut pas se fier à un tyran, » gronda Meisel, un Marcheur du régiment du pain d'Engel. Il lança un regard dur à Sauckelhof, dont les yeux étincelaient de terreur. « On ne calme pas un serpent, on lui écrase le crâne d'un coup de botte. Si ça vous rend malades, vous autres les sangs bleus, alors laissez le sale boulot à ceux qui n'ont ni titre ni statut à protéger. »

Les paroles très dures du dienstmann arrachèrent des cris de protestation à plusieurs des nobles.

— C'est inacceptable ! » gronda le baron von Klauswitz. « Je soutiendrai toute entreprise visant à déposer l'Empereur, mais mon nom ne sera pas associé à un régicide !

— Votre goût pour la trahison a ses limites, » se moqua Mihail Kretzulescu, qui se rangea clairement du côté de Meisel.

Hartwich s'avança et fit signe à chacun de se calmer.

— Ce n'est pas d'un assassinat dont nous discutons. C'est de la préservation de l'Empire, et non du meurtre de l'Empereur. Boris Hohenbach doit être poussé à l'abdication, mais nul mal ne doit lui être fait. Vous pouvez compter sur le soutien du grand théogoniste, sous réserve qu'il n'arrive rien à l'Empereur. Le Temple de Sigmar ne saurait se rendre complice d'un meurtre.

— Eh bien, moi, j'ai l'impression que le Temple ne fait pas grand-chose, » se plaignit Konrad. « Vous nous dites que le grand théogoniste fera du prince

Sigdan l'intendant dès que Boris l'Avide aura abdiqué, mais qu'est prêt à faire le Temple pour nous maintenant, pendant que nous nous efforçons d'accoucher de ce projet ? »

Hartwich secoua la tête d'un air triste.

— Tout ce que nous pouvons faire, c'est prier. Si le Temple est associé à un complot contre l'Empereur, les disciples des autres dieux se regrouperont peut-être autour de Boris l'Avide. » Il jeta un coup d'œil au baron Thornig et à sa fille. « Le culte d'Ulric garde rancune au Temple de Sigmar. Une rancune qui pourrait les pousser à soutenir Boris si le grand théogoniste était considéré comme l'instigateur de sa destitution. Vous devez être vus comme des libérateurs, et non des usurpateurs, sans quoi l'Empire ne pourra être sauvé. »

Le baron Thornig se renfrogna, mais le Middenheimer admit qu'il avait raison.

— Au Middenland, la foi sigmarite est, au mieux, une hérésie bénigne. Nombre de mes compatriotes en ont une opinion beaucoup plus défavorable. Personne n'aime Boris l'Avide à Middenheim, mais si Ar-Ulric interprète ce soulèvement comme une manœuvre des sigmarites pour imposer une théocratie à l'Empire, il nous condamnera. Ce qui obligera le graf Gunthar à joindre ses forces à celles de Boris. » L'ambassadeur de Middenheim se passa la main dans sa barbe, les paupières à demi-closes en songeant aux intrigues politiques qui agitaient la cité du Loup Blanc. « Nous devrions dépêcher un messenger à la cour du graf Gunthar, » proposa-t-il. « Plus vite Middenheim sera informée de ce que nous projetons, plus grande sera l'implication du graf, ce qui assoira par ailleurs la légitimité de la place d'intendant du prince Sigdan. »

Erich fit un pas en avant et s'inclina devant les seigneurs réunis.

— Votre absence ne passera pas inaperçue, baron, » affirma-t-il. « Il serait plus prudent de confier cette mission à un de mes Reiksknecht. Mes chevaliers sont dignes de confiance et ne laisseront rien se dresser en travers de leur chemin.

— Une proposition qui se tient, » reconnut le prince Sigdan. « Si je puis me permettre, envoyons des messagers au graf Gunthar, mais aussi aux provinces voisines. Le comte Artur a quitté Altdorf pour rentrer sur ses terres.

— Dans ce cas, il a pu aller à Nuln ou à Wissenburg, » fit Hartwich. En tant que comte de Nuln et grand comte du Wissenland, il dispose d'un palais dans les deux villes.

— Envoyons un chevalier dans chaque cité, » proposa le comte van Sauckelhof. « Le soutien du Wissenland sera indispensable pour que les axes fluviaux nous restent ouverts une fois Boris déposé. Si le comte Artur se range du côté de Boris l'Avide, il sera en mesure d'affamer Altdorf. » Il poursuivit non sans tristesse. « Il faudra du temps pour que Marienburg pourvoie à nouveau aux besoins de la cité.

— Des chevaliers doivent aussi être envoyés en Averland et au Stirland, » dit le baron von Klauswitz. « À Wurtbad, nous ne sommes pas les amis de

Boris, et Averheim n'a pas plus de raisons de l'aimer. » Il lança un regard perçant à Mihail Kretzulescu. « Nous pouvons aussi lancer un appel au comte von Drak si nous estimons sa participation nécessaire. »

Le dignitaire sylvanien sourit avec aigreur.

— Au nom du voïvode, je vous remercie pour votre courtoisie.

— Nous ne devons pas oublier le Talabecland, » dit le duc Konrad. « Le grand-duc soutiendra certainement toute manœuvre contre l'Avide maintenant que l'armée impériale fait route vers lui.

— Pourquoi s'arrêter là ? » demanda Erich. « Pourquoi ne pas entrer en contact avec le Reiksmarshal ? C'est un homme honorable, un soldat qui saisit la différence entre une guerre juste et un conflit inique. Si nous nous rapprochons de lui, il se rangera peut-être de notre côté. » Il vit bien les regards incertains de ces interlocuteurs. Il les dévisagea alors d'un air de défi. « Nous n'avons rien à perdre.

— Et beaucoup à gagner, » reconnut le prince Sigdan. « Très bien, nous nous adresserons au grand-duc et au Reiksmarshal. Peut-être les premiers fruits de cette conspiration permettront-ils d'éviter une guerre inutile.

— Rien que cela justifierait notre cause, Votre Altesse, » fit Hartwich.

— Tout cela est bien beau, mes seigneurs, » dit Meisel, « mais nous avons besoin d'hommes dans Altdorf. Nous y avons besoin de soldats sur-le-champ, et non à Middenheim ou à Nuln. Avec l'armée impériale qui est en campagne, nous n'aurons pas de meilleure occasion pour frapper !

— Qu'en est-il des Marcheurs du régiment du pain ? » demanda Erich. « Sur combien d'hommes pouvons-nous compter ? »

Meisel poussa un long soupir.

— Pas assez, j'en ai peur. Nous avons pu contacter la plupart de ceux qui ont échappé au massacre, soit plus de quatre cents hommes. Mais ils se cachent dans les masures et cahutes les plus sordides d'Altdorf, et ne restent jamais au même endroit pour éviter les espions de Kreyssig. Beaucoup sont malades. » Ses yeux étincelèrent comme deux éclats de glace. « La peste, » siffla-t-il en manquant de s'étouffer.

— Nous n'avons pas besoin d'armée, » dit le prince Sigdan. « Les bons hommes aux bons endroits nous serviront davantage que mille épées. Nous avons besoin de quelqu'un qui a l'oreille de l'Empereur. Quelqu'un qui pourra s'introduire dans le palais et nous informer de ses plans. Viendra alors le moment de frapper, et une poignée d'hommes pourront s'emparer de l'Empereur.

— Alors peut-être puis-je être cet homme, » dit la princesse Erna. Cette déclaration arracha un grognement amusé au duc Konrad.

— Boris pourrait difficilement vous prendre pour un homme, » se moqua-t-il.

Cette plaisanterie du Drakwalder ne fit pas rire du tout la princesse. Mais le baron Thornig s'avança et lui posa la main sur l'épaule avant qu'elle ne s'emporte.

— Écoutez-la, » dit-il d'une voix lourde de regrets et de remords. « Il y a peut-être un moyen de pousser l'un des nôtres au cœur du camp ennemi. »

Erna serra la main de son père. Sachant qu'elle n'aurait pas le courage de se répéter, elle prit une profonde inspiration et s'empessa de faire sa proposition.

— Depuis quelque temps, Adolf Kreyssig tente de me courtoiser. Il ne s'est pas ménagé pour obtenir la bénédiction de mon père, le menaçant et le couvrant de cadeaux somptueux. Mon père pourrait faire mine d'être prêt à céder. Une fois mariée à ce monstre, je pourrais être les yeux et les oreilles de cette cause. » Elle vit bien le dégoût se dessiner sur le visage des hommes qui l'écoutaient. « S'il vous plaît, donnez-moi votre accord, laissez-moi faire ce sacrifice. Vous tous risquez votre vie, votre nom, votre héritage pour déposer un tyran. Risqué-je vraiment plus ?

— Votre Altesse, vous ne pouvez pas permettre une telle chose ! » protesta Erich. « Vous ne pouvez pas sacrifier ainsi la vertu et l'honneur de cette dame ! »

Le prince Sigdan secoua la tête.

— Non, » répondit-il lentement. « L'horreur même de cette perspective me fait dire que la princesse Erna a raison. L'ennemi ne la soupçonnera jamais. Elle aura vent de confidences dont nous n'aurons jamais connaissance autrement.

— Vous seriez prêt à ruiner la réputation d'une dame ? » insista le chevalier.

Erna sourit face à cette attitude chevaleresque.

— Le moment venu, vous pourrez vous venger de mon époux. La personne de l'Empereur a beau ne rien craindre pour son intégrité physique, un intrigant comme Adolf Kreyssig ne mérite qu'une tombe anonyme. Envoyez-le six pieds sous terre, mon beau chevalier, et rendez justice à toutes ses victimes. »

Erich serra la poignée de son épée.

— Je le jure. »

Les murs de la cave étaient recouverts d'une couche de givre, qui brillait à la lueur de la bougie de Kreyssig, en train de descendre l'escalier. Un couinement de colère lui rappela qu'il aurait dû cacher sa lumière, ce qui fit sourire le commandant des Kaiserjaeger. Cela ne faisait jamais de mal de rappeler leur place à ses amis de l'ombre.

— Qu'avez-vous appris ? » grogna Kreyssig, qui s'arrêta au pied de l'escalier. Il n'aimait pas être trop près de ses alliés inhumains. Ils étaient utiles, mais n'en restaient pas moins repoussants.

— Homme-prince rencontrer autres-plus viande-traître, » siffla une voix nasale dans l'obscurité. Kreyssig distinguait tout juste la silhouette décharnée aux épaules voûtées et au visage encapuchonné. Rien que cela lui faisait froid dans le dos. Une fois, il avait eu un bon aperçu – même si furtif – de ses associés, une vision qui hantait encore ses cauchemars. Les sigmarites avaient

raison de brûler les mutants si des horreurs comme il en avait vu pouvaient naître de l'union d'âmes corrompues. Il s'était promis qu'une fois ces vermines devenues inutiles, il les traquerait et détruirait leur repaire.

« Ils propagent-apportent peste-toux. Beaucoup-plus malades-meurent. Affaiblir cité-ville, puis attaquer-tuer ! »

Kreyssig acquiesça en entendant les mots de son informateur. Ces mutants discrets étaient utiles et lui avaient fourni les informations qui avaient fait de lui l'homme le plus craint d'Altdorf. Ils pouvaient trouver des renseignements compromettants et autres secrets sur n'importe qui. Kreyssig se doutait depuis longtemps que le prince Sigdan allait trahir l'Empereur et que les rebelles étaient derrière la peste.

— Peux-tu en apporter la preuve ? » demanda Kreyssig. Le mutant acquiesça énergiquement. « Alors, apporte-la-moi. Les soutiens du prince s'évanouiront s'il est établi qu'il est à l'origine de la peste.

— Plus-plus, » siffla le mutant. La créature poussa un rire sinistre et Kreyssig eut la chair de poule. « Voir-sentir homme-Sigmar rencontrer-chercher viande-traître. Haart-witch dire-s'appeler. »

Kreyssig afficha un large sourire. L'architecteur Hartwich complotant aux côtés des rebelles ? C'était presque trop beau pour être vrai. Depuis des années, il cherchait le moyen de mener à la baguette le Temple de Sigmar. Ce qui s'était passé à Nuln n'avait pas suffi, mais en y ajoutant un tout nouveau scandale, il serait en mesure de mettre le grand théogoniste à genoux.

— Bien joué. Ton Empereur te remercie pour les services que tu lui rends. »

Une sorte de rire étouffé inhumain retentit dans l'obscurité, puis le mutant disparut dans les profondeurs de la terre d'où il était venu.

Kreyssig fit demi-tour et remonta lentement l'escalier. Il dut prendre sur lui-même pour ne pas courir en direction de la surface et de la lumière rassurante.

Oui, lorsque ces vermines ne lui seraient plus d'aucune utilité, il était bien décidé à prendre un malin plaisir à les exterminer.



Nuln *Ulriczeit, 1111*

Walther, tout sourire, avait les coudes posés sur le comptoir de la *Rose noire*, où régnait un chahut à tout casser. Les gens étaient regroupés autour des tables, coincés contre le bar ou serrés comme des sardines dans les coins. En tout cas, chacun avait une chope à la main. Le ratier savait que Bremer avait dû aller chercher plus de bière et de Reikhoch dans les tavernes voisines.

Cela n'avait rien d'anormal. La peste sévissait en ville. Plus personne n'en doutait désormais. La panique s'était installée. On s'était livré à un massacre complètement insensé de chats et de chiens après qu'une rumeur eut mis la

propagation de la maladie sur le dos des animaux. Une foule de paysans terrifiés s'était jetée sur les deux chiens de Walther, qui avait assisté impuissant à leur mise à mort, pendant que les gredins suppliaient Shallya de les protéger à grand renfort de cris. Dans leur peur, pas un ne s'était dit que toute vie, même celle d'un petit chien, était sacrée aux yeux de la déesse de la Miséricorde.

Prudents, les habitants de Nuln s'étaient barricadés dans leurs maisons, espérant qu'en s'enfermant, ils éviteraient la maladie. D'autres, plus courageux ou moins avisés, avaient sombré dans la débauche et semblaient bien déterminés à se livrer à tous les excès avant que l'ombre de Morr ne s'abatte sur eux. C'était à cette clientèle exubérante que la *Rose noire* avait affaire, tout comme une centaine d'autres tavernes, chacune tentant de faire le maximum de profit sur la masse de libertins intrépides.

Et autant dire que grâce à la contribution de Walther, Bremer gagnait beaucoup d'argent. Le ratier observa l'auberge bondée et ses yeux s'illuminèrent lorsqu'il s'arrêta sur le rat géant accroché à son présentoir en chêne. Ironie du sort, le monstre avait été empaillé par un artisan de l'allée des Tanneurs. L'intéressé était sans doute un dramaturge en herbe, car il avait figé le rat dans une pose si féroce que la première réaction de ceux qui le voyaient était de reculer d'un pas en faisant mine de se défendre contre le monstre grondant.

Le rat était bel et bien mort, cela ne faisait aucun doute. Au pied du présentoir figuraient ses os. Le tanneur avait improvisé un squelette en bois auquel il avait superposé la peau de la créature, et ne s'était finalement servi que du crâne. En guise d'yeux, il avait employé deux morceaux de cuivre rouge, qui brillaient d'un éclat sinistre lorsque la lumière les frappait selon un certain angle.

L'effet était un peu gâché par le panneau grossier accroché autour du cou du monstre. Une rumeur voulait qu'on puisse se prémunir de la peste en frottant la main contre sa fourrure. Pour protéger sa nouvelle attraction, Bremer avait mis le panneau. Ce qui n'avait servi à rien. De toute façon, beaucoup de clients ne savaient pas lire, et les autres, principalement des étudiants de l'Universität, maintenant fermée, n'en tenaient pas compte. En plusieurs endroits, la fourrure commençait à se clairsemer franchement.

— Je vous dis que ce spécimen est trop important pour être relégué au simple rang d'attraction ! »

Walther but une longue gorgée de bière avant de daigner poursuivre sa conversation avec le seigneur Karl-Joachim Kleinheistkamp. Le professeur se tenait juste à côté de lui. Il serrait son chapeau de brocard entre ses mains blanches et la sueur perlait à son front parcheminé. Le ratier, lui, savourait la mine désespérée de l'aristocrate.

« L'Universität payera... trois couronnes pour ce spécimen, » dit Kleinheistkamp en levant les mains. « Trois couronnes d'or, » gloussa-t-il.

Walther gloussa lui aussi en envoyant une tape sur l'épaule du vieil homme.

Surpris par ce geste on ne peut plus familier, Kleinheistkamp se renfroigna, mais s'obligea à lui adresser un large sourire.

« Trois couronnes d'or. Combien de rats devriez-vous attraper pour gagner une telle somme ?

— Un. » Walther but une nouvelle gorgée de bière. Puis il désigna la foule attroupée près du monstre empaillé. « Celui-là, » précisa-t-il. « Cette beauté les attire à la *Rose noire* par chariots entiers et le patron me reverse la moitié des profits. Maintenant, si je parvenais à un accord comparable avec l'Universität – du moins, lorsque le comte Artur jugera qu'elle peut rouvrir ses portes – alors peut-être pourrions-nous nous entendre. Vous allez faire payer les inscriptions, n'est-ce pas ? »

Le visage du professeur eut l'air beaucoup moins cordial.

— Je veux ce spécimen à des fins d'études scientifiques, pas pour qu'une poignée de paysans vienne baver à ses pieds ! »

Walther haussa les épaules.

— Dommage. J'ai tout l'impression que je gagnerais plus en laissant ce monstre ici. » Il lança un regard sévère à Kleinheistkamp, qui tourna la tête d'un air courroucé pour commander un verre à Bremer. « Attention, mon seigneur. J'ai bien peur que vous deviez payer vos consommations désormais. »

Riant du regard sinistre dont Kleinheistkamp le gratifia, Walther se fraya un chemin dans la foule. Peut-être était-ce dû à la colère du professeur, mais il eut soudain l'impression qu'il faisait un peu plus froid. Le ratier voulait se rapprocher du foyer. Les clients l'acclamèrent et lui portèrent des toasts pendant qu'il traversait la pièce bondée. Bien qu'il ne soit sans doute pas aussi célèbre que le monstre qu'il avait tué, Walther n'en était pas moins devenu une sorte de héros local. Pour le ratier, habitué à être mis à l'écart par tout le monde, y compris par les rebuts de la société, ces attentions étaient plus émoustillantes que tout ce que Bremer pouvait stocker derrière son bar.

Les clients réunis près de la cheminée se poussèrent pour lui faire un peu de place. Un homme imposant, très solidement charpenté et parlant avec l'accent du Reikland, lui offrit même un verre. Refusant poliment, le héros local s'installa près du feu et tenta de chasser le froid de ses mains.

Il fut pris d'un tout autre frisson lorsqu'il aperçut l'objet cloué au fond de l'âtre, caché par les flammes ronflantes. Une mâchoire de porc aux défenses noires de suie. Un remède du temps de la Vieille Foi, un talisman contre les esprits malfaisants et les maladies. De nombreuses cheminées étaient ornées de ce genre de talismans en ce moment, mais celui de la *Rose noire* était là pour des raisons précises. Ce charme était censé combattre un mal spécifique.

Walther observa les flammes, se perdit dans ses pensées, et oublia les félicitations des clients. Il songea à la petite pièce, dans la cave de la taverne, et à l'homme qui y était enfermé. Puis il tourna la tête en se demandant si le Reiklander était encore là, si sa proposition était toujours valable. Mais il se retrouva face au joli minois de Zena. Elle le cherchait, ce qui le ravit, mais son

plaisir fut de courte durée. Elle avait les lèvres pincées et une lueur effrayée dans les yeux. Ces derniers jours, d'autres serveuses s'étaient chargées des corvées de la taverne. Zena était occupée à une autre tâche.

Walther resta silencieux et prit Zena par le coude pour la conduire vers la cuisine. Son départ en compagnie de la jolie servante fut salué par les sifflets joyeux et les gestes salaces de certains, mais ils ignorèrent l'humour grossier de ces clients. Certains sujets ne souffraient aucune distraction.

« Pourquoi l'as-tu laissé ? » demanda Walther lorsqu'ils furent dans la cuisine. Zena jeta un regard inquiet au cuisinier et aux commis. Comprenant le message, Walther l'entraîna dans le garde-manger et baissa d'un ton. « Tu devrais être près d'Hugo, » fit-il d'un air accusateur.

Zena grimaça en voyant la colère du ratier.

— Je ne peux rien faire pour lui. Qu'est-ce qu'il a ?

— Ce n'est pas ça, » grogna Walther. « Par la bourse de Ranald ! Crois-tu que je te demanderais de veiller sur lui si c'était ça ? Ce n'est qu'une fièvre, une infection due à cette fichue morsure de rat ! »

Zena posa la main sur la nuque de Walther et approcha son visage du sien.

— Il n'y a pas que ça, » souffla-t-elle. « Ça empire. C'est plus qu'une simple fièvre maintenant. »

Walther se dégagea en poussant un gémissement de chagrin. Il envoya un coup de poing dans un sac de patates et réveilla un vilain rat gris qui se cachait derrière, dans un recoin. L'animal couina et fila trouver une nouvelle cachette.

— Il m'a sauvé la vie. Quand cette chose m'a sauté dessus, je n'ai rien pu faire. Je suis resté paralysé. Je n'ai pas réagi. Si Hugo ne l'avait pas attaquée...

La femme le serra contre elle.

— Tu as fait tout ce que tu pouvais pour lui. S'il a la peste, tu ne peux plus rien.

— Je peux lui trouver un doktor. J'ai assez d'or pour ça, même si Bremer me gruge. Je vais aller lui chercher un doktor.

— Et tu crois que Bremer va rester là les bras croisés ? » se moqua Zena. Elle pointa la porte du pouce. Les murmures de la foule étaient tout juste audibles. « Tu crois qu'il va risquer de tout perdre maintenant ? Combien de ces gens seraient là s'il y avait une croix rouge sur la porte ? Ils ont beau défier la mort, ils n'iront pas à sa rencontre !

— Hugo m'a sauvé la vie ! Je ne l'abandonnerai pas ! Je trouverai une solution ! » Walther glissa la main sous sa tunique et en sortit une grosse escarcelle pleine de pièces. « Prends ça. Trouve un médecin qui saura se montrer discret. Nous pouvons le faire sans que Bremer s'en aperçoive. »

Zena secoua la tête, mais ne put refuser la bourse quand il la mit de force dans ses mains. Puis il se pencha pour l'embrasser.

« Si tu marchandes, peut-être en restera-t-il assez pour que tu t'offres une nouvelle robe. » Cette remarque la fit sourire et elle releva la tête. L'espace

d'une seconde, elle oublia tous ses soucis, toutes ses peurs. Seuls l'espoir et l'amour comptaient.

On frappa violemment à la porte. Walther et Zena s'écartèrent l'un de l'autre lorsque la grosse voix de Bremer retentit dans la cuisine.

— Schill ! » s'écria le tavernier. « J'ai besoin de toi ! Il y a un idiot qui dit que ton rat est un faux ! »

Walther serra la main de Zena.

— Prends l'argent. Ramène un doktor pour Hugo. » Il n'attendit pas sa réponse et se retourna pour ouvrir la porte. Bremer, le visage écarlate, se tenait de l'autre côté.

— Fais taire cet imbécile, ou je mets un terme à notre accord ! » menaçait-il.

Walther le fusilla du regard.

— Les durs, c'est Hans et Schultz ! » répliqua-t-il en parlant des deux videurs engagés depuis que les affaires marchaient si bien. « Demande-leur de jeter ce crétin dehors ! »

— Écoute, j'ai pas le temps de discuter ou d'attendre que toi et la serveuse finissiez vos câlins, » dit Bremer en regardant par-dessus l'épaule de Walther. « Débrouille-toi pour que cet idiot la boucle ou tout est fini entre nous ! »

Walther le dévisagea d'un air furieux. Il y avait quelque chose d'anormal, il le sentait.

— Pourquoi Hans et Schultz ne s'en chargent pas eux-mêmes ? » demandait-il d'une voix menaçante.

Bremer recula et ne semblait visiblement plus disposé à fanfaronner.

— Qu'allons-nous faire ? » gémit-il. « Cet idiot va faire fuir les clients ! »

Walther passa devant le tavernier et sentit la colère monter à chacun de ses pas.

— S'il affirme que cette chose que j'ai tuée n'est pas réelle, alors je m'en vais lui faire bouffer ses paroles ! Qui que ce soit ! »

Le ratier dépassa ensuite le cuisinier et les commis qui espionnaient la taverne au travers des fentes de la porte. Les clients s'étaient tus, réduits au silence par les cris aigus d'un homme. Walther vit que la foule s'éloignait du présentoir de chêne. Soudain, plus personne ne voulut rester près du cadavre du monstre ni toucher sa fourrure enchantée.

— Cette abomination est une imposture ! » s'écria l'homme. « Un canular destiné à faire sombrer les idiots dans la débauche et le dévergondage ! Vous devriez avoir honte d'être sortis de chez vous pour voir une telle absurdité ! »

Ce scepticisme et ce ton méprisant rendirent Walther fou de rage, d'autant que cela lui rappela les contacts humiliants qu'il avait entrepris auprès des érudits. Il ramassa un des gourdins que Bremer gardait derrière le bar pour rosser les ivrognes. La sensation de l'arme entre ses mains lui arracha un très vilain sourire. Les clients situés près de lui s'en aperçurent certainement, car ils s'ôtèrent de son chemin sans qu'il n'ait rien à demander.

— Qui ose dire que ce monstre est une imposture ? » gronda-t-il en sortant

de la foule. Un homme faisait les cent pas devant le rat empaillé. Il se retourna en entendant Walther. Le ratier gémit en voyant qui était son détracteur : le capitaine Hoffmann Fellgiebel de l'Hundertschaft de Freiberg, la division du guet de Nuln chargée de la surveillance du quartier. Walther comprit aussitôt pourquoi les deux videurs ne voulaient pas se charger de cet empêcheur de tourner en rond.

Fellgiebel examina le ratier de la tête aux pieds. Le capitaine avait le visage hâve et avide, les yeux rapprochés, l'air aussi charmant qu'un serpent. Une de ses mains gantées glissa jusqu'au pommeau de son épée, et l'autre se referma sur un petit bouquet de fleurs fraîches, une protection contre la peste, qu'il agita en direction de Walther.

— Tu dois être le charlatan en personne, » ricana Fellgiebel. « Je te laisse le soin d'avouer ton forfait à ces gens, afin qu'ils puissent rentrer chez eux et se tourner vers de justes préoccupations. » Les yeux du capitaine brillaient d'une lueur de malice. « Tu m'en verras ravi. » Les deux hommes vêtus d'un jaque de cuir aux manches à crevées noir et jaune de l'Hundertschaft qui flanquaient l'entrée s'approchèrent alors. Chacun portait une hallebarde à fer large.

La colère du ratier retomba l'espace d'un instant. Puis il se rappela de la mort qu'il avait frôlée, d'Hugo et de ses souffrances, et la colère revint. Il bomba le torse et lança un regard noir à Fellgiebel.

— C'est bien moi qui ai tué le monstre et l'ai fait empailler, si c'est ce que vous voulez dire. »

Fellgiebel n'en crut pas ses oreilles. Sa réputation le précédait dans le quartier. Nul ne lui résistait. Dans le cas contraire, chacun savait ce qui l'attendait. Le capitaine lui lança un regard glacé encore plus reptilien.

— Je crois bien t'avoir entendu parler d'imposture. » Il balaya la foule du regard. « Je crois qu'ils t'ont entendu le dire eux aussi. Pourquoi ne le répètes-tu pas afin qu'on soit tous bien d'accord ? » Un sourire menaçant se dessina sur ses lèvres fines. « Dis-le pendant que tu le peux encore. »

Les deux gardes s'approchèrent de Walther en baissant leurs armes. Un simple geste de Fellgiebel, et ils n'hésiteraient pas à s'en servir. Pas pour le tuer, Fellgiebel n'était pas bête à ce point. Ses hommes étaient parfaitement capables de neutraliser un adversaire en l'estropiant. Un estropié avait meilleure valeur d'exemple que dix tombes dans les jardins de Morr.

— Il a dit qu'il était réel et qu'il l'avait tué. » Celui qui venait de prononcer ces quelques mots avait un fort accent du Reikland. Walther fut tout aussi surpris que Fellgiebel quand un solide gaillard blond sorti de la foule frappa de son épée la hallebarde du garde le plus proche.

— Tu as commis une grave erreur ! » siffla Fellgiebel. Le capitaine fit mine de dégainer son épée quand il entendit plusieurs hommes en faire de même dans la pièce. Le colosse reiklander semblait avoir quelques amis.

— Vraiment ? » demanda le Reiklander. « Je crois que c'est vous qui commettez une grave erreur. Ce rat me semble bien réel.

— De simples peaux cousues, » grogna Fellgiebel. « J'ai des témoins qui

l'affirmant. »

Walther sentit la colère monter en lui en entendant le capitaine. Il imaginait déjà comment Fellgiebel se débrouillerait pour obtenir ce genre de témoignages. De toute évidence, le Reiklander ne savait pas dans quel pétrin il se fourrait, mais Walther comptait bien y mettre un terme. C'était son combat et il n'allait pas laisser qui que ce soit le mener à sa place.

— Imposture ! » s'écria Walther en se frappant la paume d'un coup de gourdin. « De simples peaux cousues ! » Il passa devant Fellgiebel et s'arrêta sous le présentoir. Le bras tremblant de rage, il brandit le gourdin et l'abattit sur le monstre empaillé. Le coup éventra le rat, dont les yeux tombèrent par terre en résonnant. Le crâne blanchi du rongeur s'écrasa au sol, rebondit et s'immobilisa devant le capitaine en donnant l'air de lui sourire.

« Alors, dites-moi qui a fait ça ! » hurla Walther en désignant le crâne.

Fellgiebel observa le crâne et le rouge lui monta aux joues. Puis il se retourna d'un air courroucé en glissant sa cape derrière son épaule. Il eut droit à un chœur de huées et de quolibets en se rendant vers la porte.

Walther se renfrogna en songeant aux dégâts provoqués par son accès de colère. Les dommages infligés au monstre, c'était une chose, mais humilier un homme comme Fellgiebel, c'en était une autre.

— Heureux de voir que cette canaille sort d'ici la queue entre les jambes, » fit le grand Reiklander, qui avait une chope à la main. Walther lui fut reconnaissant de la lui offrir.

— Vous n'auriez pas dû vous en mêler. C'était mon combat.

— Vous donniez l'air d'avoir besoin d'un petit coup de main. » Il serra les dents en regardant Fellgiebel sortir. « Par ailleurs, je n'ai pas aimé le ton arrogant qu'il a employé. Cela me rappelle trop les Kaiserjaeger d'Altdorf. »

Walther acquiesça comme s'il comprenait ce qu'il voulait dire. À Nuln aussi, on avait entendu parler du massacre du régiment du pain et du rôle des Kaiserjaeger dans cette histoire. Le ratier observa le Reiklander sous un nouveau jour. Peut-être avait-il fait partie des Marcheurs d'Engel. Peut-être connaissait-il Meisel. En tout cas, il ressemblait à un dienstmann.

— Walther Schill, » fit le ratier pour se présenter, avant d'éclater de rire en voyant Bremer sortir de sa cuisine en courant pour ramasser le crâne du rat avant que quelqu'un lui marche dessus.

— Heinrich Aldinger, » fit le Reiklander en lui tendant la main. Son sourire s'effaça lorsqu'il tourna à nouveau la tête vers la porte. « Je crains de ne pas vous avoir rendu service. C'est le genre d'homme rancunier. » Il soupira non sans amertume. « C'est le problème des soldats. On apprend à se battre sans tenir compte des conséquences de nos actes.

— Ne vous en faites pas, je les assumerai, » fit Walther avec une légèreté un peu forcée. Il était inutile de fâcher Aldinger. Il avait cru bien faire, et comme Walther le lui avait dit, c'était son combat.

Un combat sans doute inégal.



Skarogne
Ulriczeit, 1111

Indifférent à ses souffrances, le maître de la vérole Puskab Crasse-Fourrure observait l'homme-rat tressaillant. Pourvu d'une longue baguette d'airain, le prêtre piquait et poussait le skaven décharné, soulevant ses bras et tournant sa tête. Un sifflement satisfait se glissa entre ses dents pourries. D'horribles bubons noirs étaient apparus dans les régions de la gorge et des aisselles de l'esclave, et une humeur grasse suintait de ses furoncles purulents. L'esclave respirait bruyamment, à grand-peine, et des filets de sang tachaient son museau et ses moustaches.

— Bien-bien, » fit le prêtre de la peste en retirant la baguette d'airain de la cage. Puis il se dirigea vers l'un des braseros qui flanquaient l'entrée du laboratoire et y plongea l'extrémité de son instrument, où il la laissa jusqu'à ce qu'elle rougisso et soit bien nettoyée.

« Moi favori Cornu, » reprit Puskab. « Nouvelles-meilleures puces. Porter-donner peste vite-vite ! »

Les skavens qui le secondaient dans son œuvre diabolique échangèrent des regards nerveux. Quelque part, sous leur manteau en cuir de protection, ils contractèrent leurs glandes et une odeur de peur musquée se répandit rapidement. Le seigneur des vers Pustule leur avait dit ce qui les attendait si les expériences de Puskab échouaient, mais ils commençaient à se demander s'ils ne devaient pas craindre encore plus sa réussite.

Puskab se tourna vers les poltrons d'un air renfrogné. Incroyants ! Petits hédonistes païens ! Contracter une des saintes pestes du Cornu était un destin qu'on se devait d'accepter avec joie ! L'âme d'un skaven ne pouvait être jugée que dans les flammes enfiévrées de la maladie ! Les inférieures étaient détruites, tandis que les supérieures en sortaient plus fortes que jamais, pour bénéficier de la férocité et d'une étincelle divine du Cornu.

Le prêtre de la peste passa devant ses assistants tremblotants en les dévisageant de ses yeux chassieux. Il n'y aurait bientôt plus que deux espèces de skavens dans le monde : les véritables croyants et leurs esclaves. Les Vermes allaient l'aider à initier ce changement. Qu'ils le veuillent ou non, ils étaient maintenant les instruments du Cornu.

Des cliquetis d'armure le prévinrent qu'il avait des invités. Il oublia ses plans de travail et se tourna vers l'entrée. Une meute de solides guerriers entra dans le laboratoire. Derrière eux se dessina la silhouette difforme de Pustule Moultratte, avachi sur un palanquin drapé de velours. Des encensoirs étaient accrochés aux rideaux, et les odeurs de fromage de chèvre et de vin de sang étaient fortes. Vu les parfums qui émanaient du seigneur des vers et son expression renfrognée, tout laissait penser qu'on venait de l'arracher à un agréable interlude.

— On me dit que tu as réussi, » gronda Pustule en montrant les crocs.

Puskab fit un geste en direction de la cage où l'esclave contaminé cherchait à reprendre son souffle.

— Bientôt-bientôt, mais sent-flaire bon-bon. »

Pustule le difforme remua selon un angle improbable, et ses pattes se refermèrent sur un gobelet en plomb. Furieux, il jeta sa coupe contre la cage et arrosa l'esclave enfermé de vin de sang.

— Pas-pas ce viande-test ! » répliqua le seigneur des vers. « Les autres ? Ceux dehors ? »

Puskab se recroquevilla légèrement sous l'intensité du regard enragé de Pustule, en adoptant une posture soumise et effrayée.

— Aucun-aucun, » couina-t-il avant de désigner à nouveau la cage. « Lui d'abord ! Juré-promis par le Cornu !

— Apportez viande-traître ! » grogna Pustule. Puskab n'eut pas le temps de réagir. Des hommes-rats en armure lui sautèrent dessus et refermèrent leurs puissantes pattes sur ses bras amorphes. Ses assistants observèrent avec enthousiasme leur maître redoutable emmené dans l'obscurité de la Ruche.

Puskab fut emporté dans une grande caverne des sous-sols de Skarogne. L'air moite empestait le moisi et les algues pourries. Son ouïe fine lui permettait d'entendre de l'eau couler du plafond, chaque goutte s'écrasant sur une surface argileuse en produisant un léger *ploc*. La caverne était plongée dans le noir le plus parfait, au point que même les skavens n'y voyaient rien. Pustule poussa un grognement et une lueur verte apparut doucement. Puskab entendit un crépitement électrique et des hommes-rats haletants. La première chose qu'il vit fut le pilier de bronze et la cage de cristal d'une lampe à malepierre du clan Skryre, un écheveau de câbles menant à un gigantesque tapis roulant.

Qu'il était donc ironique, pensa Puskab, que le clan Verms se serve d'une de ces inventions du clan Skryre. Le clan risquait de perdre une fortune avec la disparition de l'huile de ver si les lampes à malepierre devaient se démocratiser. Les Verms ne rataient jamais l'occasion de critiquer ces parvenus de technomages et les dangereuses défaillances de leurs inventions. Il ne put s'empêcher de grogner de rire en réalisant qu'ils se servaient d'un objet qu'ils dénigraient avec tant de véhémence.

« Vers-aveugles aiment pas l'odeur-odeur de l'huile-ver, » expliqua Pustule d'un air penaud et embarrassé. Puis il afficha un rictus atroce en se rappelant à qui il parlait. Il désigna alors l'autre bout de la caverne d'un geste impérieux.

Comme Puskab l'avait déjà compris, le sol de la grotte était marécageux, à l'image d'une couche de mousse flottant sur une grande étendue d'eau fétide. Il voyait des choses glisser sous la surface de cette mélasse. Des esclaves skavens décharnés pataugeaient dans la boue, courant après les créatures qui nageaient tout autour d'eux. Parfois, ils plongeaient dans le borborygme pour en ressortir avec une anguille blanche frétille et gluante entre les pattes.

Puskab savait que ces longs reptiles étaient des vers-aveugles, ce qui lui fut

confirmé lorsqu'il vit les esclaves mener leurs proies vers une station de travail flottante où un robuste contremaître à la fourrure brune fixait les vers frétilants à un harnais suspendu. D'autres esclaves équipés de vilains aiguillons en métal circulaient sous les vers pendus pour tirer le lait des tissus mous séparant chaque segment de leur corps. L'humeur nauséabonde était alors recueillie dans un ensemble hétéroclite de seaux et de bols.

Le prêtre de la peste n'eut que quelques instants pour observer la procédure, car un des gardes de Pustule le poussa soudain dans le bassin. Puskab s'enfonça dans la vase jusqu'à la taille et se débattit frénétiquement, jusqu'à ce qu'il comprenne finalement qu'il n'allait pas couler.

« Explique, » grogna Pustule.

Devant lui, à bonne distance de la plate-forme, flottaient deux corps, des skavens décharnés encore vêtus de lambeaux de cuir. C'étaient d'anciens assistants de Puskab, à n'en point douter. Et la cause de leur mort ne faisait aucun doute elle non plus. Ils avaient d'horribles bubons noirs à la gorge.

Puskab examina longuement les cadavres puis se tourna vers Pustule en tendant une patte tremblante dans sa direction.

— Tes rats-ouvriers ! » toussa-t-il en crachant un gros flegme dans le bassin. « Viande-espion ! Viande-traître ! Écouter-voler pour ennemi ! »

Surpris par la violence et la colère de Puskab, Pustule se frotta les moustaches. Le prêtre de la peste jouait le rôle de la partie offensée avec un réalisme impressionnant. Assez en tout cas pour que le seigneur des vers retienne ses gardes, car il voulait encore l'entendre avant qu'ils ne l'étripent.

— Qui oserait se glisser dans la Ruche ?

— Eshin, » répondit Puskab. Les assassins constituaient un choix évident quand il était question d'espions et d'agents doubles. Le prêtre de la peste montra les crocs en évoquant une autre possibilité. « Espions-Skully. »

Pustule aplatit ses oreilles contre son crâne et fouetta de la queue le museau des esclaves qui portaient son palanquin. Un sifflement de haine sortit de sa bouche. Les assassins du clan Skully n'étaient pas aussi habiles que les tueurs du clan Eshin, mais c'étaient de proches alliés des seigneurs des bêtes du clan Moulder. Un très large fossé existait entre les Verms et les Moulder. Les deux clans étaient fiers des créatures exotiques qu'ils élevaient pour le compte de l'Empire souterrain, mais là où le pouvoir des Verms commençait à décroître, celui des Moulder montait en flèche.

« Viande-espion tenter de chiper-voler puces-peste, » expliqua Puskab. « Pas savoir-penser que puces voyageuses grimper-sauter dans leur fourrure. Tuer viande-traître vite-vite ! » L'imposant prêtre de la peste s'esclaffa en frémissant.

Pustule pencha la tête de gauche à droite en songeant à la théorie de Puskab. C'était cohérent, mais ce qui le décida, c'est que Puskab était resté dans la Ruche, à portée de ses griffes. Si le maître de la peste avait préparé quelque chose, il n'aurait sans doute pas eu l'audace de rester dans les environs.

Cependant, il était hors de question de le rassurer.

— Peut-être voler-prendre pour les vers-Moulder, » songea Pustule. « Peut-être qu'ils espionnent pour Nurglitch. Allez, ramenez Puskab au monastère de la Pestilence ! » Un sourire sadique se dessina sur le visage de Pustule lorsqu'il vit un frisson d'épouvante parcourir Puskab. Le prêtre de la peste n'était pas le seul à pouvoir inventer des théories troublantes.

« Tu as besoin de ma protection, » lui rappela-t-il. « Nurglitch tue-massacre vite-vite si tu quittes la Ruche ! »

Puskab s'inclina et ses bois effleurèrent la surface écumeuse du bassin. Il tourna la tête et désigna les deux corps flottants.

— Cacher-planquer morts-peste, » avertit-il. « Autres viande-espions ne doivent pas chercher-trouver !

— Disons-leur, » ricana Pustule. « Le clan Vermes aura bientôt l'arme ultime grâce à toi. » Il serra le poing et le secoua en direction du plafond. « Bientôt-bientôt tous les skavens ramperont devant Pustule Moultratte !

— Ou tous-tous attaquer-combattre. Peur-peste grande-beaucoup. Garder-cacher secret jusqu'à prêts-forts. »

Pustule plissa les yeux d'un air entendu. Le répugnant prêtre de la peste avait raison ; il pouvait être désastreux que les autres clans découvrent trop tôt ce que faisaient les Vermes. S'ils se soulevaient avant que les Vermes aient assez de bacilles et de puces pour le transporter...

– Attrapez-brûlez ! » s'exclama Pustule en tendant une patte vers les corps flottants. Les gardes hésitèrent et il dut sortir la tête de son palanquin. « Attrapez-brûlez, ou c'est moi qui vous brûle ! » souffla-t-il.

Les gardes se jetèrent aussitôt dans le bassin et se marchèrent les uns sur les autres dans leur hâte d'atteindre les cadavres.

Puskab les regarda patauger, avec une étincelle de malice au fond de ses yeux jaunes.

✧ CHAPITRE XI ✧



*Talabecland
Vorhexen, 1111*

Le baron Everhardt Johannes Boeckenfoerde, Reiksmarshal de l'armée impériale, tapotait le rouleau de parchemin posé sur la petite table pliante en bois. Il avait le visage impassible, les paupières lourdes et le regard perdu dans le vague. On n'entendait dans sa tente que le crépitement des flammes de son poêle en fonte.

— C'est une trahison, » dit-il enfin d'une voix presque inaudible. Il se tourna vers Konreid et scruta son visage. « J'ai prêté serment devant l'Empereur. Tous les hommes de mon armée en ont fait de même. » Il leva la main et désigna la tête dorée de son bâton de maréchal. « Les Reiksknecht ont prêté le même serment. Nous obéissons à notre Empereur. Il ne nous revient pas de juger si son règne est juste ou non, seulement d'effectuer notre devoir. C'est tout. »

Konreid se tenait au garde-à-vous et sentait le froid qui se glissait sous le rabat de toile lui lécher le dos. Exception faite d'un capitaine d'état-major, il était seul avec le Reiksmarshal, ce qui lui donnait confiance, même si les mots du général n'étaient pas rassurants. En toute justice, il aurait dû être mis aux arrêts dès son arrivée au camp. Konreid savait pertinemment que l'Empereur Boris avait proscrit les Reiksknecht, une décision qui n'avait pas pu échapper à Boeckenfoerde. Le général aurait parfaitement pu le faire arrêter et exécuter sur-le-champ. Il ne l'avait pourtant pas fait, avait même accepté de l'écouter, ce qui donnait une lueur d'espoir au chevalier.

Au fond de lui, le Reiksmarshal savait que Boris l'Avide était un dictateur et un tyran. En ébranlant sa conscience, son sens du devoir et de l'honneur, en le convainquant qu'il était fidèle à l'Empire avant tout, et non à l'homme qui portait la couronne, il avait une chance de gagner son appui.

— Si nous ne jugeons pas, Reiksmarshal, qui le fera ? Le grand maître von Schomberg était aussi fidèle que vous, mais il a fini par comprendre qu'il avait accordé sa loyauté à quelqu'un qui ne la méritait pas. »

Le Reiksmarshal secoua la tête.

— Il avait prêté serment et a commis un crime de lèse-majesté.

— Et pour cela, il a été humilié et assassiné dans une mise en scène particulièrement obscène, » fit Konreid d'une voix aussi glacée que le vent

dans son dos.

Boeckenfoerde afficha une mine inquiète. Il se leva et se mit à faire les cent pas dans la petite tente.

— On m’a raconté ce qui s’est passé, » dit-il avec regret. « Mais ce n’est pas du fait de l’Empereur. Ce sont ces sauvages qui l’entourent, le paysan Kreyszig et le roturier Ratimir.

— Ce sont ses hommes, » lui rappela Konreid. « S’ils le dégoûtaient tant que cela, ils ne seraient pas là.

— Vous n’êtes qu’un dienstmann. Vous ne comprenez rien à la politique. Vous ne voyez pas comment les vieilles familles usent de leur influence pour occuper les postes de premier plan. Je vous le dis, l’Empereur ne croit pas à ce genre de choses !

— Quelle influence la famille d’un paysan peut-elle avoir ? Boris garde Kreyszig à ses côtés parce qu’il lui est utile. Combien de grandes familles se froissent du pouvoir et de l’influence des Kaiserjaeger, sans compter le fait qu’un simple roturier soit leur commandant ? »

Le Reiksmarshal regagna sa chaise en silence sans cacher son désarroi.

— J’ai juré, » reprit-il.

— Et votre loyauté a été trahie, » insista pourtant Konreid. Le chevalier agita la main en direction de la toile tremblante de la tente et de la neige qui se glissait sous le rabat. « Cette campagne contre Talabheim n’est rien de plus qu’un abus d’autorité, le fruit de la cupidité de l’Empereur. Cette armée n’est rien de plus qu’une troupe d’écorcheurs chargés de remplir les coffres de l’Avide ! »

Boeckenfoerde leva la tête et regarda le chevalier droit dans les yeux.

— Vous allez trop loin. Je n’écouterai pas davantage vos propos séditeux.

»

Konreid demeura impassible, mais il exultait intérieurement. L’agitation croissante du général lui montrait que le doute le rongait déjà.

— Il envoie une armée au grand complet au plus fort de l’hiver pour obliger Talabheim à rouvrir ses marchés, pour déjouer les efforts du grand comte qui fait tout pour éviter la propagation de la pandémie, » siffla Konreid avec mépris, appuyant chacun de ses mots comme s’il enfonçait un poignard dans le cœur du Reiksmarshal. « Et quand il aurait pu laisser vos forces sur le terrain pour protéger ce qui restait de la Drakwald, qu’a-t-il fait ? Il a exigé la dissolution de l’armée et les soldats ont été renvoyés chez eux pour participer aux moissons ! Pour se remplir les poches de plus d’impôts !

— Assez ! » gronda le Reiksmarshal. Il referma la main sur le parchemin et l’écrasa. Puis il se releva lentement et se dirigea vers le poêle. Il regarda les flammes quelques instants, puis il y jeta le bout de papier froissé.

« On m’a enseigné les préceptes de Verena et de Myrmidia, » soupira le général, qui se retourna et sourit d’un air menaçant. « On m’a appris à priser la raison plus que toute autre chose. À comprendre pourquoi les choses sont ce qu’elles sont et comment faire preuve de bon sens pour les changer. » Il se

remit à marcher de long en large, avec son bâton de maréchal qui lui tapait la cuisse à chaque pas. « J'ai également été élevé dans le respect de la promesse donnée. La raison veut que je soutienne votre coup d'État, mais l'honneur m'en empêche. »

Konreid sentit son estomac se nouer.

— Est-ce votre dernier mot ? »

Boeckenfoerde se tourna vers son aide de camp, qui attendait près de l'entrée. L'espace d'un instant, son regard se perdit dans le vague, à l'image d'un augure. Puis il fit volte-face et s'approcha de la table, sortit une plume de son encrier et se mit à rédiger une lettre.

— Rapportez ceci à ceux qui vous ont envoyé, » fit-il en affichant une esquisse de sourire, « et dont je ne veux pas connaître les noms. Je me doute bien de qui il s'agit, et c'est déjà trop. »

Le chevalier s'avança et prit la lettre que lui tendait le Reiksmarshal en affichant un air gêné.

— Je ne sais pas lire, » avoua-t-il.

Le Reiksmarshal s'éloigna en direction d'une grande carte de l'Empire dépliée sur un des pans de toile de la tente.

— J'accepte de faire un geste dans le sens de votre cabale. Je ne prendrai pas les armes contre mon Empereur, mais s'il est renversé, je me rangerai du côté de son successeur. » Il tapota la carte du bout du doigt. « Pour ce qui est de la guerre que vous devrez mener contre l'Empereur Boris... je puis vous aider plus concrètement. Pour l'instant, nous longeons la Talabec. Nous sommes approvisionnés par voie fluviale. C'est l'itinéraire le plus court pour se rendre à Talabheim, mais le risque d'être repérés est élevé. J'estime qu'il est trop important, aussi ferons-nous le tour de la grande forêt pour suivre le lit du Delb jusqu'aux collines Hurlantes. La région s'est en grande partie vidée à cause de Khaagor Mort-Sabot, mais la plupart de mes officiers la connaissent bien. C'est la route la plus sûre, et certains de mes capitaines les plus prudents m'ont déjà conseillé de l'emprunter. »

« Dites à vos amis que cette route reportera le siège de Talabheim de deux mois. Deux mois dont vous disposerez pour renverser l'Empereur avant que je ne sois en mesure de fondre sur Talabheim. »

Konreid s'inclina devant le général.

— Merci, baron. Deux mois suffiront à mettre un terme à la tyrannie de l'Avide. Nous n'oublierons pas votre aide. »

Le Reiksmarshal soupira et se remit à faire les cent pas.

— J'en ai bien peur. Assurez-vous de mettre la main sur Kreyssig à défaut d'arrêter Sa Majesté Impériale. Je n'aimerais pas que ce paysan vienne me chercher par la suite. »



L'état de désolation de Bylorhof frappa Frederick plus que jamais. Savoir Rutger, Aysha et Johan en ville avait considérablement atténué la réalité. Maintenant qu'ils étaient partis, il prenait toute la mesure de l'abandon et de la dévastation qui régnaient en ville. Rares étaient les portes qui n'arboraient pas une croix rouge. Les cadavres s'amoncelaient contre les murs, pris au piège des rues par la neige et la glace. Les ramasseurs se faisaient rares depuis que les anciens du bourg ne payaient plus l'enlèvement des corps. Les derniers n'étaient rien de plus que des gredins, qui emportaient les corps de ceux dont les proches voulaient bien les rémunérer pour cela. Frederick aperçut un de ces groupes charger les enfants morts d'une veuve aux cheveux blancs en échange de plusieurs miches de pain et d'une corbeille de légumes. Les vauriens emmenèrent leur chargement jusqu'au coin de la rue, immobilisèrent leur carriole et balancèrent les dépouilles dans la neige après les avoir délestées de leurs souliers.

Le seigneur local avait fermé les yeux sur les malheurs de la ville. Enfermé dans son château, le baron von Rittendahl avait veillé à sa propre protection en s'offrant les services d'un sorcier. La magie de l'enchanteur n'avait cependant pas suffi à tenir la peste à l'écart du château. Ironie du sort, il avait été parmi les premiers à périr. Le baron terrifié était maintenant complètement retranché et espérait encore échapper à la pandémie en restant dans l'isolement. Et pour cela, il avait fait appel à son suzerain, le comte Malbork von Drak.

Les soldats de la Nachtsheer, les mercenaires des von Drak, étaient venus pour mettre Bylorhof en quarantaine. Les soldats avaient établi des camps retranchés tout autour de la ville pour empêcher quiconque d'y entrer ou d'en sortir. Les corps de ceux qui s'y étaient essayés pendaient à un gibet et dissuadaient leurs voisins d'en faire autant.

Bylorhof se mourait. Frederick, qui en arpentait les rues, la sentait crouler. Il avait presque l'impression de voir les fantômes des défunts planer au-dessus de leurs foyers, faisant signe aux rescapés de renoncer aux souffrances de la vie et d'étreindre l'oubli de la tombe. Il sentait une brise sépulcrale souffler dans les rues telle une bête affamée en quête de proies. Il entendait même les geignements endeuillés des morts emportés par le vent d'hiver.

Il devait fournir de gros efforts pour chasser les visions macabres, pour se prémunir des gémissements morbides. Frederick se demanda s'il s'agissait d'un héritage macabre, d'une malédiction lancée sur lui pour avoir fait appel à la magie noire entre les murs du temple de Morr, ou simplement d'une forme de folie qui refermait ses griffes sur son esprit.

Puis il se demanda si cela le préoccupait vraiment.

Le prêtre mit un terme à ses divagations. En haut de la rue, il venait de voir une silhouette sortir d'une maison sur la porte de laquelle figurait une croix rouge. Il reconnut aussitôt le masque grotesque du doktor de la peste. Bruno

Havemann faisait sa tournée, ratissant les désespérés qui pouvaient encore s'offrir ses services plus que douteux.

Frederick serra son bâton et fit une grimace de dégoût. Cet homme était responsable de la mort de sa famille et allait devoir en répondre. Frederick était bien décidé à le livrer à la justice pour ses crimes, à confronter les habitants de Bylorhof à la véritable nature du serpent qu'ils avaient accueilli en leur sein.

Le prêtre hâta le pas. Le doktor de la peste s'aperçut alors qu'il le rattrapait rapidement. L'obèse aux membres décharnés fit demi-tour et porta une série de coups de poing à la porte de la maison qu'il venait de quitter.

— Assassin ! » gronda Frederick en s'approchant du doktor. « Charlatan ! »

Havemann fit volte-face et abattit sa baguette couronnée de cuivre sur la tête de Frederick. Le prêtre para le coup avec son bâton et repoussa Havemann. Le médecin trébucha et tomba dans la neige.

— Je ne vous ai rien fait ! » s'écria Havemann, d'une voix étouffée par son masque et les mains levées pour se protéger du bâton de son adversaire.

— Rien ? ! » cracha Frederick dont les yeux brillaient de colère. « Tu as menti et trompé des gens qui croyaient en toi ! Tu as tué des malades et tu t'es engraissé sur le dos de leurs familles ! Tu as assassiné ceux qui avaient fait appel à toi ! » Le prêtre se baissa, saisit le médecin par son manteau ciré et le releva. « Tu es un meurtrier et un imposteur, Havemann, et par les dieux, tu confesseras tes crimes en place publique avant d'être pendu ! »

La porte de la maison touchée par la peste s'ouvrit. Un homme ridé, au teint brouillé et aux yeux cernés apparut, et regarda d'un air confus le spectacle qui se déroulait devant chez lui. Havemann se tourna vers le paysan ahuri.

— À l'aide ! Le prêtre est devenu fou ! » s'écria-t-il.

Ce cri eut l'effet escompté. L'homme malade se jeta sur Frederick. Malgré son état de faiblesse, il tenta de contenir le prêtre, de libérer Havemann de sa poigne. Frederick repoussa l'infirme pathétique, mais il dut lâcher le doktor.

Le paysan se mit à appeler à l'aide et son cri résonna dans la rue déserte. Dans sa panique, il ne chercha pas à savoir qui avait raison, ne comprit pas que son véritable ennemi était bien le doktor. Quelle tragédie : une victime d'Havemann prenant la défense de son bourreau.

Des maisons apparemment abandonnées sortit une foule de paysans. Amaigris par la faim, livides en raison de leur isolement et de la maladie, ils avaient tout l'air de goules quittant leur tombe, de très vagues échos du bourg si prospère quelques mois plus tôt. Mais la peur leur donna une force inattendue, la force de courir dans la neige, d'affronter l'homme qui persécutait l'incarnation de leur dernier espoir.

Frederick s'était déjà fait lapider dans les rues de Bylorhof par une foule en colère. Il avait alors fui la colère des paysans. Aujourd'hui, il fuyait sa propre colère. En voyant ces misérables diminués par la maladie, il sut qu'il aurait pu les assommer les uns après les autres. Pas un seul, fussent-ils une demi-douzaine à se jeter sur lui, n'aurait eu la force de le jeter à terre.

Mais il n'aurait pas été question de justice. Cela n'aurait fait qu'amplifier les souffrances qu'Havemann avait infligées à ces gens. Ils avaient assez souffert comme cela. Frederick ne comptait pas ajouter à leurs misères.

Le prêtre préféra donc lâcher le doktor et prendre la fuite. Il ne s'arrêta qu'une fois à l'abri des couloirs obscurs du sanctuaire du temple. Frederick van Hal s'inclina devant l'autel et se mit à pleurer devant l'icône de son dieu.

Il pleura pour Rutger et Aysha. Il pleura pour le petit Johan, qui était peut-être son fils. Il pleura pour Bylorhof et ses habitants. Il pleura pour lui-même, pour tout ce qu'il avait fait et tout ce qu'il aurait voulu faire.

Dehors, un bruit le sortit de son chagrin. Distrayant, comme dans un rêve, le prêtre se leva et s'approcha de la fenêtre. Devant lui s'étaient les pierres tombales et monolithes du jardin de Morr.

Frederick sortit subitement de sa torpeur. Il avait les yeux rivés sur une silhouette qui marchait entre les tombes. Le prêtre se frotta les yeux. Il n'arrivait pas à croire à ce qu'il voyait – ou ne le voulait pas.

La créature était couverte de boue des pieds à la tête et avait une longue corde accrochée autour du cou. Elle marchait d'un pas traînant inquiétant, la tête penchée sur le côté, le bras gauche brisé pendant contre son flanc. À la lueur blême de Morrslieb, Frederick vit bien la dépigmentation de la peau grouillant de chair, les lambeaux au travers desquels on apercevait des muscles séchés et des os ivoire.

La chose n'était pas vivante ! C'était un monstre cauchemardesque, un cadavre animé, un mort-vivant !

La créature parut s'apercevoir qu'on l'observait. Elle tourna sa tête en décomposition en direction de la fenêtre, qu'elle examina de ses yeux noirs pourrissants. Il était impossible qu'elle voie quoi que ce soit avec de tels yeux, mais elle semblait scruter la fenêtre et un sourire se dessina sur sa bouche desséchée.

Pour Frederick, ce fut le comble de l'épouvante. Le prêtre hurla et se cacha le visage derrière ses mains pour ne plus voir cette vision atroce. De violents tremblements s'emparèrent de lui.

Quelques instants plus tard, choqué par la vue de l'abomination, Frederick se recroquevilla sur le sol.

Le monstre, lui, prit maladroitement le chemin du temple.



Skarogne
Ulriczeit, 1111

Même les boules parfumées bourrées d'humeurs d'insectes aromatiques ne pouvaient masquer l'odeur nauséabonde du monastère de la Pestilence. De nombreux skavens du clan Verms se collaient des chiffons imbibés d'urine au

nez pour fuir la puanteur des moines de la peste et de leur perfide forteresse.

Puskab Crasse-Fourrure passait en revue les précautions prises par ses alliés sans cacher son mépris. Le monastère de la Pestilence était un lieu sacré, chargé du pouvoir malsain du Cornu. L'air, le sol et les murs suintaient des énergies maléfiques d'un autre monde. On ne pouvait défier la puissance d'un dieu ! Ceux qui osaient entrer subissaient l'épreuve ardente de la maladie et le chaudron de la contagion. Les plus dignes gardaient la vie et en sortaient plus forts. Les autres tombaient malades et mouraient.

Le prêtre de la peste songeait à ce truisme, à cette vérité suprême qui plaçait le clan Pestilens au-dessus du royaume des skavens et en faisait les véritables serviteurs du Cornu. Là où les autres clans étaient corrompus et décadents, dirigés par des mégalomanes avarés, les moines de la peste s'en remettaient au jugement sacré de leur dieu. Tous les petits naissaient à égalité, pas un seigneur de clan ne bénéficiait de passe-droit, et pas un seigneur de guerre ne conservait ses pouvoirs une fois son temps révolu.

Tous ceux qui dégageaient l'odeur des Pestilens passaient l'épreuve du feu purificateur de la maladie. Les plus grands étaient ceux qui supportaient les pires maux et affections. Les moines de la peste qui estimaient leur dévotion et leur pureté assez élevées pouvaient embrasser une des sept Véroles Mortelles, des maladies sacrées contenues dans d'imposants chaudrons dorés assortis à des sortilèges de la pire magie noire conçus par les obscènes choses-crapauds de Lustrie. Les calices sacrés avaient été portés par les moines de la peste lors de leur long exode depuis les jungles, pour finalement devenir des reliques des plus sacrées. Tous les skavens des clans, quelle que soit leur condition, pouvaient demander à être immergés dans un de ces chaudrons contaminés. Les survivants voyaient leur statut augmenter au sein du clan Pestilens. Puskab avait bravé trois chaudrons, plus que la plupart des prêtres de la peste. Rares étaient les seigneurs de la peste qui s'étaient soumis plus de quatre fois aux chaudrons. Pas un skaven n'avait survécu à sept immersions.

Puskab leva le museau et renifla pour tenter de déceler l'odeur du Sanctuaire scabreux où étaient gardés les chaudrons. Il retrouverait courage en sentant une des reliques familières sacrées de son clan.

La distance était trop grande. Puskab avait emprunté un itinéraire détourné et confus pour rejoindre le sanctuaire du monastère – un dédale de cloîtres oubliés et de passages inutilisés. Ils étaient passés outre le fossé d'effluents qui cernaient la forteresse. Ils avaient évité le dédale paludéen où les meutes de sacs de pus à moitié vivants erraient fiévreusement. Ils avaient rampé dans les catacombes situées sous les grands dortoirs où des porte-pestes enragés contemplaient les

quarante-neuf symboles mystiques de l'Ultime pandémie. Puskab avait mené ses alliés au travers de couloirs et de salles déserts, dévoilant ainsi les secrets qui lui avaient été confiés au titre de maître de la vérole.

Prêtant foi aux soupçons de Pustule, qui prétendait que Nurglitch intriguait contre lui, Puskab avait offert au clan Verms l'impulsion nécessaire pour

passer à l'action. Les hommes-rats morts retrouvés à la surface du bassin aux vers étaient peut-être des traîtres à la solde de Nurglitch, chargés d'agir contre Pustule. Pendant que Puskab avait travaillé sur une souche de la peste transmissible aux skavens, d'autres prêtres de la peste en faisaient peut-être de même sur l'ordre de Nurglitch. Disposant de davantage de ressources, ces prêtres avaient peut-être résolu l'équation les premiers et infecté leurs deux espions.

Pustule était resté insensible à cette théorie, jusqu'à ce que Puskab lui explique que si l'infection était délibérée, elle pouvait difficilement être de son fait. Un homme-rat ne mettait jamais le feu à son propre nid, et si la peste noire était sortie de la Ruche, Puskab aurait couru les mêmes risques que ses alliés. Enfin, si Nurglitch avait chargé des traîtres de contaminer le clan Verss, il y avait fort à parier qu'il recommencerait.

Voilà ce qui avait décidé par-dessus tout Pustule à assassiner Nurglitch. Puskab pensait qu'il s'agissait simplement d'une ruse visant à l'exploiter un peu plus, que Pustule n'avait pas le cran nécessaire pour mettre en œuvre un tel plan. Pourtant, le seigneur des vers était passé à l'action. Tuer Nurglitch était maintenant une affaire de survie, et plus l'appât pour s'assurer de la loyauté d'un prêtre de la peste ambitieux.

Puskab sourit en regardant la vingtaine d'hommes-rats emprunter l'étroit tunnel de terre : des skavens blancs portant de gros paniers en métal, leur fourrure signalant la dangerosité de leur cargaison ; des skavens bruns armés de curieux bâtons de feu capables de pousser leurs araignées à l'attaque. Tous avaient les épaules voûtées, les oreilles et la queue basses. Ils empestaient la peur et avaient bien raison d'être effrayés.

Les catacombes qu'ils traversaient se situaient sous le Temple extérieur. En écoutant attentivement, ils pouvaient entendre les abbés couinant leurs psaumes putrides et sciant les corps de lépreux pour les disposer dans leurs reliquaires. C'étaient les derniers gardiens, l'ultime cercle de protecteurs avant le Temple intérieur et le sanctuaire de l'archiseigneur de la peste en personne.

Aucun retour en arrière n'était possible désormais. La présence d'un homme-rat étranger à la Confrérie pestilente était un sacrilège. Un tel outrage leur aurait valu des meutes de moines de la peste déchaînés. Ils seraient massacrés dans un véritable bain de sang.

Ainsi arrivèrent-ils à la porte escamotée qui reliait les catacombes au Temple intérieur. Aucun de ses compagnons ne protesta quand Puskab usa de sa magie pour créer un éclaireur. Faisant appel à sa sorcellerie, le prêtre fut pris d'une violente quinte de toux accompagnée de convulsions. Puis il vomit un mélange noirâtre de bile et de sang, qui forma une mare nauséabonde à ses pieds. Puskab essuya la substance de ses moustaches et la mare se rida avant que des silhouettes ne s'en détachent. De grosses mouches velues à face de rat en émergèrent. Avec leurs pattes griffues, elles se mirent à frotter leurs ailes translucides, qu'elles séchèrent et débarrassèrent des humeurs du prêtre.

— Cherchez-voyez, » siffla Puskab aux mouches. Il posa la patte contre la pierre qui servait de loquet à la porte cachée et les mouches bourdonnantes s'enfoncèrent dans le couloir plongé dans le noir.

— Qu'est-ce qu'elles vont-vont faire ? » hoqueta le chef de nuée Thaglik, qui était le commandant de cette mission. Le guerrier des clans écarquillait les yeux d'un air inquiet et courbait l'échine.

Puskab regarda Thaglik de travers. Il posa une patte contre son œil, puis contre son oreille.

— Mouches-espions voir-entendre beaucoup-beaucoup, » expliqua le prêtre. « Je voir-entendre tout-tout. » Il montra ses crocs noirs avec férocité. Thaglik avait sans doute d'autres questions à poser au prêtre, mais il préféra les garder pour lui.

Pendant plusieurs minutes, les skavens restèrent blottis dans l'obscurité en sursautant au moindre bruit. Au bout d'un moment, on entendit les mouches revenir au travers de la porte laissée entrouverte. Six formes noires velues la franchirent avant de se poser sur la patte du prêtre de la peste. Une par une, elles lui firent face en bourdonnant et en agitant les ailes, comme si elles faisaient leur rapport à leur maître. Chaque fois qu'un des insectes cessait son petit manège, l'homme-rat l'avalait pour récupérer la forme de vie délétère dont sa magie avait accouché.

Lorsque la dernière mouche disparut dans la bouche de Puskab, le prêtre se tourna vers ses compagnons.

« Seuls-sûr, » grogna-t-il. « Nurglitch prier-méditer au réfectoire. » Les yeux du prêtre de la peste étincelèrent d'une lueur meurtrière. « Choses-araignées creuser-mâcher mur ! Courir-foncer droit sur Nurglitch ! »

L'enthousiasme sanguinaire de Puskab contamina les autres. L'ampleur de leur mission les avait découragés et intimidés, car tous les skavens croyaient plus ou moins que les Seigneurs Gris étaient invincibles et immortels. Mais l'assurance et la hargne de Puskab attisèrent les braises de leur courage, aussi précaire soit-il. S'il était possible de tuer l'archiseigneur de la peste, Pustule Moultratte les récompenserait généreusement. Et le plus important dans l'histoire, c'est qu'ils seraient en mesure de quitter le monastère de la Pestilence.

Les skavens sortirent de leur cachette et entrèrent dans un couloir de pierre humide. Chacun des blocs dépareillés semblait venir de la surface et correspondait aux matériaux dont s'était servi le clan Pestilens pour bâtir sa forteresse. C'était une précaution ingénieuse ; d'autres hommes-rats pouvaient creuser la terre à coups de griffes et de crocs, mais la pierre empêchait ce genre d'intrusion. À moins, bien sûr, que les intrus en question disposent de creuse-crochets.

Puskab désigna un des murs, attendant au réfectoire où Nurglitch priait. C'était le seul moment où l'archiseigneur de la peste était seul, lorsqu'il entrait en communion directe avec le Cornu.

Les skavens traversèrent la pièce au pas de charge, les rats blancs posèrent

leurs paniers de métal et les rats bruns allumèrent leurs torches à huile de ver. Thaglik et les deux skavens qui lui servaient de gardes du corps se tinrent à l'écart des dresseurs d'araignées. Pour un skaven, l'intérêt d'être le chef était d'éviter les dangers propres aux sous-fifres. Et pour l'instant, mieux valait rester près de Puskab que de ses guerriers des clans.

Puskab regarda les dresseurs préparer les creuse-crochets en remuant la queue d'un air impatient. Il retint son souffle lorsque les hommes-rats blancs poussèrent les paniers vers le mur et ôtèrent les couvercles. La surface accidentée du mur ne permettait pas de poser les cages bien à plat contre les pierres. Quand les tarentules apparurent, les porteurs de torches passèrent à l'action en les poussant avec leurs flambeaux. Les araignées finirent par s'attaquer au mur en usant de leur venin pour dissoudre la pierre. La paroi fut bientôt percée d'une demi-douzaine de cratères fumants, chacun marquant le passage d'un arachnide tueur.

Les skavens pépièrent doucement entre eux. Maintenant que les creuse-crochets étaient en route, la destruction de Nurglitch semblait assurée. Les dresseurs restèrent près de leurs cages en s'appuyant contre leurs aiguillons à huile de ver. Après la montée d'adrénaline due à la manipulation des tarentules, les hommes-rats soulagés avaient besoin de souffler un bon coup.

Un couinement de terreur sortit des skavens de leur torpeur. Les hommes-rats virevoltèrent et virent avec horreur un de leurs camarades convulsant par terre, une énorme tarentule accrochée à sa jambe, l'acide lui dévorant déjà les chairs. D'autres araignées jaillirent des trous pour se précipiter vers les skavens médusés. Les dresseurs agitèrent leurs flambeaux devant les monstres, mais ceux-ci reculèrent à peine. Sans se soucier de leur sécurité, les tarentules poursuivirent leur chemin. Les poils roussis par les torches, les arachnides chargèrent les hommes-rats. Un premier dresseur fut renversé par les tarentules enragées, puis un second.

Les autres hommes-rats lâchèrent leurs aiguillons et battirent précipitamment en retraite vers la porte escamotée. Le skaven blanc observa ses congénères une seconde avant de les imiter. Glapissant comme une belette éventrée, le chef de nuée Thaglik se rua à la suite de ses sbires en fuite.

Puskab s'attarda néanmoins et montra les crocs en observant les araignées qui festoyaient sur les skavens à terre. Nurglitch avait eu vent du complot qui se tramait contre lui. Usant de ruse ou de magie, il l'avait déjoué. Pustule avait dévoilé son jeu. Il avait ouvertement déclaré la guerre à l'archiseigneur de la peste.

Les yeux brillants d'une lueur d'ambition, Puskab prit la direction de la porte cachée en songeant déjà à ses futures machinations. Il s'arrêta quelques instants, lorsque la septième mouche revint en bourdonnant pour se poser sur son bras. Il l'attrapa rapidement pour l'avaler. Nul ne l'observait, mais Puskab se montrait toujours prudent.

Se passant la langue sur les dents, l'imposant prêtre de la peste disparut par

le passage secret. Il était inutile de laisser trop d'avance à Thaglik et à ses rongeurs.



Altdorf
Vorhexen, 1111

Adolf Kreyssig s'inclina en pénétrant dans le chauffoir. Comme le reste de la grande cathédrale, la pièce était somptueuse, dégageait un sentiment d'opulence et de grandeur. Les murs étaient d'un marbre étincelant, le sol constitué d'une mosaïque de carreaux noirs et blancs. De grands piliers s'élevaient en spirale vers les hauts plafonds voûtés ornés de vitraux. Les tapisseries brossant la vie de Sigmar apparaissaient en grand nombre, et parmi elles, une poignée seulement trahissait l'odeur de suie des reliques sauvées dans le temple de Nuln.

Au centre de la pièce se trouvait un imposant lutrin liturgique en wutroth, sur lequel figurait un énorme exemplaire du *Deus Sigmar*. De chaque côté du meuble se trouvaient deux gigantesques braseros alimentés par quatre moines à la mine grave, vêtus d'un froc de bure, et au crâne rasé tatoué de la comète à queues jumelles. Derrière le pupitre, un grand trône en cerisier sculpté accueillait le prêtre le plus puissant d'Altdorf, le grand théogoniste Thorgrad. Le grand théogoniste était un vieil homme aux cheveux blancs, au regard vide et fatigué, à la peau ridée, fine comme du parchemin et d'une pâleur malade, qui avait l'air d'une sorte de mort-vivant ayant enfilé une robe noire de prêtre. Un talisman de jade était accroché autour de son cou et il portait à la main une bague assortie. Un corset de gromril, une fabuleuse ceinture de conception naine censée disposer de pouvoirs magiques, lui ceignait la taille, et sur le devant de sa robe était brodé le symbole du marteau de Sigmar, le légendaire Ghal Maraz.

Kreyssig réprima un ricanement lorsqu'il vit combien le prêtre était proche des flammes. Ce n'était pas le froid de l'hiver qui attirait Thorgrad près d'un tel brasier. Une rumeur des plus répandues voulait que la peste soit transmise par la morsure de petites araignées noires. Pour s'en prémunir, le remède le plus courant consistait à ne pas s'éloigner d'une bonne flambée.

— Merci d'avoir accepté de me recevoir, Votre Sainteté, » commença Kreyssig sur un ton plus moqueur que respectueux. Ce qui ne passa pas inaperçu. Les moines se détournèrent quelques instants de leurs braseros et le dévisagèrent d'un air scandalisé. Thorgrad remua sur sa chaise et une étincelle de vie illumina ses yeux fatigués.

— Votre insistance a donné un caractère – comment avez-vous dit, commandant ? – *judicieux* à cette audience privée, » répondit le grand théogoniste sans cacher son mépris. « Je vis retiré en ce moment. Je ne

souhaite pas être dérangé. Je communie avec Sigmar le Grand, je médite son saint credo et lui demande de nous porter secours dans la crise que traverse notre Empire. Nous aurons besoin d'une intervention divine pour éradiquer la peste qui nous tourmente de corps et d'âme. »

Kreyssig fit une vilaine moue. Les seuls corps et âme que Thorgrad essayait de sauver de la peste noire étaient les siens.

— Pardonnez-moi d'interrompre vos méditations. Je ne suis pas venu pour vous troubler, mais pour vous rendre un service. »

Thorgrad plissa aussitôt les yeux d'un air méfiant.

— À quoi le Temple de Sigmar doit-il cette démonstration soudaine de piété, commandant ?

— J'ai appris l'existence d'un complot visant Sa Majesté Impériale. Un nom est associé aux traîtres, celui de l'architecte Hartwich. »

Le grand théogoniste fit mine de se lever en tremblant de colère.

— Vous osez venir ici et accuser un des plus pieux serviteurs de Sigmar de...

— J'ai des preuves, » gronda Kreyssig. « Et je pourrais avoir des aveux si nécessaire. La menace de la hache de Drechsler sait se montrer persuasive. »

La colère de Thorgrad monta un peu plus.

— Le Temple de Sigmar n'a aucun compte à rendre aux autorités séculières, et certainement pas à celles d'un paysan ambitieux qui sert ses desseins dans le blasphème ! »

Kreyssig haussa les épaules.

— Je craignais une telle réaction. La loi peut être modifiée, mais à quoi bon ébranler tout le culte sigmarite pour un prêtre séditieux ? » Il poursuivit sur un ton suspicieux. « À moins que d'autres prêtres ne soient concernés ?

— Et vous avez maintenant l'audace de m'accuser ! » vociféra le grand théogoniste.

Les yeux de Kreyssig étincelaient comme deux éclats d'acier.

— Pas vous, Votre Sainteté, mais votre prédécesseur. Voyez-vous, j'ai entendu de vilains bruits au sujet du grand théogoniste Uthorsson. Et de mauvaises rumeurs sur ce qui lui est arrivé. »

Thorgrad blêmit et retomba lourdement sur sa chaise. Puis il fit signe aux moines de quitter le chauffoir. Kreyssig les regarda s'en aller en affichant un sourire triomphant.

— Que savez-vous au juste ? » demanda le prêtre.

— Les inquisiteurs verénéens de Nuln se sont montrés très... efficaces. Ils ont mené une enquête sur les excès de votre prédécesseur. Ils ont affirmé qu'Uthorsson entretenait des liens avec une chose du nom de *Slaanesh*, et que les atteintes aux biens qui se sont déroulés de nuit dans la cathédrale de Nuln n'étaient pas tant la manifestation de penchants dégénérés qu'une sorte de rituel religieux obscène. » Le sourire du commandant prit un air quasi reptilien. « Heureusement que les flammes ont ravagé la cathédrale et provoqué la mort de votre prédécesseur avant que les verénéens ne

s'intéressent à cette affaire de trop près. »

Le grand théogoniste perdit soudain son air d'autorité et s'avachit dans les coussins de son fauteuil.

— Que vous faut-il pour ne pas divulguer cette information ?

— Juste un peu de considération. Hartwich compte parmi les ennemis de Sa Majesté Impériale, mais c'est un prêtre, et son cas est donc un peu particulier. Comme vous l'avez fait remarquer, je n'ai aucune autorité sur lui. Vous, si. Je ne dis pas que vous deviez dénoncer sa trahison publiquement. Faites comme bon vous semble du moment que vous nous en débarrassez. Vite et à tout jamais. »

Kreyssig se tourna vers les flammes ronflantes, un rictus aux lèvres.

« Dites qu'il est mort de la peste si cela vous chante. Cela ne surprendra personne. »

Le grand théogoniste acquiesça. Il savait que ce n'était que la première requête d'une longue série, que le commandant exploiterait la honte secrète du Temple aussi souvent que nécessaire. Le chantage était un crime sans fin.

— Qu'allez-vous faire au sujet des autres conspirateurs ? » demanda Thorgrad.

Kreyssig s'écarta des flammes.

— Ils seront arrêtés et exécutés. Mes espions sont très consciencieux. À l'heure qu'il est, nous en avons déjà mis un sous les verrous. » Il hésita à donner le nom de l'intéressé. Mais le mépris qu'il vouait au vieillard réfugié près des flammes le décida. Que le prêtre prévienne les conspirateurs – sous réserve qu'il connaisse leur identité – et leur fuite les trahirait.

— Mes Kaiserjaeger ont trouvé sur les quais un doktor de la peste qui leur a raconté une histoire intéressante. Apparemment, il soignait un paysan, un homme qui se cache de moi depuis quelque temps maintenant. Il a fallu user d'un peu de persuasion, mais le médecin nous a finalement conduits au trou dans lequel ce paysan s'était réfugié. J'ai Wilhelm Engel, » affirma Kreyssig en étudiant la réaction de Thorgrad. Il fut cependant déçu de n'en voir aucune.

« J'ai Wilhelm Engel, » répéta-t-il. « Et grâce à lui, je trouverai tous ces traîtres et planterai leur tête sur le toit de la Tour d'Altdorf. »

✧ CHAPITRE XII ✧



Altdorf
Vorhexen, 1111

— Je peux chasser la douleur. Je peux mettre un terme à vos souffrances sur-le-champ. Vous vous remettrez. Tout sera vite oublié. Pourquoi ne voulez-vous pas de mon aide ? »

Ces mots retentirent dans les couloirs sombres du fort de Mundsén, en se répercutant contre les murs crasseux et couverts de givre. Quelque part dans l'obscurité, un fou furieux se mit à rire nerveusement et ses chaînes sonnèrent contre les murs de briques de sa cellule.

Wilhelm Engel ferma les yeux pour tenter de retenir ses larmes. Les bourreaux de Kreyssig s'occupaient de lui, creusaient sa chair malade à coups de tenailles et l'ébouillantaient avec de l'huile quand ils ne lui enfonçaient pas des clous en cuivre dans les doigts. Malgré tout, il n'avait pas dit un mot.

Rien de plus, en tout cas, que des hurlements inarticulés.

Mais ce démon de Kreyssig disposait d'un nouvel instrument de torture. Le supplice de l'espoir. La promesse de la vie à un homme déjà résigné à mourir.

Le corps meurtri d'Engel était attaché à une table par de longues sangles en cuir. Il arrivait tout juste à relever la tête pour voir ce que les Kaiserjaeger avaient fait de lui : deux pièces de viande écorchée en guise de jambes et une poitrine sanguinolente couverte de multiples plaies. Il voyait aussi l'homme qui lui avait promis de le soigner. Plus que cela, l'homme qui lui avait promis l'impossible : le sauver de la peste.

Il était facile de se montrer courageux quand on était préparé à mourir. C'était beaucoup plus compliqué quand on vous offrait une chance miraculeuse d'échapper à la mort, de repousser la main osseuse que Morr tendait déjà vers vous.

Karl-Maria Fleischauer était un grand escogriffe au visage anguleux couvert d'une barbe épaisse, aux yeux luisants de serpent. Il portait une robe de soie extravagante ornée de broderies mystiques qui lui donnaient un air exotique : des lunes grimaçantes et des étoiles tourbillonnantes, des dragons entortillés et des phénix embrasés, des serpents lovés et des lions rugissants. Fleischauer était le sorcier personnel de l'Empereur Boris, un homme craint et détesté des paysans d'Altdorf et des roturiers de l'Empire. La magie noire était répréhensible, ses pratiquants pourchassés et éliminés. Ces sorciers étaient des

créatures inhumaines et maléfiques qui se nourrissaient de l'âme d'innocents en faisant appel à des élémentaires et des démons, qui sacrifiaient les faibles pour sceller leurs pactes impies avec les Puissances de la Ruine.

Mais Fleischauer avait promis que sa magie pouvait faire des merveilles dont étaient incapables les prêtresses de Shallya. Il avait promis que ses sortilèges pouvaient soigner Engel de la peste.

— Peut-être remettez-vous en cause ma magie, » fit Fleischauer de sa voix grotesque teintée de mépris. Il caressa ses bras et remonta les manches bouffantes de sa robe. « Je vais vous faire une démonstration. Ensuite, vous me croirez. Vous comprendrez que mes sortilèges et ma parole sont dignes de foi. »

Le sorcier usa de magie, et la température déjà basse de la geôle s'effondra. Engel sentit les larmes lui monter aux yeux et le sang cristalliser sur sa peau. L'incantation sinistre de Fleischauer vint alors lui chatouiller les oreilles.

Puis sous ses yeux médusés, ses bubons à l'aisselle rapetissèrent. La peau reprit des couleurs, redevint lisse, immaculée, comme saine.

« Je peux tout enlever, » promit le sorcier. « Tout ce que vous avez à faire, c'est dire au commandant Kreyssig ce qu'il veut savoir. Ensuite, je vous soignerai de la peste. Je m'occuperai de toutes vos blessures. Vous serez libre. Vous quitterez cet endroit sur vos deux jambes. » Le sorcier effleura la brûlure suintante qu'Engel avait au pied droit.

Engel leva les yeux au plafond et poussa un gémissement pitoyable. Il était hors de question de céder. Il devait rester fort. Il le devait bien au régiment qu'il avait conduit à Altdorf, aux hommes qui avaient perdu la vie parce qu'il avait eu la naïveté de croire que l'Empereur pouvait se montrer raisonnable. Il devait protéger Meisel et les autres, tous ceux qui s'étaient engagés dans cette grande entreprise pour déposer un tyran.

Bien malgré lui, il tourna les yeux vers l'endroit que le sorcier avait guéri. Sa détermination vola en éclats et les mots sortirent de sa bouche sans même qu'il s'en aperçoive. Il tenta de se taire, mais n'y arriva pas. La partie de lui-même qui voulait mourir pour la cause était trop faible comparée à celle qui souhaitait vivre. Il s'entendit lui parler de dame Mirella et de sa cave, puis se maudit pour sa trahison et se tut avant d'en dire davantage.

Le ricanement malfaisant d'Adolf Kreyssig lui fit comprendre qu'il en avait dit bien assez. Le commandant sortit des ombres, son visage cruel fendu d'un large sourire triomphal.

— C'est tout ce dont j'avais besoin, sorcier, » dit-il.

Fleischauer s'essuya le front avec la manche de sa robe.

— J'aime mieux ça. Cet enchantement est exténuant. » La température remonta sensiblement. Engel ressentit aussitôt le changement, et la peur sans nom qui lui donnait la chair de poule diminua.

À la place ressurgirent la souffrance et l'horreur. Une douleur insupportable se fit ressentir dans la poitrine. Tendant le cou, il vit les bubons réapparaître avec la disparition de l'illusion. En entendant Kreyssig grogner des ordres aux

Kaiserjaeger, Engel comprit qu'il n'était pas seulement un traître.

Il était aussi un imbécile.

Erich écoutait avec un dégoût croissant le baron Thornig parler du mariage de sa fille et d'Adolf Kreyssig. Il avait beau essayer, il ne se faisait pas au sacrifice ignominieux de cette femme. Risquer la torture et la mort, voire la disgrâce, pour découvrir les secrets de l'ennemi, c'était une chose, mais exploiter la vertu d'une femme, c'était indécent. Cela portait préjudice à leur noble cause, maintenant traînée dans la boue.

Dame Mirella s'aperçut de l'agitation du chevalier. Elle quitta les autres et le rejoignit, près de l'épais rideau du salon.

— Cette conversation vous dérange ? »

Le capitaine acquiesça sans quitter des yeux la chaise où était assise la princesse Erna. Elle ne prenait pas part à la conversation, se contentait de laisser son père décrire les dispositions qui avaient été prises et les vœux nuptiaux échangés. Non, se corrigea-t-il. Se contenter n'était pas le bon terme. Un regard en direction de la princesse, et il comprit qu'elle était tout sauf indifférente au sort qui l'attendait. Elle semblait surtout résignée. Résignée à son destin, un destin dont elle appréciait toute l'horreur.

— Comment le prince Sigdan et les autres peuvent-ils sérieusement permettre une chose pareille ? » se demanda Erich. « Que va-t-elle devenir ?

— Si tout se passe bien, elle sera veuve avant l'été, » répondit dame Mirella.

Erich serra les dents.

— Mais tout le monde le saura néanmoins. Sa puanteur ne la lâchera plus jamais. »

Dame Mirella lui lança un regard intrigué.

— Si je ne vous connaissais pas mieux, je dirais que vous êtes jaloux. Peut-être sa volonté d'en passer par là a-t-elle réveillé cette passion chevaleresque. Peut-être vous trouvez-vous des affinités avec elle, qui est prête à sacrifier son honneur personnel pour le bien de gens qui ne la remercieront jamais, des gens qu'elle ne connaît même pas. »

Le capitaine se retourna et écarta le rideau pour regarder dans la rue au travers de la fenêtre couverte de givre.

— Je me demande quand rentrera Konreid, » dit-il brusquement pour changer de sujet. « Si nous savions de quel côté se range le Reiksmarshal, nous pourrions dresser un plan.

— Et quels sont vos projets ? » demanda dame Mirella en lui posant la main sur le bras. « Je veux dire après sa chute. Une fois Boris renversé. »

Erich se renfrogna. Il n'y avait pas songé.

— Rebâtir les Reiksknecht, j'imagine. Tenter de réparer les dégâts causés. » Il se raidit subitement, les yeux rivés sur une silhouette aperçue dans la rue. Il ne l'avait vue qu'une fraction de seconde, avant qu'elle ne disparaisse à un coin, mais il était sûr qu'elle portait l'uniforme des Kaiserjaeger.

Au moment où il se retournait pour prévenir les autres conspirateurs, un domestique de dame Mirella descendit des combles en courant.

— Les Kaiserjaeger ! » fit Gustav d'une voix entrecoupée.

— Quoi ? » s'exclama le prince Sigdan. « Où ça ? Combien ?

— Dans la rue, Votre Altesse. Une vingtaine au moins qui encerclent la maison !

— Ils savent forcément que nous sommes ici ! » vociféra le duc Konrad. Cédant à une peur panique, l'homme perdit toute prestance. « On nous a trahis ! » hurla-t-il en jetant des regards accusateurs en tous sens.

— C'est impossible, » grogna le baron Thornig. « Tous ceux qui étaient au courant de cette réunion sont ici !

— L'architecteur Hartwich est absent, » observa Mihail Kretzulescu.

— Wilhelm Engel connaît aussi cet endroit, » reconnut Meisel. « Il était trop malade pour venir, mais en tant que chef des Marcheurs, j'ai cru bon de lui dire. » Une vague de récriminations balaya la pièce.

— Peu importe qui leur a dit ! » dit Erich d'un ton sec pour tenter de faire taire les autres. « Ce qui compte maintenant, c'est de sortir d'ici avant que le piège ne se referme. » Il tira le rideau et une pensée troublante lui traversa l'esprit.

— Tu affirmes n'avoir vu que vingt Kaiserjaeger ? » demanda-t-il à Gustav. Le paysan acquiesça. « Cela ne suffira pas pour prendre la maison d'assaut. Kreyssig a beau être complètement fou, il n'est pas idiot.

— À quoi pensez-vous ? » demanda le prince Sigdan.

Erich se précipitait déjà vers la cuisine et l'escalier menant à la cave.

— S'il a découvert la maison, il est sans doute au courant pour la cave ! Les hommes situés dans la rue sont là pour nous enfermer ! La véritable attaque va venir d'en dessous ! Ils vont se servir de notre tunnel pour nous prendre au piège ! »



Nuln *Ulriczeit, 1111*

Walther faisait les cent pas dans la ruelle située derrière la *Rose noire*, les mains fourrées dans les poches de son manteau pour se protéger du froid, une épaisse écharpe enroulée autour du visage pour se prémunir de la puanteur qui régnait en ville. La neige qui tombait du ciel était presque blanche, à peine salie par la fumée des cheminées. Pour la première fois depuis bien longtemps, la ville était couverte d'un manteau blanc, et non d'un manteau de suie grisâtre.

Certes, le spectacle était beau, mais c'était une beauté effrayante. Car si la neige était blanche, il fallait mettre cela sur le compte du peu de cheminées

qui fonctionnaient encore. Il n'y avait plus assez de gens. Nuln se mourait. Le jour, les carrioles sillonnaient la ville et les malades y jetaient les corps des morts. De grands bûchers flambaient au cœur de chaque quartier. Les prêtres de Morr avaient péri pour la plupart, et il n'y avait plus personne pour enterrer les cadavres. La seule solution était désormais de confier les morts aux flammes

La cité se divisait en deux camps : ceux qui mettaient la peste sur le compte d'une corruption spirituelle, et ceux qui n'y voyaient qu'une simple pandémie, au même titre que la grippe du Reik. Les plus pieux restaient enfermés chez eux, où ils jeûnaient et priaient, quand ils n'arpentaient pas les rues en groupes de pénitents, se flagellant en affirmant que les dieux jugeaient les hommes. À l'inverse, la perspective de la fin du monde poussait les autres à s'adonner à tous leurs vices.

« Manger, boire et s'envoyer en l'air » était leur credo. « Car demain, nous serons bouffés par les rats ! » disaient-ils.

Walther serra les dents en songeant à toute l'horreur de ce genre de toast. Pendant que la population de Nuln déclinait, le nombre de rats, lui, augmentait dans des proportions ahurissantes. Avec tous les chats et chiens abattus par des paysans superstitieux, les vermines parcouraient les rues avec une audace qu'on ne leur connaissait pas jusque-là. Il avait entendu d'horribles histoires de rats se glissant dans les berceaux d'enfants pour les attaquer. Quant aux corps abandonnés dans les caniveaux, ils étaient dévorés en quelques heures, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que des os.

Le ratier secoua la tête. Quelques mois plus tôt, il aurait vu la férocité et la fécondité de ces vermines comme une véritable aubaine, mais c'était loin d'être le cas désormais. Il était plus sensible aux souffrances de son prochain depuis l'arrivée de la peste. Profiter de la misère des habitants ne ferait de lui qu'un parasite. Par ailleurs, l'Assemblée n'offrait plus de primes en échange des rats. Le problème avait pris des proportions telles qu'on ne pouvait plus le régler comme cela. Comme tout le monde en ville, les nobles s'étaient résignés à attendre que cela passe.

Un rat traversa la ruelle en courant avec une telle assurance qu'il ne remua même pas les moustaches en passant devant la *Rose noire*. Walther regarda le rongeur filer en direction de la grande rue. La vermine ne changea de direction qu'en s'approchant d'un mendiant allongé sous un porche. Apparemment, le malheureux était encore assez vif pour faire fuir l'animal.

— Herr Schill ? » fit une voix étouffée dans l'obscurité. Walther oublia le rat et tourna la tête. Il ne put réprimer un râle effrayé. Le nouveau venu sortit des ombres et Walther se retrouva face à un homme de grande taille vêtu d'une robe noire de toile cirée. Il avait la tête couverte d'une capuche et d'un chapeau à bords larges, le visage dissimulé derrière un masque grotesque au long bec.

— Vous... vous êtes le doktor ? » demanda Walther. L'apparition macabre hocha légèrement la tête. Le ratier sentit la colère sourdre en lui. « On vous a

demandé d'être discret, pas de vous habiller comme un corbeau de Morr ! »

Le doktor de la peste haussa les épaules.

— Je ne puis prendre le moindre risque, » fit-il d'une voix étouffée par son masque. « Les cimetières sont pleins d'hommes imprudents.

— Entrez avant que quelqu'un vous voie ! » siffla Walther. Il tendit la main vers le doktor, qui l'écarta cependant avec sa canne.

— Je ne prends aucun risque, je vous l'ai dit. » Le doktor tendit son bâton en direction de la taverne. « Menez-moi au patient, mais ne me touchez pas. J'essaye de limiter tous les contacts physiques. »

Exaspéré par le ton condescendant du médecin, Walther lui montra l'entrée de service de l'auberge. À cette heure tardive, même la *Rose noire* était presque déserte. Le cuisinier et ses commis étaient rentrés chez eux, si bien qu'il n'y restait plus que Zena et une poignée de clients. Quand elle vit Walther à la porte, la jeune femme opina du chef pour lui faire comprendre qu'il pouvait entrer. Le ratier et le doktor passèrent devant elle. Walther ouvrit la trappe du plancher et descendit l'échelle qui menait à la cave. Zena et le doktor lui emboîtèrent le pas.

La cave était pleine de tonneaux de vin et de fûts de bière, de provisions que Bremer entassait en prévision de la quarantaine qui ne manquerait pas de survenir et qui forcerait Nuln à vivre sur ses stocks. Walther emprunta le dédale de caisses, en direction d'une faible lueur visible au fond de la pièce.

Une partie de la cave avait été isolée au moyen d'un rideau élimé. Hugo était étendu derrière, sur une pailleasse. Pris de fièvre, il s'était débarrassé de la couche de fourrures et de couvertures que Zena lui avait trouvées pour le tenir au chaud. Malgré le froid qui régnait dans la cave, la chemise de nuit du malade était trempée de sueur et lui collait à la poitrine.

Walther secoua la tête d'un air triste en voyant son ami, puis il montra les dents avec colère. Plusieurs rats tournaient autour de la pailleasse et grignotaient les chandelles qu'ils avaient renversées. Un des rongeurs s'était même attaqué à la mèche de la seule bougie encore fixée à son applique. Walther leur cria dessus, mais c'est tout juste s'ils tournèrent la tête dans sa direction. Il fallut qu'il avance et leur envoie un coup de pied pour que les charognards battent en retraite et disparaissent dans l'obscurité avec une facilité instinctive. Ils ne s'en allèrent cependant pas bien loin, puisque leurs yeux luisants étaient encore visibles alors que les trois humains s'approchaient du malade.

Walther remit brutalement en place les restes des chandelles d'un air frustré.

— Pourquoi ne veillais-tu pas sur lui ? » gronda-t-il en rallumant les mèches. « Tu ne dois jamais le laisser seul ! Les rats... »

Zena s'approcha de lui et posa sa main sur sa poitrine. Il ne voulait pas l'accabler, elle le savait. Il s'énervait parce qu'il se sentait impuissant. Il ne pouvait rien faire pour Hugo et ne parvenait pas à l'accepter.

Pendant que Zena consolait Walther, le doktor s'approcha d'Hugo, les yeux de verre de son masque de mauvais goût réfléchissant la lumière des

chandelles. Le jeune homme frémit devant l'apparition effrayante qui planait au-dessus de lui, mais n'eut pas la force de repousser le bâton du doktor qui sondait sa chemise de nuit. De l'extrémité de son bâton crochu, le médecin releva le vêtement et révéla la poitrine de son patient. Une odeur de vinaigre se dégaugea du masque aviaire lorsque le doktor se pencha vers le malade.

— La peste, » déclara le médecin, en retirant sa canne et en s'éloignant de la paillasse. Il se retourna et passa l'extrémité de cuivre de son bâton à la flamme des bougies.

Face à l'attitude insensible du doktor, Walther serra les poings.

— Faites quelque chose pour lui. » Il se dégaugea de l'étreinte de Zena. « Vous êtes censé être un guérisseur ! Aidez-le ! »

Le masque se tourna vers lui et fixa l'homme enragé de ses yeux de verre.

— On m'a adressé trop de prières, trop de menaces, pour que je ressente quoi que ce soit. Si c'est de compassion que vous voulez, je crains qu'il ne soit trop tard. Elle s'est envolée il y a des mois de cela. » Le doktor releva son bâton et en inspecta l'extrémité chauffée au rouge. « Au bout d'une dizaine de morts, vous apprenez à ne plus rien ressentir. Au bout d'une centaine, vous n'en êtes plus capable, même si vous le vouliez.

— Vous pouvez quand même faire quelque chose ? » gronda Walther.

Le doktor se tourna vers la silhouette rachitique d'Hugo, allongé derrière le ratier et la femme. Il sortit une minuscule fiole en terre cuite d'une besace accrochée à sa ceinture.

— Vous m'avez bien payé, alors je vais vous laisser ceci. Cela abrégera ses souffrances. » Il tapota le col de la petite bouteille. « Par Verena, si seulement j'en avais davantage. Assez pour tout le monde. Je ne dirai rien à l'Hundertschaft au sujet de tout ceci, » ajouta le doktor d'une voix éraillée. « La loi m'y oblige pourtant. De même que ma conscience. Mais j'imagine que cela ne fera aucune différence. Les dieux ont décidé que nous allions tous mourir. Ce n'est qu'une question de temps. » Il se retourna et prit la direction de l'échelle. Au passage, il en profita pour sortir une bouteille de vin de l'un des casiers. « Je vais rentrer chez moi et boire ça, et au matin j'aurai oublié que je suis venu ici. »

Walther resta immobile jusqu'à ce que le doktor disparaisse. Il avait les yeux rivés sur la fiole que le médecin lui avait laissée.

— Peut-être est-ce mieux ainsi, » murmura Zena.

Le ratier traversa la cave en courant, ramassa la fiole et la jeta contre le mur en hurlant de rage.

— Il y a forcément un moyen ! » s'écria-t-il. « Par tous les dieux, il y a forcément encore un espoir ! »

Les yeux de Zena se remplirent de larmes lorsqu'elle entendit le chagrin dans la voix de l'homme. Walther ne pouvait rien faire pour Hugo, et elle ne pouvait rien faire pour lui.

Dans l'ombre, les rats revinrent rapidement vers les chandelles.



Middenheim *Vorhexen, 1111*

Le graf Gunthar s'enfonça dans son trône de chêne et examina l'étranger que son fils avait amené au Middenpalaz. Il tenta de contenir l'hostilité qu'il ressentait pour cet homme. Quelles que soient les intentions de ce Reiklander, il avait accidentellement mis son fils en danger. Mandred s'était excusé en affirmant qu'il avait délibérément pris des risques en trompant le chevalier, mais son père l'avait à peine écouté. Les adultes ne devaient pas céder aux caprices des enfants, quel que soit le rang de ces derniers.

Il avait été tenté de ne pas accorder d'audience au chevalier, de le mettre en quarantaine sur-le-champ – ou de le faire exécuter sommairement, comme le lui avait suggéré le vicomte von Vogelthal. L'idée était encore tentante. Mais le graf n'était pas assoiffé de pouvoir, pas assez en tout cas pour ne pas pouvoir pardonner un homme qui avait défié son décret pour une noble cause. Toutefois, la peur que la peste se propage en ville était bien réelle. Il avait donc ordonné que des braseros soient disposés de chaque côté du chevalier, dans l'espoir que l'odeur âcre tue les vapeurs pestilentielles qui accompagnaient peut-être le Reiklander.

Il convenait de noter qu'Othmar avait découvert et déjoué la pire des conspirations. Le culte de la peste aurait pu entraîner la destruction de Middenheim, car c'était forcément l'objectif de ces hérétiques. Le graf lui était reconnaissant d'avoir mis un terme à leurs activités. D'ailleurs, c'était l'unique raison pour laquelle il avait accepté de le rencontrer.

— Parlez, pendant que je suis encore d'humeur à vous écouter, » dit le graf Gunthar. Sa voix grave résonna dans toute la salle d'audience. Plus petite que la grand-salle et les pièces réservées aux réunions du conseil, cette chambre voûtée était utilisée pour recevoir les dignitaires et personnages royaux dans un cadre un peu moins formel. Les riches tapisseries et fantastiques trophées de chasse bordant les murs créaient un sentiment d'intimité tout en rappelant à chacun la splendeur de Middenheim.

Othmar s'inclina face au trône en veillant à rester entre les braseros. Trois gardes armés épiaient chacun de ses gestes. Il suffirait d'un faux mouvement pour qu'il soit chassé de la pièce – en vie avec un peu de chance.

— Votre Grâce, j'ai effectué un voyage long et pénible pour venir jusqu'à vous, » commença le chevalier. « Vous savez combien il est difficile d'entrer en ville.

— Nous sommes parfaitement au courant de votre violation du décret du graf, » grogna von Vogelthal. Le visage du chambellan n'affichait que mépris, mais la peur était visible dans son regard. Une grosse sphère d'airain pendait à son cou, et chaque fois qu'il jetait un coup d'œil en direction du chevalier, il l'approchait de son nez pour humer les épices aromatiques qu'elle contenait.

Le graf Gunthar fit signe à son chambellan épouvanté de se taire. Ce qui était fait était fait. Maintenant que le Reiklander était là, il allait écouter ce qu'il avait à dire.

Othmar s'inclina d'un air contrit. Saisissant bien l'humeur des quelques conseillers qui entouraient le graf, il passa rapidement sur les détails de son périphe.

— Je ne sais pas ce qu'on vous a dit de la situation à Altdorf, » dit Othmar. « Vu les circonstances, j'imagine que vous ne recevez plus trop de nouvelles du monde extérieur et que ce qui arrive jusqu'à vous est relégué au rang de simples rumeurs. Mes maîtres m'ont envoyé ici pour vous décrire précisément ce qui s'est passé et ce que nous comptons faire. Boris l'Avide se comporte en tyran indigne du titre d'Empereur. Obsédé par sa richesse et son pouvoir, il n'a cessé de porter atteinte à ses sujets. La taxation des dienstleute, le massacre d'hommes affamés dans les rues d'Altdorf, la campagne entreprise contre Talabheim et l'abandon de la Drakwald ne sont que les derniers de ses crimes. Si rien n'est fait, sa tyrannie signera la fin de l'Empire.

— Nous savons que les Reiksknecht ont déjà pris les armes contre l'Empereur, » dit le graf. « Que votre ordre a été décrété hors la loi, que la couronne impériale a ordonné l'exécution de tous ses chevaliers.

— Ce n'est qu'en partie vrai, Votre Grâce. Les Reiksknecht ont reçu l'ordre de massacrer des hommes sans défense en dépit des règles de la chevalerie et de l'honneur. Le grand maître von Schomberg a refusé de ternir la réputation des Reiksknecht en participant à ce crime. Son arrestation a été ordonnée, et il a été demandé à l'ordre de déposer les armes. Nous avons refusé.

— Et voilà que vous complotez contre l'Empereur, » ricana von Vogelthal. « Une centaine de chevaliers contre toutes les forces de l'Empire ! »

Othmar serra les poings et se hérissa face à la dérision du chambellan. Il tourna rapidement la tête en direction du graf. Il n'avait pas besoin du soutien du vicomte. Le seul homme de cette pièce qu'il devait convaincre était le graf Gunthar.

— Nous avons des alliés ! » affirma-t-il. « Vous comprendrez que je ne puis dévoiler leurs noms ici, mais ils comptent parmi les hommes les plus puissants de l'Empire. Il faut mettre un terme à la tyrannie de Boris l'Avide. » Othmar balaya la pièce du regard et dévisagea les conseillers les uns après les autres en prenant bonne note de leurs renfrognements de dégoût. « Vous plairait-il d'apprendre que je n'ai pas été envoyé par mon grand maître, mais par votre baron Thornig ? Il affirme que les fils de Middenheim ne sacrifieront jamais leur liberté, qu'ils résisteront à l'oppresseur d'Altdorf.

— Une cité contre un Empire ? » se moqua le duc Schneidereit. « Nous serions immanquablement écrasés.

— Votre cité ne sera pas seule ! » protesta Othmar. « D'autres se tiendront à vos côtés ! Quelqu'un doit montrer la voie et toutes les provinces se soulèveront contre le despote !

— Et vous croyez que c'est à Middenheim de le faire ? » demanda le graf

d'une voix aussi froide que l'acier.

Mandred voyait bien la colère monter chez le graf. Clopinant vers le trône, la tête en partie couverte de bandages, le prince en appela à son père.

— Père, vous savez que sire Othmar est un homme courageux. Vous pouvez lui faire confiance. »

Le graf plissa les yeux en se tournant vers son fils.

— Les menteurs peuvent être courageux eux aussi, » siffla-t-il. Le jeune homme comprit parfaitement ce qu'il voulait dire et se cacha le visage d'un air honteux. Le graf s'enfonça dans son trône et lança un regard glacé au Reiklander. « Cependant, je vous crois. Je crois que vous êtes sincère. Mais dites-moi, cette noble cause poussera-t-elle le Nordland à renoncer aux machinations qu'il fomenta pour me priver des monts du Milieu ? L'Ostland cessera-t-il d'abattre mes forêts ? Les barons brigands du Westerland mettront-ils un terme au sac de mes villages ? Oublierons-nous tous nos différends pour nous unir contre la seule chose capable de nous rallier ?

— Boris nous a toujours dressés les uns contre les autres, » reprit Othmar. « Il sait qu'en gardant les provinces divisées, il pérennise son règne. Le Talabecland est à couteaux tirés avec le Stirland, l'Averland se querelle avec la Solland au sujet du prix de la laine, et le Wissenland a mis en place un embargo sur le vin du Reikland. »

Le graf opina du chef.

— Alors vous comprenez l'infaisabilité de ce que vous demandez. »

Mandred releva les yeux vers le trône.

— Mais, père, vous avez dit vous-même que Middenheim doit s'attendre à une attaque de l'armée de l'Empereur ! »

Le monarque poussa un soupir chagriné.

— Si l'Empereur nous attaque, nous le défierons. » Il regarda son fils droit dans les yeux. « Ne comprends-tu donc pas ? Cet homme nous demande de trahir la couronne ! De manquer à tous nos serments ! Qu'il soit un saint ou un tyran, Boris Hohenbach est notre Empereur ! Je suis désolé, » dit le graf en se tournant vers Othmar, « mais ce que vous demandez est impossible. Middenheim combattrait si elle est attaquée, mais nous ne sommes pas des traîtres. » D'un geste, il ordonna à un domestique en livrée carmin de souffler dans son cor de chasse courbe. L'audience était terminée.

— Conduisez sir Othmar à la tour de la Falaise, » ordonna von Vogelthal. Les gardes firent signe au chevalier de les suivre, car ils ne voulaient visiblement pas trop s'approcher de lui. Othmar s'inclina une nouvelle fois devant le monarque et n'opposa pas de résistance.

— Est-il vraiment nécessaire de l'enfermer comme un ennemi ? » demanda Mandred.

— Tant que nous ne serons pas certains qu'il n'a pas la peste, il sera considéré comme un ennemi, » répondit von Vogelthal.

— Il sera bien traité, » promit le graf.

Mandred secoua la tête.

— Et les gens qui attendent au pied de l'Ulricsberg ? Seront-ils bien traités ?

— Les hommes-bêtes régleront bientôt le problème, » répondit von Volgethal qui, fusillé du regard par le jeune prince, regretta aussitôt sa remarque sarcastique.

— Qu'est-ce que ça veut dire, vicomte ? » grogna le jeune homme.

— Nos sentinelles ont aperçu des hommes-bêtes qui se rassemblent dans la forêt, » fit le graf qui, contrairement à von Vogelthal, semblait désolé. « Lorsqu'ils s'estimeront assez nombreux, ils passeront à l'attaque, cela ne fait aucun doute.

— Et qu'allons-nous faire ? » demanda Mandred.

— La seule chose qui est à faire, » répondit le graf. « La seule chose qui puisse mettre Talabheim à l'abri. Nous laisserons Warrenburg brûler. »

— CHAPITRE XIII —



*Altdorf
Vorhexen, 1111*

Le cœur battant la chamade, Erich von Kranzbeuhler guidait les autres vers la cave. Ce n'était pas la peur de mourir qui le terrifiait, mais la peur que leur cause meure avec eux s'ils devaient être capturés. Après eux, nul n'oserait plus tenir tête à l'Empereur. C'est avec cette pensée à l'esprit qu'il serra la poignée de son épée et s'arrêta devant la porte pour écouter s'il y avait du bruit plus bas.

Erich se retourna et chercha instinctivement le prince Sigdan, le chef de cette conspiration. Il attendit jusqu'à ce que le noble hoche la tête, puis ouvrit la porte et dévala la courte volée de marches. Tendue, les sens en alerte, il scruta la pièce plongée dans le noir en quête du moindre mouvement. Il n'entendit que le bruissement des rats qui délaiaient entre les caisses et grignotaient la paille jonchant le sol.

Une chandelle offrit un peu de lumière et repoussa les rats dans leurs trous, mais il n'y avait aucun signe de soldats en noir. Erich jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et prit la bougie que lui tendait le baron Thornig.

— On dirait qu'ils ne sont pas encore arrivés, » dit le chevalier. « Loué soit Sigmar ! » Le capitaine se tourna vers l'ouverture aux contours déchiquetés donnant sur le tunnel. Il se rembrunit à l'idée de demander à des aristocrates comme le prince Sigdan et le duc Konrad de patauger dans la boue et les effluents des égouts. Il imagina ensuite la princesse Erna et dame Mirella posant les pieds dans les immondices et en eut un haut-le-cœur. Si seulement il y avait un moyen de leur éviter cela... mais non, ils subiraient un sort bien plus terrible entre les mains de Kreyssig.

Du moins ceux qui ne s'y étaient pas déjà résignés. Il serra les dents en imaginant la charmante princesse mariée à un reptile bouseux comme Kreyssig. Il hésita une seconde, en se demandant s'il ne valait mieux pas en finir les armes à la main.

— Qu'y a-t-il ? » demanda Mihail Kretzulescu. « Pourquoi vous êtes-vous arrêté ? »

L'obscurité dissimula l'embarras qui se dessina sur le visage d'Erich.

— J'ai cru entendre quelque chose, » répondit-il comme pour s'excuser. « Ça devait être un rat. » Le chevalier reprit sa route sans plus d'explication et

se précipita dans le passage étrié, guidé par la puanteur des égouts. La température remonta doucement grâce à la chaleur des immondes fumantes charriées par les rigoles.

Arrivé sur le rebord, Erich s'arrêta pour observer et écouter. Il distingua des voix au loin. Elles étaient faibles et indistinctes, et dans les égouts qui résonnaient, il était impossible de dire d'où elles venaient. Tout ce qu'il comprit, c'est qu'elles étaient nombreuses et qu'il entendait en plus des cliquetis d'armures quand elles se taisaient. Les seuls hommes armés capables de s'aventurer dans les égouts étaient les Kaiserjaeger venus refermer le piège de Kreyssig.

— Par où allons-nous, mon seigneur ? » demanda Meisel, armé d'une épée ébréchée.

Erich fut incapable de lui répondre. Il tourna la tête de gauche à droite en tentant désespérément de comprendre d'où venaient les voix. En attendant trop longtemps pour voir de quel côté venaient les lueurs des Kaiserjaeger, ces derniers finiraient par apercevoir leurs propres chandelles. Ils devaient s'en aller sur-le-champ, avant que Kreyssig n'ait une chance de les remarquer. Mais en faisant le mauvais choix, ils allaient tomber dans les bras du félon.

Plissant les yeux, Erich eut la chair de poule. Des milliers de petits yeux rouges brillants d'une faim obscène l'observaient dans les ombres. Il imagina alors son cadavre flottant dans les affluents, avec une épée de Kaiserjaeger en travers de la gorge et une horde de rongeurs affamés le grignotant jusqu'aux os.

Le chevalier s'immobilisa en apercevant une autre paire d'yeux le dévisageant dans l'obscurité. Ils étaient plus gros que ceux des rats, situés plus haut de surcroît, et il avait la désagréable impression de voir derrière eux une silhouette dégingandée. Mais ils reflétaient la lueur des chandelles avec le même éclat carmin que les rats, comme deux braises avides et malfaisantes. Erich sentit un frisson glacé lui parcourir la colonne vertébrale en fixant du regard l'apparition sinistre.

Puis il oublia le spectre effrayant. Qu'elle soit le fruit de son imagination ou tout droit sortie d'un cauchemar, Erich se détourna de la silhouette sombre en entendant des cris horrifiés derrière lui. Il crut d'abord que les Kaiserjaeger avaient réussi à les surprendre. Une seconde plus tard, il regretta que les brutes de Kreyssig ne soient pas à l'origine de cette embuscade.

Les murs des égouts grouillaient de vermines, de gros rats boursoufflés qui cavalaient sur chacun des rebords quand ils ne pataugeaient pas dans la rigole crasseuse. Une véritable armée de rongeurs vagissants se ruait vers les fuyitifs. Meisel cria de dégoût, se servant du plat de son épée pour repousser les vermines qui lui grimpaient aux jambes. Dame Mirella hurla lorsqu'un animal noir aux crocs démesurés mordit son soulier. Le palatin Mihail Kretzulescu tapait frénétiquement du pied pour écraser les animaux qui grouillaient tout autour de lui.

Erich se jeta sur la horde assourdissante, tendant sa chandelle à la face des

rats qui se rassemblaient aux pieds de la princesse Erna. Le souffle coupé, la femme terrifiée s'écroula dans ses bras. Le chevalier la soutint à l'aide du bras droit et de l'épaule en agitant la flamme sous le museau de la meute.

Un gémissement angoissé résonna dans l'égout. Erich leva les yeux et vit le domestique Gustav qui tenait sa jambe ensanglantée. Un rat pie avait les dents enfoncées dans son genou. Sa jambe céda sous son poids et il tomba face la première dans la marée de rongeurs. Ils le submergèrent aussitôt telle une vague de crocs et de griffes.

— On ne peut rien faire contre eux ! » s'écria Erich en agitant son épée et sa chandelle. « Pas avec ça ! Sauvez-vous !

— Par où ? » demanda le prince Sigdan qui, armé d'une dague ornée de bijoux et d'une épée de gromril, tentait de taillader les vermines grouillant à ses pieds. « Et les Kaiserjaeger ?

— Que Khaine les maudisse ! » s'exclama le duc Konrad, le bras couvert de sang à cause d'une morsure de rat. « Je préfère encore les combattre que d'être dévoré vif ! »

Erich fit volte-face et vit que la voie était dégagée sur leur gauche. Pour une raison inconnue, il n'y avait aucun rat par là. Peut-être avaient-ils été effrayés par les Kaiserjaeger en approche, mais il était hors de question de laisser passer une chance de fuir ces vermines armées de crocs ! Erich hurla à l'attention de ses camarades tout en serrant la princesse Erna contre lui, puis il mena la retraite.

Les rats se précipitèrent à leur suite, couinant et pépiant, dans un vacarme tel qu'on n'entendait plus les voix des Kaiserjaeger. Erich était toujours incapable de dire s'ils se rapprochaient ou s'éloignaient de leurs ennemis. Il s'en moquait de toute façon. La seule chose qui comptait, c'était de fuir la horde de vermines affamées.

Les fugitifs coururent pendant ce qui leur parut une éternité, une dizaine de minutes en vérité. Ce fut une retraite effrayante et abominable. Des guerriers qui avaient affronté des ogres et des seigneurs de guerre orques au champ de bataille fuyaient devant de misérables vermines ! Mais il était impossible d'affronter une telle nuée. Pour chaque rat qu'Erich écrasait d'un coup de bottes, il y en avait dix pour prendre sa place. Ils n'avaient pas trente-six solutions : ils devaient courir sous peine d'être dévorés.

Finalement, alors que, les poumons brûlants, les yeux pleins de sueur, il commençait à croire que son cœur allait exploser, les égouts redevinrent brusquement silencieux. Erich osa s'arrêter pour jeter un coup d'œil derrière lui. Il s'essuya le visage et n'en crut pas ses yeux.

Les rats avaient disparu ! Les égouts qui, une seconde plus tôt, grouillaient encore de vermines assoiffées de sang étaient maintenant déserts. Contre toute attente, la horde avait décidé de renoncer à la traque !

— Où sont-ils partis ? » haleta Erna, incrédule.

— Inutile de traîner, » répondit Erich. Sa main s'attarda quelques instants contre les doigts de soie de la princesse puis, avec une douceur extrême, il la

conduisit jusqu'à son père. Le chevalier hocha la tête d'un air grave en voyant la gratitude du baron Thornig. Il n'avait pas franchement le sentiment d'avoir rendu service à la princesse, car ce qui l'attendait était aussi répugnant qu'une armée de vermines affamées.

— On dirait qu'on a réussi à échapper aux Kaiserjaeger, » observa le comte van Sauckelhof, qui tentait d'endiguer le flot de sang coulant de ses plaies aux jambes. « Mais où sommes-nous ? »

Meisel rengaina lentement son épée et regarda tout autour de lui, puis il hocha doucement la tête.

— Je crois que nous sommes tout près du fleuve. » Il indiqua la rigole boueuse du pouce pour leur montrer les arêtes de poisson prises dans les effluents, puis il désigna le tunnel. « Il devrait rapidement déboucher sur le Reik. Le courant est plus fort et l'air un peu plus frais.

— Peu importe où cela nous mène tant que l'on sort de ces fichus égouts ! » grogna le duc Konrad.

— C'est la meilleure idée que j'ai entendue de la journée, mon seigneur ! » dit Erich.

Pressé de respirer de l'air pur et de revoir le ciel, le petit groupe de nobles et d'idéalistes reprit son chemin précipitamment. Pas un ne lança un regard derrière lui. Pas un ne vit la paire d'yeux rouges luisants qui les observait dans l'obscurité. Pas un n'entendit le ricanement aigu de la créature dégingandée à laquelle appartenaient ces yeux.

— Trouvez-les, » gronda Kreyssig en jetant un regard furieux au sergent des Kaiserjaeger. Le soldat le salua sèchement et repartit en toute hâte dans le tunnel qui menait à la cave de dame Mirella. Kreyssig se rembrunit en entendant les cris des autres hommes qui fouillaient les égouts. Exception faite d'un cadavre, ils n'avaient pas trouvé la moindre trace des conspirateurs. Un cadavre de toute façon inutile, car atrocement rongé.

— Commandant, » siffla une voix aiguë dans l'obscurité. Kreyssig fit volte-face, dague au poing. Il distingua tout juste la silhouette accroupie près des décombres d'une colonne. Il n'y avait aucune erreur possible. Ce monstre difforme était l'un de ses amis mutants : les yeux et les oreilles secrets des Kaiserjaeger.

Les yeux brillants de colère, Kreyssig ne rengaina pas son poignard.

— Ils se sont échappés, » grogna-t-il. « Malgré votre connaissance présumée des égouts, les traîtres se sont échappés ! Si vous nous aviez amenés ici plus rapidement, si vous aviez trouvé un chemin plus direct, j'aurais pu les prendre dans mes filets ! »

Face à la colère de Kreyssig, le mutant se fit tout petit et posa son nez de rat contre le rebord crasseux en signe de soumission.

— Pardon-pitié, grand-terrible commandement ! » couina le mutant. « Essayer-aider, oui-oui, essayer-aider beaucoup-beaucoup ! »

Kreyssig réprima l'envie de donner un coup de pied à l'abomination

croquevillée pour lui faire avaler ses dents.

— Ils se sont échappés ! » répéta-t-il.

Le mutant se redressa légèrement. Ses yeux brillaient de rouge à la lueur de la lampe à huile de Kreyssig.

— Pas tous-tous, » siffla la créature, qui se redressa avec fierté. « Attraper-prendre un, » affirma-t-elle. « Tuer-blesser, » ajouta-t-elle comme pour s'excuser. « Ramper pour mourir-mourir. Mais trouver-prendre ça avant que viande-traître partir ! » Le mutant fourra la main sous son manteau crasseux et sortit un morceau de parchemin d'une poche cachée. Puis il tendit sa patte couverte de fourrure à Kreyssig. Le commandant fit une grimace dégoûtée. Il désigna les décombres d'un air fâché pour faire comprendre au mutant qu'il pouvait y poser son trophée.

Kreyssig était contrarié par l'échec des sous-hommes qui lui servaient d'alliés. Il commençait à se dire que les mutants ne lui étaient plus d'aucune utilité quand il ramassa la lettre. Il gloussa d'un air cruel en lisant les fragments de phrases.

— C'est bien, » dit-il. « Toi et les tiens avez bien travaillé. » Devant le compliment de Kreyssig, le mutant hocha la tête. Le commandant, lui, avait déjà chassé la créature de ses pensées. Il ne pensait plus qu'à la lettre et à la manière dont il allait annoncer à l'Empereur Boris que son général préféré s'entendait avec une conspiration visant à le déposer.

D'abord son mariage avec la princesse Erna, puis l'anéantissement de la carrière du Reiksmarshal Boeckenfoerde. De grandes choses attendaient Adolf Kreyssig.

Son ambition n'avait aucune limite.



Skarogne Vorhexen, 1111

Un vent de panique soufflait sur Skarogne. Les yeux des rats brillaient de peur, et leurs glandes suintaient de musc. Les vermines de choc du clan Rictus et leurs esclaves avaient envahi le dédale de bâtiments délabrés et de tunnels, tentant de maintenir l'ordre avec une grande violence. Pas moins de douze émeutes d'esclaves avaient éclaté dans différents terriers. Plusieurs clans mineurs avaient profité du désordre pour mener à bien leurs vendettas personnelles contre des rivaux, pillant des terriers, massacrant les reproductrices ennemies et leurs petits.

L'agitation était due aux tunnels infestés du clan Verms. D'autres hommes-rats avaient succombé à la peste. Cette fois, le seigneur des vers Pustule n'avait pas pu empêcher la nouvelle de la maladie de quitter la Ruche. La fascination avec laquelle chacun avait vu la peste noire décimer les choses-

hommes par milliers avait laissé place à la terreur, car les skavens étaient maintenant conscients qu'elle pouvait sévir parmi eux.

Pustule Moultragratte avait assisté au conseil convoqué à la hâte. On avait voté pour décider des mesures à prendre pour contrôler la peste. Jamais dans toute l'histoire du conseil ce genre de vote n'avait suscité une telle unanimité. Pustule avait été le seul à refuser l'isolement de la Ruche et l'extermination de tous ceux qui y vivaient. D'ailleurs, il avait dû verser d'imposants pots-de-vin pour éviter de connaître lui aussi le même sort. Exception faite de lui-même et d'un groupe de proches, les skavens de la Ruche allaient être sacrifiés pour le bien du royaume.

Pustule avait choisi, à dessein, Puskab Crasse-Fourrure parmi les rares élus. Chaque homme-rat qui avait pu quitter la Ruche avait coûté cher au clan Vermes, mais parmi eux, Pustule avait le sentiment que le prêtre de la peste lui offrait le plus de chances de récupérer sa fortune.

La peste noire avait frappé peu après la tentative de meurtre de l'archiseigneur de la peste Nurglitch. Aux yeux de Pustule, il ne pouvait pas s'agir d'une coïncidence. La théorie de Puskab s'était confirmée : Nurglitch disposait de traîtres chargés de propager la maladie au sein du clan Vermes. Mais le clan Pestilens s'était montré plus fin que Pustule n'aurait pu l'imaginer. Plutôt que d'agir ouvertement contre les Vermes, plutôt que de s'appuyer sur la peste pour les balayer, les Pestilens avaient dressé tout le royaume des skavens contre eux !

Puskab parcourait les tunnels sinueux de la Ruche au pas de course pour ne pas se laisser distancer par la clique des chefs. Il veillait à garder un œil sur Nakkal Doigtnoir, le grand argentier du clan Vermes. Chargé de recenser et de protéger les revenus de l'huile de ver, Nakkal comptait parmi les serviteurs les plus importants de Pustule. D'autant qu'il avait détourné une bonne partie des bénéfices du clan et caché son butin à l'écart de la Ruche, cela ne faisait aucun doute. Pustule allait vouloir mettre la main sur ce trésor, mais pour cela, encore fallait-il que Nakkal reste en vie. Quelque temps du moins. Si un des sbires du seigneur des vers avait reçu des instructions pour échapper à la destruction de la Ruche, c'était bien Nakkal.

Différents groupes de chefs et de seigneurs de guerre s'étaient constitués et couraient dans les tunnels. Ils avaient abandonné leurs sbires à leur sort. Les autres groupes avaient cependant reçu de faux itinéraires. Leur chemin les menait dans des tunnels envahis de vermines de choc où ils étaient abattus à coups de jezzail. Les hurlements de ceux qui avaient été trahis par Pustule résonnaient dans les terriers condamnés.

Puskab remercia Pustule pour sa prévoyance, ce qui ne l'empêcha pas de contracter ses glandes en se disant que son groupe courait peut-être lui aussi à sa perte. Mais globalement, les skavens n'étaient pas prêts à rester les bras croisés en attendant la mort. Ceux qui ne se livraient pas au pillage du terrier principal s'étaient réunis en grandes meutes et suivaient la piste des chefs

dans l'espoir de pouvoir s'échapper eux aussi.

Peu de skavens suivaient le groupe de Puskab. Le prêtre de la peste avait d'abord inspiré la peur et la méfiance, mais beaucoup l'évitaient, car ils le croyaient à l'origine de leurs malheurs. Ils n'étaient tout de même pas assez terrorisés pour en oublier leur peur et se jeter sur le sorcier cornu. La haine ne les animait pas depuis assez longtemps pour leur donner le courage de passer à l'action. Et il ne comptait pas leur en laisser le temps.

Les skavens hâtèrent le pas dans les tunnels étriqués aux parois couvertes d'insectes de toutes formes et tailles. Parfois, le petit groupe se ruait dans un passage secondaire, lorsqu'arrivait une meute importante de réfugiés. À un moment, ils durent attendre qu'un scorpion géant sorti de sa cage et tenant un homme-rat à demi dévoré entre ses pinces passe dans le tunnel. Par deux fois, ils durent battre en retraite devant d'énormes mères génitrices, une escorte d'eunuques et d'esclaves tentant de mener les femelles décérébrées vers un lieu sûr imaginaire. L'odeur dégagée par les génitrices effrayées suffit à attirer quelques chefs, qui en oublièrent leur sécurité et se précipitèrent vers elles, l'instinct les poussant à les protéger aux dépens de leur vie.

Le crépitement des jezzails, plus haut, leur fit comprendre que les réfugiés s'approchaient de l'une des dizaines de sorties de la Ruche. Le parfum métallique du sang de skaven, l'odeur âcre de la poudre à malepierre, le musc nauséabond de la peur, tout cela combiné créait une puanteur de profond désespoir.

L'étroit tunnel s'élargit en remontant vers une arche de pierre. Des dizaines de skavens jonchaient les environs. Certains bougeaient encore. Plus loin, une phalange d'hommes-rats Rictus, lesquels croulaient sous le poids de leurs armures de plates et de mailles, se tenait prête à faire usage de ses lances. Entre les rats-lanciers apparaissaient des tireurs d'élite du clan Skryre aux yeux rouges brillant d'une lueur malicieuse à la lumière des lanternes à huile de ver. Chacun d'eux portait un imposant tube en acier posé sur un trépied enfoncé dans le sol. Les jezzails étaient plus grands que les hommes-rats qui les portaient. D'ailleurs, il fallait deux skavens pour les bourrer de poudre et y introduire une balle.

Puskab plissa les yeux en constatant l'importance du cordon qui scellait la ruche. Face à un tel nombre, sa magie était inutile. Il pouvait en tuer vingt ou trente avec une boule de putrescence incandescente, mais il se ferait ensuite tailler en pièces par les jezzails. Son seul espoir était maintenant son utilité aux yeux de Pustule. Restait à voir si le seigneur des vers allait respecter sa parole.

— Moultratte tuer-manger viande-traître ! » s'écria Nakkal d'une voix aiguë et terrifiée. C'était le mot de passe convenu entre Pustule et les grandes-dents qu'il avait soudoyés. Que la trahison ait été éventée ou que les gardes aient reconsidéré cet accord et...

Une vermine de choc balafree s'avança de quelques pas en écartant les lances de ses troupes. Il portait un casque humain cabossé et une pépite de

malepierre pendait au lobe de son oreille.

— Retard-retard, viande-stupide ! » grogna le grande-dent. Il jeta un regard inquiet par-dessus son épaule puis agita le bras d'un air impérieux. « Dépêche-dépêche ou reste-brûle ! »

Ils n'eurent pas besoin de se l'entendre dire deux fois. Puskab se rua aux côtés des chefs Verms et poussa Nakkal en atteignant le passage qui s'était ouvert entre les vermines de choc. Son empressement fut rapidement justifié. Un cri perçant retentit dans le tunnel – le cri d'une sentinelle invisible. Les grandes-dents reformèrent aussitôt les rangs, empêchant les chefs les plus lents de s'enfuir. L'officier grande-dent grogna brutalement un ordre. Les vermines de choc frappèrent aussitôt à coups de lance, embrochant les fuyards qui se tenaient encore devant eux. Les quelques individus qui évitèrent leurs armes et tentèrent de fuir dans la Ruche furent abattus par les tireurs d'élite vagissants.

Puskab comprit rapidement le zèle du grande-dent. Une foule imposante de skavens apparut à l'entrée du large tunnel. Parmi eux figurait un grand nombre de carrioles en forme de tonneau poussées par des meutes d'esclaves émaciés. Sur les véhicules apparaissaient des groupes d'hommes-rats vêtus de cuir, aux pattes et aux avant-bras couverts d'une épaisse toile cirée, la tête cachée derrière de curieux masques de fourrure imprégnés de vinaigre à en croire les relents. L'odeur du clan Skryre se dégageait des skavens masqués et chacun d'eux s'affairait autour d'un écheveau de rouages en cuivre et de tuyaux en boyau de rat.

— Place ! » gronda le grande-dent en lançant un regard d'avertissement dans la direction de Puskab. Le prêtre de la peste s'exécuta rapidement et les étranges carrioles passèrent lentement devant lui. Une seconde meute de vermines de choc arriva. Celles-là portaient la fourrure rousse et l'armure noircie du clan Volkyn. Elles se déployèrent pendant que les imposants véhicules du clan Skryre entraient dans la Ruche. Des couinements excités se firent entendre parmi les guerriers lorsqu'une foule de skavens en haillons apparut à l'autre bout du tunnel. Ils se mirent à frapper leurs boucliers avec leurs épées d'un air impatient et un épouvantable vacarme régna bientôt dans le couloir.

La foule de skavens du clan Verms hésita quelques secondes seulement, puis se mit à pousser des hurlements féroces. Comme folle furieuse, la horde d'hommes-rats désespérés chargea. Les technomages perchés sur les carrioles démarrèrent alors leurs machines arcaniques. Certains tripotaient des valves pendant que d'autres actionnaient le groupe de pompes et de treuils. Devant chaque véhicule, un homme-rat solidement charpenté leva un lourd tuyau pourvu d'un large embout en métal.

Rapidement, de la fumée jaillit du bec des tuyaux, qui crachotèrent presque aussitôt des étincelles verdâtres. Elles dansèrent ainsi quelques instants avant de laisser place à des jets de flammes émeraude scintillantes.

La horde hurla lorsque le déferlement de flammes la balaya. Des hommes-

rats sautèrent en l'air, leur fourrure embrasée, leurs chairs fondant sur leurs os. Des dizaines d'entre eux furent réduits à de simples tas de viande fumante en un clin d'œil. Plus encore se mirent à hurler de douleur en tentant de traîner leur carcasse mutilée dans l'ombre de la Ruche.

Les technomages s'esclaffèrent en constatant le carnage causé par leurs armes, et les guerriers du clan Volkyn poussèrent des acclamations devant le spectacle des corps incandescents gisant sous leurs yeux. Encouragés par la facilité du massacre, les technomages hurlèrent à l'adresse des esclaves enchaînés aux flancs des chariots, en leur ordonnant de s'enfoncer en territoire Vermes.

— Ils vont brûler toute la Ruche. »

Surpris de voir Pustule Moultragrate près de lui, Puskab tourna la tête. Il avait été tellement fasciné par la démonstration de technosorcellerie hérétique du clan Skryre qu'il n'avait pas décelé l'odeur du seigneur des vers et de ses gardes.

« Ils appellent ça lance-feu, » siffla Pustule. « Ça marche avec un mélange d'huile de ver et de malepierre. » Il pencha brusquement la tête d'un côté, puis de l'autre, comme s'il cherchait quelque chose parmi les rangs des vermines de choc Rictus.

— Nakkal perdu-parti, » dit Puskab, qui se doutait de qui pouvait bien chercher Pustule. Le prêtre de la peste fut amusé de constater que le chef avait eu un petit accident.

Pustule montra les dents.

— Tout ça, c'est la faute de ce suceur de puces au derrière plein de furoncles de Nurglitch ! » Le seigneur des vers brandit le poing en pestant tout bas.

— Nous allons-devons essayer-essayer encore, » dit Puskab.

Pustule gratifia le prêtre de la peste d'un sourire grimaçant.

— Nous ? » se moqua-t-il. « Non-non, pas *nous* ! *Toi* ! » Le seigneur des vers tendit une patte tremblante en direction de Puskab. « Tu vas tuer-massacrer Nurglitch ! Défie-le pour son siège au conseil ! Prends sa place-peau d'archiseigneur de la peste ! »



Bylorhof
Ulriczeit, 1111

Quand Frederick sortit de sa stupeur, le monstre avait disparu. Ramassant une masse cloutée dans une des cellules autrefois occupées par les templiers, le prêtre sortit pour inspecter les alentours du temple. Un vent froid charriaient de la neige sur les rangées de sépultures, recouvrant les pierres tombales d'un épais manteau blanc. Au loin, on entendait les hurlements lugubres d'un chien

qui brisaient le silence inquiétant de la nuit. Mannslieb était quasiment pleine, si bien que le clair de lune argenté du grand astre éclipsait la lueur maladive de Morrslieb.

Aidé du clair de lune et de sa chandelle, Frederick fit le tour du temple, prêt à user de sa masse d'armes. La neige craquait sous ses pas. Il cherchait des traces du mort-vivant, mais si celui-ci en avait laissé derrière lui, la neige les avait visiblement recouvertes.

Le prêtre fut pris d'un rire nerveux. S'il en avait laissé et s'il existait bel et bien. S'il n'était pas le fruit de son imagination. S'il n'était pas en train de devenir fou.

Puis ses pas le menèrent sur le côté de l'édifice, à la fenêtre ornée qui donnait sur le sanctuaire. Il baissa les yeux et eut la chair de poule. Abrité par l'avant-toit, le sol n'avait pas encore subi les assauts de cette nouvelle chute de neige. Il vit clairement des traces de pieds, fut parcouru d'un frisson comme il n'en avait jamais connu. Il distinguait très nettement les traces d'orteils, des orteils à l'image de longues griffes. Des orteils dépourvus de chair. Preuve que la créature n'était pas le fruit de son imagination, Frederick trouva aussi un lambeau de peau desséchée accroché au cadre de la fenêtre, là où le mort-vivant s'était plaqué contre le verre pour observer le sanctuaire.

Serrant la masse un peu plus fort, Frederick se détourna de la fenêtre. Il scruta les rangées de tombes, en se demandant où le monstre avait bien pu passer. Il se sentait obligé de traquer l'abomination. Malgré le sort hérétique qu'il avait lui-même évoqué, il se voyait toujours comme un prêtre de Morr et il était de son devoir d'offrir la paix aux morts sans repos.

La porte entrouverte de la vieille crypte fut poussée par le vent et frappa violemment le mur de granit sculpté. Frederick fut pris d'un frisson. Nul n'aurait dû ouvrir cette porte. Même les pires pillards évitaient les jardins de Morr, par peur de la peste, sinon du souvenir d'Ariztid Olt et des actes abominables commis dans ce cimetière.

Pour avancer vers le mausolée, Frederick dut réunir un courage dont il ne se serait jamais cru capable. À chaque pas le prenait l'envie de fuir, de battre en retraite dans le temple et de se rouler en boule derrière l'autel. Haletant, il avait la chair de poule et sentait ses cheveux se dresser sur son crâne. Il sentait de tout son être l'aberration qui l'avait précédé et avait livré la porte aux caprices du vent.

Le prêtre atteignit néanmoins l'entrée du mausolée. Il s'arrêta sur le seuil en regardant en silence les nombreuses traces de pas qui avaient soulevé la poussière accumulée pendant des siècles. Les marches qui s'enfonçaient dans l'obscurité étaient couvertes de touffes d'herbe des marais et de boue. Frederick entendit des grattements à peine perceptibles et comprit tout de suite qu'il ne s'agissait pas de rats.

Frederick se mit à prier son Dieu, puis se tut. Après ce qu'il avait fait, le blasphème avec lequel il avait profané le temple de Morr, il n'avait pas le droit d'en appeler à la bienveillance de celui-ci. Il l'avait déçu. Peut-être était-

ce une épreuve visant à se racheter. Si oui, il était bien décidé à relever ce défi seul.

Une chape d'ombre s'abattit sur lui lorsqu'il descendit dans la crypte à l'odeur de moisi. La lumière de sa chandelle semblait décroître à chaque pas, comme si la tombe s'offensait de l'intrusion d'une flamme. Quand elle se mit à vaciller, le prêtre manqua de céder à la panique.

Des bruits de pas traînants se firent à nouveau entendre. Ils étaient plus près, assez pour faire sursauter le prêtre. Il avait imaginé sa proie au fond de la tombe, et non près de l'entrée. Jetant un regard inquiet à la flamme mourante de sa chandelle, il se dirigea droit vers les bruits.

À peine eut-il fait quelques pas qu'une odeur de pourriture l'assaillit. Une forme émergea de la pénombre à la lueur vacillante de la bougie. Surpris, Frederick recula en se retrouvant face à face avec un paysan de Bylorhof en décomposition. Ayant joui des attentions des vermines des marais, le visage de l'homme n'était quasiment plus qu'un crâne à nu. Des vers grouillaient dans ses chairs, un poisson-chat mort dépassait de sa joue, et d'épouvantables scarabées d'eau marchaient dans ses cheveux collés par la vase.

Frederick envoya un coup de masse d'armes dans la face du monstre. Le crâne pourri fut pulvérisé et éclaboussa le mur de la crypte de boue et d'esquilles. La créature oscilla quelques instants, comme si elle ne s'était pas encore aperçue qu'on lui avait écrabouillé le cerveau, puis elle s'écroula sur le sol poussiéreux.

Un zombie ! Ce mot absurde lui vint tout naturellement à l'esprit. Des revenants animés sans but ni motivation, des horreurs silencieuses à l'antithèse de la vie et de la mort. C'était la forme de mort-vivant la plus simple, des cadavres inintelligents dénués d'âme et de volonté.

Mais Frederick repensa au noir savoir d'Arisztid Olt et une pensée troublante lui traversa l'esprit. Les zombies devaient leur existence à la magie noire et étaient dirigés par une force extérieure, une volonté supérieure qui animait leurs coquilles vides. Il comprit soudain pourquoi ces choses étaient apparues. Un monstre terrifiant était entré dans le cimetière et se cachait peut-être encore parmi les tombes. Sorcière ou démon, ce monstre en appelait aux morts impies en les sortant de leur tombe du marais.

Le prêtre sentit son cœur s'emballer. Quelque part, dans les catacombes obscures, une puissance maligne réunissait ses forces. Il fallait l'arrêter, l'arrêter avant qu'elle ne puisse menacer la ville.

Frederick emprunta les tunnels en serrant fort sa masse cloutée. Il tentait de percer la pénombre, tentait de compenser la lueur de plus en plus faible de sa chandelle. Des bruits de pas traînants se firent entendre plus loin. Il comprit qu'il y avait plusieurs morts-vivants, mais fut incapable de dire s'ils étaient dix ou cent. Si le destin lui souriait, il n'aurait même pas à le savoir. Seul un ennemi comptait : la puissance occulte qui avait animé les zombies dans les marais.

Le prêtre poursuivit son chemin dans le noir. De temps à autre, un cadavre

décomposé sortait des ombres. Un bon coup de masse l'y renvoyait aussitôt, ne laissant derrière lui qu'un tas de membres brisés et d'os pourris. Frederick eut la chair de poule en constatant comment les zombies réagissaient à ses attaques. Ne faisant rien pour se défendre ou l'attaquer, ils se contentaient de reculer sous ses coups, de s'écarter en titubant.

Peut-être leur maître n'était-il pas conscient de sa présence. Peut-être le monstre avait-il utilisé tous ses pouvoirs pour réanimer les morts, ce qui l'obligeait maintenant à se reposer pour reprendre des forces. Il espéra que c'était bien le cas, qu'il pourrait le surprendre et l'occire avant qu'il ne soit assez puissant pour s'opposer à lui.

Il perçut du mouvement un peu plus loin et s'arrêta aussitôt. Quelle que soit la chose qui se tenait devant lui, elle évoluait avec une énergie dont étaient dépourvus les zombies rencontrés jusque-là. Des visions de goules et de vampires lui traversèrent l'esprit. Là encore, il ressentit l'impérieux besoin de prendre ses jambes à son cou. Là encore, il ne perdit pas courage. Ce qu'il y avait un peu plus loin n'était peut-être pas au courant de sa présence. Il avait peut-être une chance de le prendre par surprise.

Poussant un gémissement inarticulé, le prêtre chargea dans le noir en portant un violent coup de masse devant lui. Frederick hurla de douleur quand son arme s'écrasa contre une force inébranlable qui lui parcourut le bras de tremblements. Blessé, il recula d'un pas en tendant sa chandelle vacillante vers son adversaire.

Un sourire incrédule se dessina sur son visage. Il n'y avait point de démon dans l'obscurité, seulement un pilier lisse d'obsidienne, un monument élevé à la gloire d'un templier mort depuis bien longtemps. L'ouvrage était marqué d'une éraflure. La masse n'avait pas réussi à lui infliger davantage de dommages. Le pilier avait conservé son lustre malgré le passage des ans et Frederick y voyait presque son reflet à la lueur de la bougie.

En s'imaginant attaquer le monstre qui hantait les catacombes, Frederick avait frappé son propre reflet. L'absurdité de la situation lui arracha un rire amer.

Un rire qui mourut sur ses lèvres lorsqu'il entendit des bruits de pas traînants derrière lui. Son attaque contre le pilier avait beau avoir été absurde, elle avait eu des conséquences terribles. Guidés par la puissance maligne de leur maître, les zombies étaient maintenant conscients de sa présence. Il les voyait, attirés par la lumière, leur face violette, leur langue gonflée sortant de leur bouche figée dans un ultime rictus.

Frederick empoigna sa masse de l'autre main et se prépara à affronter la horde de morts-vivants.

— Ne vous approchez pas ! » les prévint-il.

À sa grande surprise, les zombies s'immobilisèrent. Telles des statues macabres, ils se figèrent en observant le prêtre de leurs yeux vides.

Brandissant sa masse, encourageant sa flamme à redoubler de vigueur, Frederick fit un pas vers les zombies qui l'attendaient. Les monstres ne

bougèrent pas d'un pouce. Un froid terrible lui glaça le cœur, un doute si monstrueux qu'il refusa de l'accepter.

« Lai... » Il en perdit la voix. Il lécha ses lèvres tremblantes et réessaya. « Laissez-moi passer. »

Horrifié, il ouvrit la bouche en grand en voyant les zombies s'agiter et s'aligner contre les murs des catacombes pour lui dégager le passage. Cette obéissance aveugle lui inspira une terreur sans nom.

Frederick passa devant les zombies en courant, sans même leur jeter un regard, puis il quitta la crypte aussi vite qu'il le put pour échapper à sa terrible découverte.

Il pouvait fuir les zombies, mais ne pouvait pas fuir la vérité. Les morts-vivants avaient été appelés par une force terrible, une force assez grande pour les plier à sa volonté. *Il* était le démon du cimetière. *Il* était la puissance maligne qui sortait les morts de la tombe.

Frederick van Hal avait surpassé Arisztid Olt.

Il était maintenant le nécromancien de Bylorhof.

✧ CHAPITRE XIV ✧



*Altdorf
Vorhexen, 1111*

L'archilecteur Hartwich déambulait lentement dans le chauffoir. Le prêtre était vêtu d'une robe de lin grossière, une simple ceinture de corde à la taille, son crâne rasé gris cendre. On lui avait taillé le symbole de la comète à queues jumelles dans les paumes des mains et le sang coulait encore. À ses côtés marchaient deux chevaliers aux armures d'écailles ciselées d'or, sur le surcot desquels apparaissaient le crâne et le marteau des chevaliers du Sang de Sigmar, la garde templière de la grande cathédrale.

Avachi sur son trône, entre deux feux de joie ronflants, le grand théogoniste Thorgrad dévisageait l'archilecteur Hartwich humilié.

— As-tu réfléchi à ton hérésie ? » demanda-t-il d'une voix encore plus vieille que ne l'aurait laissé deviner son corps fripé.

Hartwich leva la tête.

— Pardonnez-moi, Votre Sainteté, mais ce n'est pas une hérésie et je n'abjurerais pas. »

Thorgrad se pencha en avant.

— Si tu acceptes de mourir avec l'âme noircie par ce péché, la grâce de Sigmar te sera refusée. Ton esprit sera banni, condamné à l'errance jusqu'à ce que les démons du Chaos s'en emparent.

— Mon cœur est pur, Votre Sainteté, » insista Hartwich. « Si je dois mourir sans cérémonie, finissons-en. Sigmar me jugera à mes actes. »

Une étincelle de fierté illumina les yeux de Thorgrad.

— Un homme peut risquer sa vie pour ce qu'il croit être juste. Seul un saint peut la risquer pour ce qu'il sait être juste. »

Hartwich se leva sans cacher sa surprise. Thorgrad s'exclama face à l'incompréhension de son interlocuteur, mais c'était un rire las, sans aucune joie.

« Quand tu dis que Sigmar te jugera, peut-être l'a-t-il déjà fait. » Thorgrad fit un geste en direction des feux de joie, des atours de sa chambre d'audience déplacés dans le chauffoir. « Je suis un homme aux abois. J'ai peur de mourir. J'ai peur de la peste. J'ai peur de me présenter devant Sigmar et de répondre de mes crimes. »

Thorgrad défit le col de sa robe et dévoila d'horribles bubons noirs.

« Malgré toutes mes précautions, la peste m'a trouvé. Je vais mourir. Je le sais maintenant. Comme toi, je vais devoir faire face à Sigmar et expier mes hérésies.

— Vos hérésies, Votre Sainteté ?

— Oui, » fit Thorgrad en hochant la tête. « Comme tu le sais, j'ai été lecteur de Nuln. J'ai servi auprès du grand théogoniste Uthorsson. J'ai assisté à sa lente descente dans la dégénérescence, le blasphème et l'idolâtrie. Je l'ai vu se détourner de la lumière de Sigmar et embrasser l'obscurité de la Vieille Nuit.

»

Le grand théogoniste se renfonça dans sa chaise, les yeux en larmes et la voix éraillée.

« J'étais là quand Uthorsson a commencé à faire appel au Prince des Plaisirs. Je n'ai rien fait lorsqu'il a profané le temple en commettant les pires atrocités. J'avais peur, » affirma-t-il en regardant Hartwich droit dans les yeux. « Comprends-tu ? J'ai eu peur de m'élever publiquement contre ce que je savais être une obscénité parce qu'Uthorsson était grand théogoniste et que je craignais son pouvoir. Je me suis caché derrière mes vœux et mes serments, en me convainquant qu'il ne n'appartenait pas de remettre en cause les actes du grand théogoniste. Je suis resté les bras croisés et les horreurs d'Uthorsson n'ont fait qu'empirer. Je n'ai rien fait, Wolfgang, rien pour arrêter cet épouvantable avilissement. Mais j'ai fini par agir. Lorsque je n'ai plus eu d'autre choix. Lorsque j'ai compris que si je ne m'opposais pas à lui, j'allais être accusé de complicité. Les inquisiteurs du temple de Verena enquêtaient sur les rumeurs d'orgies nocturnes et de sacrifices humains perpétrés dans l'enceinte de la cathédrale. Je savais qu'ils finiraient par tout découvrir, et j'ai compris que c'était bien l'intention d'Uthorsson : ternir le Temple afin que la foi sigmarite soit discréditée et déshonorée à tout jamais. C'était la grande offrande qu'il souhaitait faire à Slaanesh. »

Thorgrad serra les accotoirs de sa chaise.

« Je l'ai arrêté. J'ai arrêté Uthorsson avant que les simples rumeurs et soupçons ne laissent place à l'opprobre. » Une lueur fanatique envahit les yeux du vieux prêtre. « J'ai attendu jusqu'à ce que lui et son immonde cabale se livrent à leurs obscénités dans le sanctuaire. Je les y ai enfermés, en barrant les portes à l'aide de fer froid pour qu'il ne puisse pas demander à ses démons de le libérer. Puis j'ai mis le feu au temple. Les flammes ont alors dévoré ce sanctuaire profané et la corruption qui y sévissait ! »

Le prêtre parut vidé de toutes ses forces et s'enfonça dans la chaise.

« Est-il mal de terrasser l'Ennemi ? Sigmar seul en jugera. Comme toi, je suis prêt à m'en remettre à Lui. »

Hartwich secoua la tête comme s'il digérait cette incroyable révélation. Certes, les rumeurs avaient parlé de l'hérésie du mandat du grand théogoniste Uthorsson, mais il n'avait jamais imaginé une aberration d'une telle ampleur, pas plus que le rôle que Thorgrad avait joué pour mettre un terme à ce sacrilège.

« J'admire ta bravoure, Wolfgang. J'aurais tant aimé avoir ton courage quand j'en avais tant besoin. Mais il est trop tard maintenant. Mon sort est fixé.

— Et le mien ? » C'était une question impertinente. Il avait déjà subi les rituels préliminaires à une exécution religieuse. Il savait déjà que sa condamnation avait été exigée par Kreyssig et Boris l'Avide.

Thorgrad sourit.

— Wolfgang Hartwich doit mourir. » Le grand théogoniste leva la main et désigna le couloir quittant le chauffoir. « À l'heure qu'il est, il est allongé dans sa cellule, où il médite ses crimes de lèse-majesté. Au matin, il sera livré au bûcher.

— Je ne comprends pas. Qu'êtes-vous en train de me dire ?

— Wolfgang Hartwich ressemblait étrangement à l'un de mes assistants, l'infortuné frère Richter, qui a attrapé la peste noire. Après la crémation, je ne pense pas que le commandant Kreyssig pourra faire la différence. » Le grand théogoniste sourit et lui montra une porte située de l'autre côté de la pièce.

« Derrière cette porte, tu trouveras des vêtements et des provisions, mon fils. Ces preux chevaliers te feront sortir de la cité et t'accompagneront où tu le souhaiteras. Je suis désolé de ne rien pouvoir faire pour Wolfgang Hartwich et sa cause, mais je suis certain que tu honoreras sa mémoire. »

Hartwich s'agenouilla une dernière fois devant le grand théogoniste mourant.

— J'en ferai l'œuvre de ma vie, Votre Sainteté. Par la grâce de Sigmar, je poursuivrai l'œuvre de Wolfgang Hartwich.



Middenheim *Vorhexen, 1111*

Des remparts de Middenheim, Mandred avait un très bon point de vue sur les taudis sordides coincés entre les chaussées. De misérables petits feux de camp apparaissaient entre les tentes et les cahutes. Des porcs et des chèvres faméliques tremblaient dans les enclos de fortune constitués de piquets et de chaume. Parfois, on apercevait une tache blanche, la robe d'une prêtresse de Shallya visitant les malades. Au fil des semaines, leur nombre avait cependant décru. Le prince tenta de se convaincre que c'était parce qu'elles étaient occupées dans l'infirmerie aux allures d'étable. Il ne voulait pas croire qu'elles succombaient elles aussi à l'épidémie qu'elles tentaient d'enrayer.

Chaque jour, des caravanes pleines de miséreux arrivaient lentement, ralenties par la neige. La plupart acceptaient leur sort et ajoutaient leur misère à celle des taudis. Quelques-uns effectuaient cependant la longue ascension jusqu'en haut d'une des chaussées. Une fois à la porte, on leur demandait de

faire demi-tour en les prévenant que Middenheim était fermée à tous les étrangers. Certains refusaient alors de voir leur dernier espoir s'évanouir et se jetaient dans la barbacane en s'imaginant pouvoir franchir les défenses de la ville.

Mandred tournait toujours la tête avant que les malheureux ne soient abattus par les archers. Une famille de lépreux vivant dans une grotte, au pied de l'Ulricsberg, venait plus tard enlever les corps.

Le prince était malade de voir les souffrances de ces gens, d'en être si proche et de ne rien pouvoir faire. Son père avait interdit toute intervention, en lui affirmant qu'il valait mieux se dire que les réfugiés étaient déjà morts. Il allait devoir s'endurcir le cœur. C'était le seul moyen de garder Middenheim à l'abri.

Mandred refusait de céder à cette forme atroce de pragmatisme. Le rôle du graf était bien de protéger les habitants de la cité, mais ne devait-il pas protéger son prochain tout simplement ? Tourner le dos à ces gens ne lui faisait pas honneur, le rendait moins humain aux yeux de son fils. Mandred avait toujours été proche de son père, mais il ne reconnaissait plus l'homme qui était assis sur le trône de Middenheim et qui portait la couronne du Middenland.

Du vacarme, à la lisière des taudis, attira l'attention du jeune homme horrifié. Il vit une meute de silhouettes hirsutes jaillir de l'orée des arbres et charger un groupe d'enfants qui jouaient tout près. Avant que les adultes ne puissent réagir, des pattes velues s'étaient refermées sur plusieurs bambins, qui furent emportés vers la forêt. Mandred sanglota une prière à l'attention d'Ulric, en le suppliant pour que les hommes arrivent à temps et empêchent l'enlèvement.

L'espace d'un instant, il crut que sa prière avait été entendue. Mandred cria triomphalement en voyant un réfugié imposant faucher un monstre à tête de bouc, qui s'évala de tout son long. La fillette hurlante se dégagea des griffes du monstre. L'homme enragé ne laissa pas la brute se relever. Il s'assit dessus à califourchon, l'attrapa par les cornes et lui brisa le cou d'un geste sec.

Mais la victoire fut de courte durée. Un autre homme-bête chargea le réfugié héroïque tandis qu'un demi-homme ébouriffé le contournait pour rattraper la fillette qui s'enfuyait. Le héros serra les poings et refusa de battre en retraite devant le monstre à tête de bouc. Le braiment de la brute porta jusqu'à la montagne. D'un coup de sa hache en pierre, l'homme-bête pourfendit le réfugié.

Mandred garda les yeux rivés sur la tragédie malgré lui. Il vit les hommes-bêtes se replier vers la forêt en emmenant les morts. Aucun des réfugiés ne les suivit. Tous s'arrêtèrent loin des arbres en agitant les poings d'un air impuissant.

Ce genre de scène se répétait depuis des semaines. Au début, les hommes-bêtes s'étaient montrés timides, ne sortant des bois que pour se jeter sur des proies seules, sous couvert de l'obscurité. Mais chacun de leurs succès les

avait rendus un peu plus audacieux, si bien que leurs raids étaient devenus de plus en plus fréquents. Comprenant que les réfugiés étaient malades et incapables de se défendre efficacement, les hommes-bêtes avaient fait de Warrenburg leur réserve de chasse. Il ne se passait pas une heure sans qu'ils surgissent pour attraper un enfant ou sortir une vieille femme malade de son lit. Aussi horrible que cela puisse paraître, les réfugiés avaient tenté de les calmer en leur laissant leurs morts, mais cela n'avait fait qu'accentuer leur envie de chair humaine.

— Peut-être ces vermines mourront-elles aussi de la peste, » grogna bien fort Mandred.

— Ils ne mourront pas assez vite pour que cela change quoi que ce soit pour ces malheureux, » observa Arno Warsitz, l'imposant grand maître des Loups blancs. Comme Mandred, le chevalier faisait régulièrement le tour des remparts et contemplait d'un air désolé les cabanes situées au pied de la montagne. « Il n'y a pas plus solide qu'un ventre d'homme-bête, » ajouta-t-il en affichant une moue dégoûtée.

Mandred se frappa la paume du poing.

— Si seulement nous pouvions leur fournir des armes...

— Cela ne servirait à rien, Votre Altesse. Même s'ils savaient se servir d'une épée ou d'un marteau, ils sont trop faibles. » Il hocha la tête d'un air triste. « Ces gens sont exténués, et ils le savent. Ils n'attendent plus que la fin. » Le grand maître se tourna vers la forêt. Elle était si belle, avec tous ces pins couverts de neige et de glaçon. Il était difficile d'imaginer autant de monstres cachés sous les branches.

« Les hommes-bêtes n'attendront pas longtemps. La patience ne compte pas parmi leurs vertus. Ils ne comprennent que la force et la faiblesse. Quand ils auront compris que les gens de Warrenburg ne peuvent les arrêter et que, de toute façon, nous ne les aiderons pas, ils surgiront de la forêt comme si Cormac Hachesang était à leur tête. »

La vision d'un tel massacre bouleversa le jeune homme.

— On ne peut pas laisser faire une chose pareille. » Il fixa Arno droit dans les yeux. « Vous savez qu'on ne peut rester là à ne rien faire. »

Le grand maître se gratta la barbe.

— Ces monstres ne sont que les vestiges des hardes, ceux qui étaient trop faibles ou trop lâches pour se joindre à Khaagor Mort-Sabot. Une simple démonstration de force pourrait suffire à les faire fuir. Qu'ils sortent de leur forêt, montrent leur sale face, et une cinquantaine d'hommes entraînés pourrait les renvoyer bêler dans leurs grottes.

— Trouvez-moi cinquante hommes, » ordonna Mandred. Le chevalier rougit en comprenant ce qu'il avait dit et la façon dont le prince avait interprété ses propos.

— Votre Altesse, je ne faisais que penser à voix haute, » protesta le grand maître. Il désigna la chaussée où les lépreux enlevaient les corps. « Ceux qui sortent ne pourront pas revenir. On ne peut pas laisser la peste entrer dans nos

murs.

— Ne prenez que des volontaires. Des hommes qui sont conscients des risques. » Il tendit le doigt vers la barbacane de la chaussée orientale. « Une fois les brutes en déroute, nos hommes pourront se réfugier là. Il y a assez d'eau et de nourriture pour tenir jusqu'à la fin de l'hiver, et ils ne mettront pas la ville en danger. La garnison pourra rester dans les étages pour éviter tout contact physique avec les hommes ayant sauvé le camp. »

Arno acquiesça d'un air grave.

— Je vous trouverai vos hommes. Ils peuvent loger dans l'Altquartier et laisser leurs chevaux au corral. » Un sourire malicieux se dessina sur le visage du grand maître. « Si nous sommes prudents, le graf n'en saura rien. »

Mandred serra le bras du vieux chevalier.

— C'est la meilleure chose à faire. »

Le grand maître sourit.

— Je le sais, Votre Altesse. Parfois, on ne mesure pas la grandeur d'un homme à sa sagesse, mais à son courage. »

Mandred soupira en entendant ses mots, l'exact contraire de la philosophie de son père. Pour lui, seule la raison devait régir les actes d'un chef.

Mandred n'avait plus qu'à espérer qu'il puisse un jour montrer à son père combien il se trompait.



Altdorf *Vorhexen, 1111*

— Est-ce que l'endroit vous convient ? »

La question avait été posée sur un ton frisant la panique. La princesse Erna, qui examinait la chambre principale, ne cacha pas son dégoût. Adolf Kreyssig avait dépensé une petite fortune pour meubler sa maison – bien plus que sa solde de commandant n'aurait dû le lui permettre –, mais chaque chaise, table, couverture et oreiller trahissait ses origines paysannes. L'or permettait de s'offrir beaucoup de choses, mais certainement pas le raffinement et le bon goût. La maison offensait chacun de ses sens. Si elle était entrée sous la tente d'un jarl norse de Marienburg, cela n'aurait pas pu être pire. Au moins, les Norses n'avaient aucune prétention en matière de décoration.

— Non, cela ne va pas du tout, » répondit-elle au domestique. Elle vit aussitôt Fuerst se décomposer et eut un soupçon de remords. Faisant jusqu'alors preuve d'un optimisme flamboyant, il affichait maintenant une mine déconfit. C'était un peu comme chasser un jeune chiot d'un coup de pied, et malgré son éducation, elle se sentait coupable de l'avoir déçu à ce point. Elle rit devant le ridicule de la situation. Elle était là, mariée au pire monstre d'Altdorf, et s'en faisait pour un simple paysan.

— Madame ? » demanda Fuerst d'une voix timide, en ne comprenant pas ce qui avait pu provoquer les rires d'Erna.

La princesse Erna s'éloigna de la garde-robe finement sculptée qui occupait un mur de la pièce et se dirigea d'un pas décidé vers la porte.

— Peu importe, Fuerst. C'est la chambre du commandant Kreyssig. Je ne séjournerai pas ici. » Elle adressa un sourire chaleureux au domestique. « Je compte sur vous pour me trouver une chambre qui me convienne.

— Bien sûr, madame, » répondit Fuerst en acquiesçant d'un air obséquieux. Sa déception oubliée, il se dirigea lui aussi vers la porte d'un air enthousiaste. Un enthousiasme qui disparut aussitôt. Il s'inclina rapidement devant son seigneur et maître.

Adolf Kreyssig était appuyé contre la porte, restée ouverte, et gratifiait le domestique d'un regard reptilien.

— Ce ne sera pas nécessaire, Fuerst. Mon épouse restera ici. C'est sa place. Aux côtés de son mari.

La colère empourpra le visage d'Erna, qui leva les yeux au ciel, et fit ainsi glisser ses longs cheveux sur ses épaules veloutées.

— Je ne compte pas rester dans cette... dans cette crasse.

— Cette *crasse* a valu bien des efforts à de nombreuses personnes. Les gens se montrent parfois têtus. Surtout quand ils pensent être au-dessus de... eh bien, de celui qui tient le fouet. »

La princesse le fusilla du regard.

— N' imaginez pas pouvoir me menacer, paysan. Je ne suis pas une catin à un schilling du port que vous pourrez impressionner en lui faisant croire que vous appartenez à la haute société ! Je suis la fille du baron Thornig de Middenheim, et vous feriez mieux de ne pas l'oublier ! Vous avez pris une option pour vous offrir un titre de noblesse, rien de plus ! Et vous feriez mieux de ne pas l'oublier, ça non plus ! Parce qu'un paysan reste un paysan jusqu'à la fin de ses jours ! »

Kreyssig lança un regard glacial à Fuerst.

— Dehors, » siffla-t-il en lui montrant le couloir situé derrière lui du pouce. Le domestique se tourna vers Erna d'un air contrit, puis il quitta précipitamment la pièce. Kreyssig referma la porte derrière lui.

— Je me suis tout offert ! » gronda-t-il. « Le titre, l'épouse et tout ce qui va avec !

— Croyez ce que vous voulez, » répondit Erna d'une voix cinglante. « Mais posez vos mains crasseuses de paysan sur moi, et vous le regretterez ! » Ses paroles de défi ne l'empêchèrent pas de blêmir lorsqu'elle vit Kreyssig s'écarter de la porte et aperçut le fouet enroulé qu'il cachait dans son dos jusque-là.

— Maintenant, je vais vous dire quelque chose, » siffla Kreyssig. « Dans un petit instant, vous me supplierez de poser mes mains de paysan sur votre peau sublime. Les gens têtus finissent toujours par être remis à leur place. Cela prend juste un peu plus de temps avec les aristocrates. »



Nuln *Ulriczeit, 1111*

Bien qu'aucune réponse n'en sortît, Walther gardait les yeux rivés sur la chope de bière posée sur la table, comme si tous les secrets des dieux se cachaient quelque part dans la mousse. Il avait perdu le compte des bières qu'il avait commandées depuis le départ du doktor. Il demandait parfois à Bremer où il en était, mais quel que soit le nombre que lui donnait le propriétaire des lieux, le ratier l'oubliait aussitôt.

C'était le but. Oublier. Oublier l'homme étendu dans la cave. Oublier les bubons nauséabonds dont il était couvert. Oublier qu'Hugo lui avait sauvé la vie. Oublier qu'en gardant le malade ici, il avait risqué sa vie, mais aussi celle de Zena et de tous les clients de la *Rose noire*.

Où étaient les dieux ? Walther n'avait pas mené une vie très honnête, contrairement à beaucoup de ses connaissances. Par exemple, la vieille sage-femme Petra au grand cœur, qui aurait pu adopter tous les nourrissons dont les mères ne voulaient pas. C'était une femme bonne et bienveillante, comme on en trouvait tant à Nuln. Comment les dieux avaient-ils pu laisser la peste l'emporter ? Comment avaient-ils pu décimer ses enfants, lui brisant lentement le cœur, avant que lui aussi ne cesse de battre ?

S'il s'agissait d'un châtement, d'une vengeance des divinités anciennes contre tous ceux qui s'étaient tournés vers le credo de Sigmar, alors pourquoi cette horrible malédiction n'avait-elle pas frappé lorsque la cathédrale tenait encore debout, lorsque la musique des réceptions du grand théogoniste résonnait dans la ville ? Pourquoi les dieux avaient-ils retenu leur main jusqu'à maintenant, alors que tant de gens avaient besoin de leur bienveillance et non de leur jugement ?

À moins qu'ils ne soient eux aussi impuissants ? Walther but une lampée de bière tout en songeant à cette perspective décourageante. Le clergé de Morr de Nuln avait disparu, emporté par la peste qui avait eu raison de tous ceux qu'il était chargé d'enterrer. Les prêtresses de Shallya avaient elles aussi subi des pertes effroyables et ne pouvaient combattre une telle pandémie au moyen de leurs rituels et prières. La plupart des acolytes de Verena, qui avaient tenté de suppléer les barbiers et les doktors surchargés, étaient eux aussi tombés malades et avaient succombé. Même les druides de la Vieille Foi, qui faisaient appel à la magie de Rhya et de Taal, n'avaient pu se protéger. La mort du grand druide s'était traduite par un repli du clergé, qui s'était dispersé dans la campagne pour trouver refuge dans ses bosquets sacrés.

Son monde s'effondrait. Tout ce qu'il avait connu, tout ce en quoi il avait cru s'écroulait. Il semblait impossible qu'un tel bouleversement ait pu se dérouler aussi vite. Les parcs luxuriants de l'Universität étaient encombrés de réfugiés et ne ressemblaient plus qu'à un bournier de tentes et de cabanes. Le

comte Artur, le courageux « Lion de Nuln, » le grand maître et bienfaiteur de la cité, avait abandonné sa demeure et ne quittait plus le palais de l'Empereur d'Altdorf. Les égouts nains, cette merveille d'ingénierie qui assurait l'assainissement de la ville, étaient livrés à des hordes de vermines, des vermines qui ne craignaient plus les hommes.

Tout n'était que pure folie ! Plus rien n'avait de sens ! Walther reprit sa chope et la vida jusqu'à la lie. Il voulut faire signe à Bremer, mais vit Zena qui se tenait sur le seuil de la cuisine. Il devint tout rouge. Elle n'avait rien d'une verénéenne bégueule, mais n'aimait pas les hommes qui s'enivraient pour oublier leurs problèmes.

Il sentit la colère sourdre en lui. Qui était-elle pour le juger ? Qu'y avait-il à faire ici, sinon boire ? Boire et oublier ! Boire et oublier.

Walther fit donc signe à Bremer de lui apporter une nouvelle chope. Zena se glissa derrière le bar et la prit au tavernier avant de la porter jusqu'à sa table.

— Pas de commentaire désobligeant ? » grogna Walther lorsqu'elle posa la bière près de sa main.

Zena le regarda d'un air attristé. Walther dégrisa presque aussitôt. Elle voulut parler, mais il posa un doigt contre ses lèvres. Il ne voulait pas entendre ce qu'elle avait à dire. Tant qu'il ne l'entendrait pas, il n'y croirait pas. S'il n'était pas au courant de ce qui s'était passé, eh bien, c'est que cela n'avait pas eu lieu.

Hugo ! Un gamin idiot, crédule, un péquenaud fini. Mais il était courageux et loyal, et Walther lui devait la vie.

Le ratier écarta sa chope et ferma sa main sur celle de Zena. Il la regarda avec des yeux complètement vides et dépourvus d'espoir.

« Je suis désolé. Je n'aurais jamais dû lui demander... jamais dû risquer... »

Des larmes coulèrent sur le visage de la jeune femme.

— Il t'a sauvé la vie, » sanglota-t-elle. « Je lui dois une fière chandelle moi aussi. »

Walther prit une profonde inspiration. La Vieille Nuit pouvait bien emporter le reste du monde, à condition de lui laisser Zena. Il s'était rongé les sangs pour des choses qui le dépassaient, s'était laissé distraire parce qu'il se sentait redevable. Tout cela n'avait aucune importance en réalité. Tout ce qui comptait, c'était la femme qu'il aimait et qu'il devait mettre à l'abri.

— Zena, je...

Le ratier n'eut pas le temps de finir sa phrase. La porte de la taverne s'ouvrit à toute volée. Un groupe d'hommes portant la brigandine et les manches jaunes des Hundertschaft se rua dans l'établissement. Les quelques clients qui buvaient encore un verre à cette heure avancée poussèrent des cris d'orfraie et se firent tout petits devant les soldats armés de hallebardes et d'épées.

Le capitaine Fellgiebel entra sans se presser, comme un loup déambulant parmi un troupeau de moutons. Un impitoyable sourire vengeur se dessina sur son visage émacié lorsqu'il aperçut Walther. Il jeta un coup d'œil aux autres clients et se renfrogna en ne voyant pas Aldinger le Reiklander.

— Herr capitaine ! » s'écria Bremer, en faisant le tour du bar pour venir à sa rencontre. « Qu'est-ce qui amène les Hundertschaft dans l'établissement du seigneur Plessner ? » Bremer faisait rarement allusion à son seigneur, l'aristocrate pour qui il gérait la *Rose noire* et auquel il reversait une partie de ses bénéfices. Cette tactique prouvait combien il avait peur.

Fellgiebel leva une main gantée pour faire signe à Bremer de se taire. Le capitaine se tourna vers le rat empaillé.

— Enlevez cette abomination et brûlez-la, » dit-il à ses hommes.

Walther se leva d'un bond et se précipita vers Fellgiebel.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! » gronda le ratier.

— Ah ! Le charlatan, » siffla Fellgiebel. Il hocha la tête et un de ses hommes envoya un coup du talon de sa hallebarde dans le ventre de Walther, qui en eut le souffle coupé. Zena se rua vers le ratier plié en deux. D'un claquement de doigts, Fellgiebel chargea un autre garde de la maîtriser.

— T'as été très occupée, hein ? » ricana Fellgiebel. Il tourna la tête et deux soldats flanquant un homme entrèrent dans la *Rose noire*. Le prisonnier avait le visage en sang et portait un long manteau de lin en lambeaux. Walther gémit en reconnaissant la tenue. Il n'avait jamais vu le visage de l'homme, mais il s'agissait forcément du doktor de la peste qui était passé voir Hugo. Il reconnut ensuite le mendiant resté dehors dans le froid. Indubitablement un espion de Fellgiebel, chargé de surveiller la taverne.

« Cet établissement est donc mis en quarantaine ! » déclara Fellgiebel en sortant de sa manche un décret qu'il agita en direction de Bremer. « Tu vas clouer ça à ta porte et tracer une croix rouge sur chacune des entrées de ce bâtiment. La peste est passée par ici. Nul ne pourra en sortir avant trente jours. Si l'un de vous est vu dans les rues, mes hommes ont pour ordre de l'exécuter sur-le-champ. »

Fellgiebel balaya d'un geste les supplications et protestations qui ne manquèrent pas de suivre sa déclaration. Tout sourire, il observa ses hommes qui enlevaient le rat géant. Puis il se tourna et fixa Walther, toujours à terre.

« Tu vas nous accompagner au poste du guet. J'ai quelques... questions à te poser. »

Zena poussa un cri horrifié. Elle se débattit entre les mains du garde.

— C'était mon idée ! La mienne ! C'est moi qui ai caché Hugo !

— Arrête de mentir, » toussa Walther. « Il sait que c'est moi. C'est moi qui l'intéresse. »

Fellgiebel plissa les yeux à l'image d'un prédateur en s'approchant du ratier.

— Exactement. » Le capitaine tourna la tête vers la servante qui ne tenait pas en place. « On ne s'intéresse qu'au ratier. Elle peut rester. »

Les yeux du capitaine furent plus froids que jamais lorsqu'il lui souffla à l'oreille :

« Elle peut rester... pour l'instant. »



*Altdorf
Vorhexen, 1111*

Le corps estropié s'écrasa contre la vieille table en chêne en se brisant bruyamment les jambes. Une vague de cris étouffés retentit dans la pièce crasseuse, la cave d'un fabricant de chandelles. Nul ne fut plus surpris qu'Erich von Kranzbeuhler. Il avait souvent vu les traits du visage livide du cadavre. Konreid, des Reiksknecht, avait livré sa dernière bataille.

— Où l'as-tu trouvé ? » demanda le capitaine à l'homme qui avait apporté le corps dans leur cachette. Le messenger morbide était un homme bourru affichant une certaine raideur militaire, un des Marcheurs d'Engel. D'un air hésitant, il dévisageait Meisel, le Nulner, qui en l'absence d'Engel avait pris la tête des dienstleute. Meisel acquiesça, indiquant au paysan de ravalier sa méfiance et de répondre au noble.

— Il était dans les égouts. Les rats le dévoraient, mais c'est bien une dague de Kaiserjaeger qui lui a ôté la vie. » Il plongea la main dans sa tunique de laine sale et jeta sur la table un poignard en acier dont la garde arborait le blason des hommes de Kreyssig. Le dienstmann sortit un autre objet de sa poche et le tendit à Meisel, qui ne savait pourtant pas lire.

« Il avait ça dans la main. On dirait qu'il a été écrit à la hâte. »

Meisel tendit la lettre au baron Thornig, situé de l'autre côté de la table. Le Middenlander velu observa la page pour tenter de saisir la signification de l'encre délavée. La boue des égouts en avait effacé une grande partie, mais il était certain qu'il ne s'agissait pas du message que les conspirateurs avaient envoyé au Reiksmarshal Boeckenfoerde. Puis il poussa un vilain juron. En bas de la lettre figurait la signature du général, en partie effacée.

— C'est une lettre du Reiksmarshal ! » s'exclama le baron Thornig. Son mouvement d'humeur amena aussitôt à lui tous les conspirateurs, qui voulurent voir ce qui restait de la missive. Ils n'étaient pas bien nombreux ; seuls le palatin Mihail Kretzulescu et le comte van Sauckelhof étaient présents. Le prince Sigdan se démenait pour faire sortir dame Mirella d'Altdorf. La princesse Erna, elle, découvrait les joies nuptiales de sa nouvelle vie au côté d'Adolf Kreyssig.

Erich arracha le bout de papier déchiqueté des mains décharnées de Kretzulescu et l'examina, pour voir ce qu'il manquait. La dague du Kaiserjaeger en disait long sur ceux qui avaient récupéré le reste du message. S'ils en avaient assez...

« Il y a deux jours, un contingent de Kaiserjaeger a quitté Altdorf au galop, » reprit le baron Thornig. « Ils se rendaient probablement au Talabecland. Sans doute sont-ils partis à la recherche du Reiksmarshal Boeckenfoerde. »

Erich broya le reste de la lettre et fixa le cadavre de Konreid.

— Il y a fort à parier que c'est effectivement leur mission. Et selon ce qui

était écrit sur le reste de la lettre, Kreyssig sait peut-être exactement qui conspire contre Boris.

— Qu'allons-nous faire ? » demanda le comte van Sauckelhof d'un air paniqué.

Erich fit le tour de la table en se demandant s'il avait l'autorité nécessaire pour prendre une telle décision. En toute justice, c'était au prince Sigdan de sonner l'appel aux armes. Prendre une telle responsabilité reviendrait à usurper sa place et son autorité. En même temps, un retard pouvait donner à Kreyssig le temps dont il avait besoin pour étouffer la révolte dans l'œuf.

— Nous devons mettre nos plans à exécution sur-le-champ, » décida Erich. « Que les hommes d'Aldo le fassent savoir au prince Sigdan et aux autres. Meisel, réunis tous les Marcheurs du régiment du pain que tu trouveras. En attendant, nous jouerions le jeu de Kreyssig. Nous ne pouvons plus attendre. Nous prendrons le palais impérial ce soir ! »

Cette déclaration parut terrifier les autres conspirateurs. Car depuis qu'ils en parlaient, l'ampleur du complot et le fait qu'ils allaient prendre d'assaut le palais impérial n'avaient jamais été aussi concrets. Maintenant qu'ils étaient confrontés à l'imminence du coup d'État, leur courage commençait à vaciller.

Erich fit un geste en direction du corps de Konreid. D'abord l'exécution de l'architecteur Hartwich, et maintenant le meurtre d'un vieux vétéran des Reiksknecht. Combien de sang allait devoir encore couler avant que les crimes du tyran ne cessent ?

« Il est trop tard pour faire marche arrière. Trop de gens ont sacrifié leur vie et leur honneur pour nous permettre d'en arriver là. Nous ne pouvons pas les décevoir maintenant. Et si cela ne vous suffit pas, songez donc à ceci. À l'heure qu'il est, Kreyssig est en train de lire l'autre moitié de cette lettre. Peut-être a-t-il eu connaissance de chacun de vos noms. Si l'idée de sauver l'Empire d'un tyran ne vous suffit pas à vous engager dans cette cause, la peur d'y perdre la vie devrait y parvenir ! »

Les yeux hagards, le souffle court, le baron Thornig s'adossa au mur.

— Il y a un autre moyen. Erna est en compagnie du monstre. Si je lui demandais, elle pourrait éliminer tout danger du côté de Kreyssig. »

Erich se dirigea vers le baron, le saisit par sa tunique et le redressa.

— Nous ne ferons pas de votre fille une meurtrière ! » gronda le chevalier. « Nous sommes tous dévoués à cette cause ! Nous ne reculerons pas maintenant !

— Mais nous ne sommes pas prêts, » protesta le comte van Sauckelhof.

— Alors, nous ferions bien de nous préparer, » répliqua Erich, qui lâcha le baron Thornig et tourna sa colère contre le Westerlander. « Le temps nous fait défaut. À nous, mais également à tout l'Empire. »

✧ CHAPITRE XV ✧



Altdorf
Vorhexen, 1111

Par groupes de deux ou trois, des hommes au visage fermé commencèrent à se réunir dans les rues et venelles donnant sur la place des Veuves. Ils étaient armés de gourdins et de poignards, de marteaux et de haches, d'épées de toutes formes et tailles, pas toujours en très bon état, de lances improvisées et d'arcs courbes en orme du Reikland. Emmitouflés sous leurs manteaux de fourrure et leurs capes de laine, les hommes bravaient les rafales de neige de ce milieu d'après-midi, dont ils profitèrent pour dissimuler leur arrivée, et leur nombre.

Meisel avait réuni quelque trois cents Marcheurs du régiment du pain d'Engel, des guerriers expérimentés auxquels il fallait ajouter tous les paysans mécontents d'Altdorf qu'il avait pu trouver. Une foule importante convergeait donc vers le palais de justice. Les rumeurs voulaient que l'architecteur Hartwich, très populaire, ait été exécuté sur l'ordre de l'Empereur Boris, ce qui avait renforcé l'indignation de la population d'Altdorf. C'était la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase pour des hommes qui, jusque-là, avaient supporté les autres décrets et abus de l'Empereur sans broncher. À leurs yeux, l'Empereur semblait maintenant décidé à asseoir son règne de tyrannie sur les dieux, et cela, les roturiers ne pouvaient l'accepter.

Les sentinelles situées au sommet de la Tour d'Altdorf ne remarquèrent la foule qu'au moment où des groupes d'hommes armés apparurent dans la neige et se mirent à envahir la place des Veuves. Ils donnèrent aussitôt l'alarme et encochèrent leurs flèches. Leur officier marqua néanmoins un temps d'hésitation en voyant la foule grossir. Il ne voulait pas prendre la responsabilité de déclencher une émeute en tirant sur ces gens. Il perdit de précieuses minutes en attendant des ordres de ses supérieurs.

Dès lors, les soldats de la tour furent les premiers à verser leur sang. Des archers situés dans la foule visèrent les sentinelles qui patrouillaient sur les remparts du palais de justice impérial. La plupart des gardes étaient déjà cachés derrière les mâchicoulis de la forteresse, mais certains hommes de la foule avaient battu l'orée de la forêt de Laurelorn ou chassé dans les régions sauvages de la Drakwald. Ils avaient atteint un degré de coordination dont rêvaient sans doute les écoles militaires d'Altdorf. Une demi-douzaine de

soldats furent abattus par les tireurs d'élite et allèrent s'écraser sur les pavés de la cour de la forteresse.

Lorsque l'ordre de tirer fut enfin donné, les archers de la Tour d'Altdorf réalisèrent que leurs assaillants s'y étaient préparés. La foule souleva des palissades grossières de portes et de volets, qui pour beaucoup portaient des marques de craie. Les flèches se fichèrent dans les panneaux de bois, sans parvenir à les transpercer. Les chasseurs tirèrent une nouvelle volée de traits, et deux autres sentinelles hérissées de traits s'avachirent contre les meurtrières.

La foule enragée convergea vers l'échafaud situé au centre de la place en poussant des cris. Telle une meute de loups affamés, les rebelles démolirent l'estrade, qui vola en éclats sous leurs coups de bottes et de poings pour ceux qui ne disposaient pas d'armes. Perché sur les marches de l'échafaud, Meisel hurlait des ordres à ses hommes afin que le gibet soit abattu lui aussi. Ramassant la volumineuse pièce de chêne qui le soutenait, la foule fit volte-face et se rua vers les portes massives du palais de justice.

Le tocsin se mit à sonner, accompagné de cors et de trompettes. La garnison assiégée appelait à l'aide la cité. Privé d'une bonne partie de ses troupes, confiées au Reiksmarshal Boeckenfoerde en campagne contre Talabheim, le commandant de la garnison savait qu'il n'aurait pas assez d'hommes pour défendre la forteresse si les insurgés parvenaient à entrer. Pour l'instant, ces imbéciles se contentaient d'utiliser leur bélier improvisé pour enfoncer les portes, mais l'un d'eux allait finir par penser à se servir d'échelles. Le palais de justice serait alors envahi, car il n'avait pas assez de soldats pour défendre les murs.

Les défenseurs du palais de justice jetaient des regards frénétiques en direction de l'imposant palais impérial, qui abritait des centaines de soldats : la garde personnelle de l'Empereur, et les Kaiserknecht. Le palais de justice pouvait être sauvé, mais encore fallait-il qu'ils sortent et matent la révolte. Autrement, Altdorf allait connaître son second massacre de l'année.

Erich observait l'attaque menée contre le palais de justice impérial. Retenant son souffle, il attendait le moment où les défenseurs seraient pris de panique face à la violence de la foule. Grâce à sa grande expérience, il savait comment réagissaient des soldats en sous-nombre, l'issue que prenait une bataille lorsqu'ils étaient amenés à se battre sans leurs forces habituelles. Lorsque Meisel abattit la potence et que la foule s'en servit contre les portes, le commandant de la garnison perdit son sang-froid. Cors et trompettes, cloches et tambours lancèrent un appel à l'aide.

L'aide la plus proche ne pouvait venir que du palais impérial lui-même. Il tourna la tête dans sa direction et vit qu'une certaine effervescence régnait parmi les gardes du palais, qui couraient en tous sens, faisaient leur rapport à leurs officiers, puis repartaient pour défendre les portes du palais. Ce petit manège se poursuivit pendant une vingtaine de minutes, puis un clairon

retentit sur les toits d'Altdorf. La herse de la barbacane fut remontée, et les portes ouvertes à la volée. Une compagnie de chevaliers déboula sur la chaussée de marbre dans un bruit de tonnerre. Les sabots de leurs puissants destriers crachaient des étincelles contre les pavés. Erich reconnut leur tabard brodé du marteau et de la couronne de laurier. Les Kaiserknecht, la garde personnelle de Boris l'Avide, des hommes non pas issus de la noblesse ou des dienstleute, mais des mercenaires étrangers liés à l'Empereur par la seule chose qui lui garantissait leur loyauté : l'or.

Le capitaine des Kaiserknecht hurla un ordre en bretonnien, une langue mélodieuse, et les cavaliers qui le suivaient baissèrent la visière de leur grand heaume avec une précision mécanique. Les chevaliers baissèrent leur lance en franchissant les portes, puis leurs imposants destriers se lancèrent au galop dans les rues, droit vers le palais de justice.

Erich se renfroga en voyant les chevaliers arriver. Comment Meisel allait-il pouvoir tenir ses rebelles face à une telle charge ? Certaines mesures avaient été prises pour les retarder, des barricades, notamment, dressées en travers de nombreuses rues, mais également des arbalétriers cachés sur les toits. Mais étant lui-même issu de la chevalerie, Erich connaissait parfaitement la puissance d'une charge de cavalerie et son pouvoir de destruction, même face à des troupes disciplinées. Et la discipline, la plupart des émeutiers de Meisel n'en connaissaient même pas le sens puisqu'il s'agissait de paysans dépourvus d'expérience militaire. Ils s'éparpilleraient au moment même où les Kaiserknecht s'abattraient sur eux. Erich n'avait plus qu'à espérer que les chevaliers allaient se prendre au jeu. Qu'ils ne se rendraient compte que trop tard qu'ils s'étaient laissés duper.

— C'est maintenant ou jamais, Votre Altesse. » Le prince Sigdan, situé près de lui, opina du chef, mais le doute parut s'emparer de lui lorsqu'il leva ses mains couvertes de chaînes qui cliquetèrent contre son armure.

— Que Sigmar nous garde, » fit le prince.

— Et n'ayons pas peur de demander aussi un petit coup de pouce à Ranald, » plaisanta le baron Thornig. Le Middenlander hirsute semblait plus à l'aise avec sa cotte de mailles et sa cape en peau de loup qu'avec sa robe d'homme d'État. Ses mains velues étaient refermées sur le manche d'un énorme marteau. « Je n'en démords pas, vous auriez dû me laisser leur casser la tête.

Erich rit de bon cœur face à l'impatience du Middenlander.

— Rassurez-vous, il en restera beaucoup à l'intérieur, » promit-il.

— Malheureusement, » observa le duc Konrad, qui ne semblait pas totalement à sa place dans son armure d'écailles cabossée et son chapeau de feutre bleu vif vissé sur la tête. « Mais au moins, si cela marche, nous réussirons à entrer. Tenter de faire passer cette bête ulricaine pour un Kaiserjaeger ne nous aurait pas menés si loin. »

Les yeux du baron Thornig lancèrent des éclairs menaçants.

— Quand tout sera fini, nous parlerons, » grogna-t-il. « En tant qu'émissaire du graf Gunthar, je suis habilité à négocier avec les autres provinces.

— Ça suffit, » dit le prince Sigdan. « Ces paysans n'occuperont pas les Kaiserknecht bien longtemps. » Il n'eut pas à le dire deux fois. Quatre de ses serviteurs, qui avaient revêtu l'armure et l'uniforme des Kaiserjaeger, le saisirent par les bras. Erich, qui portait le même uniforme et un brassard de sergent, prit la tête du petit cortège.

Les faux Kaiserjaeger prirent la direction des portes du palais impérial en compagnie de leur prétendu prisonnier. Erich continuait à marmonner des prières à Sigmar. Ils étaient sur le point d'aborder la phase la plus dangereuse de leur plan.

Méfiant, les gardes du palais abaissèrent leurs hallebardes en voyant les hommes s'approcher. En appelant à toute son autorité, Erich grogna des ordres aux gardes menaçants.

— Nous avons arrêté le traître Sigdan pour avoir instigué une révolte contre Sa Majesté Impériale, l'Empereur Boris. Écartez-vous afin que nous puissions enfermer ce félon. »

Les gardes le regardaient toujours avec méfiance. Le chevalier vit l'un d'eux jeter un coup d'œil à une petite cloche en bronze située dans un coin de la guérite.

« Pourquoi croyez-vous que ces paysans attaquent le palais de justice ?! » gronda Erich. « Ils croient que c'est là que nous avons incarcéré Sigdan, et ils veulent le libérer ! Maintenant, laissez-nous passer avant qu'ils ne comprennent leur erreur ! » Erich vit l'incertitude se dessiner sur le visage des gardes. Il décida d'en rajouter une couche, afin de ne pas leur laisser le temps de le questionner. « Si ce traître arrive à filer, vous en répondrez devant le commandant Kreysig. »

Ils prirent la menace au sérieux. Le sergent affecté aux portes fit un geste des bras pour que les soldats situés de l'autre côté des remparts leur ouvrent. Erich sourit en voyant le sergent répéter le geste aux troupes de la barbacane. Pressé de voir le prisonnier entrer, le sous-officier en oubliait les mesures de sécurité les plus élémentaires. Il faisait ouvrir les deux portes à la fois.

— Je parlerai de votre zèle à l'Empereur, » promit Erich. Puis le chevalier lui envoya un coup de poing en pleine mâchoire et le garde s'effondra comme un bœuf que l'on vient d'égorger. Aussitôt, les faux Kaiserjaeger passèrent à l'action en se précipitant vers la porte intérieure avant que les gardes médusés de la barbacane ne puissent la refermer. Les autres soldats qui regardaient la porte extérieure furent terrassés par les ombres qui leur tombèrent dessus par derrière. Soldats de l'escorte du duc Konrad, ces hommes avaient pour habitude de traquer les hommes-bêtes de la Drakwald. S'approcher à pas feutrés des gardes du palais avait été un jeu d'enfant pour eux.

— Une fois dans la cour intérieure, nous emprunterons le tunnel de secours de Sigismund pour accéder au palais, » dit le prince Sigdan en se débarrassant des chaînes enroulées autour de ses mains. Souverains d'Altdorf durant la longue période pendant laquelle la cour de l'empereur avait été délocalisée à Nuln, les ancêtres de Sigdan connaissaient parfaitement le palais puisqu'ils en

avaient été les intendants. Le vieux tunnel de secours avait perdu tout intérêt lors de l'agrandissement du palais, mais le passage n'avait jamais été comblé, simplement muré. Pour un homme qui savait où chercher, il n'allait pas être bien compliqué de le rouvrir.

Puisque l'heure n'était plus aux subterfuges, les rebelles se précipitèrent vers le palais. Il s'agissait de Marcheurs du régiment du pain pour certains, mais la plupart étaient des soldats des escortes des conspirateurs : des épéistes du Reikland et des chasseurs de la Drakwald, des tueurs hirsutes armés de haches de Middenheim et de sévères hallebardiers de Sylvanie, des archers du Stirland et des chiens de mer au style flamboyant du Westerland. Il y avait même une poignée d'archers halflings prêtés par Aldo Grand-Gaillard.

Erich donna ses ordres à son unité hétéroclite en indiquant la barbacane où les serviteurs du prince Sigdan affrontaient les gardes du palais. Les faux Kaiserjaeger avaient déjà l'avantage, mais des renforts permettraient d'en finir rapidement.

— Maintenant, il faut prendre le palais avant que Kreyszig ne rapplique avec ses Kaiserjaeger, » observa le palatin Kretzulescu d'une voix glaciale.

Le baron Thornig donna une tape sur l'épaule du Sylvanien cadavérique.

— Je ne m'en fais pas trop à son sujet. Ce problème est déjà réglé. »

Le sang d'Erich ne fit qu'un tour.

— Qu'avez-vous fait ? » demanda-t-il.

Le baron fusilla le chevalier du regard et lui lança un sourire suffisant.

— Erna joue son rôle. Et quand ce gredin de paysan aura disparu, nul ne cherchera à savoir comment il est mort ! »

La princesse Erna poussa un cri de douleur étouffé en recevant un nouveau coup de poing au visage. Du sang coulait au coin de sa bouche. Elle recula en chancelant et tenta de se jeter sur le poignard tombé par terre. Kreyszig plongea sur elle sans lui en laisser le temps, l'attrapa par les cheveux et tira violemment. Puis il la frappa au ventre et lui coupa le souffle. Loin de vouloir s'arrêter, il lui envoya un autre coup de poing au menton. Seule la main enfouie dans sa chevelure tenait encore debout la jeune femme.

— Mon seigneur ! » s'écria Fuerst en se précipitant vers son maître. « Commandant ! Vous allez la tuer ! »

Kreyszig tourna la tête et fusilla du regard son domestique. L'officier avait une longue entaille sanguinolente au visage.

— J'en ai bien l'intention, » siffla-t-il.

Fuerst eut un haut-le-cœur. Sensible, voire lâche, il ne supportait pas la vue du sang. Voilà pourquoi il avait crié en entrant dans la chambre à coucher de son maître pour annoncer le messenger qui attendait en bas. La princesse Erna se tenait au-dessus de son maître endormi, un couteau à la main. Entendant le cri de Fuerst, elle avait eu un moment d'hésitation, et Kreyszig en avait profité pour rouler sur le côté. Son visage avait alors pris le coup de poignard destiné à son cœur.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! » protesta Fuerst en se précipitant vers son maître, qui asséna un nouveau coup de poing à son épouse chancelante. Le domestique tendit la main pour l'en empêcher, mais trembla à l'idée de le toucher. Il le supplia donc de l'épargner en avançant les seuls arguments que son maître était en mesure de comprendre. « Si vous la tuez, vous n'hériterez jamais du titre de baron. Ils ne vous laisseront pas la dot offerte par le baron Thornig. Vous perdrez toutes les terres dont vous êtes censé hériter. »

Kreyssig afficha un rictus quasi inhumain et laissa tomber Erna par terre avec mépris.

— Le baron Thornig ? » siffla-t-il. « Ce scélérat au sang bleu était là tantôt. C'est lui qui lui a demandé de faire ça ! » Il afficha son regard de serpent et se demanda pourquoi l'aristocrate avait ordonné sa mort juste après le mariage.

— Peut-être que ça a un rapport avec l'émeute ? » dit Fuerst.

Le commandant fulminant se tourna vers son domestique.

— Quelle émeute ? » lança-t-il. « Où ? Quand ? »

Fuerst recula, troublé par la série de questions de son maître.

— Un soulèvement populaire devant le palais de justice. Il y a une demi-heure à peine. Il y a un messenger en bas... »

Kreyssig poussa un grognement de colère et se précipita vers sa garde-robe.

— Tout s'explique ! Ils ne voulaient pas m'avoir dans les pattes et ont demandé à cette sorcière de se débarrasser de moi ! »

Fuerst dévisagea son maître d'un air incrédule.

— Personne... nul n'oserait. »

Kreyssig agita une botte en direction de son domestique en lui expliquant ce qui pouvait donner à l'ennemi le courage de frapper ainsi.

— Ils ont osé parce qu'ils veulent déposer l'Empereur ! Cette émeute n'est qu'une diversion ! » Il tendit le doigt vers Fuerst. « Dis à ce messenger de porter la nouvelle à tous les Kaiserjaeger, et aux Schuetters de confiance. La révolte ne vise pas le palais de justice, mais le palais impérial ! »

Les yeux exorbités par ce qu'il venait d'entendre, Fuerst dévala l'escalier pour transmettre ses instructions au messenger. Kreyssig continua de s'habiller, craignant qu'il ne soit déjà trop tard. Il lança un regard plein de haine à la femme gisant au sol.

« Tu regretteras bientôt que Fuerst m'ait empêché de te tuer, ma chérie. »



Skarogne
Vorhexen, 1111

Les épaisses volutes d'encens à l'odeur âcre avaient fini par remplir la grande pièce d'un nuage de fumée. Les lampes à huile de ver du grand lustre suspendu au plafond couvert de suie produisaient une lueur verdâtre qui, avec

la complicité de la fumée, projetait des ombres étranges sur les murs. Par terre, un énorme glyphe brillait d'un éclat sinistre. Ses angles aigus dégageaient une lueur infernale animée des échos de flammes et de ruine.

Puskab Crasse-Fourrure s'inclina en s'approchant du symbole luisant, le sceau du Rat Cornu. Le prêtre de la peste jouait la comédie. Il était censé se prosterner devant le symbole du dieu skaven. C'était là, au cœur de la Tour fracassée, que les prophètes gris régnaient et se montraient particulièrement tatillons en matière d'hérésie.

Piété et dévotion à l'égard du Rat Cornu. C'était la dernière des douze épreuves et, comble de la perversion, également la plus facile. Peut-être les prophètes gris comptaient-ils vraiment sur une intervention divine pour châtier les mécréants. Ou peut-être le seigneur gris Skrittarr n'osait-il pas évoquer une conjuration et la faire passer pour un jugement divin. Peu importe. Le prêtre de la peste leva la tête et avança à grands pas, avec le juste compromis de timidité et d'audace auquel les seigneurs de la corruption s'attendaient de la part d'un suppliant.

Le prêtre de la peste regarda le sceau de travers en y entrant. Un jour, le clan Pestilens éradiquerait les fausses superstitions des prophètes gris. Les seigneurs de la peste révéleraient au royaume des skavens le véritable aspect du Cornu et rejetteraient une bonne fois pour toutes la bêtise de mystiques abusés. Ce jour-là, les hommes-rats n'auraient d'autre choix que de rejoindre la confrérie de la Pestilence ou de perdre la vie !

Franchissant d'un pas décidé les cornes anguleuses du sceau, Puskab leva la tête. L'heure du clan Pestilens approchait. La peste noire œuvrait déjà dans ce sens.

Une estrade dominait l'autre côté de la pièce. En son centre figurait un piédestal couvert d'un tissu gris. Tout autour, à peine visibles dans le brouillard de fumée et d'ombres, il distinguait treize sièges en pierre, de grands trônes ornés du symbole du Rat Cornu. Les bannières personnelles des membres du conseil étaient suspendues au-dessus de chaque siège, affichant un enchevêtrement chaotique de glyphes, d'images et de trophées.

Rares étaient les skavens qui avaient le privilège d'entrer dans la Tour fracassée, la structure mégalithique qui dominait Skarogne et l'ensemble de l'Empire souterrain. Mais ils étaient plus rares encore à pouvoir poser les yeux sur cet endroit, la chambre des Treize, la grand-salle des seigneurs de la corruption !

Puskab plissa les yeux dans l'espoir de voir les formes assises sur l'estrade, mais les effets de l'encens et les ombres vacillantes l'en empêchèrent. Les membres du conseil se méfiaient des tentatives d'assassinat et prenaient la peine de dissimuler leur présence, y compris dans les sanctuaires les mieux protégés. Pour le prêtre, les créatures assises face à lui pouvaient aussi bien être des vermines de choc, tandis que les véritables seigneurs de la corruption l'observaient depuis une autre pièce.

Le prêtre de la peste se gratta le museau en attendant que les maîtres du

royaume des skavens l'invitent à s'avancer. La colère anima brièvement son cœur. Malgré les grands services qu'il avait rendus, malgré sa découverte de la peste noire, ces intrigants dissimulés le traitaient encore comme un simple guerrier des clans.

Les douze épreuves étaient conçues pour venir à bout des skavens qui venaient défier le conseil des Treize. Chacune avait été conçue par un seigneur de la corruption. Pour certaines, il s'agissait de pièges ingénieux, pour d'autres, de tribulations machiavéliques, tout droit sorties de cerveaux tordus. Toutes partageaient cependant un même trait : le candidat ne pouvait les surmonter que s'il savait à quoi s'attendre.

Il n'y avait qu'une seule façon de s'en sortir comme Puskab l'avait fait. Avec le soutien de l'un des seigneurs et l'appui de son réseau d'espions et d'informateurs, le candidat pouvait découvrir le secret de chaque épreuve avant même de mettre une patte dans les entrailles noires de la Tour fracassée. Pustule Moultratte lui avait appris le fonctionnement de chaque piège, la réponse à chaque énigme, la solution de chaque tribulation. Avec la complicité du seigneur des vers, il avait survécu et pouvait désormais présenter son défi et exiger une place au conseil.

Les silhouettes assises sur l'estrade l'observèrent d'un air menaçant pendant plusieurs minutes. Leurs regards mauvais finirent par le faire trembler et lui contracter les glandes. Lorsqu'ils daignèrent enfin lui parler, c'est la voix du belliciste Vecteek qui retentit depuis les trônes plongés dans l'obscurité.

— Maître de la vérole Puskab, » gronda Vecteek. « Nous sommes heureux de votre offrande. Les choses-hommes sont décimées par la peste. Leurs cités pourrissent de l'intérieur. Ils se terrent dans leurs clapiers et se cachent par peur de leurs propres voisins. Ce sera de la viande-facile pour nos armées ! »

Puskab s'inclina devant l'estrade en penchant la tête sur le côté pour exposer sa gorge d'un air soumis.

— Heureux-fier de servir-aider grands seigneurs. Peste noire tuer-tuer beaucoup-beaucoup. Beaucoup choses-hommes malades-mourir ! Apporter-donner gloire au Cornu !

— Trop nombreux à mourir ! » gronda le grand vivisecteur Rattnak Vile. « Laisser personne à attraper-prendre ! Pas de viande-esclave pour élever nourriture et creuser tunnels !

— Et la peste nous frappe aussi ! » grogna le malmaître Sythar Doom. « Nous avons dû brûler les terriers du clan Vermes parce qu'ils ont attrapé ta peste ! »

Puskab trembla sous le poids des accusations. N'importe lequel de ces tyrans aurait pu le tuer sur-le-champ et il n'aurait pas été plus avancé. Il leva la tête en direction du bord obscur de l'estrade, pour tenter de percer le brouillard et d'apercevoir son protecteur.

— L'infection de la Ruche n'était pas la faute de Puskab Crasse-Fourrure, » déclara Pustule en grognant d'un air menaçant. « Le maître de la vérole est venu, a bravé les douze épreuves pour défier le traître qui est parmi nous ! Il

est venu renverser le ver cupide dont les intrigues ont mis Skarogne en danger ! Le Rat Cornu l'a laissé venir jusqu'à la chambre des Treize, afin qu'il puisse purger ce conseil de la corruption ! »

Les seigneurs gris se turent et les paroles de Pustule résonnèrent encore quelques secondes dans la pièce.

— Est-ce vrai ? » demanda Nurglitch d'une voix rauque. « Es-tu venu ici pour défier un traître et le priver de son siège au conseil ? »

Puskab leva la tête bien haut et ôta sa capuche en haillons de sa face décomposée.

— Survivre-gagner toutes douze épreuves, » grogna-t-il. « Maintenant-maintenant vouloir-prendre treizième défi ! Prendre-gagner rang-nom de seigneur de la corruption ! »

Les seigneurs du royaume des skavens réagirent à l'impudence du prêtre de la peste au moyen d'une série de sifflements et de grognements. La tradition et les règles alambiquées de l'Empire souterrain permettaient à Puskab de lancer son défi, mais les despotes n'appréciaient manifestement pas la façon dont il s'adressait à eux.

— Puskab a raison, » lança Pustule aux autres seigneurs. « La destruction de mon terrier exige réparation ! De défier la viande-traître ! De débarrasser la Tour fracassée de sa puanteur ! »

Puskab sourit vilainement, dévoilant ses dents noires et ses gencives sanguinolentes.

— Demander-combattre viande-traître qui rendre malade-tuer clan Vermes ! Demander-combattre hérétique-bile qui penser-vouloir tuer-empoisonner tous les skavens ! » Le prêtre de la peste tendit sa grosse patte en direction d'un des trônes noirs.

« Demander-combattre Pustule Moultragrate. »



Bylorhof
Ulriczeit, 1111

Frederick s'était installé dans une chaise en osier, dos au mur de la morgue, et avait pris soin de s'emmitoufler dans sa robe pour lutter contre le froid surnaturel qui régnait tout autour de lui. Il avait les yeux rivés sur le mur d'en face. Tout était silencieux. Les bruissements et grattements habituels des rats avaient disparu depuis plusieurs jours. Même les vermines avaient été repoussées par les énergies délétères qui convergeaient vers cet endroit. Il n'y avait désormais plus qu'un seul être vivant dans le cimetière.

Le prêtre baissa les yeux vers le couteau de pierre posé par terre, près de sa chaise. Plusieurs fois déjà, il l'avait ramassé et posé contre les veines de son poignet. Devant l'horreur qu'il avait déclenchée, la mort aurait des airs de

délivrance. Sous réserve qu'elle veuille bien de lui. Une semaine plus tôt, elle lui semblait inéluctable, mais maintenant...

Il releva la tête et observa les morts immobiles et silencieux qui se tenaient devant lui. Frederick leur avait demandé de le rejoindre et ils avaient obéi. Il n'avait maintenant qu'à leur ordonner de partir pour qu'ils s'en aillent. Quand il fermait les yeux et les imaginait lever les bras pour le saluer, ils levaient leurs membres pourris. Ses plus petits caprices avaient force de loi à leurs yeux. Dénuées de conscience, ces créatures obéissaient aveuglément au moindre de ses désirs. Frederick trouvait ce concept fascinant et abominable à la fois. Son esprit était en proie à un tourbillon de pensées mêlant soif de pouvoir et désespoir.

Nécromancien. Un autre mot des grimoires d'Arisztid Olt, le titre donné aux pires hérétiques – le magicien qui écarte le voile séparant la vie de la mort, qui tire sa sorcellerie des émanations de la tombe. Un des monstres déments qui observaient les arts interdits de Nagash le Maudit.

Frederick tentait de se convaincre qu'il n'était pas une telle créature, qu'un large fossé le séparait d'un apostat de l'acabit d'Olt. C'était un mensonge, il le savait, un effort désespéré pour s'accrocher à la décence et la moralité, pour tenir ses engagements avec les dieux qu'il avait trahis.

Malgré son ingéniosité, Olt avait fini par être percé à jour, et il y avait une raison à cela. Le temple avait été bâti sur un nexus, au confluent de forces magiques qui amplifiaient tout acte de sorcellerie. En évoquant ses sortilèges, Olt avait ouvert une porte qu'il n'était pas en mesure de refermer. Les noires énergies s'étaient amoncelées jusqu'à en devenir visibles. Cela l'avait perdu. Et voilà que Frederick était à son tour maudit.

En invoquant le fantôme d'Aysha, le prêtre avait rouvert les vannes. Les émanations macabres avaient ensuite refusé de refluer. Elles s'étaient propagées, sans véritable but, agissant selon les désirs subconscients du nécromancien qui avait fait appel à elles. Dans son esprit étaient enfermés tous les secrets et sortilèges d'Olt, les connaissances de générations de sorciers et de sorcières remontant à l'ère de Nehekhar. Dans son sommeil, son esprit avait évoqué ces sortilèges et les énergies désemparées avaient fait de ses rêves une réalité. Frederick se sentant coupable et honteux de n'avoir pu sauver les gens de Bylorhof de la peste, il avait provoqué la profanation des morts, réanimés sous la forme de zombies – une négation vaine et sardonique de la peste noire.

Cet exploit aurait impressionné n'importe quel sorcier. Ce genre de monstre était rarement capable d'user de magie à l'aide de sa seule volonté, sans matériel ni incantation. Frederick ne s'était jamais imaginé que son esprit abritait un tel pouvoir. Dans le cas contraire, il se serait ôté la vie depuis bien longtemps.

Le nécromancien lança un regard renfrogné aux zombies pourrissants debout devant lui. Il était tenté de leur demander de sauter dans un lac, mais ils l'auraient fait. Leur obéissance n'avait aucune limite. Pour s'en faire une

idée, il avait demandé à l'un d'eux de se dévorer le bras. N'ayant pas précisé lequel, il avait eu la surprise de voir le zombie les déchiquter l'un après l'autre.

Les empereurs et les rois ne forçaient pas une telle loyauté ! Frederick frémit en songeant au pouvoir dont il disposait. Une telle horreur pouvait-elle servir la cause du bien ? Le mal ne pouvait-il accoucher que du mal ? Il était encore un homme honnête, moral et juste. Il pouvait contrôler ce pouvoir terrible. En revanche, il était hors de question d'en devenir l'esclave.

Frederick se leva et s'éloigna. Il s'arrêta devant une des niches, celles qui étaient pleines des corps des habitants de Bylorhof. Son subconscient ne les avait pas réanimés. Absous, protégés par les rituels sacrés de Morr, ces morts étaient déjà consacrés. La protection contre le mal avait suffi à écarter la magie vagabonde. Mais que se passerait-il, se demanda-t-il, s'il utilisait consciemment son pouvoir sur un de ces cadavres ?

Le nécromancien se retourna. D'un claquement de doigts, il ordonna à deux zombies de s'approcher de la niche. Sans un bruit, les morts-vivants en sortirent la dépouille d'une jeune femme. Conformément aux ordres muets de leur maître, les zombies emportèrent leur fardeau macabre et le déposèrent sur la table en pierre froide.

En regardant le corps, Frederick s'imagina qu'il s'agissait d'Aysha. Pendant quelques secondes, il fut pris de regrets. Il faillit renoncer à son horrible expérience, mais le profond désir de savoir, de comprendre les limites de sa magie, l'incita à persévérer. Aysha était à l'abri du mausolée, près de Johan et des templiers d'antan. Elle n'avait rien à faire là-dedans. Il n'y avait que Frederick van Hal et la carcasse d'une paysanne anonyme.

Il ferma les yeux, visualisa la magie noire, tira sur les filaments d'énergie et se mit à les tisser tout autour du corps prostré. Il marmonna une invocation, prononça l'un des Neuf Noms de Nagash. Le caractère étranger de ce nom parut faire trembler la pièce. Frederick le sentit glisser sur sa langue, comme une créature vivante qui traversa la morgue pour se poser sur le front pâle de la morte.

L'espace d'un instant, le nécromancien sentit le cadavre s'opposer à sa volonté. Ce fut un geste de défi éphémère, qu'il balaya aussi facilement qu'une toile d'araignée. Frederick rouvrit les yeux et tendit la main vers le cadavre. La défunte commença à se relever maladroitement. Un petit sourire triomphant se dessina brièvement sur le visage de Frederick. Même la protection des dieux n'était pas en mesure de défier son pouvoir !

Le nécromancien regagna sa chaise en contemplant ses esclaves morts-vivants. C'était un grand pouvoir, mais il était hors de question d'en abuser. Il comptait bien le mettre au service de la justice, pour lutter contre les abus cruels de seigneurs corrompus comme le baron von Rittendahl et le comte Malbork von Drak.

Une lueur glacée illumina les yeux de Frederick, qui serra les accotoirs de sa chaise.

Il y avait trop d'injustices, trop de souffrances en Sylvanie, mais il savait par où commencer : Bruno Havemann, le doktor de la peste, le meurtrier et charlatan. Il allait devoir se confesser.

Et répondre de ses crimes.

— CHAPITRE XVI —



Altdorf
Vorhexen, 1111

Le tunnel abandonné l'était moins qu'Erich von Kranzbeuhler l'avait imaginé. Après avoir abattu les blocs de pierre dissimulant l'entrée, les rebelles avaient été surpris par une horde vagissante de rats à fourrure noire. Vu ce qu'ils avaient subi dans les égouts, cette surprise les fit hurler de dégoût et d'horreur. Pendant quelques secondes, les rongeurs déferlèrent sur les hommes abasourdis, mais ils voulaient simplement fuir. Rapidement, ils disparurent dans les buissons et derrière les bâtiments attenants.

Les conspirateurs poussèrent un soupir de soulagement, mais en se tournant vers le tunnel plongé dans le noir, ils se dirent qu'ils auraient peut-être dû rester avec les hommes qui tenaient les portes ou les forces qui faisaient diversion à l'entrée du palais.

— Si l'endroit a été muré pendant toutes ces années, comment les rats sont-ils entrés ? » se demanda le palatin Kretzulescu. Nul ne put donner une réponse au Sylvanien.

Erich décida d'ouvrir la voie. Allumant une lampe à huile de baleine que lui avait tendue le comte van Sauckelhof, le chevalier s'enfonça à contrecœur dans l'obscurité menaçante. Une odeur d'eau croupie lui assaillit les narines, une puanteur suffocante qui le fit aussitôt tousser. Il sentit son cœur s'emballer en se rappelant que certaines rumeurs accusaient les miasmes d'être à l'origine de la peste noire.

Les murs du tunnel étaient anciens. La maçonnerie, grossière, et les briques remontaient à l'ère de Sigismund le Conquérant. Des ossements et des peaux de rat jonchaient le sol, et des toiles d'araignée pendaient au plafond voûté. Ici et là apparaissait une pierre tombée du plafond, preuve qu'il ne fallait pas se méfier que des toiles d'araignée.

Poursuivant son chemin, Erich se mit à penser à la fille du baron Thornig, devenue espionne, puis meurtrière. Le chevalier était fâché que l'on puisse se servir d'une belle femme de cette façon, quelle que soit la noblesse de la cause défendue. Il espéra tout de même qu'Erna n'avait pas obéi aux ordres de son père.

Une puanteur familière mit fin à ses méditations. Il aperçut alors un trou béant entouré de briques. L'odeur était celle des égouts et lui rappela des

visions d'horreur. Des rats détalèrent devant lui et se jetèrent dans le trou pour fuir la lumière de la lampe d'Erich.

Au moins savait-il maintenant comment les rats avaient pu se glisser dans un tunnel soi-disant muré. Une partie du sol s'était effondrée dans les égouts passant sous le palais impérial. Un coup dur pour le travail des nains. Mais en observant le trou et les pierres empilées tout autour, il ne put s'empêcher de se dire que quelque chose ne tournait pas rond. À bien y regarder, il semblait que le trou était dû à quelque chose qui avait creusé par en dessous, et non à un simple effondrement.

— Il faut se dépêcher, » prévint le prince Sigdan. Il jeta un coup d'œil méfiant en direction du trou, puis posa la main sur l'épaule d'Erich pour le pousser à reprendre son chemin. « Chaque minute que nous perdons est une minute de plus offerte au tyran Boris.

— Sans compter que cela augmente les chances de voir surgir les Kaiserjaeger, » ajouta le baron von Klauswitz.

Le rire rauque du baron Thornig résonna dans le tunnel.

— Je me suis arrangé pour leur arracher les dents, » se vanta-t-il. « À l'heure qu'il est, le commandant Kreyssig dîne avec Khaine en enfer ! »

Erich se sentit bouillir de colère. Le baron Thornig était tellement fier de sa machination qu'il semblait avoir oublié le danger auquel il avait exposé sa fille. Le chevalier fit mine de se retourner pour réprimander le Middenlander, mais le prince Sigdan l'invita à poursuivre sans un mot.

Il aurait bien le temps de solder les comptes une fois Boris l'Avide déposé.



Middenheim Vorhexen, 1111

Un véritable concert de cors grossiers retentit dans la forêt, une sorte de bouillie sonore qui parut égratigner les étoiles et entraîner la chute de la lune. À peine les notes discordantes eurent-elles cessé qu'elles furent remplacées par des cris, des bêlements et des hurlements qui percèrent la nuit. Les archers des remparts de Middenheim tirèrent des flèches enflammées vers l'orée des arbres. À la lueur vacillante des traits apparut une horde bestiale qui jaillissait de la forêt.

Le tocsin sonna, et les trompettes lui succédèrent bientôt le long des remparts. Cela parut cependant inutile. Les habitants de Warrenburg étaient déjà au courant de l'attaque. Ils n'avaient pas besoin d'un quelconque avertissement de la part des soldats.

Les hommes-bêtes se mettaient en transe depuis des heures au son lancinant des tambours de peau humaine et des chants grondants de leurs chamans. Le grand maître Arno avait eu tout le temps nécessaire pour réunir ses

volontaires. Cinquante chevaliers en harnois montant autant de destriers gigantesques bardés d'acier s'étaient réunis derrière la herse de la porte orientale.

Au son claironnant des trompettes, Arno leva la main. Lentement, les soldats de la barbacane se mirent à relever la grille. Arno regarda l'énorme herse disparaître avec une résignation teintée de fatalisme. Il réalisa qu'une fois dehors, il n'y aurait plus de retour en arrière possible.

— Je ne m'attendais pas à vous voir mener la charge. »

Le grand maître se retourna d'un air surpris en entendant la voix du prince Mandred. Avec le recul, il comprit qu'il n'aurait pas dû être étonné. Après tout, c'était l'idée du gamin.

— Je ne pouvais pas demander à mes hommes de prendre un tel risque sans y aller moi-même, » expliqua Arno, qui se renfrognait d'un air inquiet. « Vous devriez rester ici, Votre Altesse. C'est trop dangereux pour le prince de Middenheim. »

Mandred sourit.

— Si c'est si dangereux que ça, alors nous ne pouvons pas non plus prendre le risque de perdre le grand maître des Loups blancs. »

Arno rit.

— Le commandant Vitholf pourra facilement prendre ma place. Les Loups blancs s'en sortiraient peut-être encore mieux s'il était à leur tête. » Le chevalier parut à nouveau inquiet. « Il n'y a qu'un seul prince de Middenheim. »

Mandred vit le grand maître hocher très légèrement la tête en direction de ses chevaliers. Le prince aperçut alors deux guerriers rapprocher leur monture de la sienne. Mandred jeta un coup d'œil en direction de la herse, qui s'élevait toujours, et piqua des deux.

— Qu'il soit clair que le prince de Middenheim ne demandera jamais rien de ses sujets qu'il aurait peur d'entreprendre lui-même ! » s'écria-t-il tandis que son destrier partait au galop. S'aplatissant contre l'encolure de son animal, il passa tout juste sous les pointes de la grille qui s'élevait.

Le grand maître Arno en resta bouche bée, et finit par hurler à ses chevaliers :

— Vous avez entendu Son Altesse ! Suivez-le en enfer ou jusqu'à la victoire ! » Imitant le prince, il éperonna sa monture et passa à son tour sous la herse. Il entendit le reste des chevaliers lui emboîter le pas dans un bruit de tonnerre.

La largeur de la chaussée est offrit aux chevaliers la place nécessaire pour former les rangs. Au-dessus de leur tête, les trompettes retentirent une dernière fois dans la nuit, augurant de la colère des hommes sur le point de s'abattre sur leurs ennemis monstrueux.

Les hommes-bêtes avaient atteint les masures de Warren-burg et saccageaient les taudis avec sauvagerie. Peut-être avaient-ils entendu les trompettes, toujours est-il que leur rage était telle qu'ils ne s'en préoccupèrent

pas. La haine viscérale qu'ils vouaient aux hommes brûlait dans leur cœur et nourrissait les flammes de leur fureur. Non contents de tuer leurs victimes, les hommes-bêtes enragés les mutilaient, les taillant en pièces à coups de crocs et de griffes. Dans leur fureur, ils se livraient à une véritable orgie de destruction.

C'est au beau milieu de cette scène atroce que les guerriers de Middenheim chargèrent. Les tentes et masures de Warrenburg cédèrent sous les martèlements de sabots de leurs destriers, comme les blés sous l'action de la faux. Les réfugiés se dispersèrent devant les chevaliers, mais les hommes-bêtes se retrouvèrent comme paralysés, leur cerveau manifestement plongé dans la confusion par l'apparition soudaine des guerriers.

Les coups de marteau se mirent à pleuvoir sur les crânes cornus, les grandes haches tracèrent des sillons sanglants dans les bêtes couvertes de fourrure, et les sabots ferrés des montures écrasèrent les corps monstrueux. Les Loups blancs hurlaient le nom d'Ulric pour exercer la vengeance des hommes sur les bêtes des forêts en maraude.

Mandred était au beau milieu de la bataille et poussait son gigantesque destrier vers le cœur des taudis. D'un coup d'épée, il balafrà une créature à tête de faon qui dévorait le corps d'une femme. Le monstre posa ses pattes couvertes de fourrure contre ses yeux mutilés en bramant de douleur. D'un autre coup d'épée, le prince lui trancha la gorge et l'envoya rouler dans la neige.

Un deuxième homme-bête se précipita sur Mandred. C'était un monstre nouveau, aux cornes de bœuf, avec un visage presque humain. Il brandit une jambe, qu'il agitait comme un gourdin. Mandred attendit que la chose se rapproche, puis il éperonna son destrier pour qu'il se cabre et la frappe de ses sabots. L'homme-bête fut touché de plein fouet et tomba en arrière, les côtes brisées.

Un cri de guerre animal fit comprendre au jeune prince qu'une troisième créature courait vers lui. C'était un énorme monstre à tête de bouc qui tenait une hache rouillée à deux mains. La brute le chargeait de flanc, selon un angle qui n'allait pas permettre au prince de la frapper. Il tenta de faire pivoter sa monture pour recevoir le monstre, mais comprit qu'il était déjà trop tard.

Un autre cavalier apparut soudain en traversant le mur d'une cahute. L'homme-bête fut pris sous les sabots du destrier, renversé et littéralement piétiné. Mandred entendit même ses os craquer sous les coups de sabot. Il ouvrit la bouche pour remercier son sauveur, puis rit d'un air incrédule en le reconnaissant.

— Franz ! Que fais-tu ici ? Tu devrais être au lit à récupérer de tes blessures !

— Je n'ai pas besoin de tenir debout pour monter à cheval, Votre Altesse. » Le garde du corps frotta son crâne chauve. « Vous n'auriez pas dû me laisser.

— J'avais peur que tu en parles à mon père. »

Franz sourit et secoua la tête.

— Le graf apprendra cette bêtise bien assez tôt. » Il scruta le taudis de masures et de tentes. « On dirait qu'ils prennent déjà leurs jambes à leur cou, Votre Altesse. Dépêchons-nous si nous voulons prendre une part active à cette bataille. »

Mandred sourit et fit virevolter son cheval.

— Passons-leur l'envie de quitter la Drakwald. »

La bataille fut courte, mais sanglante. Près d'un quart des taudis était ravagé lorsque les hommes-bêtes cédèrent à la panique. Une centaine de monstres s'étaient fait tuer par la charge, mais ils laissaient derrière eux des dizaines de morts et de blessés parmi les réfugiés.

Néanmoins, la harde était en fuite. Il lui faudrait un bon bout de temps pour panser ses plaies et reprendre courage. D'ici là, la menace de la peste noire serait peut-être assez éloignée pour que le graf autorise les réfugiés à entrer en ville.

Leur joie fut néanmoins de courte durée, car il s'agissait d'une victoire chèrement acquise. Les signes de la peste étaient partout. Des cadavres couverts de gros bubons, des malheureux aux furoncles suintants. La contagion était omniprésente, tout comme la puanteur de la maladie.

Les chevaliers étaient conscients que leur charge audacieuse les avait exposés à la peste. La maladie planait sur tout Warrenburg. Pas un guerrier ne pouvait affirmer qu'il n'avait pas essuyé la caresse mortelle de la maladie. Pas un ne savait s'il ne portait pas déjà le germe de la peste noire.

Mandred tourna la tête vers la chaussée, en direction du bastion menaçant. Voilà où ils allaient vivre désormais, enfermés derrière ces murs gris sinistres. Ils y attendraient le jugement des dieux, attendraient de voir si le bien-fondé de leur cause suffisait à les protéger des griffes de la pandémie.

Un silence de plomb s'abattit sur les chevaliers qui gagnaient lentement le bastion, chacun se demandant s'il ressortirait de cet endroit en vie.

Mandred chercha des mots de réconfort pour galvaniser ses compagnons, mais il n'en trouva aucun qui rende justice à leur sacrifice. Un sacrifice qu'il était fier d'avoir partagé avec de tels hommes.

Le son d'un cor attira son regard. L'espace d'un instant, il craignit que les hommes-bêtes se soient regroupés pour lancer une nouvelle attaque. Puis il reconnut les notes du cor de chasse de son père. Levant la tête vers la porte orientale, il eut la surprise de voir une compagnie de cavaliers emprunter lentement la chaussée.

À leur tête, il y avait le graf Gunthar, resplendissant dans son armure dorée et son manteau bleu.



Le Reiksmarshal Everhardt Johannes Boeckenfoerde se leva de sa chaise lorsque les trois visiteurs entrèrent dans sa tente. Nehring, son aide de camp, leur proposa de les débarrasser de leur manteau, mais ils refusèrent d'un brusque haussement d'épaules.

— Nous venons d'Altdorf, » annonça l'homme de tête.

Le Reiksmarshal lança un regard d'avertissement à son capitaine.

— Un long et désagréable voyage, à n'en point douter. Peut-être pas aussi désagréable que de mener campagne par ce temps...

— Vous êtes impliqué dans un complot visant Sa Majesté Impériale l'Empereur Boris, » reprit l'officier des Kaiserjaeger. Les trois hommes commencèrent à se déployer dans la tente. « Sa Majesté Impériale vous donne le choix. Vous pouvez rentrer à Altdorf, où vous serez jugé et exécuté. Ou rester ici et vous ôter la vie. » Un sourire cruel se dessina sur le visage de l'homme. « Si vous choisissez l'exécution, le commandant Kreyszig vous invite à vous souvenir de la fin du traître von Schomberg. »

Le sourire de Boeckenfoerde fut tout aussi cruel.

— J'ai entendu parler du sort réservé au grand maître. Une bien triste histoire. Seul un animal s'enorgueillirait d'un tel travail. »

Les trois Kaiserjaeger dégainèrent leur épée. Nehring les imita aussitôt. Le Reiksmarshal resta assis et fit signe à tout le monde de rester calme.

— Vous êtes venus m'arrêter ? » demanda Boeckenfoerde.

L'officier répondit avec le plus grand mépris.

— La tente est encerclée, » siffla-t-il. « Je dispose de vingt Kaiserjaeger qui n'attendent qu'un mot de ma part pour vous saigner comme un porc ! »

Boeckenfoerde hocha la tête, comme s'il réfléchissait aux paroles du Kaiserjaeger.

— Êtes-vous bien sûr de savoir où vous êtes ? » demanda-t-il. « Savez-vous où se dresse cette tente ? Je dispose de quatre mille soldats, et au moindre signe d'affrontement sous cette tente, ils prendront les armes et... comme vous le dites vous-même... vous saigneront comme des porcs. » Il sourit en voyant l'officier blêmir. « Nehring, prenez leurs épées. Ces gentilshommes n'en ont plus besoin.

— Vous ne vous en sortirez pas aussi facilement, » grogna l'officier, qui n'opposa pas de résistance. « C'est l'armée de Sa Majesté Impériale ! Quand je leur dirai que vous êtes un traître... »

Le Reiksmarshal se leva et fit le tour de la table. Puis il tapota du bout du doigt la carte accrochée au mur de sa tente.

— Sa Majesté Impériale envoie son armée au plus fort de l'hiver, avec à peine assez de provisions pour en nourrir la moitié, et un équipement parfaitement inadapté à la saison. Et quel ennemi exige un tel héroïsme de notre part ? Une nouvelle invasion d'orques ? Des maraudeurs norses ? Non, nous marchons pour obliger le grand-duc du Talabecland à rouvrir les

marchés de Talabheim, afin que Boris touche quelques couronnes de taxes supplémentaires. » Boeckenfoerde fusilla du regard les hommes venus d'Altdorf. « Je ne crois pas que vous en trouverez beaucoup qui portent l'Avide dans leur cœur. C'est uniquement parce qu'ils me sont loyaux qu'ils ont accepté de me suivre dans cette entreprise. Si vous dites à ces hommes qui vous êtes et ce que vous faites ici, vous subirez un tel sort que les corbeaux ne pourront même pas se nourrir de vos restes. » Le Reiksmarshal se détourna de la carte et ramassa son épée posée près de son lit. « Je vous suggère de rentrer à Altdorf avant que je ne le leur dise moi-même. »

Les Kaiserjaeger n'eurent pas besoin de se le faire dire deux fois et trébuchèrent dans leur précipitation à s'enfuir. Boeckenfoerde savait juger les hommes au premier coup d'œil et n'avait vu en eux que des bandits ambitieux lorsqu'ils étaient entrés. Ils étaient prêts à tuer pour leur employeur, mais certainement pas à mourir. Entre se faire tuer et accomplir leur mission, ils ne pouvaient que tourner les talons.

Nehring observa les Kaiserjaeger qui remontaient à cheval et s'éloignaient au galop, puis il regagna la tente du général. Il fut surpris de voir le Reiksmarshal préparer son paquetage et le regarda d'un air interrogateur.

« Appelez les officiers. Il faut que je leur raconte tout cela.

— Mais vous avez affirmé que les hommes se rangeront de votre côté, » lui rappela Nehring.

Le Reiksmarshal poussa un soupir.

— Pour certains, oui. J'espère que beaucoup le feront, mais ils sont nombreux à avoir une famille à Altdorf et au Reikland. Si les conspirateurs ne parviennent pas à déposer Boris, les familles de tous ceux qui ont pris les armes contre l'Empereur seront en grand danger.

— Et vous ? Qu'allez-vous faire ?

— Je ne vais certainement pas rentrer à Altdorf. Je vais prendre la tête de ceux qui veulent bien me suivre et chercher un endroit où Boris ne nous trouvera pas. Talabheim me semble un bon choix. D'autant qu'elle aura peut-être besoin d'une armée très bientôt. »



Nuln
Ulriczeit, 1111

La flamme du brûle-jonc parut repousser l'obscurité. Walther cligna des yeux pendant plusieurs secondes. Il vivait dans le noir depuis quelques jours, avec pour seule compagnie le froid de sa cellule et les bruissements des rats derrière les murs. Privés de lumière pendant si longtemps, ses yeux lui faisaient atrocement mal. Le ratier posa ses mains ensanglantées contre son visage pour tenter de se protéger de la flamme de la chandelle.

Fellgiebel se tenait sur le seuil de la porte et regardait l'homme étendu au sol avec froideur. La geôle, une petite pièce située dans les sous-sols du poste de guet de l'Hundertschaft de Freiberg, faisait moins de deux mètres de large et n'était guère plus haute. Elle était dénuée de mobilier et de commodités, car la paillasse avait été volée depuis longtemps par un soldat qui l'avait revendue en guise de fourrage. Le pot de chambre en bois avait connu le même sort.

Fellgiebel ordonna au garde de rester dehors et de refermer la porte, si bien qu'il se retrouva seul avec son prisonnier. Le capitaine hocha la tête quand il vit l'horreur dessinée sur le visage du ratier. De toute évidence, l'homme tirait un grand plaisir de cette situation. Officiellement, les paysans appartenaient à leur seigneur et le guet n'avait pas le droit de les mutiler ou de les estropier. Dans le cas contraire, il aurait fallu verser une compensation au seigneur en question, et cela, un simple dienstmann ne pouvait se le permettre. Ainsi, en vertu de la loi, il y avait des limites aux tortures auxquelles une milice comme l'Hundertschaft pouvait se livrer.

Évidemment, il y avait des failles. En cas d'accident, par exemple, il incombait au paysan lui-même de dédommager son seigneur. Autant dire que les accidents étaient très nombreux à Nuln.

— J'en ai assez de ces discussions, » dit Fellgiebel en se frottant les mains. Le capitaine scruta le visage ensanglanté de Walther d'un air glacial. « Tu finiras par parler, tu sais. Ce n'est qu'une question de temps, et de souffrances. »

Walther tenta de se relever en s'appuyant sur le mur de pierre glacé. À chaque geste, ses os brisés grinçaient les uns contre les autres, lui arrachant des gémissements de douleur. Dans un effort de volonté suprême, il parvint à croiser le regard de son bourreau et à lui parler.

— Que... que s'est-il... passé... » Il ferma les yeux, et réunit tout son courage pour se débarrasser de cette voix chevrotante. « *La Rose noire*, comment...

— *La Rose noire* est sous quarantaine, » répondit Fellgiebel d'une voix tranchante. « Personne n'y entre, et personne n'en sort. » Un sourire cruel apparut sur ses lèvres. « La peste, tu sais. L'endroit est touché. Mais pas pour longtemps. »

Haletant, animé de sanglots malgré des larmes qui ne coulaient plus, Walther s'avachit contre le mur.

— Zena, » gémit-il. Il l'imaginait, seule et recroquevillée dans un coin de la taverne, couverte des bubons noirs de la peste.

Fellgiebel s'écarta de l'entrée et se mit à tourner en rond dans la petite cellule.

— Ah, oui, ta fiancée. Tu as parlé d'elle à plusieurs reprises. Elle doit être très proche de toi. » Une lueur menaçante apparut dans les yeux reptiliens du capitaine qui scrutaient Walther. « Peut-être devrais-je la faire venir pour avoir une petite discussion. Très courte. Je doute qu'une femme puisse avoir ta résistance, Schill. Ni même ton entêtement. »

Walther secoua la tête. Il lui avait proféré cette menace si souvent qu'elle n'avait plus aucun effet désormais. Fellgiebel avait déjà tenté de le persuader de cette façon. S'il l'avait vraiment voulu, il aurait déjà mis sa menace à exécution. Ce qui semblait confirmer que la maladie avait bien frappé la *Rose noire*. Même Fellgiebel n'était pas assez sûr de lui pour braver la peste noire.

— Veux-tu que je te dise ce que tu veux entendre ? » demanda Walther. « Ou veux-tu la vérité ? »

Fellgiebel s'immobilisa et son sourire n'en fut que plus grand.

— La vérité, Schill. C'est tout ce que je veux. La vérité sur ton ami Aldinger et les autres. Où ils sont. Ce qu'ils savent. Ce qu'ils projettent. » Le capitaine baissa la voix jusqu'à prendre des airs de conspirateur. « Aldinger est un ancien chevalier, tu sais. Un fugitif des Reiksknecht. Les autres sont probablement d'anciens Reiksknecht eux aussi. Notre grand et glorieux Empereur offre une prime pour leur tête. Ce sont des traîtres et chaque homme a pour devoir de les remettre à l'Empereur. » Fellgiebel tenta de lui adresser un sourire un peu plus chaleureux. « Si tu me dis où ils sont, je partagerai la récompense avec toi. »

Pour toute réponse, le prisonnier se mit à tousser, tout simplement parce qu'il n'était plus en état de rire. Fellgiebel l'ignore et se remit à faire les cent pas.

« Alors, oublions les Reiksknecht. Parle-moi du rat que tu as capturé. Pourquoi les professeurs s'y intéressaient-ils tant ? Que t'ont-ils dit à son sujet ? »

Une fois encore, Walther tenta de rire. Ce genre de questions durait depuis quinze jours, et le capitaine semblait toujours aussi pressé d'obtenir des réponses. Plus encore que l'histoire d'Aldinger et des Reiksknecht, le fait qu'il ne sache rien de spécial sur le rat géant semblait rendre Fellgiebel fou furieux. Le capitaine ne croyait pas la version selon laquelle les professeurs n'attachaient pas tant d'importance au rat qu'à l'humiliation que pouvait leur infliger l'animal, susceptible de mettre à mal leur réputation et toutes leurs théories sur la structure de la vie. Pour le reste, chacun des savants lui avait affirmé que l'existence d'une telle créature était impossible, se justifiant par la suite en prétendant qu'il ne s'agissait que d'une aberration.

« J'en ai assez de poser toujours les mêmes questions, » reprit Fellgiebel, qui s'arrêta et observa Walther de ses yeux de reptile. « Que sais-tu ? Quels sont tes plans avec Aldinger ? Qui d'autre est mêlé à tout ça ? » Le capitaine examina attentivement Walther, en se demandant s'il allait parler. Le ratier se contenta de lever les yeux vers lui de l'air apeuré et horrifié avec lequel les gens sains d'esprit regardent les fous.

« Très bien. Je t'ai pourtant prévenu que c'était la dernière fois. » Le capitaine traversa la pièce, non pas en direction de la porte, mais du mur qui lui faisait face. « J'espérais pouvoir t'épargner ça. Tu ne me crois pas, mais j'essaye de t'aider. » La froideur du regard du capitaine fut remplacée par une terreur sans nom. Il tendit la main vers le coin de la pièce et effleura le mur.

Tremblant de tout son corps, il hésita. Puis il écarta brusquement sa main du mur et se tourna vers Walther.

« Parle, avant qu'il ne soit trop tard ! » ordonna le capitaine. « La pendaison, le chevalet, quoi que puissent te réserver les Hundertschaft, ce ne sera rien comparé à ce qui t'attend si tu ne parles pas ! » Fellgiebel retira un de ses gants. Walther eut un mouvement de recul en voyant la main du capitaine. Elle était décharnée et velue, couverte de protubérances osseuses, plus proche de la patte d'un animal que de la main d'un homme. Malgré ce qu'il avait sous les yeux, Walther mit un moment à comprendre la vérité dans toute son horreur. Le capitaine des Hundertschaft de Freiberg était un mutant !

« Ce n'est pas beau à voir, hein ? J'ai été... contaminé en aidant les inquisiteurs de Verena à éliminer les mutants des égouts. Je n'ai pas pu parler de mon état à qui que ce soit... sans quoi on m'aurait brûlé. » Il jeta un regard apeuré vers le mur du fond de la pièce. « Mais quelqu'un s'en est aperçu. En échange de son silence, j'ai dû me mettre à son service. » Le visage émacié du capitaine rougit de désespoir. « Parle, Walther ! Crois-moi quand je te dis qu'il y a des choses pires que la mort dans ce monde ! »

Le ratier se pencha en avant et s'obligea à regarder son bourreau droit dans les yeux.

— Tu veux la vérité, ou juste ce que tu souhaites entendre ? »

Fellgiebel grogna d'un air contrarié, tourna la tête et remit son gant.

— À tes risques et périls ! » s'écria-t-il, en retournant vers le mur. « Puissent les dieux avoir pitié de toi, » ajouta-t-il en appuyant son doigt contre un loquet caché. Le mur trembla et pivota avant de disparaître dans l'obscurité. Une puanteur abjecte envahit la cellule, une odeur animale et maléfique qui donna la chair de poule au ratier. Walther commença à se traîner péniblement pour s'écarter du passage secret.

Fellgiebel s'éloigna dos au tunnel. Il gloussa comme un dément et dut déployer des trésors de volonté pour se reprendre. Quand il eut enfin recouvré son sang-froid, il lança un dernier regard de pitié à Walther.

« Pardonne-moi, » murmura-t-il.

Walther n'entendit pas Fellgiebel. Il avait les yeux rivés sur le tunnel et sur ce qui pouvait se cacher dans le noir. De petits yeux rouges apparurent, accompagnés de bruissements et de couinements monstrueusement familiers. Il se mit à trembler. Les yeux et les bruits se rapprochèrent, et des silhouettes finirent par se dessiner dans l'embrasure du tunnel. Il hurla lorsque la flamme vacillante révéla les rongeurs aux crocs luisants et aux pattes frétilantes. Et il hurlait toujours lorsque des pattes aux allures de mains l'attrapèrent pour l'emmener.

Fellgiebel resta dos au tunnel et refusa de regarder pendant que ses maîtres secrets enlevaient Walther. Il eut un haut-le-cœur, l'estomac noué de dégoût. Si seulement il y avait eu un autre moyen... Mais ses maîtres étaient impatients et il n'avait plus le choix. Pas un homme ne méritait ce qu'il venait de faire à Walther. Pas un homme ne méritait d'être prisonnier des skavens.

Le bruit de la porte qui se refermait lui fit comprendre que c'était terminé. Alors seulement il se retourna pour inspecter soigneusement la geôle, afin d'être sûr que les skavens n'avaient laissé aucune trace derrière eux. La disparition de Walther Schill ne soulèverait guère de questions. Beaucoup de paysans qui succombaient aux séances de torture disparaissaient tout bonnement. Sans corps, les nobles pouvaient difficilement prétendre à un dédommagement.

Fellgiebel poussa un nouveau gloussement dément en quittant la cellule. Il lui faudrait du temps pour recouvrer son sang-froid, pour retrouver la personnalité du capitaine du guet insensible et cruel, et mettre de côté celle de l'agent terrifié du peuple souterrain.

« Les rats ont attrapé le ratier, » s'esclaffa Fellgiebel. Il n'y avait aucun amusement dans ce rire, juste le sentiment de vide d'un homme qui a trahi sa propre race.



Altdorf *Vorhexen, 1111*

Le garde du palais glissa de la lame d'Erich en portant les mains à la tache écarlate qui grossissait sur son uniforme doré. Le chevalier écarta sa victime agonisante et se jeta en avant pour affronter un second soldat qui avait acculé Mihail Kretzulescu contre le mur. Le garde fit volte-face d'un air effarouché en l'entendant s'approcher, mais il n'eut pas le temps d'abattre sa hallebarde. Le chevalier lui porta un coup de taille aux yeux et le malheureux s'effondra en hurlant de douleur.

Erich aida le Sylvanien à sortir de la petite niche où il avait trouvé refuge. Le palatin avait une plaie profonde à l'épaule et sa tunique noire était maculée de sang.

— J'ai bien peur de ne pas être très utile au combat, » s'excusa-t-il. « Combattre un homme n'a pas grand-chose à voir avec la chasse aux goules dans les marais.

— Au moins, vous avez tenu bon, » le rassura Erich. « C'est tout ce qu'un homme peut exiger d'un autre. »

Les bruits de combat diminuèrent progressivement et furent remplacés par les gémissements des blessés et des mourants. Erich se tourna vers la galerie aux murs de marbre, et fut pris d'un sentiment de tristesse quand il vit les tapisseries somptueuses tachées de sang. L'apparition soudaine des rebelles au cœur du palais avait pris au dépourvu les défenseurs, complètement décontenancés par l'effet de surprise. Mais ils n'allaient plus pouvoir compter dessus bien longtemps. Des serviteurs faisaient sans doute déjà courir la nouvelle de leur présence. Les gardes du palais avaient l'avantage du nombre.

Pour avoir une chance de remplir leur objectif, les rebelles devaient mettre la main sur l'Empereur Boris avant que des forces importantes ne se mobilisent contre eux.

Le prince Sigdan avait donc décidé de diviser le groupe dès leur entrée dans le palais. Le premier, mené par le prince en personne, était monté dans les étages, pour fouiller les appartements privés de l'Empereur. Le second, confié au duc Konrad, était chargé du rez-de-chaussée, qui abritait les salles d'audience, les salons de réception et toutes les pièces dédiées au fonctionnement du palais.

Enfin, Erich était à la tête d'une vingtaine d'hommes chargés de ratisser les étages intermédiaires : les salles des trophées et les salons d'exposition, les bibliothèques et les conservatoires. L'indécente extravagance de Boris l'Avide soulevait le cœur d'Erich à chaque pièce. Il avait découvert des salles vidées afin que l'on puisse y entasser des quantités prodigieuses de vitraux cerclés d'argent qui dormaient là, couverts de poussière. D'autres étaient pleines de divans en peau de chameau et de vases d'albâtre d'Arabie, d'œuvres d'art de Tilée, d'automates des royaumes nains, tous délaissés. Erich trouva même une pièce bourrée de caisses en tek renfermant de petits carreaux peints. Il se rappela alors l'achat d'une célèbre fresque estalienne, et la somme digne de la rançon d'un roi qu'il avait versée pour qu'elle soit minutieusement démontée et transportée sur une bonne moitié du Vieux Monde. Ce scandale remontait à dix ans et l'Empereur n'avait même pas pris la peine de remonter la fresque. De toute évidence, une fois le plaisir de l'acquisition passé, il ne s'intéressait plus aux trésors qui constituaient autant de gouffres financiers pour l'Empire.

Après avoir ratissé un étage totalement désert, Erich saisit l'ampleur de la tâche qui les attendait. Une centaine d'hommes et plusieurs heures n'auraient pas suffi pour remplir correctement sa mission. Il espéra alors que Ranald avait entendu les prières que lui avait adressées le comte van Sauckelhof.

Erich recensa ses troupes. Deux Sylvaniens avaient perdu la vie dans cette escarmouche et il y avait trois blessés en plus de Kretzulescu. Des cris triomphants se mirent alors à retentir dans une des pièces donnant sur la galerie. Erich reconnut la voix du baron Thornig, mais ne comprit pas ce qui avait pu susciter son enthousiasme. Craignant le pire, il fit signe aux deux Reiksknecht de son petit groupe de le suivre et ils partirent précipitamment à la recherche du Middenlander.

La pièce d'où venaient les cris ressemblait à un arsenal. Une demi-douzaine de gardes du palais gisait tout autour du seuil de la porte. Apparemment, ils s'étaient défendus avec acharnement. À l'intérieur figuraient toutes sortes d'armes et d'armures posées sur des tables couvertes de velours, des râteliers ou des supports. Erich aperçut des rapières d'Estalie et de grosses haches de Kislev, des lances d'arçon de Bretonnie et un casse-tête hérissé de pointes d'origine inhumaine. Il ne semblait y avoir aucune cohérence en termes de rangement : une hache naine pouvait être posée à côté d'une épée de

manufacture elfique, et une hache orque primitive près d'un cimetière d'Arabie.

Puis Erich aperçut un épouvantable casque cornu de fer noirci accroché à un crochet d'argent, autour duquel pendaient encore les restes d'une boîte sombre. Il comprit pourquoi ce trophée avait été dissimulé, et pourquoi celui qui avait brisé la boîte avait reculé précipitamment. Aucun doute n'était possible pour quiconque avait déjà lu le *Deus Sigmar*. Le chevalier contempla cette relique datant de la fondation de l'Empire avec la plus grande admiration. C'était le casque de Morkar le Corrupteur.

Erich prit aussitôt conscience de la petitesse et de l'insignifiance de son existence. Qui était-il, ce simple capitaine d'un ordre de chevaliers hors la loi, pour oser défier l'autorité et l'héritage des empereurs ? Qui était-il pour remettre en cause un pouvoir remontant à l'époque de Sigmar en personne ?

Le désespoir referma ses griffes sur son cœur alors qu'il contemplait le trophée de guerre séculaire. Erich sentit sa main faiblir, sa détermination diminuer. Renoncer maintenant était la seule issue qui lui semblait sensée. Il n'y avait plus aucun espoir de victoire, nul triomphe qui l'attendait au terme de cette épreuve. Seulement la mort, l'humiliation et la honte.

Le braillement du baron Thornig arracha Erich à l'influence pernicieuse du heaume. Le chevalier lança un regard noir au masque de fer sans vie qui le narguait. Maintenant qu'il était conscient de son influence, elle semblait moins forte, ne jouait plus sur ses peurs, mais Erich ne voulut prendre aucun risque. Il s'éloigna prudemment de la vieille relique du seigneur de guerre du Chaos et traversa la pièce pour rejoindre Thornig, qui hurlait et criait toujours.

— Vous allez attirer tout le palais ! » gronda Erich.

Le baron Thornig sourit et tendit le poing vers la table située près de lui. Le meuble était richement sculpté, du bord de sa surface enfoncée à chacune des pattes de dragon qui lui servaient de pieds. Une vitrine en cristal protégeait l'ensemble, et le trophée lui-même était posé sur ce qui ressemblait fort à une peau de dragon.

Mais Erich ne prêta pas vraiment attention à toutes ces fioritures. Il ne fixait que la relique. Là encore, le doute n'était pas permis. Mais contrairement au casque de Morkar, l'attrait de cette relique était galvanisant.

« Ghal Maraz, » souffla Erich.

Le baron Thornig s'esclaffa.

— Je savais que cela valait le coup d'œil. Mais il est trop précieux pour qu'on le laisse à une sangsue comme l'Avide. » Là-dessus, le Middenlander brandit son marteau, une arme qui semblait petite et grossière à côté de celui, magnifique, dont Sigmar en personne se servait jadis.

Erich poussa un cri d'horreur étouffé et leva les bras pour retenir le baron Thornig.

— Vous ne comptez tout de même pas le détruire ! » s'écria-t-il.

Le baron le poussa et brandit à nouveau son arme.

— Bien sûr que non ! » s'exclama-t-il en fracassant la vitrine en cristal.

« Je compte le voler ! »

✧ CHAPITRE XVII ✧



Altdorf
Vorhexen, 1111

Erich essuya son épée et fut pris d'un regret en regardant le jeune soldat gisant dans son sang. L'homme avait combattu avec courage et férocité, et lui avait donné du fil à retordre. Mais l'expérience l'avait emporté, et Erich avait fini par profiter d'un coup mal assuré de son adversaire pour lui porter l'estocade finale.

De nombreux guerriers courageux de ce genre jonchaient l'arcade qui dominait la grande salle de bal. Beaucoup d'entre eux portaient l'uniforme doré des gardes du palais, mais on y trouvait aussi des membres de l'escorte du baron Thornig, plusieurs hommes du duc Konrad et même une poignée de Reiksknecht. Mais sans l'intervention opportune du groupe d'Erich, le prince Sigdan aurait pu être repoussé et submergé par les défenseurs fidèles à l'Empereur.

Des défenseurs qui étaient maintenant retranchés dans le salon de l'Harmonie qui dominait la salle de bal. Barricadant les portes au moyen de tables et de chaises, ils menaient une défense acharnée, mais Aldo Grand-Gaillard eut alors une idée. Le halfling n'avait pas le goût du combat, et il fallait bien un esprit comme le sien pour trouver un meilleur moyen d'entrer dans le salon. Au lieu d'enfoncer les portes, les rebelles empilèrent des tapisseries, meubles, peintures et tout ce qui semblait en mesure de brûler.

Sur l'ordre du prince Sigdan, le tas de meubles et d'œuvres d'art brisés fut arrosé d'huile et embrasé. D'épaisses volutes de fumée noire envahirent l'arcade et les alentours, manquant d'étouffer les envahisseurs. Le duc Konrad ordonna alors qu'on ouvre les portes des pièces attenantes et qu'on en brise les fenêtres pour évacuer la fumée. Le comte van Sauckelhof prit un malin plaisir à ordonner la destruction du *Kaiseraugen* tant prisé de l'Empereur. Il jeta lui-même un candélabre en fer dans les vitres de cristal tel un premier coup porté à l'opulence décadente qui avait caractérisé le règne de Boris.

La porte barricadée fut réduite en cendres fumantes avant que les cloches de la grande cathédrale ne sonnent une nouvelle heure. Les rebelles se frayèrent un chemin en jouant des épaules et entrèrent dans la galerie des glaces. Tous les meubles avaient été entassés contre les portes, et il ne restait plus qu'un imposant hydraulis au milieu de la pièce. Trop lourd pour être déplacé,

l'immense orgue hydraulique constituait l'ultime refuge de l'Empereur.

Abrité derrière l'instrument de musique, Boris l'Avide jeta un regard noir à ses ennemis qui prenaient la pièce d'assaut.

— Boris Hohenbach ! » s'écria le prince Sigdan en franchissant le seuil de la porte encombré. Ses bottes firent craquer les planches du sol calciné. « Pour tous vos crimes contre l'Empire et ses gens, nous vous sommons d'abdiquer et de renoncer aux pouvoirs dont vous avez abusé, et dont vous vous êtes montré indigne ! »

L'Empereur plissa les yeux de haine. Il jeta un coup d'œil aux rebelles qui investissaient la pièce, puis se tourna vers ses forces épuisées. Les gardes du palais toussant et suffoquant resserrèrent les rangs près de lui, en levant leurs boucliers et en sortant leurs épées. Le baron Peter von Kirchof, vêtu d'une armure noire, sortit des rangs des défenseurs. L'Empereur sourit en voyant ses ennemis blêmir. Dans tout l'Empire, il n'y avait pas meilleur épéiste que von Kirchof, le champion de l'Empereur.

— Je ne reconnais pas votre autorité, » grogna Boris. « Mais si vous croyez que je me suis rendu coupable de quelque injustice, alors je vous donne l'occasion d'en apporter la preuve en affrontant mon représentant en duel. »

Von Kirchof accueillit les paroles de son souverain en saluant brièvement, puis il dégaina son épée. Le duc Konrad poussa un cri de colère étouffé.

— Tueur de Bêtes ! » vociféra le duc furieux. « Le Croc Runique de la Drakwald ! Cette lame appartient au comte de la Drakwald ! Vous n'avez pas le droit de la confier à ce... à ce spadassin ! »

L'Empereur sortit de sa cachette, les yeux brillants de malice.

— Il n'y a pas de comte de la Drakwald, » ricana-t-il. « Les atours de cette province reviennent à la cour impériale. »

Pris d'une colère aveugle, le duc Konrad avança pour affronter l'extraordinaire baron von Kirchof. Erich retint le Drak-walder par l'épaule pour l'empêcher de commettre une bêtise.

— Nous avons nous aussi quelques babioles, » s'écria Erich. Il rit en voyant l'air suffisant de Boris s'évanouir lorsque le baron Thornig brandit Ghal Maraz. « Quel genre d'empereur êtes-vous sans le Marteau de Sigmar ? » se moqua le chevalier.

Boris chancela et s'accrocha à l'orgue, le visage rouge de colère. Un homme majestueux vêtu d'une robe noire et d'une calotte de médecin sortit brusquement du petit groupe de courtisans qui s'étaient réfugiés près de l'Empereur. Il farfouilla ses sacs afin d'administrer un fortifiant à son souverain. L'Empereur médusé congédia son médecin personnel d'un geste de la main.

— Comment osez-vous un tel sacrilège ? » demanda Boris, qui releva la tête et gratifia les conspirateurs d'un regard foudroyant. « C'est le saint marteau de notre seigneur et Sauveur, Sigmar Heldenhammer, le premier Empereur du glorieux Empire de l'humanité ! » Une esquisse de sourire apparut sur ses lèvres et il vit le doute passer sur le visage de certains rebelles.

Tout laissait penser qu'ils n'avaient pas songé à leur petite révolte en termes de blasphème et d'hérésie. Prêts à se retourner contre Boris Hohenbach, ils n'étaient pas prêts à défier Sigmar Heldenhammer. En son for intérieur, l'Empereur se gaussait de leurs scrupules spirituels, mais en apparence, il feignait l'indignation religieuse.

— Vous êtes mal placé pour parler de sacrilège, » le défia Erich. « Sur l'ordre de qui l'architecteur Hartwich a-t-il été tué ? »

Aussitôt, les doutes des rebelles furent balayés. Le prince Sigdan, qui sortit le Croc Runique du Reikland de son fourreau, fit quelques pas. Il s'arrêta à bonne distance du champion du tyran qui se cachait derrière l'hydraulis.

— Archers ! » s'écria le prince d'Altdorf. Dix archers de la Drakwald bandèrent leur arc.

« Je ne jouerai pas à votre petit jeu, l'Avide. Abdiquez sur-le-champ et renoncez à vos prétentions sur la couronne, sans quoi nous brûlerons cette pièce et tous ceux qui s'y trouvent. Tous ceux qui tenteront de s'opposer à nous seront abattus. » Il tourna la tête en apercevant brièvement une silhouette vêtue d'une robe violette parmi les courtisans. « Si votre sorcier tente encore quelque chose, ou s'il respire de travers, il sera le premier à mourir. » Karl-Maria Fleischauer n'osa plus bouger le plus petit doigt en entendant la menace.

Le prince Sigdan sourit froidement en voyant l'Empereur voûter les épaules et la résignation passer sur son visage.

« Trouvez-moi une plume et un parchemin ! » ordonna le prince au baron von Klauswitz. « Sa Majesté Impériale a un dernier décret à signer. »

Tandis que les rebelles prenaient d'assaut le salon de l'Harmonie, une tout autre bataille se jouait aux portes du palais impérial. Le siège du palais de justice ayant été levé, les Kaiserknecht, assistés de Schuetzenverein et de Kaiserjaeger, lancèrent une violente attaque. Des archers tirèrent sur les rebelles qui tenaient la porte pendant que les chevaliers apportaient le solide poteau du gibet de la place des Veuves pour s'en servir de bélier.

Malgré sa violence et sa vigueur, les rebelles comprirent bien vite que l'attaque n'était rien de plus qu'une diversion. Ayant saisi la stratégie des conspirateurs, le commandant Kreyssig avait décidé d'exploiter leur stratagème contre eux. Pendant que les rebelles avaient les yeux rivés dehors, Kreyssig avait emmené des hommes dans les tunnels de secours – ceux de construction moderne, et dont l'entrée se situait dans la cave d'un marchand de vin – pour entrer discrètement dans le palais.

Une fois à l'intérieur, Kreyssig chargea le gros de ses troupes d'attaquer les défenseurs de la porte par-derrière. Les portes ouvertes, les rebelles n'auraient plus aucun espoir de tenir le palais. Mais il n'y avait qu'une seule façon de remporter la victoire. Kreyssig partit chercher l'Empereur Boris à la tête de vingt hommes, dont l'imposant Scharfrichter Gottwald Drechsler.

Il savait pertinemment que son sort était étroitement associé à celui de Sa

Majesté Impériale. Sans le soutien et la protection de Boris l'Avide, Kreyssig serait seul et subirait les représailles de la noblesse. Pour sauver sa peau, il devait sauver la couronne de l'Empereur.

Un messenger halfling affolé entra dans le salon et leur apprit que les portes du palais étaient attaquées par les soldats de l'Empereur. La nouvelle dégrisa aussitôt les conspirateurs radieux. Les prisonniers du salon avaient été désarmés et regroupés contre un mur. L'Empereur Boris avait dû signer son décret d'abdication, sur lequel avait été apposé le sceau impérial. Un sentiment de triomphe avait envahi les rebelles, car ils étaient maintenant certains que tout allait rentrer dans l'ordre.

— Renoncez sur-le-champ, et je vous promets que vous serez simplement exilés, » dit Boris en apprenant la nouvelle. Il tendit sa main couverte de bagues pour reprendre le décret que détenait le prince Sigdan.

Le prince s'esclaffa.

— Je m'attendais à la miséricorde que vous avez réservée au grand maître von Schomberg. Et ne vous réjouissez pas trop vite. Nous nous y attendions. Vous, entre tous, savez que les caves du palais sont généreusement fournies. Je suis certain que nous pourrions tenir un siège d'un an. D'ici là, vos ennemis – et je vous prie de croire qu'ils sont nombreux – afflueront à Altdorf pour s'assurer que vous respectez cette proclamation. »

Un rictus sur le visage, Boris s'appuya contre l'orgue hydraulique et son coude produisit une faible note de musique. Aldo Grand-Gaillard sourit en prenant bien soin de montrer ses pieds velus. L'ancien halfling se tourna ensuite vers le prince Sigdan.

— J'ai une requête à formuler. Maintenant qu'il n'est plus empereur, j'aimerais qu'il enlève ses chaussures. » Le halfling remua les orteils. « Comme ça, je serai dédommagé pour toutes les fois où il m'a fait porter des bottes. »

Cela amusa bien évidemment les rebelles, mais leurs rires s'évanouirent lorsqu'un second messenger entra en courant dans le salon.

— Les portes sont tombées ! » hurla le halfling. « Les Kaiserjaeger sont entrés dans le palais et nous ont attaqués par-dérrière ! »

Les conspirateurs blémirent et l'ivresse de la victoire s'envola à l'image d'un cadavre qui se vide de son sang.

Boris l'Avide se leva et tendit la main.

— Donnez-moi ce parchemin. Si vous vous rendez avant que mes hommes arrivent ici, je vous promets de me montrer clément. Mais je vous invite à vous dépêcher. Mon offre expirera très rapidement. Et alors, vous aussi. »



Un grand feu de joie flambait sur la place de Bylorhof. Les portes des maisons des victimes de la peste avaient été arrachées et brisées à coups de marteau pour alimenter les flammes ronflantes. De longues tables entouraient le brasier. Elles étaient couvertes de planches de mouton et d'écuelles de lamproie à l'étuve et de héron bouilli. Des bols de lait d'amande et de graisse de rognon, des chopes de cidre épicé et de bière chaude, de grands plateaux de blanc-manger – voilà qui constituait un grand festin. Un ensemble bariolé de chaises et de divans, de canapés et de bancs était à la disposition des fêtards.

La peste n'avait que trop pris à Bylorhof. Les habitants avaient capitulé face à l'inévitable. Les provisions amassées étaient sorties de leurs cachettes, de précieuses têtes de bétail avaient été abattues et cuisinées. Nul ne pensait plus au lendemain, car la peste rendait tout avenir impossible. Les Sylanais ne pouvaient profiter que de l'instant présent, et autant dire qu'ils mettaient du cœur à l'ouvrage.

Des paysans dansaient près des flammes pendant que des bergers jouaient une mélodie discordante à la mandoline. Les hommes se portaient des toasts en avalant des lampées de bière, piquant des morceaux de mouton avec leur couteau et crachant les nerfs dans le feu de joie. Des bambocheurs pompettes, qui se croyaient investis du devoir de s'occuper du service, flânaient entre les tables, remplissant les coupes et les écuelles. Souvent, ils s'arrêtaient près d'un dîneur avachi et donnaient un coup de pied dans sa chaise pour voir s'il était juste ivre ou si la peste noire l'avait définitivement privé de festin.

Un nombre élevé de paysans livides étaient affalés sur la table. La puanteur de leurs plaies semblait pousser les autres à se goinfrer un peu plus.

Au bout de la table était assis l'initiateur de ce festin, sur une chaise légèrement surélevée. Désespérant de quitter Bylorhof et de rejoindre son maître derrière les murs de pierre du château, le knèze Litovoï avait orchestré ce banquet de débauche. Mieux valait en finir rapidement en chantant et en dansant plutôt que de connaître une mort lente, seul dans le noir. Telle avait été sa conviction. Et le regard vitreux qu'il afficha en s'enfonçant dans sa chaise semblait indiquer qu'il était parvenu à ses fins.

Le knèze s'était entouré des habitants les plus importants du bourg : les marchands et les maîtres des guildes. Parmi eux figurait le sinistre médecin Bruno Havemann. Les bambocheurs avaient insisté pour que le doktor de la peste porte son costume. Ils ne cessaient de boire à sa santé pour ses efforts acharnés quand ils ne le raillaient pas à ce sujet. Le médecin supportait l'affection changeante de ses hôtes et opinait régulièrement du chef pour leurs égards. La folie régnait désormais sur Bylorhof, et il ne comptait pas remettre en question les caprices de fous.

Il donna un coup de pied à un des énormes rats qui grouillaient sous la table et se nourrissaient des reliefs du repas des morts. La vermine couina avec indignation et décala. Havemann regarda le rongeur filer d'un air satisfait.

Peut-être ne pouvait-il pas arrêter la peste, mais rien ne l'obligeait à supporter la présence de rats à sa table.

Caché derrière son masque aviaire, il fit la grimace en observant les danseurs et le feu de joie. De l'autre côté de la place, une foule venait d'apparaître. Vu la distance, Havemann ne la distinguait pas très bien, mais il y aperçut un prêtre de Morr.

Frederick van Hal traversait la place, en compagnie de ses partisans, qui avançaient d'un pas lent et maladroit. Peu à peu, les fêtards se turent. Ils s'éloignèrent du prêtre et contemplèrent avec horreur la foule qui le suivait. Des hurlements retentirent alors sur la place. Les noceurs se levèrent et partirent en courant dans les rues.

Havemann resta assis. Lorsqu'il vit enfin les monstres en décomposition qui accompagnaient le prêtre, il resta impassible.

— Êtes-vous venu me chercher pour m'envoyer dans votre jardin ? » Le doktor tourna la tête vers les cadavres des maîtres de guilde assis à ses côtés. « Je crois qu'il y a assez de charogne ici pour apaiser votre dieu. »

Frederick van Hal fusilla du regard le grotesque doktor de la peste.

— Il y a toujours de la place, » fit le prêtre en grognant à voix basse. « Mais d'abord, je vais rendre justice pour mon neveu, qui est mort à cause de votre charlatanisme. Justice pour l'épouse de mon frère, poussée au suicide par votre forfait. Justice pour mon frère, assassiné de votre main. »

Le doktor prit chacune des accusations de Frederick avec nonchalance.

— Vous arrivez trop tard pour faire justice, » ricana-t-il. Il glissa la main sur le côté de son masque et en défit la sangle. Le bec tomba et dévoila un visage joufflu, presque infantin. Il était couvert d'horribles bubons noirs, le symptôme de la peste.

Frederick porta la main à sa poitrine et arracha le corbeau cousu à sa robe. Le symbole de son dieu s'effiloqua sous ses doigts griffus. Une détermination effroyable brûlait dans les yeux du nécromancien.

— Les dieux m'ont peut-être privé de justice, » siffla Frederick, « mais il est encore temps de me venger. »

Il fit un geste et les zombies se précipitèrent vers le doktor en renversant la table.

Bruno Havemann connut une mort très lente. La magie du nécromancien y veilla.

Le dregator Miklos sortit précipitamment de la tente et vissa son couvre-chef en lynx sur son crâne pour éviter la morsure du froid. Furieux d'avoir été dérangé pendant ses ablutions, le seigneur des Nachtsheer lança un regard noir à ses soldats. Il songea à envoyer quelques-uns des fantassins à la potence, mais se dit finalement que ce genre de mesures risquait de s'avérer contre-productif. Mieux valait que les paysans ne voient pas la dissension régner parmi les troupes du comte von Drak. Ce genre de spéculation pouvait leur donner de l'espoir, et l'espoir pouvait en pousser certains à violer la

quarantaine.

Ses gants craquèrent lorsqu'il sortit de sa ceinture le bâton de sa charge dont les bijoux brillaient au clair de lune. Il se renfrogna en passant devant les Nachtsheer. Ces hommes étaient censés être les meilleurs soldats de Sylvanie. S'ils n'étaient même plus capables de gérer ces canailles de paysans malades...

Les sentinelles postées près de la clôture se retournèrent et saluèrent le dregator Miklos qui venait vers elles. Leurs arbalètes étaient posées sur des tas de bûches. D'autres soldats vêtus de l'uniforme rouge et noir des Nachtsheer montaient la garde. Le noble, qui les salua brièvement, les vit tirer en direction du champ qui les séparait du bourg contaminé.

— Mon seigneur, » dit l'une des sentinelles. « Les paysans essaient de quitter la ville. Nous leur avons ordonné de faire demi-tour, mais ils continuent d'affluer. »

Le dregator ne se défit pas de son renfrognement.

— Essayez de leur tirer dessus, et non au-dessus de leur tête, » répliqua-t-il. « C'est toute la province qui est menacée par la peste. L'heure n'est pas à la demi-mesure ! »

Le soldat réprimandé s'inclina d'un air timide.

— Mon seigneur, nous les avons pris pour cible. Nous avons tiré trois volées, mais cela ne les arrête pas ! »

Le dregator Miklos siffla d'un air incrédule. Il regarda de l'autre côté de la barrière et vit la clique de paysans qui approchait en titubant dans la neige. Il avait bien vu les arbalétriers tirer, mais n'avait entendu aucun cri venant de la populace. Soit ces imbéciles les avaient ratés, soit ils y voyaient aussi bien que des chauves-souris ! La colère montant, l'aristocrate ramassa une arbalète. Il choisit un paysan, visa et tira, souriant cruellement en voyant la cible touchée en pleine poitrine.

Son sourire s'évanouit néanmoins et il en lâcha son arme. Il n'avait pas pu rater le paysan ! Il l'avait vu trembler sous l'impact ! Miklos se mit à tripoter les charmes qu'il portait autour du cou. Un frisson de terreur superstitieuse lui parcourut l'échine.

— Tuez-les ! » grogna-t-il au soldat. « Tuez-les tous ! » Il lança des regards furibonds aux soldats et tenta de cacher sa peur. Il frappa le dragon brodé sur l'uniforme de la sentinelle. « Vous êtes des Nachtsheer, » cracha-t-il. « Vous n'allez quand même pas avoir peur d'une bande de gredins ! » Il sortit l'épée du fourreau du soldat et la lui mit entre les mains. « Allez-y et tuez-les ! »

Les Nachtsheer ne semblaient pas trop pressés d'obéir aux ordres du dregator Miklos, mais ils étaient trop disciplinés pour remettre en cause son autorité. Bientôt, une dizaine de guerriers en armure enjambèrent la clôture, l'épée à la main et bien décidés à se livrer à un carnage. Grognaient le nom du comte Malbork von Drak en guise de cri de guerre, les Nachtsheer prirent la direction des canailles.

C'est à ce moment-là que les lunes apparurent entre les nuages noirs qui

encombraient le ciel. La lueur argentée éclaira la ville et ses environs, illuminant pour la première fois les silhouettes traînantes des paysans.

Les Nachtsheer poussèrent des cris horrifiés en prenant conscience de la nature de leurs supposées victimes. Il s'agissait bien de paysans, vêtus des grossières tuniques de laine de serfs sylvaniens, mais leurs chairs décomposées grouillaient de vers, leurs visages avaient tout l'air de crânes grimaçants, et leurs yeux n'étaient plus que des puits dénués de conscience et d'émotions. Leurs mains griffues étaient refermées sur des lances rudimentaires, des fourches et toutes sortes d'armes primitives récupérées dans les fermes alentour.

Les mercenaires disciplinés cédèrent à la peur. Un premier fit demi-tour et s'enfuit vers la barrière, suivi d'un second. Préparés à massacrer des paysans, les guerriers ne s'attendaient pas à faire face à des monstres morts-vivants.

Comme les soldats fuyaient, les zombies au pas traînant semblèrent jouir d'un regain de vitalité. Des gémissements rauques sortirent de leurs bouches en lambeaux, et une étincelle avide s'illumina dans leurs yeux sans vie. Ragailardis par la magie noire, les zombies se mirent à la poursuite de leurs ennemis en déroute en courant avec une détermination sinistre. Les soldats en fuite furent rattrapés et plaqués au sol, massacrés et mutilés à coups de hachettes et de poignards.

Terrifié, le dregator Miklos vit ses hommes se faire démembrer. Mille pensées lui traversèrent l'esprit. Il devait se secouer, faire revenir ses éclaireurs montés, appeler les troupes occupant les autres postes de guet, faire quelque chose pour s'opposer à ces monstres. Mais la terreur le paralysait, une terreur dont le dregator habituellement si arrogant et sûr de lui était incapable de se défaire.

Une silhouette sombre évoluait parmi les zombies, une silhouette encapuchonnée vêtue d'une robe de prêtre de Morr dont les mains pâles étaient refermées sur un bâton ébène. Sous la capuche du prêtre figurait un masque sculpté dans la face d'un crâne, qui dissimulait le visage du nécromancien. Des lambeaux de chair et du sang dégouлинаient encore de cet ornement macabre, maculant les joues et le menton du démon.

Le nécromancien s'arrêta à quelques mètres de la clôture. Les yeux impérieux de l'homme étaient visibles derrière les orbites de son masque. Il tendit la main vers les piquets et marmonna une incantation. Un geste suffit à produire une vague d'énergie maléfique qui s'écrasa sur la clôture. Le bois commença à se fendre et à pourrir sous le regard horrifié du dregator, puis il tomba en poussière en quelques secondes.

D'un autre geste, le nécromancien dispersa la poussière, ne laissant qu'une neige immaculée entre lui et le camp des Nachtsheer. Débarrassé de la clôture, il se dirigea vers Miklos. Les lèvres apparaissant sous le masque en forme de crâne affichèrent un sourire malveillant.

— Je suis Vanhal, le déchu, » siffla le nécromancien, qui tendit un doigt osseux vers la poitrine du noble. Miklos haleta en sentant son cœur pris de

palpitations. Il n'eut même pas le temps de prononcer une prière avant de s'écraser dans la neige.

« Je suis Vanhal, » gronda Frederick au cadavre à terre. « Et je vais déchaîner les forces de l'enfer sur la Sylvanie. »



Skarogne Vorhexen, 1111

Puskab Crasse-Fourrure hissa son corps boursoufflé sur l'étroite corniche, et son cœur s'emballa lorsque de vieux éléments de maçonnerie s'effritèrent sous son poids. Il passa le bras autour d'une gargouille de pierre au visage usé et lissé par les siècles. La tentation de tourner la tête fut trop grande et il risqua un coup d'œil en bas. Le flanc de la tour était visible sur des dizaines de mètres avant de disparaître dans le brouillard. Il distinguait les fissures du mur, apercevait les gouttières qui faisaient le tour de l'ouvrage comme autant de lignes noires. Les balcons, si petits à cette hauteur qu'ils en étaient à peine reconnaissables, dépassaient des premiers étages, et des lanternes à huile de ver luisaient aux balustrades.

Sa difficile ascension l'avait mené bien haut. C'était justement de l'un de ces balcons qu'il l'avait commencée pour gravir la façade accidentée, en cherchant le juste équilibre entre sécurité et prudence, stratégie et vitesse. Un seul faux pas, la moindre négligence, et il risquait de lâcher prise. Il serait alors précipité dans le vide telle une étoile filante, avant de s'écraser dans les rues de Skarogne dissimulées dans le brouillard.

Le prêtre de la peste serra les dents en songeant au sérieux avantage offert à son adversaire. La fenêtre à laquelle Pustule avait débuté son ascension se situait à une bonne trentaine de mètres au-dessus du balcon de Puskab. Le seigneur des vers avait été équipé de griffes d'acier et d'une solide corde de queues de skaven. Avant de se lancer, Pustule avait avalé un pot entier d'infusion-skaven, une puissante mixture de sang et de malepierre en poudre qui excitait le métabolisme et accentuait les réflexes. Puskab le savait parce qu'il avait failli se prendre le pot en question en pleine figure et en avait senti l'odeur au passage.

Puskab devait donc se contenter du seul avantage dont l'intrigant seigneur des vers ne disposait pas : la foi que lui inspirait le Cornu. Pustule n'avait à sa disposition que ses intrigues et ses machinations pour se protéger. Puskab disposait de la puissance divine de son dieu : elle le soutenait, pouvait lui permettre de sortir victorieux de n'importe quelle épreuve.

L'homme-rat corpulent rit en se souvenant de l'odeur nauséabonde que cet idiot de Pustule avait produite en comprenant qu'il s'était fait manipuler. Avait-il réellement imaginé qu'un prêtre de la peste puisse tourner le dos aux

siens en faveur d'un hérétique et infidèle ? Les moines de la peste entretenaient leur lot de rivalités et de haines, mais il leur était interdit de faire planer une quelconque menace sur le clan Pestilens ou d'entraver la propagation du culte du Cornu. Pustule s'était arrangé pour que Puskab puisse défier Nurglitch et prendre sa place parmi les seigneurs de la corruption, sans penser qu'il allait être la cible du défi. Puskab se demanda si cet idiot avait enfin compris que c'était le maître de la vérole qui était à l'origine de la propagation de la peste noire au sein du clan Verms.

Les Verms, ces éleveurs de puces, étaient voués à la destruction. Puskab avait développé les parasites capables de contaminer les hommes-rats presque avant que le clan Verms commence ses expériences sur les humains. Il avait amené ses puces dans la Ruche, des puces infectées par les germes de la peste, des puces qui avaient sauté sur ses gardes et ses assistants. Il s'était servi de magie pour protéger la vie des skavens qui travaillaient à ses côtés, histoire de ne pas éveiller les soupçons, mais aucune magie n'avait protégé les centaines d'hommes-rats qui étaient entrés en contact avec les rats-laboratoire. Les puces malades s'étaient propagées et avaient mis le clan Verms à genoux.

Ironie du sort, Pustule avait ensuite chargé Puskab de prendre la tête de ses assassins contre Nurglitch. C'était Puskab lui-même qui avait prévenu l'archiseigneur de la peste par la voix bourdonnante de ses mouches-fièvre. Informés des besoins primitifs qui animaient les creuse-crochets, les moines de la peste avaient allumé de grands feux dans le Temple intérieur pour chauffer les épais murs de pierre. Confrontées à une chaleur plus élevée que celle des aiguillons à huile de ver, les araignées avaient battu en retraite et chargé leurs dresseurs ! Tant pis pour les machinations du seigneur des vers !

Pustule allait souffrir pour son impudence ! Comment pouvait-il se croire capable de manipuler le clan Pestilens ? Comme si les disciples du Cornu pouvaient être manœuvrés comme de simples seigneurs de clans !

Le grognement amer du prêtre de la peste se solda par un glapissement. Une brique jaillit de l'obscurité, s'écrasa contre le flanc de la gargouille et fit voler en éclats une partie de son aile repliée. Puskab tressaillit et posa sa patte puante contre sa bouche. Il se plaqua contre le mur quand une nouvelle brique arriva dans sa direction. Elle rebondit sur la corniche avant de disparaître dans le brouillard.

Pustule était arrivé en haut de la tour et utilisait tous les avantages à sa disposition pour vaincre le prêtre de la peste. Les règles du défi voulaient que les combattants ne puissent se faire de mal avant d'être arrivés sur le beffroi, en haut de la Tour fracassée, et d'avoir entendu la Cloche brisée sonner l'hymne funèbre de minuit. Un homme-rat n'avait pas le droit d'attaquer son ennemi avant que la cloche sonne le treizième coup. Mais comment un skaven pouvait-il être responsable d'un accident coûtant la vie à son adversaire avant qu'il n'atteigne le beffroi ?

Puskab redoubla d'efforts et souffla une prière au Cornu en plantant ses

griffes dans le mur brisé. Il se hissa en suivant une fissure qui courait sur le flanc de la Tour fracassée. Y glissant les doigts et les orteils, il poursuivit son ascension.

Une grosse plaque de pierre frappa le flanc de la tour et envoya une pluie de débris dans le brouillard. Puskab lâcha prise, bascula en arrière et ne fut plus tenu que par les pieds. Une seconde pierre passa et lui écrasa la queue en rebondissant contre la paroi. Le prêtre hurla de douleur et ses membres furent pris de spasmes. Dans un effort suprême, il se redressa en ignorant sa queue brisée et ensanglantée.

Plissant les yeux, bien déterminé à se venger, Puskab fit appel à sa sorcellerie. Des flammes vertes jaillirent de ses yeux et des volutes de vapeurs méphitiques lui sortirent du nez. En appelant au grand nom du Cornu, le prêtre ouvrit grand les mâchoires et vomit un flot de miasmes puants qui s'éleva vers le ciel. Certes, il n'avait pas le droit de se servir de sa magie contre Pustule, mais rien ne l'empêchait de l'employer pour prévenir les « accidents ». Le seigneur des vers allait avoir bien du mal à jeter une brique sur la tête d'un skaven qu'il ne voyait pas.

Tel un être vivant, les miasmes magiques gravirent la face de la Tour fracassée et engloutirent le beffroi penché. Puskab était maintenant assez près pour entendre les grondements et malédictions de Pustule, entouré et aveuglé par la brume. Le prêtre abandonna bien vite sa fissure et grimpa le long d'une gouttière, puis il atteignit un des coins de la tour. Il poussa un léger couinement en voyant une nouvelle pierre passer, de toute évidence jetée en direction de la fissure.

Le beffroi était tout juste visible au travers du nuage magique et penchait fortement. Son toit était constitué d'un véritable fouillis de tuiles et de poutres fendues. Des piliers octogonaux soutenaient le toit et formaient d'étroites arches. Des gargouilles sans visage étaient fixées à la corniche exiguë qui faisait le tour de leurs bases, leurs gueules édentées ouvertes comme si elles hurlaient.

Puskab se dépêcha de monter les derniers mètres le séparant du clocher et la tour se mit à trembler. Une note puissante retentit dans le ciel, une note plaintive qui fit trembler chacun de ses os. La pierre à laquelle il s'était accroché s'effrita, l'obligeant à enfoncer ses griffes encore plus profondément.

Une pause, un instant de silence, et le beuglement assourdissant se répéta, fendait la nuit comme le hurlement de colère d'un roi démon. La tour frémit et trembla, et le skaven accroché à son flanc s'efforça de rester cramponné malgré la violente clameur. Les oreilles bourdonnantes, le corps tremblant, Puskab serra les dents et attendit que le vacarme se reproduise. Il comprit ce qu'était le hurlement retentissant – le carillonnement de la Cloche brisée. Elle allait sonner treize fois. S'il n'avait pas atteint le beffroi d'ici là, sa vie était perdue. Pustule serait libre d'employer tous les moyens à sa disposition pour tuer son adversaire.

Sifflant des psaumes de putrescence et de pourrissement, Puskab se

précipita vers le beffroi, en ne bougeant que dans les moments de silence, devenus épouvantables. Cinq. Six. Sept. La cloche hurla encore et encore les notes annonçant la fin de Puskab. Son cœur lui martelait la poitrine et ses glandes se contractaient sous le poids du désespoir. Ses gros doigts se refermaient maladroitement sur les pierres et sa queue brisée fouettait la maçonnerie croulante.

Huit. Neuf. Dix. Le beffroi semblait toujours aussi loin. À chaque tintement, la colère de la Cloche brisée s'intensifiait et les réverbérations s'aggravaient. Une gargouille cornue se détacha de sa corniche et effleura Puskab avant d'aller s'écraser des dizaines de mètres plus bas. Une pluie de tuiles brisées dévala le toit pentu et arrosa le prêtre de fragments tranchants.

Puskab serra les crocs en se protégeant le visage, puis il reprit son ascension.

Pustule Moultragratte se tenait entre deux piliers lorsque le treizième coup retentit. Le seigneur des vers regardait en tous sens pour percer le nuage de miasmes et tenait un gros fragment de pierre. Il siffla d'un air triomphal lorsqu'il entendit la dernière note.

— Viande-imbécile ! » grogna-t-il. « Penser-oser me défier ! » La voix du seigneur des vers laissa place à un rire violent.

— Je suis là, » gronda Puskab en hissant sa masse boursoufflée sur la corniche du toit. Ses yeux s'attardèrent quelques instants sur la cloche monstrueuse suspendue au toit : une grosse masse noire de métal corrodé fendue d'un côté et au bord ciselé d'étranges symboles. La Cloche brisée avait un caractère impie et surnaturel, elle buvait la lumière, l'absorbait comme une éponge. L'effet était glacial et terrifiant, et il en avait les poils dressés sur la tête.

Seul avec l'horrible cloche depuis près d'une heure, Pustule avait eu le temps de s'habituer en partie à ses émanations maléfiques. Assez pour comprendre que Puskab avait la tête ailleurs et sauter sur l'occasion. Le seigneur des vers brandit la pierre et la jeta sur le prêtre distrait. Le projectile le toucha au flanc et manqua de le faire tomber de la corniche. Il gémit de douleur, et se retourna pour faire face à l'adversaire qu'il avait presque oublié.

Pustule couina triomphalement en voyant le bras de son adversaire qui pendait mollement. Il sortit un coutelas de sa ceinture qu'il agita doucement afin de jouer avec la lumière sur sa lame.

— Je vais prendre-porter ta fourrure, » grogna-t-il. « Apprendre-apprendre à toutes les viandes-traîtres à ne pas jouer avec clan Verss ! »

Puskab fixa le seigneur des vers en ricanant d'un air impitoyable.

— Tu vas souffrir-pourrir, stupide-menteur. » Maladroitement, il attrapa le bâton noueux qu'il portait dans le dos avec sa patte gauche. Son bras droit, lui, pendait toujours contre son flanc et saignait.

Pustule n'hésita pas. Alors que le battant de la cloche se balançait toujours en raison de la violence du dernier coup, le seigneur des vers se jeta sur Puskab. Il porta un coup de son épée courbe qui déchira la robe de son

adversaire, mais Puskab para au dernier moment avec son bâton en bois. Pustule profita néanmoins de son élan pour lui porter un coup de griffes au genou.

Le prêtre frappa avec son bâton, qui siffla dans le vide. Pustule avait reculé d'un bond et s'était littéralement enroulé autour d'un pilier, dont il se servit pour se propulser vers son ennemi. L'épée ébréchée qui lui visait la tête lui brisa un bois. L'autre patte du seigneur des vers se détendit en direction de la gorge de son ennemi. Sa manche ondula et une longue chose rampante en sortit. Couvert de taches rouges et jaunes, l'énorme mille-pattes se redressa dans le but de refermer ses mandibules sur la gorge du prêtre.

Pustule fut secoué d'un rire mauvais, mais le mille-pattes chancela. Ses longues antennes s'affaîsèrent et ses pattes cédèrent. Tel un ruban coloré, la petite créature glissa de la manche du seigneur des vers. Ses minuscules organes n'avaient pas résisté à l'aura pestilentielle du prêtre de la peste.

Avant d'avoir pu s'éloigner, le perfide Pustule sentit des griffes lui lacérer le dos et le plaquer contre le prêtre de la peste obèse. Le bras brisé et théoriquement inutilisable de Puskab se referma sur lui comme un étau. Le seigneur gris tenta bien de lui porter un coup d'épée, mais le bâton de son adversaire l'en empêchait.

« Maintenant vois-apprends pouvoir-puissance du Cornu, » siffla Puskab en se délectant de la terreur qu'il voyait dans le regard de son adversaire. Faisant appel à la magie abjecte de son dieu, le prêtre ouvrit sa gueule décomposée et vomit un flot de bile et de sang tout droit remonté de ses tripes malades.

La fourrure de Pustule se mit à fumer et sa peau à grésiller lorsque le flot de corruption lui inonda le visage. L'épée ébréchée tomba par terre et les doigts griffus lâchèrent la gorge de Puskab. Hurlant de douleur, le seigneur des vers estropié recula en chancelant. Puskab lui plongea aussitôt dessus de tout son poids, et abattit son arme sur le sommet de son crâne, en s'aidant des deux mains.

Le crâne du seigneur des vers se brisa comme une coquille d'œuf, projetant du sang et de la cervelle sur tout le toit. Le corps de Pustule oscilla pendant quelques instants, puis il s'écrasa contre un des piliers. Puskab boitilla jusqu'à lui pour arracher les griffes sans vie de la pierre. Animé d'un profond désir de vengeance, il s'aïda de son bâton pour le faire basculer par-dessus la corniche.

Quand le conseil vit le corps désarticulé de Pustule gisant au pied de la Tour fracassée, ils comprirent que Puskab Crasse-Fourrure avait gagné, que le seigneur des vers n'était plus, qu'il avait ainsi laissé sa place de seigneur de la corruption au maître de la vérole du clan Pestilens.

Puskab s'appuya sur son bâton pour observer la cité tentaculaire de Skarogne. À la lueur des lunes et des étoiles, il voyait les plus grands édifices sortir du brouillard. Il distinguait les marécages entourant la ville, les champs de blé noir et les barges branlantes chargées de ramasser les maigres récoltes. Il apercevait aussi les lumières lointaines du terrier-homme de Miragliano et les pics lointains des Irrana.

Cette vision lui arracha un râle avide. Bientôt, tout cela appartiendrait au clan Pestilens, les marais, les montagnes et les terriers-hommes, tout ! Il propagerait la grâce malade du Cornu jusqu'aux quatre coins du monde ! Plus rien ne pourrait s'opposer à lui cette fois, ni les choses-hommes, ni les choses-nains, ni même ses perfides congénères ! Le monde serait broyé par la peste noire, rasé en se tortillant dans la majesté pourrie du Cornu !

Les choses-hommes de l'Empire n'étaient qu'un début. Deux sièges du conseil appartenaient désormais au clan Pestilens. L'équilibre des pouvoirs avait changé. Les moines de la peste pouvaient désormais contrebalancer le double vote du seigneur gris Skrittar. Ils utiliseraient cette force pour détourner les autres clans de l'hérésie des prophètes gris. Et ceux qui ne verraient pas l'intérêt d'épouser la vérité souffriraient.

Un nouveau monde était sur le point de naître.

Le monde de la peste noire.

◀ CHAPITRE XVIII ▶



Altdorf
Vorhexen, 1111

— Tuons-le ! » grogna le duc Konrad, la main serrée sur Tueur de Bêtes, l'épée dont l'Empereur Boris avait été privé, de même que tous les atours de son règne.

Cette suggestion fut reprise chaleureusement par de nombreux rebelles. Un groupe de Westerlanders se ruèrent dans le couloir, et revinrent avec une corde improvisée dont ils firent un nœud coulant. Boris l'Avide, jusqu'alors insolent, se blottit contre l'hydraulis, et seul le baron von Kirchof se porta à son côté en cet instant de grand péril. Le geste du champion désarmé fit ricaner le comte van Sauckelhof, qui ordonna à ses hommes d'apporter une seconde corde.

Le prince Sigdan prit alors la défense de l'Empereur en s'interposant entre les rebelles enragés et leurs cibles.

— Nous ne pouvons pas faire une chose pareille ! » déclara-t-il.

— Kreyssig arrivera trop tard pour nous arrêter, » fit Erich. « Ils nous exécuteront de toute façon. Un régicide n'aggravera pas notre cas. »

Le prince Sigdan lui lança un regard de reproche.

— Ce n'est pas à propos de lui, ni de nous, mais de l'Empire. Avec le palais entre nos mains et l'Empereur déposé, nous aurions pu gagner du temps, nouer des alliances. Mais nous avons laissé passer notre chance. Nous avons tout gâché.

— Nous avons encore ce porc, » observa Mihail Kretzulescu. « Le tuer ne nous avancera peut-être pas, mais cela rendra plus agréable mon voyage en enfer. »

Le prince Sigdan secoua la tête et leva les bras pour empêcher le lynchage.

— Le tuer ne nous avancera pas et fera beaucoup de tort. L'unité de l'Empire ne tient plus qu'à un fil, et ce ladre s'est arrangé pour être *ce* fil. Tuez-le et l'Empire basculera dans l'anarchie. » Le prince lança un regard sévère à Kretzulescu. « Dites-moi : sans l'Empereur qui a promis l'autonomie de la Sylvanie, que fera le comte von Drak ? »

Le visage cadavérique de Kretzulescu reprit des couleurs. Il se tourna d'un air presque gêné vers le baron von Klauswitz. Et c'est bien au Stirlander qu'il s'adressa en reprenant la parole.

— Sans la promesse qu’a faite l’Empereur, le comte von Drak voudra prendre son indépendance par la force, » reconnut le palatin.

— C’est vrai ! » s’écria Boris. « Sans moi, vous vous entre-tuez, espèces de chacals ! Comme des rats affamés coincés au fond d’un tonneau !

— S’il abdiquait, notre intendance retrouverait toute sa légitimité, » fit le prince Sigdan. « Les autres provinces nourriraient l’espoir de voir les promesses de Boris tenues. En revanche, nul ne fera confiance à un groupe de régicides. » Il tourna la tête et jeta un regard plein de haine à Boris l’Avide. « Les crimes de ce maraud nous empêchent de le tuer. Il doit vivre, pour le bien de l’Empire. »

Cette déclaration, froide et terrifiante, fit réfléchir les rebelles. Poussant un hurlement d’impuissance, le duc Konrad virevolta et plongea le Croc Runique dans un des miroirs pour passer sa colère sur une image du souverain tant détesté. Un des archers de la Drakwald tira alors sur Boris. Le projectile se ficha dans l’orgue derrière lequel le monarque s’abritait. Le souverain baissa la tête alors que la flèche frémissait encore. Le soldat n’eut cependant pas le temps d’encoher un nouveau trait car il fut maîtrisé par ses camarades. Hurlant, il fut évacué du salon.

Le prince Sigdan se tourna vers l’Empereur livide.

« Votre parole que ces hommes sortiront libres d’ici. Si quelqu’un doit payer pour cette révolte, c’est bien moi. »

L’Empereur Boris se releva et grimaça en effleurant de l’épaule la flèche qui avait bien failli mettre un terme à son règne.

— Nous, Boris Ier, Protecteur de l’Empire, Ennemi des Forces des Ténèbres, Empereur en Personne et Fils d’Empereurs, baron de Kutenholz, duc de Scheinfeld, Grand défenseur de la Foi du Saint Sigmar, jurons que tous ceux qui se soumettent à notre jugement seront traités avec honneur et clémence. » Un sourire cruel se dessina sur son visage lorsqu’il fixa le prince. « À une exception, » ajouta-t-il.

— On ne peut pas lui faire confiance ! » grogna le baron Thornig. « Plutôt tendre un poignard à un goblin et lui demander de me raser ! »

Le prince Sigdan s’approcha du Middenlander furieux et lui posa la main sur l’épaule.

— Je ne lui fais pas confiance. Voilà pourquoi nous devons faire en sorte qu’il respecte sa parole. » Le prince glissa la main sur le métal ancien de Ghal Maraz et sentit le pouvoir en sommeil du marteau de Sigmar crépiter sous ses doigts. « Il n’y a pas de symbole plus sacré aux yeux de l’autorité impériale que le marteau de Sigmar. Vous allez devoir le mettre à l’abri, le cacher jusqu’à ce que Boris tienne parole. Prenez également le décret d’abdication. » Sigdan se tourna vers l’Empereur. « Avez-vous bien saisi nos conditions ? »

Boris l’Avide jeta un regard furieux au prince rebelle.

— J’ai bien dit que j’acceptais votre offre de reddition. Y compris celle qui vous concerne.

— Quelle que soit notre décision, nous ferions mieux de nous dépêcher ! »

s'écria Erich. Resté près de la porte, il entendait des bruits de combat dans la salle de bal, en contrebas. Ce n'était plus qu'une question de minutes avant que les Kaiserjaeger n'atteignent l'arcade et le salon.

— Capitaine, je compte sur vous pour faire sortir le baron Thornig et Ghal Maraz du palais, » dit le prince Sigdan avant de se tourner vers le comte van Sauckelhof, dont les chiens de mer du Westerland constituaient le gros des forces qui avaient pris d'assaut le salon. « Comte, faites-leur gagner un maximum de temps. Au prix de votre sang si nécessaire. »

Le Westerlander salua le prince Sigdan.

— Ils auront tout le temps nécessaire, » jura-t-il. Les loups de mer quittaient déjà le salon en brandissant leurs épées larges et leurs gourdins. Le comte van Sauckelhof balaya du regard les autres soldats qui s'étaient joints à ce groupe disparate. « Les volontaires sont les bienvenus.

— Je n'aurai besoin que de dix hommes pour m'aider ici, » dit le prince Sigdan quand il vit la plupart des rebelles s'approcher du comte westerlander. « Mes hommes et quatre volontaires. »

Trois Sylvaniens et un Reiksknecht revinrent, laissant van Sauckelhof en compagnie d'une quarantaine d'hommes en tout, parmi lesquels le baron von Klauswitz.

— Archers, formez les rangs le long de l'arcade, » ordonna le duc Konrad. « Abattez autant de gredins de Kreyssig que vous le pourrez avant qu'ils n'arrivent au corps à corps. » Les archers de la Drakwald saluèrent leur seigneur et partirent à la suite des autres défenseurs.

— Nous les occuperons aussi longtemps que possible, » promit le comte van Sauckelhof en passant devant Erich. « Puisse Ranald guider vos pas.

— Puisse Sigmar vous protéger, » répondit le capitaine, qui sentit son cœur se serrer. Il ne se faisait aucune illusion sur les chances de van Sauckelhof face aux troupes de l'Empereur.

Un rire sarcastique retentit dans la pièce pendant que les guerriers se dirigeaient vers l'arcade. Boris l'Avide ricanait en observant les derniers rebelles.

— Vous allez les sacrifier inutilement. Vous avez ma parole, je me montrerai clément. Ce subterfuge n'a aucun sens, je vous l'assure. »

Le prince Sigdan n'écoula même pas les belles promesses de l'Empereur.

— Vous feriez mieux d'y aller, » dit-il à Erich et au baron Thornig. « Dès que les Kaiserjaeger auront libéré ce chacal, ils se mettront à vos trousses. »

Le baron Thornig s'inclina devant le prince.

— Vous avez beau être un sigmarite égaré, vous avez le cœur d'un ulricain. » Il tapota de sa main velue le manche de Ghal Maraz. « Ne vous inquiétez pas, s'ils veulent récupérer cette babiole, ils devront me passer sur le corps.

— Vous devriez nous accompagner, » fit Erich d'une voix émue. « Ce vermisseau ne tiendra jamais parole.

— Sauf si vous cessez de bavarder et allez enfin cacher Ghal Maraz là où il ne pourra pas le retrouver. » Un sourire en coin passa brièvement sur son

visage et il montra les prisonniers du pouce. « En outre, il faut bien que quelqu'un reste pour jouer les nounous. »

Erich semblait anéanti lorsqu'il fit volte-face et quitta le salon à grands pas. Pour la seconde fois, il abandonnait un homme courageux à un destin cruel, un homme qu'il considérait comme un chef et comme un seigneur.

Particulièrement effrayants dans leur uniforme noir, les Kaiser-jaeger se ruèrent finalement dans le salon de l'Harmonie et désarmèrent aussitôt les rebelles, qui avaient entendu le tumulte des combats sur l'arcade. Un affrontement qui s'était révélé affreusement court. La cause de cette brièveté entra dans le salon sous les traits d'Adolf Kreyssig.

Le baron von Klauswitz avait finalement retourné sa veste. Au plus fort de la bataille, lui et ses Stirlanders s'étaient jetés sur les autres conspirateurs et avaient semé la plus grande confusion dans les rangs des rebelles. Après cela, les Kaiserjaeger avaient rapidement remporté la victoire.

Les rebelles fusillaient le traître du regard. Von Klauswitz avait les yeux rivés au sol et se tenait près de l'imposant Gottwald Drechsler, comme s'il cherchait la protection de l'impitoyable bourreau.

— Vous n'avez rien, Votre Majesté Impériale ? » demanda Kreyssig en traversant le salon.

L'Empereur sortit de sa cachette, et sa mine passa du soulagement à la malveillance.

— Un grand tort a été porté à notre dignité, mais nous sommes indemnes. » Un rictus se dessina sur ses lèvres quand il vit les Kaiserjaeger désarmer ses ravisseurs. Il se tourna alors vers Drechsler. « Tu vas avoir du travail, Scharfrichter, » dit-il froidement.

Le duc Konrad poussa un cri de rage. Le Drakwalder se jeta sur le souverain qui souriait avec suffisance, mais le baron von Kirchof lui porta un violent coup à la tête. Le sang du duc maculait le pommeau doré de Tueur de Bêtes, que le champion de l'Empereur avait ramassé près du miroir brisé.

L'Empereur Boris secoua la tête d'un air désapprouvateur.

— Ce n'est pas bien, baron. Le duc Konrad est un Hohenbach. Son sang est mon sang. Son foyer est mon foyer. » Il se tourna vers l'aristocrate ensanglanté. « J'ai bien peur de ne pouvoir laisser un Croc Runique à un simple duc. Ainsi, en ma qualité d'Empereur, je vous fais comte Konrad Aldrech, grand comte de la Drakwald. » Il éclata de rire en voyant l'air incrédule de son cousin. Mais son rire laissa place à un sifflement hargneux.

— Baron, rendez-lui l'épée, » ordonna l'Empereur Boris.

Les râles du comte Konrad résonnaient dans la pièce. Il se tortillait dans une mare de sang. Le baron von Kirchof nettoya lentement Tueur de Bête avec un lambeau du manteau de l'homme. Témoin de ce meurtre atroce, le baron von Klauswitz se mit à hurler de terreur. Le Stirlander se prosterna devant l'Empereur.

— Pitié, Votre Majesté Impériale ! J'ai toujours été votre fidèle serviteur !

Je n'ai fait qu'abuser ces traîtres pour découvrir ce que ce gredin sylvanien préparait ! Je vous suis loyal, Votre Majesté Impériale !

— Je n'ai aucune sympathie pour les traîtres, » fit Boris. « Surtout ceux dont la loyauté change au gré du vent. »

L'Empereur claquait des doigts, et deux Kaiserjaeger se saisirent du baron avant de le faire sortir de la pièce.

« Le grand-duc payera très cher la présence de ce traître à ma cour, tout comme tous ceux qui sont représentés par ces canailles sans foi, » déclara Boris. « Et ils payeront cher pour que leurs ennemis n'apprennent rien de ce scandale et ne s'en servent contre eux. »

— Vous avez enfreint votre parole, » dit le prince Sigdan qui regardait l'Empereur d'un œil indigné.

— Une promesse vide de sens faite à un rebelle et un traître, » gronda l'Empereur Boris. Kreyssig lança alors un regard inquiet en direction du prince renégat.

— Quelle promesse ? » demanda-t-il en oubliant sa déférence habituelle. Le ton employé surprit tellement l'Empereur qu'il mit quelques secondes à bredouiller une réponse.

— Il a chargé deux de ses marauds de cacher Ghal Maraz et le décret qu'ils m'ont obligé à signer. » L'Empereur finit tout de même par retrouver son assurance. « Ils devaient me les rendre, sous réserve que je relâche leurs amis. » Il gloussa d'un air malveillant. « Mais ils vont maintenant me les rendre pour éviter la pendaison à ce maraud. »

En entendant cela, le prince Sigdan se jeta sur les gardes qui le flanquaient. Celui de gauche prit un coup de genou dans le ventre. L'homme se plia en deux et lâcha son épée. Les autres gardes réagirent dans le but de l'assommer, mais il eut le temps de ramasser l'épée et de se trancher la gorge.

— Voilà où mènent tes tractations ! » vociféra Kreyssig en secouant le poing en direction du prince agonisant. Voyant bien la colère de leur commandant, les Kaiserjaeger obligèrent les autres rebelles à s'agenouiller et se tinrent prêts à les assommer au moindre geste.

L'Empereur Boris avança et jeta un regard noir au cadavre du prince.

— Cela n'a aucune importance. Tôt ou tard, ce porc serait mort.

— Ses partisans détiennent encore Ghal Maraz ! » hurla Kreyssig, étonné que l'Empereur paraisse si peu préoccupé.

— Une vieille antiquité, » se moqua Boris. « Je demanderai aux nains de m'en fabriquer une autre. Personne ne verra la différence. »

— Sauf si les traîtres la montrent à quelqu'un, » siffla Kreyssig en serrant les dents.

L'Empereur Boris ouvrit enfin les yeux. Le prince Sigdan avait parlé de cacher Ghal Maraz, mais si le baron Thornig décidait de le livrer à une autre province en compagnie du décret d'abdication, un des comtes électeurs serait en mesure de convaincre les autres de le déposer !

L'Empereur Boris prit Kreyssig par le bras.

— Tu dois les retrouver ! Les capturer ! Ils ne sont que deux ! Ils ne peuvent pas être bien loin ! Ils doivent encore se trouver dans le palais ! »

Kreyssig se dégagea de la main de l'Empereur. Une lueur d'ingéniosité apparut dans ses yeux.

— Non, je ne crois pas qu'ils soient encore dans le palais, mais je sais où ils sont allés. »

Kreyssig hurla des ordres à ses hommes, puis il s'en alla en compagnie de Gottwald Drechsler et de cinq Kaiserjaeger.

La sueur perlant au front, Boris l'Avide regarda les soldats quitter la pièce en courant. Si Kreyssig ne retrouvait pas ces deux traîtres...

Un rire aigu sortit l'Empereur de ses pensées. Il tourna la tête vers le bedonnant Aldo Grand-Gaillard, qui était pris d'un fou rire.

— Où croyez-vous qu'ils vont emporter Ghal Maraz ? Wolfenburg ou Mordheim ? Qui aimeriez-vous avoir pour prochain empereur ? »

Boris jeta un regard noir au halfling provocateur et nota avec dégoût ses pieds nus et poilus.

— Donnez des bottes à cet animal, » cracha-t-il. « Des bottes en métal, » ajouta-t-il en retrouvant son sourire cruel.

« Il semble avoir froid aux pieds. »



Middenheim *Vorhexen, 1111*

Le graf Gunthar ne dit pas un mot. Il se pencha en avant sur sa selle et regarda son fils fixement. Ses yeux étaient remplis d'un tel chagrin et d'une telle peur, que Mandred sentit sa fierté fondre à vue d'œil. Le graf n'avait toujours pas dit un mot quand un grand chevalier à l'épaisse crinière blonde s'adressa aux cavaliers de la chaussée.

— Grand maître Arno, » s'écria-t-il. « Vous et vos hommes avez enfreint le décret du graf. Selon la loi, vous devez le payer de votre vie. »

Le grand maître pencha la tête.

— Nous le savions lorsque nous avons quitté la cité, grand commandeur Vitholf. Ce que nous avons fait était... nécessaire.

— Tout comme ce que nous devons faire, » répondit Vitholf, manifestement très ému. Il se redressa et tenta de se reprendre. « Vous vous êtes rendus à Warrenburg malgré les ordres du graf. Vous avez été exposés à la peste et constituez désormais une menace pour Middenheim. Vous êtes donc déclarés hors-la-loi et bannis des terres du graf Gunthar. »

Arno poussa un long soupir. Il s'y attendait.

— Servez bien les Loups blancs, grand maître Vitholf, » dit-il.

— Je m'évertuerai à l'honorer, comme vous l'avez fait, » promit Vitholf.

Arno commença à faire demi-tour pour reprendre le chemin des taudis. Incapable de soutenir le regard affligé de son père, Mandred fit mine de les imiter.

— Je ne vous ai pas donné la permission de vous retirer, prince de Middenheim, » s'écria le graf d'une voix grave. Il éperonna son cheval et couvrit la moitié de la distance qui le séparait de son fils avant de s'arrêter. Puis il le montra du doigt. « Tu as désobéi à mes ordres. Pour cela, je te prive de ton rang et de ton autorité. Tu ne seras plus prince jusqu'à ce que tu sois enfin en âge de te comporter comme tel ! »

Mandred encaissa la colère de son père en serrant les dents.

— Est-ce tout, Votre Grâce ? » grogna-t-il.

Le graf leva le poing comme s'il voulait frapper son fils malgré la distance. Puis il tendit la main vers les portes.

— Rentre ! » ordonna-t-il.

— Ma place est aux côtés du grand maître Arno, » répondit le jeune homme d'un air défiant.

— Ta place est là où je le dis ! » s'écria le graf. Il lança un regard enragé au prince. « Vas-tu te comporter en homme, où dois-je te ramener comme un enfant désobéissant ? »

Mandred fusilla son père du regard. L'espace d'un instant, il crut qu'il bluffait, mais il ne pouvait oublier le chagrin qu'il avait vu sur son visage.

Se retournant sur sa selle, Mandred hocha la tête d'un air contrit en direction d'Arno et de ses chevaliers.

— Viens, Franz, » dit-il en poussant sa monture vers les portes. Il ne mit qu'une seconde à comprendre que son garde du corps ne le suivait pas. Il fit virevolter son destrier et vit que Franz n'avait pas bougé.

— Je suis désolé, Votre Altesse, mais je ne peux pas vous accompagner. Il est trop tard. » Il tira sur le col de sa tunique et lui montra les boursofflures noires qu'il avait à la gorge. Mandred regarda d'un air horrifié ce signe de la peste. Il savait qu'elle frappait parfois très vite, mais il n'était pas possible qu'un homme ayant chargé les hommes-bêtes l'ait contractée si rapidement.

Franz s'inclina et fit demi-tour avant que le prince ne puisse dire quoi que ce soit. Lorsque Mandred se remit du choc, le fidèle chevalier était déjà à mi-chemin de Warrenburg.

— Au revoir, mon vieil ami, » souffla-t-il.

Il comprit enfin ce que voulait dire son père. Mais il était trop tard.

Le cortège du graf arpentait lentement les rues de Middenheim. Les cavaliers étaient silencieux, déprimés et honteux à l'idée d'avoir dû abandonner tant d'hommes courageux entre les griffes de la peste noire.

Mandred avançait près de son père et sentait la culpabilité croître à chaque pas. C'est lui qui avait eu l'idée d'aller défendre Warrenburg, qui avait ouvert la voie. Dans son esprit, il avait accepté la possibilité qu'ils perdent la vie, qu'ils tombent au combat ou attrapent la peste noire. Mais le fait de le voir, de

voir Franz retourner dans ce taudis, pour y trouver la mort – cela lui avait remis du plomb dans la cervelle.

— Vous auriez dû me laisser là-bas, » fit Mandred à voix basse.

Le graf lui sourit.

— Crois-tu vraiment que j'aurais pu ? Est-ce donc ce que tu penses de moi ?

— C'est injuste. Si Franz... j'étais juste à côté de lui. Je suis peut-être porteur du même mal. » La panique s'empara de sa voix. « À l'heure qu'il est, peut-être suis-je en train de faire entrer la mort en ville ! »

Le graf secoua la tête.

— Un chef sage pense avant tout à son peuple. Il fait passer ses besoins et sa sécurité avant tout le reste. Il ne laisse rien le mettre en péril. Ne laisse rien se dresser entre lui et ses obligations envers ses sujets. C'est la différence entre un homme bon et un tyran. Un jour, tu seras graf. Tu seras à la tête de notre peuple. » Le graf se pencha et attira son fils à lui afin qu'il entende bien ce qu'il lui murmurait à l'oreille. « Quand l'heure viendra, souviens-toi bien de ce jour. Rappelle-toi que j'ai été faible. Rappelle-toi que j'ai choisi de sauver mon fils au lieu de mon peuple. »

Mandred ne dissimula pas sa perplexité.

— Je ne comprends pas.

— Mon devoir était de te laisser là-bas. Pour que la peste n'ait aucune chance de frapper mes sujets. Mais tu es mon fils ! Qu'Ulric me pardonne, mais je préférerais voir cette cité détruite plutôt que de t'abandonner ! »

Mandred secoua la tête, abasourdi par la passion dont témoignait la voix de son père.

— Je n'aurais jamais pensé que...

— Tu n'aurais jamais pensé que ton père était si faible, » dit le graf. Il se redressa et regarda dans la rue droit devant lui.

« Quand l'heure viendra, sois un meilleur chef que je ne l'ai été, mon fils. »



Altdorf *Vorhexen, 1111*

La puanteur submergea rapidement les deux fugitifs qui couraient dans les tunnels noirs des égouts. La lumière de leur lanterne se reflétait dans les yeux enfoncés des rats qui les observaient. C'était toujours avec un profond soulagement que les hommes voyaient les vermines battre en retraite dans l'obscurité.

— Ranald nous a maudits, » grogna le baron Thornig, dont le pied glissa du rebord et s'enfonça dans la rigole d'effluents qui courait sous le palais. Même un noble rompu au combat ne voulait imaginer quel genre d'immondices

pouvaient maintenant recouvrir sa botte. Le Middenlander hirsute ajusta Ghal Maraz, qu'il portait en travers des épaules, et accepta la main d'Erich. Bandant ses muscles, le chevalier ramena le baron sur le rebord.

— Vous pouvez remercier Ranald qu'une partie du sol du vieux tunnel se soit écroulée dans les égouts, » dit Erich, malgré tout animé par le doute. Il ne pouvait s'empêcher de penser que quelqu'un avait fait ce trou.

Le baron Thornig se renfrogna en regardant la boue maculant sa botte.

— Je le remercierai lorsque ses présents seront un peu plus propres. »

C'est tout ce que tu mérites, sale manipulateur. Erich résista à l'envie de pousser le Middenlander dans la rigole. Il n'avait pas oublié que cet homme s'était servi de sa propre fille, dont il avait fait une arme sordide contre leurs ennemis. Une arme qui n'avait manifestement pas joué son rôle vu le déploiement rapide des Kaiserjaeger dans le palais impérial. Le baron avait sacrifié la princesse Erna pour rien. Et même si elle avait éliminé Kreyssig, l'Empereur n'aurait qu'à nommer un autre monstre à sa place.

« Où sommes-nous, bon sang ? » grogna le baron en observant les murs sombres. « Tout se ressemble ici. »

Erich tourna la lanterne de gauche à droite, et éclaira même la rigole qui séparait les rebords. Un léger courant était visible parmi les immondices.

— Si nous suivons le courant, nous finirons par atteindre le fl... »

Le chevalier ne termina pas sa phrase. Au loin, il vit des lumières et entendit des murmures. Instantanément, il repensa à la fuite de la cave de dame Mirella. Des Kaiserjaeger les cherchaient dans les égouts ! Ils avaient forcément découvert le vieux tunnel.

« Nous ne pouvons pas aller par là, » souffla Erich au baron Thornig.

— Alors où allons-nous ? »

Erich haussa les épaules.

— Peu importe tant que Ghal Maraz ne tombe pas entre leurs mains. » Le chevalier recula prudemment et entraîna son compagnon vers une des rigoles anciennes. Les deux fugitifs coururent jusqu'à l'intersection suivante et empruntèrent un itinéraire parfaitement incohérent dans l'espoir de semer leurs poursuivants.

Absorbés par les Kaiserjaeger, ils ne réalisèrent la présence d'un autre groupe de chasseurs qu'en arrivant à un carrefour envahi de vase, où ils virent un peloton de gredins en uniforme noir qui venaient dans leur direction. À leur tête figurait Adolf Kreyssig, qui grimaçait tel un diable des forêts.

— Vous voilà, » siffla-t-il en montrant les deux rebelles du doigt. « Tuez-les, » ordonna-t-il aux brigands qui l'accompagnaient.

Complètement dépassés, les deux fugitifs firent demi-tour et s'enfoncèrent dans l'obscurité en courant. Erich se maudit de s'être fait damner le pion. Kreyssig avait découvert le passage donnant sur les égouts. Il avait alors envoyé une partie de ses hommes à l'entrée située près du fleuve avant de suivre lui-même l'itinéraire emprunté par les fuyards. Erich se jura de ne plus jamais sous-estimer ce paysan.

Mais encore fallait-il se sortir de ce guêpier.

Cette partie des égouts, située sous les manoirs et demeures de l'aristocratie, était un dédale de passages transversaux et de culs-de-sac. Si seulement ils pouvaient prendre assez d'avance sur leurs poursuivants, Erich était certain de pouvoir les semer. Leur principal problème était leur lanterne, qui agissait tel un phare et attirait les Kaiserjaeger, mais les rebelles n'osaient pas l'éteindre.

Devant eux, le tunnel se resserra, les rebords disparurent et les deux hommes durent patauger dans la rigole d'immondices. Ils avancèrent tant bien que mal dans la boue visqueuse. Le courant paresseux suffisait à compliquer chacun de leurs pas. Tout autour d'eux, ils apercevaient les yeux luisants de rats et entendaient les rongeurs se glisser dans l'eau.

Soudain, quelque chose sortit d'une fissure du tunnel. C'était cette silhouette sombre et voûtée qu'Erich avait cru voir précédemment. Mais cette fois, elle se révéla dans toute son horreur : un monstre difforme évoquant un énorme rat, mais qui se tenait debout, comme un homme. Il portait une armure crasseuse, une cape immonde de saleté, et tenait une épée rouillée entre ses griffes.

Erich poussa un cri d'horreur et de dégoût. Le baron Thornig fit volte-face et s'enfuit en chancelant, mais il trébucha et finit par s'étaler dans la fange. Le chevalier dut réunir tout son courage pour tourner le dos au rat démoniaque et aider le Middenlander à se relever.

Kaiserjaeger ou pas, les deux hommes repartirent par là où ils étaient venus. Quel que soit le sort qui les attendait entre les mains de Kreyssig, ce serait une fin dans le monde pur des hommes, et non dans l'abominable royaume souterrain des mythes et légendes. Mieux valait mourir dans les griffes d'un tyran que de finir entre les pattes d'un peuple infernal !

Ni l'un ni l'autre ne put s'empêcher de regarder en arrière en s'enfuyant. Erich tremblait à chaque tournant, en s'imaginant voir les yeux de l'homme-rat briller dans l'obscurité. Et il avait en plus l'impression que le monstre n'était pas seul. Voilà que se répétait la déroute qu'ils avaient connue sous la demeure de dame Mirella, si ce n'est qu'elle prenait une tournure apocalyptique. Erich en appela à Sigmar, à Ulric, à Taal et Shallya, à tous les dieux susceptibles de les délivrer de ces abominations cauchemardesques.

Au tournant suivant, les fuyards virent à nouveau les lanternes de Kreyssig. Les cris triomphants des Kaiserjaeger provoquèrent un dernier sursaut des deux rebelles. Avec les hommes-rats à leurs trousses et les Kaiserjaeger devant eux, Erich se jeta dans une galerie transversale située sur leur gauche. Il n'avait pas d'autre choix.

Le chevalier sentit son cœur battre à tout rompre lorsqu'il se glissa dans l'étroite ouverture en se tortillant. Il saisit le baron par le bras et le tira à sa suite. Pendant une seconde interminable, le baron fut coincé. La panique s'empara de lui et il se débarrassa de ce qui l'empêchait de passer. Erich entendit un bruit métallique. Ghal Maraz venait de tomber sans cérémonie dans la fange.

— On ne peut pas le laisser là ! » s'écria Erich, mais le baron terrifié poussait déjà le chevalier pour passer. Erich résista. Il refusait d'abandonner le symbole le plus sacré de tout l'Empire. Pour un Ulricain comme le baron Thornig, il ne s'agissait sans doute que d'une babiole naine parmi tant d'autres, mais il n'existait pas de relique plus sainte dans le monde entier. Redoublant d'efforts, le chevalier poussa encore et força le Middenlander épouvanté à reculer. Le baron referma alors ses bras velus sur lui dans le but de le soulever et de l'emmener.

En se débattant, Erich lâcha la lanterne et ils se retrouvèrent dans le noir. La terreur s'empara alors du chevalier. Poussé par le baron affolé, il se retourna finalement et poursuivit dans l'étroit passage.

Les deux hommes débouchèrent dans une pièce grossière aux murs de pierre effrités, pleine de débris, une sorte de cave. Les sarcophages de pierre éventrés ne laissaient aucune place au doute. Il s'agissait d'une crypte familiale ancienne.

Erich n'eut cependant que quelques secondes pour analyser les lieux. La lumière était celle des lanternes des Kaiserjaeger. Kreyssig se tenait sur un sarcophage, les bras croisés, un sourire méprisant aux lèvres.

— Vous auriez dû emprunter le tunnel principal, » dit Kreyssig en désignant du menton l'ouverture perçant le mur sud de la crypte. « C'est plus rapide. »

Le baron Thornig tomba à genoux, les yeux écarquillés de terreur.

— Adolf ! Par pitié ! Vous devez écouter ! Il y a des... des choses... qui nous suivent... »

Le commandant des Kaiserjaeger ricana d'un air mauvais.

— Est-ce vraiment là mon cher beau-père ? Jamais je n'aurais cru qu'il puisse s'associer à un complot visant à déposer notre grand et bienveillant Boris l'Avide. » Il poursuivit en chuchotant d'un air cruel. « Du moins jusqu'à ce que mon épouse tente de me trancher la gorge. Dites-moi, père, lorsque je vous aurai exécuté, combien de temps devrai-je la garder vivante avant de pouvoir prétendre au titre ? »

À chacun de ses mots, l'horreur du baron laissa place à la haine. Kreyssig s'en aperçut, sauta de son perchoir et recula de quelques pas.

— Tuez-les et rapportez-moi le marteau, » dit-il en faisant signe à ses bandits d'avancer.

Bien décidé à vendre chèrement sa vie, Erich tira son épée du fourreau. Il repéra Drechsler, le spadassin. S'il devait emporter un adversaire dans la tombe, c'était bien le Scharfrichter. Il jeta un coup d'œil au baron dans l'espoir qu'il recouvre son sang-froid avant de se faire massacrer par les Kaiserjaeger qui avançaient.

Les Kaiserjaeger parurent d'abord sûrs d'eux, puis leur expression changea avant même qu'ils n'arrivent au niveau d'Erich. Ils blémirent et reculèrent maladroitement d'un air épouvanté. Erich n'eut pas besoin de se retourner pour comprendre ce qu'ils avaient vu. Le chevalier plongeait près d'un sarcophage pour se mettre à l'abri et observa la nuée de monstres vagissants

qui se déversait par l'étroite fissure.

« Oubliez les mutants ! » s'écria Kreyssig. « Tuez les rebelles ! » Mais pour une fois, la peur de leur commandant ne suffit pas à faire obéir les Kaiserjaeger. De vieilles terreurs nocturnes, des fables apprises dès le berceau, des récits d'horreur racontés au coin du feu, tout cela resurgit d'un coup dans l'esprit des soldats. La répugnance et la peur instinctives des vermines de tout poil leur firent l'effet d'un coup de massue. Hurlant avec autant de dégoût qu'Erich quelques instants plus tôt, les Kaiserjaeger percutèrent les hommes-rats.

Erich vit le bon acier du Reikland et les lames rouillées des vermines monstrueuses s'entrechoquer, les solides gaillards heurter avec fracas les hommes-rats agiles et noueux. La rapidité des monstres était incroyable, et les Kaiserjaeger ne devaient leur survie qu'à l'escrime maladroite de leurs adversaires.

Puis Erich se détacha de la mêlée générale pour se concentrer sur un combattant bien précis. Gotthard Drechsler affrontait trois hommes-rats. Le bourreau avait les jambes entaillées, le torse orné d'une vilaine plaie, mais deux monstres gisaient déjà à ses pieds. Le Scharfrichter cueillit un de ses ennemis d'un coup de sa gigantesque épée. Le rat humanoïde fut projeté contre le mur croulant, où il se brisa les os. La créature n'eut même pas le temps de glisser au sol que Drechsler abattait le plat de sa lame sur le museau d'un autre adversaire. Il lui brisa la mâchoire et l'homme-rat s'écroula en se tortillant à ses pieds.

Là où Erich aurait pu compatir aux malheurs d'un autre combattant, tout simplement parce qu'il était humain et confronté à de véritables abominations, il ne ressentait que de la haine. Il revit l'exécution humiliante et cruelle du grand maître von Schomberg, et le rôle que le Scharfrichter avait joué dans cette atrocité. Le désir de vengeance motiva son geste. L'épée à la main, il sortit de son abri.

Drechsler faisait toujours face au dernier de ses adversaires lorsque Erich s'approcha de lui. Le chevalier n'eut aucun scrupule à attaquer ce boucher par surprise. Les règles de la chevalerie ne s'appliquaient plus à lui depuis l'exécution sur la place des Veuves.

Le chevalier lui plongeait son épée dans le dos, et elle ressortit par le ventre. Drechsler hurla de douleur, virevolta et le frappa du revers de la main. Le chevalier recula comme s'il avait pris un coup de sabot. Étourdi, il vit Drechsler avancer vers lui en chancelant, la pointe de l'épée lui sortant toujours du ventre. Pourvu d'une résistance surhumaine, le bourreau ignora sa blessure et brandit son énorme zweihänder pour porter le coup de grâce. Erich vit la mort dans les yeux brillants du Scharfrichter.

Puis une vermine sauta sur les larges épaules du bourreau et plongeait ses crocs dans son cou. Du sang jaillit de l'artère sectionnée et Drechsler poussa un nouveau hurlement de douleur. La zweihänder tomba de ses mains flasques et il tenta mollement d'attraper l'homme-rat perché sur son dos, qui lui

échappa en se tortillant avant de sauter par terre et d'observer avec une joie bestiale l'homme tomber à genoux. L'homme-rat poussa un petit rire malveillant lorsque Drechsler s'écrasa la face la première contre le sol.

Erich recula en titubant, chercha fébrilement la dague qu'il portait à la ceinture et eut un haut-le-cœur en voyant le sang de Drechsler qui coulait de la mâchoire du rat humanoïde. Mythe ou monstre, il était hors de question de mourir comme cela !

Malgré le tumulte de la bataille et les couinements des monstres, Adolf Kreyssig tentait désespérément de mettre un terme à ce chaos. Mais ses Kaiserjaeger restaient sourds à ses cris. Un seul homme semblait entendre sa voix. Oublié par les rats humanoïdes et les Kaiserjaeger, le baron Thornig se releva et serra le manche de son marteau en jetant un regard noir au commandant. Puis il chargea son adversaire en hurlant le nom de sa fille :

— Erna ! »

Le cri de guerre ne passa pas inaperçu. Kreyssig vit le Middenlander fou furieux qui courait vers lui et fit un pas de côté lorsqu'il abattit son énorme marteau. L'arme rata sa cible et frappa le mur de la crypte. Une pluie de gravats tomba du mur et une fissure apparut du sol et au plafond.

— Prends ça, imbécile ! » gronda Kreyssig en lui entaillant le bras. Thornig ignora la blessure et frappa à nouveau le paysan. Là encore, il rata son adversaire et toucha le mur.

Cette fois, toute la crypte trembla. Les rats humanoïdes levèrent le museau vers le plafond en poussant des couinements apeurés. Les monstres vagissants se dispersèrent subitement et se battirent à coups de griffes dans leur empressement à filer vers la fissure par laquelle ils étaient arrivés.

Une seconde plus tard, de gros blocs de pierre tombèrent du plafond dans un bruit de tonnerre. Erich en vit un heurter le baron Thornig, qui fut projeté au sol. Une autre masse de débris pulvérisa un Kaiserjaeger blessé et le réduisit à l'état de bouillie sanglante.

Les autres Kaiserjaeger se précipitèrent vers la sortie sud. Erich vit Kreyssig partir à leur suite, puis se tourner vers le baron Thornig. Une pluie de pierres s'abattit tout autour du commandant, qui retraversa finalement la crypte à toute allure. Un air de triomphe se dessina sur son visage lorsqu'il arracha le marteau des doigts sans vie du baron. Cependant, il fit une toute autre mine quand il s'aperçut qu'il ne s'agissait pas de Ghal Maraz, mais simplement d'une lourde arme en acier de Middenheim. Il eut tout juste le temps de réaliser son erreur avant qu'une autre masse de pierre ne se détache du plafond. Kreyssig hurla en levant les bras, comme si cela pouvait le protéger.

Ce fut la dernière chose que vit Erich. Une pierre heurta l'arrière de son crâne et il perdit connaissance.

Erich von Kranzbeuhler fut réveillé par la douleur. Il se faisait l'effet d'une énorme plaie à vif et avait mal en des endroits dont il ne soupçonnait même pas l'existence. L'odeur et l'obscurité lui firent comprendre qu'il était

toujours dans les égouts.

Il était surpris d'être encore en vie.

Un bruissement le sortit de sa stupeur et il reprit pleinement conscience. Il y avait une lanterne posée près de lui. Il tendit frénétiquement la main vers elle sans se demander d'où elle pouvait bien sortir. Ouvrant un peu plus le réservoir d'huile, il s'aperçut qu'il n'était plus dans la crypte, mais dans une tout autre partie des égouts. À peine l'eut-il réalisé que la terreur s'empara de lui, avant même qu'il n'ait eu le temps de s'adosser au mur. À un mètre de lui était accroupi un des horribles hommes-rats, qui l'observait de ses petits yeux rouges. La créature montra les dents lorsque la clarté de la lampe la baigna. Le sentiment d'horreur d'Erich s'accrut lorsque la chose se mit à chuchoter d'une voix aiguë.

— Chose-homme partir-partir, » dit l'homme-rat en tendant un doigt griffu vers le tunnel. « Filer-partir vite-vite ! » ajouta-t-elle en frappant le sol de sa longue queue, pour manifester son agacement ou appuyer ses propos. La créature baissa le doigt pour désigner un objet posé sur le rebord, près d'Erich. « Prendre-cacher marteau-roi, » couina-t-elle en tremblant de peur.

Erich fit l'effort de tourner la tête et fut stupéfait de voir Ghal Maraz. Sans qu'il sache pourquoi, les épouvantables hommes-rats avaient récupéré le marteau de Sigmar et le lui avaient rendu.

En dépit de l'horreur et de l'aversion, Erich tenta de lui exprimer sa gratitude. Le monstre, peut-être celui-là même qui avait combattu Drechsler, n'était apparemment pas très patient. Il donna un nouveau coup de queue et désigna le tunnel d'un air impérieux.

« Prendre-partir, vite-vite ! »

Erich se leva péniblement et ramassa le marteau. Il s'aperçut que les effluents coulaient dans le sens indiqué par l'homme-rat. En suivant le tunnel, il rejoindrait le fleuve.

Exténué, Erich lui tourna le dos et s'enfonça dans le tunnel. Quand il risqua un coup d'œil en arrière, la lanterne ne lui dévoila même pas les yeux brillants de la créature. L'homme-rat n'était plus là. Pourquoi les monstres l'avaient-ils amené ici ? Pourquoi l'avaient-ils aidé ? Il n'en savait rien. Peut-être n'étaient-ils pas si différents que cela des hommes, des nains et des halflings malgré leur apparence monstrueuse.

Peut-être eux aussi ne supportaient-ils pas la tyrannie et un monde régi par la peur.

Quel que soit leur but, Erich leur était reconnaissant de leur aide. Il allait emporter Ghal Maraz loin d'Altdorf, loin de Boris l'Avide. Ce serait le premier coup porté dans cette nouvelle lutte visant à mettre un terme au règne du tyran.

Cachés dans l'obscurité, les skavens observaient leur pion qui marchait vers le fleuve en poussant des sifflements de joie malicieux. Adolf Kreyssig s'était montré très utile, mais Erich von Kranzbeuhler le serait plus encore. Il allait

emporter le marteau-roi loin, pour le remettre à un autre seigneur de guerre chose-homme. Ensuite, ce seigneur de guerre se déclarerait chose-empereur et les terriers-hommes se feraient la guerre.

Tout ce que la peste noire ne tuerait pas, les choses-hommes se chargeraient de le détruire dans leur guerre, épuisant un peu plus leurs forces.

Peu importait quelle chose-homme l'emporterait. Les skavens se chargeraient d'éliminer le survivant épuisé.

Et de ces ruines, les skavens hériteraient du monde entier.

À PROPOS DE L'AUTEUR

C L Werner était un serviteur corrompu du Rat Cornu bien avant d'écrire sa première histoire pour le magazine Inferno! La liste de ses contributions au catalogue de Black Library inclut les romans des *Désolations du Chaos* *Le Seigneur de la Peste* et *Du Sang pour le Dieu du Sang*, *Chasseur de Sorcières* et la trilogie de Brunner le Chasseur de Primes. Il vit actuellement dans le sud-est des États-Unis et continue à écrire des histoires pleines de chaos et de démence dans l'univers de Warhammer.



LISEZ-LE EN PREMIER

PRODUITS EXCLUSIFS | PRÉ-COMMANDES | LIVRAISON GRATUITE

blacklibrary.com/France

Les répurgateurs comptent parmi les êtres les plus craints de tout le Vieux Monde. La mission de ces puritains est de traquer et d'éliminer tous ceux qui ont été assez stupides pour s'allier aux forces du Chaos.



Disponible sur blacklibrary.com/France

Pour Nathan et Mike, mes chers compatriotes.

UNE PUBLICATION BLACK LIBRARY

Version anglaise originellement publiée en Grande-Bretagne en 2012 par Black Library. Cette édition a été publiée en France en 2013 par Black Library.

Black Library sont des marques de Games Workshop Ltd., Willow Road, Lenton, Nottingham, NG7 2WS, UK.

Titre original : *Dead Winter*

Illustration de couverture: Fares Maese

Carte par Nuala Kennedy

Traduit de l'anglais par Jérôme Vessière

Copyright © Games Workshop Ltd 2012, 2013. Tous droits réservés.

Cette traduction est copyright © Games Workshop Ltd 2013. Tous droits réservés.

Games Workshop, le logo Games Workshop, Black Library, le logo Black Library, Warhammer, le logo Warhammer, Time of Legends, le logo Time of Legends et toutes les marques associées ainsi que les noms, personnages, illustrations et images de l'univers de Warhammer sont soit ®, ™ et / ou © Games Workshop Ltd 2000-2013, pour le Royaume-Uni et les autres pays du monde. Tous droits réservés.

Dépot légal : Juillet 2013

ISBN 13 : 978-1-78251-074-1

Ceci est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes, faits ou lieux existants serait purement fortuite.

Toute reproduction, totale ou partielle, de ce livre ainsi que son traitement informatique et sa transcription, sous n'importe quelle forme et par n'importe quel moyen électronique, photocopie, enregistrement ou autre, sont rigoureusement interdits sans l'autorisation préalable et écrite du titulaire du copyright et de l'auteur.

Visitez Black Library sur internet :

www.blacklibrary.com/france

Plus d'informations sur Games Workshop et sur le monde de Warhammer 40,000 :

www.games-workshop.com

Contrat de licence pour les livres numériques

Ce contrat de licence est passé entre :

Games Workshop Limited t/a Black Library, Willow Road, Lenton, Nottingham, NG7 2WS, Royaume-Uni (« Black Library ») ; et (2) l'acheteur d'un livre numérique à partir du site web de Black Library (« vous/votre/vos ») (conjointement, « les parties »)

Les présentes conditions générales sont applicables lorsque vous achetez un livre numérique (« livre numérique ») auprès de Black Library. Les parties conviennent qu'en contrepartie du prix que vous avez versé, Black Library vous accorde une licence vous permettant d'utiliser le livre numérique selon les conditions suivantes :

* 1. Black Library vous accorde une licence personnelle, non-exclusive, non-transférable et sans royalties pour utiliser le livre numérique selon les manières suivantes :

- o 1.1 pour stocker le livre numérique sur un certain nombre de dispositifs électroniques et/ou supports de stockage (y compris, et à titre d'exemple uniquement, ordinateurs personnels, lecteurs de livres numériques, téléphones mobiles, disques durs portables, clés USB à mémoire flash, CD ou DVD) qui vous appartiennent personnellement ;

- o 1.2 pour accéder au livre numérique à l'aide d'un dispositif électronique approprié et/ou par le biais de tout support de stockage approprié ; et

* 2. À des fins de clarification, il faut noter que vous disposez **UNIQUEMENT** d'une licence pour utiliser le livre numérique tel que stipulé dans le paragraphe 1 ci-dessus. Vous ne pouvez **PAS** utiliser ou stocker le livre numérique d'une toute autre manière. Si cela est le cas, Black Library sera en droit de résilier cette licence.

* 3. En complément de la restriction générale du paragraphe 2, Black Library sera en droit de résilier cette licence dans le cas où vous utilisez ou stockez le livre numérique (ou toute partie du livre numérique) d'une manière non expressément licenciée. Ceci inclut (sans s'y limiter) les circonstances suivantes :

- o 3.1 vous fournissez le livre numérique à toute société, toute personne ou toute autre personne légale ne possédant pas de licence pour l'utiliser ou le stocker ;

- o 3.2 vous rendez le livre numérique disponible sur des sites

BitTorrent ou vous vous rendez complice dans la « semence » ou le partage du livre numérique avec toute société, toute personne ou toute autre personne légale ne possédant pas de licence pour l'utiliser ou le stocker ;

o 3.3 vous imprimez ou distribuez des versions papier du livre numérique à toute société, toute personne ou toute autre personne légale ne possédant pas de licence pour l'utiliser ou le stocker ;

o 3.4 Vous tentez de faire de l'ingénierie inverse, contourner, altérer, modifier, supprimer ou apporter tout changement à toute technique de protection contre la copie pouvant être appliquée au livre numérique.

* 4. En achetant un livre numérique, vous acceptez conformément aux Consumer Protection (Distance Selling) Regulations 2000 (réglementation britannique sur la vente à distance) que Black Library puisse commencer le service (de vous fournir le livre numérique) avant la fin de la période d'annulation ordinaire et qu'en achetant un livre numérique, vos droits d'annulation cessent au moment même de la réception du livre numérique.

* 5. Vous reconnaissez que tous droits d'auteur, marques de fabrique et tous autres droits liés à la propriété intellectuelle du livre numérique sont et doivent demeurer la propriété exclusive de Black Library.

* 6. À la résiliation de cette licence, quelle que soit la manière dont elle a pris effet, vous devez supprimer immédiatement et de façon permanente tous les exemplaires du livre numérique de vos ordinateurs et supports de stockage, et devez détruire toutes les versions papier du livre numérique dérivées de celui-ci.

* 7. Black Library est en droit de modifier ces conditions de temps à autre en vous le notifiant par écrit.

* 8. Ces conditions générales sont régies par la loi anglaise et se soumettent à la juridiction exclusive des tribunaux d'Angleterre et du Pays de Galles.

* 9. Si toute partie de cette licence est illégale ou devient illégale en conséquence d'un changement dans la loi, alors la partie en question sera supprimée et remplacée par des termes aussi proches que possible du sens initial sans être illégaux.

* 10. Tout manquement de Black Library à exercer ses droits conformément à cette licence quelle qu'en soit la raison ne doit en aucun cas être considéré comme une renonciation à ses droits, et en particulier, Black Library se réserve le droit à tout moment de résilier cette licence dans le cas où vous enfreindriez la clause 2 ou la clause 3.

Traduction

La version française de ce document a été fournie à titre indicatif. En cas de litige, la version originale fait foi